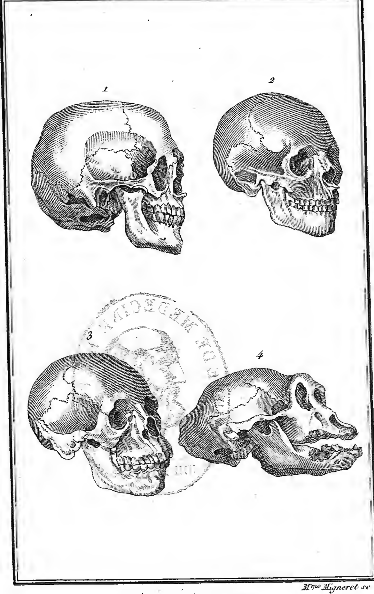
HISTOIRE NATURELLE

DU

GENRE HUMAIN.

TOME PREMIER.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
Successeur de Cellot, rue du Colombier, n. 30.



1. Crâne d'après l'Apollon.
2. Crâne de Georgienne.
3. Crane de Nègre.
4. Crâne de Pongo, Singe.

HISTOIRE NATURELLE

DU

GENRE HUMAIN,

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE ET ENTIÈREMENT REFONDUE,

AVEC FIGURES;

PAR J. J. VIREY,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris, Membre titulaire de l'Académie royale de médecine, ancien Professeur d'histoire naturelle à l'Athénée royal de Paris, Membre de plusieurs Académies et Sociétés savantes françaises et étrangères, etc.

TOME PREMIER.

PARIS,

CROCHARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

CLOÎTRE SAINT-BENOÎT, N. 16,

ET RUE DE SORBONNE, N. 3.

1824.

AVERTISSEMENT

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Cet ouvrage, d'abord mis au jour vers le commencement du dix-neuvième siècle (1), ne fut alors offert que comme l'ébauche d'un grand travail à compléter par la suite. Depuis ce temps, nous n'avons laissé perdre aucune occasion pour le rendre plus digne de l'intérêt que lui avait accordé le public. Aussi cette nouvelle édition doit paraître bien différente de la première, par ses faits nouveaux et les nombreux développements qui en ont changé toute l'économie, quoique les bases en soient restées à peu près les mêmes.

Indépendamment de ce que nous pouvions

(1) Paris, an IX (1801), in-8°, 2 vol., fig.

observer par nous seuls. au centre de l'Europe civilisée, nous avons pris à tâche de rechercher partout ce qui présentait quelques rapports avec l'histoire naturelle de notre race, soit en consultant les voyageurs les plus éclairés et les plus véridiques, ou une multitude de relations les plus fidèles sur tous les peuples, soit en examinant les plus riches collections publiques et particulières.

Nous avons dû descendre également avec le flambeau de la physiologie, de la médecine et des autres sciences, dans les études profondes de l'organisation humaine, en la comparant à celle des animaux doués d'une structure analogue à la nôtre.

L'histoire civile de notre espèce sur le globe, et les vicissitudes que les nations subissent par une longue suite de siècles, dans leurs mœurs, leurs religions, leurs lois, servent surtout à nous dévoiler la nature morale du genre humain, ou la plus auguste portion de son être.

Les influences physiques des climats et des températures, celles des territoires dans toutes les régions habitées de la terre, l'action prolongée des nourritures, les maladies et les variétés de races apportées dans les constitutions humaines, l'empire des habitudes sociales conservées durant plusieurs âges, et qui ne modifient pas moins les intelligences que les corps, enfin les effets réunis de tant de causes longtemps agissantes, imposaient de laborieuses combinaisons pour en apprécier les résultats, et les épurer par une judicieuse critique.

S'il y a quelque témérité de s'engager dans cette carrière si vaste, et qui réclame des études si diverses, sans doute nous devons solliciter ici l'indulgence du lecteur. Toutefois ces mêmes objets ont été déjà, dans beaucoup de leurs parties, élaborés par des auteurs d'un nom illustre. Quelle que soit l'immensité des matériaux à mettre en œuvre, surtout depuis les progrès si éclatants de l'histoire naturelle mo-

derne, il est cependant un fil secret qui les rattache l'un à l'autre, et ne peut se coordonner que par une seule main. Et nous aussi, nous tirerons quelque honneur de cette entreprise.

Pourrions-nous ne pas espérer de l'inexorable dédain de ce siècle, au milieu de tant d'objets de ses justes dégoûts, qu'il ne condamnera point en peu d'heures un travail de prédilection médité pendant vingt-cinq années (1)? Sans doute si un tel ouvrage exigeait les efforts d'un plus puissant génie, du moins nous l'avons exécuté selon notre pouvoir, avec notre conscience surtout, et d'après notre conviction : n'est-ce donc rien aujourd'hui?

Homme, nous avons essayé de connaître

(1) Nous pourrions ajouter que nous avons traité le même sujet, sous des aspects différents, soit deux fois dans le *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, soit une fois dans le grand *Dictionnaire des sciences médicales*, et que nous avons fait beaucoup d'autres recherches en nous occupant *de la femme sous ses rapports physiologique, moral et littéraire*, etc.

l'homme, non tel qu'il pourrait être, mais tel qu'il est.

Pour ne pas entraver la marche du discours, nous ajoutons en notes diverses citations, avec des remarques propres soit à combattre soit à éclaircir les faits et les opinions sur les points les plus importants de notre histoire. Qui ne cherche qu'à s'amuser peut les passer; qui veut approfondir en recourant aux sources, doit les lire.

Nous croirions avoir rempli notre destinée, si nous avions montré la véritable dignité de la race humaine dans ses relations avec les autres créatures et avec le magnifique ensemble de l'univers, ou plutôt avec son sublime Auteur (1).

(1) Si l'on cherchait encore une preuve manifeste de l'existence d'un Dieu, en trouverait-on une plus palpable que l'existence même de l'homme; car, pour organiser cet être intelligent, n'a-t-il pas fallu une souveraine intelligence?

Nous espérerions surtout avoir fait le bien, en éclairant nos semblables sur notre nature, ce premier besoin des êtres intelligents et moraux, de toutes les âmes nobles et élevées (1).

(1) Tels ont été les préceptes de la sagesse parmi toutes les nations :

Γνῶθι σεαυτον; *Connais-toi toi-même.*

Quem te Deus esse
Jussit et humana qua parte locatus es in re
Disce.

PERSIUS, sat. III, v. 70.

The proper study of mankind, is man.

POPE's, *Essay on man.*

Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré?

VOLTAIRE.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

DES CAUSES QUI DONNENT A NOTRE RACE LA SUPÉRIORITÉ SUR TOUTES LES AUTRES, DANS LA NATURE.

En considérant le genre humain sur la terre, on ne peut se dispenser de rechercher quelles causes l'ont élevé si hautement au faîte parmi tous les êtres, et comment ces causes émanent surtout de la civilisation, du développement de notre intelligence dans l'état de société, de la SCIENCE, merveilleux apanage de notre seule race.

Que deviendrait, en effet, l'homme sur ce globe, si, fermant volontairement ses yeux à la lumière du ciel, il refusait l'étude qui l'enrichit des trésors de la vérité, il dédaignait la contemplation de ces magnifiques phénomènes qui forment son héritage et sa puissance! Ce n'est plus désormais qu'une brute, se repaissant comme le bœuf dans une prairie, s'abandonnant à ses passions grossières, ne

songeant qu'à satisfaire ses honteuses voluptés, puis mourant comme l'animal, indigne d'avoir vécu, et méconnaissant même les œuvres du grand être qui lui donna son empire. Sommes-nous créés pour subir dans la turpitude le joug de l'ignorance avec ses terreurs, ses superstitions, sa sotte crédulité, pour végéter dans une éternelle enfance à côté des animaux immondes qui peuplent les rochers et les forêts?

Pourquoi donc la nature nous attribua-t-elle ces mains industrieuses, ce cerveau pensant et ces besoins impérieux de connaître, ce désir insatiable de bonheur, tous ces moyens de perfectionnement dont nous nous plaisons à faire usage depuis l'enfance jusqu'à l'approche du tombeau? Car la science est un accroissement de puissance, puisque l'invention des instruments soumet à notre disposition, et les végétaux, et les animaux, et l'océan, et presque la nature entière, pour nous élever au faîte de notre perfection. Ainsi l'ignorance est toujours une misère et une pauvreté d'intelligence, comme la science en devient la richesse.

Contemplons en effet l'homme ignorant et barbare, et, malgré la peinture enchanteresse que s'est plu à nous en tracer l'éloquence, voyons dans la vérité ce qu'il est. Qui nous

fera croire que le fruit ligneux et acerbe du sauvageon est préférable à celui dont la culture sut attendrir et sucrer la chair, l'imprégner d'un parfum délicieux, dans nos jardins? Qui mettra au-dessus d'un Fénélon ou d'un Montesquieu, le stupide Iroquois, l'inepte Omagua, fussent-ils aussi vertueux qu'on voudra le supposer?

Certes, nous sommes loin de mépriser l'homme que l'infortune repousse dans les derniers rangs, et prive de l'instruction, car nul n'a le droit d'humilier son semblable; mais le vice est-il donc l'apanage nécessaire de la science, et la vertu cherche-t-elle toujours l'ignorance pour sa compagne et sa sauvegarde? Combien ont pensé différemment les sages les plus illustres, de l'aveu de toute la terre! Socrate démontra surtout, et par son exemple et dans ses discours, que l'ignorance devient la source de tout vice, comme la science est l'origine de toute notre grandeur véritable. N'est-ce pas en effet la connaissance de la morale qui seule peut montrer le bien, faire discerner le mal, et nous tracer ainsi la route de la vertu? car l'homme qui méconnaît la laideur du vice, qui n'a jamais appris dans une heureuse éducation à triompher des penchants violents et honteux qu'excite une nature bru-

tale et inculte, celui-là ne saurait être vertueux, comme le deviendra plutôt l'élève des sciences et de la philosophie, qui connaît la dignité de son être, qui ne veut pas dégrader la noblesse de son caractère par des actions déshonorantes.

Scilicet ingenuas didicisse fideliter artes
Emollit mores, nec sinit esse feros.

Combien les anciens sages avaient une opinion plus juste de l'immense ascendant du savoir, lorsqu'ils représentaient les tigres même et les lions furieux amollis par ces chants divins d'Orphée qui civilisèrent les premiers humains! Et ne sait-on pas qu'en exaltant nos âmes vers les cieux, qu'en les rappelant à leur sublime origine vers le grand Être, les pensées religieuses ont ennobli l'homme, ont pu le soulever hors de la fange des passions viles et basses, et conquérir enfin une céleste récompense à la vertu pour prix de ses plus douloureux sacrifices en cette vie? L'exemple même des animaux domestiques nous montre que, domptés et dirigés par la main de l'homme, ils gagnent des qualités précieuses, plus de courage, d'intrépidité, une adresse, une finesse même que la sauvage indépendance n'eût pas ainsi perfectionnées chez eux. De même, l'homme exhaussé par l'idée souveraine

de la divinité, et pour ainsi dire resplendissant de cette lumière éclatante des sciences, rayon d'une suprême intelligence, marche plus fier à la tête de toutes les créatures dont il se sent le roi ; il méprise les actions ignobles qui nous humilient ; cette âme, glorieuse des trésors du génie, devient désormais trop magnanime pour ramper dans l'inculte barbarie ; et ignore-t-on que de vrais sages ont préféré volontairement l'amour de l'étude aux couronnes même de la terre ?

Que les clameurs de la superstition se taisent donc ; que l'ardent fanatisme cesse de calomnier les sciences qu'il ne peut atteindre, en les noircissant du crime prétendu de l'athéisme. Quoi ! ce seraient les génies les plus transcendants qui fermeraient leurs yeux à l'astre de la pensée ! C'était Descartes, auteur d'une nouvelle démonstration de l'existence de la divinité, c'était Socrate, le plus sincère adorateur d'un Dieu, qu'on a poursuivis comme athées ! Mais l'iniquité se ment à elle-même ; elle sait bien que le vrai philosophe est, avec tous les peuples de la terre, trop convaincu de la nécessité d'une cause sublime, imprimant le branle à ce vaste univers ; c'est parceque le savant croit véritablement en Dieu, qu'il re-

pousse avec horreur l'imposture et le fanatisme féroce de la populace. Les barbares seront toujours idolâtres de leurs fétiches, et les seuls sages, s'élevant par l'étude à la contemplation de l'Être nécessaire, seront constamment suspects d'impiété aux yeux aveugles de l'ignorance, car l'athéisme réel est peut-être impossible pour tout esprit qui contemple la majesté de la nature.

Quelles étaient ces colonnes de la primitive église qui soutinrent l'édifice de la religion chrétienne, les Augustin, les Jérôme, les Chrysostome, les Basile, les Eusèbe, les Athanase, les Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origène, Grégoire de Nazianze, Arnobe, etc., sinon les plus savants hommes de leurs siècles? Le christianisme réchauffa même dans le sein des cloîtres les sciences éteintes au nord par les ravages des Goths, des Vandales et des Huns; à l'orient par les irruptions des Sarrasins et des Tartares Oïgours, pendant tout le moyen âge. Par quelle frénésie les dévots imitateurs des iconoclastes grecs, des Grégoire Ier et des Omar, des farouches kalifes, successeurs de Mahomet, prétendraient-ils abolir les plus nobles conquêtes de l'esprit dans les flammes de l'inquisition? La sagesse ou la science n'est que

le reflet de la splendeur de Dieu même ; elle existe dans cette éclatante source de toute vérité. Elle nous fait sortir de l'animalité. La science, disait Platon, est la compréhension des choses divines, et nous ne la pouvons acquérir qu'en nous séparant du corps, ce sépulcre de l'âme ; aussi entre-t-elle moins par les ouvertures des sens corporels que par l'illumination de l'esprit. Elle est l'unique base de la félicité publique ; elle nous enivre des délices de ses ravissantes contemplations. Heureuses les nations gouvernées par de vrais philosophes ! et quand les rois aimeront la sagesse, bien heureux alors seront les peuples conduits par des Salomon et des Antonin, plutôt que par ces princes féroces et sanguinaires, qui n'admirent que la puissance du sabre, ou l'éclat de l'or ; les Tibère, les Caligula, les Domitien, ennemis de tout mérite, et furieux contre toute espèce de savoir, ont ruiné toute la gloire, énervé toute la force de leur empire, et préparé par la barbarie et l'ignorance les funestes succès des Genseric et des Attila.

Car il faut terrasser enfin ce sophisme, qui attribue aux sciences l'amollissement du courage avec le renversement des états par le luxe et la dépravation des mœurs. Ils sont donc bien

observateurs des bonnes mœurs, ces barbares des mers du sud ou du continent d'Amérique, dont les sexes se mêlent entre eux, sans distinction de parenté, et chez lesquels les pères se font gloire de corrompre leurs propres enfants? Ils sont donc bien robustes et vaillants tous ces sauvages, dont aucun n'a pu lutter à force égale contre les moindres matelots français ou anglais, ni soulever les mêmes poids, d'après les expériences exactes du dynamomètre?

Le Turc ignorant, dites-vous, subjugua sans peine les Grecs spirituels et lettrés; le farouche Tartare garrotta les Chinois polis et savants; le violent Mogol courba sous son cimeterre la tête du studieux brachmane; le Vandale, enfin, ravagea Rome et l'Italie, alors le centre de la civilisation européenne: prenez garde d'accuser les sciences d'une humiliation due tout entière au despotisme, qui seul avilit et rabaisse les cœurs. Certes, on n'expose point sa vie pour défendre un gouvernement qu'on abhorre et qu'on méprise: était-ce pour les crapuleuses et ignobles cours du Bas-Empire que le vaillant Hellène devait s'immoler? et tandis que des Césars despotes s'arrachaient les rapines et le sceptre dans des provinces saccagées, le Romain était-il tenté de repousser ses libéra-

teurs, les Hérules et les Ostrogoths? Qu'importe aux Chinois, aux Indous, qui ravage leurs champs, ou de leurs gouvernants cupides et rapaces, ou d'un ennemi? Peut-être un nouveau vainqueur sera plus généreux; il ne pourra du moins se montrer plus atroce et plus cruel que ces monstres dans leurs infamies. Ce n'est donc pas la science qui dégrade ces peuples, c'est l'oppression qui les réduit à choisir entre leurs tyrans.

Voyez sur toute la terre et dans tous les âges connus quelles nations se sont élancées d'abord au plus haut faîte de la civilisation et de la valeur par la culture des sciences. Sont-ce les peuples qu'un ciel rigoureux enchaîne au milieu des glaces polaires, et contraint, au prix de tant de travaux et de privations, d'arracher à la nature leur dure subsistance? Sont-ce même ces heureux habitants des tropiques, qu'un climat délicieux et fertile entretient éternellement dans leur oisiveté, au sein d'une inépuisable abondance? Qu'auraient-ils à désirer pour traverser la vie? C'est ainsi que végètent dans leur obscure nonchalance, et ces peuplades africaines, et ces pacifiques Indiens, enfants gâtés par les libéralités journalières de la nature. Au contraire, nous n'avons toujours vu fleurir la civi-

lisation et l'amour de la gloire que dans les climats où les alternatives de chaleur et de froidure exigent un cercle perpétuel de travaux et d'occupations pour entretenir la reproduction des subsistances par la culture de la terre et l'établissement des propriétés. C'est aussi dans ces régions intermédiaires que se constituent des gouvernements modérés, des religions sages et éclairées qui permettent un plus libre essor à la pensée, qui affranchissent davantage les efforts de l'industrie humaine. Ainsi la froidure extrême ne laisse régner que la barbarie ou l'état sauvage; l'extrême chaleur, affaissant les esprits non moins que les corps, établit la paresse avec le despotisme et l'empire abrutissant des superstitions. La vraie liberté, qui rehausse les courages, comme elle déploie les facultés du corps et de l'intelligence, ne s'enracine d'une manière durable que dans les contrées où se balancent et s'équilibrent ces températures opposées.

Ainsi se fortifient les ressorts et l'énergie de l'homme physique et moral. Ensuite les sciences ayant découvert par l'expérience les vraies bases des gouvernements et du bonheur social, elles peuvent à leur tour les transporter dans les climats les moins favorisés de la nature. C'est

ainsi qu'on voit, dans nos siècles modernes, éclore la civilisation dans les solitudes des deux Amériques et de l'Australasie; partout les gouvernements et les religions permettent insensiblement le développement de l'industrie humaine, qui ne fleurit point sans la liberté et les droits civils. C'est alors que les institutions des sciences nous affranchissent des inconvénients des climats extrêmes; elles font hériter tous les peuples des fruits du génie cultivés par les habitants des régions tempérées. Alors grandit le genre humain sur le globe, et plus que jamais on voit éclater aujourd'hui les lumières intellectuelles dans tout l'univers.

Veut-on voir ce que peuvent les sciences elles-mêmes chez les nations? Contemplez, si vous voulez, Sésostris, instruit par les sages de l'antique Égypte, à la conquête du monde, ou, si cette histoire vous paraît fabuleuse, voyez la savante Grèce lutter à Marathon, à Salamine, contre toutes les forces de l'Asie. Qu'il est éclatant ce triomphe du savoir et de la vertu sur la férocité et le despotisme! Combien la ville de Minerve, conduite par les Thémistocle et les Aristide, s'élève au-dessus des richesses de Persépolis; elle brave un million de soldats traînés par Xerxès. Plus tard, c'est un disciple de

Socrate avec dix mille Grecs, affrontant, au cœur de ses états, la puissance du grand roi; c'est l'élève d'Aristote, à la tête de trente mille guerriers, qui fond comme un aigle impétueux sur l'Asie et l'Afrique qu'il dévore. Était-ce un homme ordinaire qu'Épaminondas, sorti d'une école pythagoricienne, et de qui l'on a dit que personne ne sut tant et ne parla si peu? Cyrus et Mithridate, savants parmi les barbares, ont-ils fait honte au trône? Lucullus, Caton l'ancien, le second Brutus et Caton d'Utique passaient de la poudre des bibliothèques au commandement des armées, et savaient triompher; et le grand César pouvait manier la plume aussi bien que l'épée. Non, certes, la science n'abâtardit jamais l'âme d'un Camoens ou d'un Milton. Contemplant de haut le genre humain, telle que ces légions de fourmis élevant leurs chétives demeures sur des monticules de sable, elle ne trouve rien de grand, rien de durable sous le soleil. En étendant nos regards dans tous les espaces des climats et des siècles; en nous dévoilant les destinées et nous instruisant par l'histoire, cette sévère conseillère des rois, elle rapetisse ce prodigieux amour de nous-mêmes qui nous enfle. Ramenés à notre véritable mesure sur l'échelle de ce vaste

monde, nous voyons le peu qu'est l'homme et la vie sur la terre; c'est alors que nous marchons plus fiers et plus libres, délivrés de ces terreurs de la mort ou de la mauvaise fortune, qui nous détournaient des actions vertueuses; c'est ainsi que les ombres des nuits, si formidables à l'enfance, se dissipent à l'approche des flambeaux.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontisavari.

Tous les tyrans n'ont-ils pas fait à la philosophie et aux sciences cet honneur de les persécuter? Ils savaient trop qu'une âme nourrie des plus nobles idées ne fut jamais docile aux chaînes de la servitude, et qu'il sortit des vengeurs de l'innocence et de la dignité humaine outragées, non seulement des écoles du stoïcisme, comme des jardins paisibles de Platon et d'Épicure, mais jusque de la religieuse secte de Pythagore parmi les anciens.

La vaillance guerrière a presque toujours recherché la splendeur littéraire; on a vu le barde et le troubadour contemporains et émules des héros, comme si la gloire des lettres et celle des armes étaient inséparables, car la docte Minerve est aussi la belliqueuse Pallas. Ces

siècles éblouissants de la lumière des sciences et des arts sous Périclès en Grèce, sous Auguste à Rome, sous Léon X dans la moderne Italie, et sous Louis XIV en France, n'ont-ils pas vu éclater à ces mêmes époques de civilisation et d'exquise politesse la valeur des plus illustres capitaines, et les exploits incomparables de l'audace alliés à ceux du génie?

Il semble que les peuples, ainsi que les individus, atteignent, l'un comme l'autre, cet âge de virilité dans lequel se déploient pareillement, et l'héroïsme de l'intelligence, et les forces du corps. La fécondité du génie résulte de l'énergie des sentiments et du caractère; c'est le grand cœur qui inspire les hautes pensées. Il semble que le même instinct de renommée poursuive le poëte et le conquérant; l'un aspire à régner sur les esprits, l'autre sur les volontés. Achille suspendait sa lyre à côté de son épée; et Alexandre demandait à la postérité un Homère, comme il écrivait à Aristote qu'il préférait surpasser tous les hommes en savoir et en connaissances plutôt qu'en autorité et en pouvoir.

Sans doute le vulgaire sera toujours plus ébloui de l'appareil éclatant qui environne les conquérants et les trônes où s'assied la puis-

sance souveraine, que de la modeste vie d'un savant studieux dans sa retraite, ou tentant la nature par des expériences dans un laboratoire de chimie et de physique. Il est certain que le pouvoir immense dont les premiers disposent pour la fortune et l'existence de tant d'hommes, les fait paraître tels que ces météores redoutables qui promènent la terreur sur les têtes des nations. Mais ces maîtres des humains périssent au temps marqué par la destinée, et leur cendre demeure stérile sur la terre. Combien de statues de Césars et d'empereurs tombent ensevelies sous la fange; combien de palais en ruine qui étaient élevés par l'orgueil, comme les pyramides égyptiennes, avec la sueur et l'argent extorqué aux peuples! Combien de noms même de rois sont à jamais effacés dans un oubli éternel! Cependant les poésies d'Homère vivent dans leur inaltérable jeunesse après vingt-six siècles et au-delà, sans avoir perdu même une syllabe; cependant les livres des bienfaiteurs de l'humanité, d'Hippocrate et de Platon, subsistent : leurs écrits, semblables au phénix de la fable, ressuscitent, après mille ans, de leurs cendres, et transmettent à d'autres peuples, à d'autres contrées du globe, les bienfaits de la civilisation, la santé,

les lumières, la politesse, les talents et la gloire. Si nous admirons ces navires qui, traversant le vaste océan, nous apportent l'or, les diamants, éclatantes productions des deux mondes, combien ne devons-nous pas admirer ces œuvres du génie qui, traversant l'océan des siècles, viennent, chargés des trésors découverts par la docte antiquité, pour nous enrichir, pour nous faire converser avec les sages et les inventeurs de toutes les nations, pour nouer un commerce intellectuel entre Archimède et Pascal, Démosthène et Bossuet, Plutarque et Fénélon, Virgile et Racine, comme si toutes ces grandes âmes ne formaient, malgré les distances et les temps, qu'une même république pour l'instruction et la civilisation universelle du genre humain!

Qu'on y prenne garde en effet : les bienfaits des princes, la vertu d'un Titus et d'un Marc-Aurèle, le puissant empire même d'un Charlemagne, ou les conquêtes d'un Tamerlan, s'écroulent presque toujours avec eux. Après quelques jours de splendeur ils laissent l'univers dans les ténèbres; mais les découvertes d'abord inaperçues d'un savant ignoré dans sa vie, finissent quelquefois par changer la face des sociétés, et retentissent jusqu'à la dernière posté-

rité. Qui croirait qu'une petite aiguille aimantée, placée sur un pivot, aurait fait découvrir tout un nouveau monde, fait renverser de puissants royaumes, et enrichi notre Europe de plus d'or et de rares productions que jamais les rapines des Romains n'en ont amassé dans les trois parties de l'ancien univers? Qu'est-ce qu'un simple mélange de salpêtre, de soufre et de charbon dans le laboratoire d'un cordelier, tel que Roger Bacon ou Berthold Schwartz? Cependant, avec cette petite expérience chimique, l'Europe a bientôt su commander au reste du monde, a foudroyé par mille tonnerres les deux Indes, et imposé des tributs aux rois des plus opulentes nations. Qu'on apprenne donc quelle est la puissance du génie sillonnant les mers en dominateur, creusant les entrailles des rochers, ou s'élançant, sur les ailes du gaz hydrogène, plus haut que l'aigle, et même au-dessus des foudres de l'antique Jupiter !

Et si l'Europe et ses colonies, ou maintenant l'Amérique, s'élèvent au faîte de la splendeur et de l'autorité sur ce globe, à qui le doivent-elles, sinon aux bienfaits des sciences et de la civilisation, à ces lumières dont l'antiquité nous avait transmis quelques étincelles enfouies sous les cendres de la barbarie dans le moyen âge,

mais rallumées sous le souffle laborieux des érudits aux quinzième et seizième siècles? Ainsi la science est devenue le vrai levier de la puissance de l'homme, comme le manifestent les prodigieux développements de l'industrie, du commerce et des manufactures, qui absorbent et pompent l'or du globe avec lequel on remue les nations et l'on achète ou l'on subjugue les empires.

Que l'ignorance ou l'envie vantent maintenant la vie sauvage, les bienfaits de la simple nature au sein des forêts où l'homme se nourrit de fruits agrestes, et ne connaît point les délices de l'état social! Je veux supposer qu'il se trouve heureux de son état faute d'en concevoir un meilleur. Mais est-on mieux vautré à terre sous un chêne, exposé aux intempéries de l'atmosphère, que sous un toit protecteur, et dans une demeure qui défende des rigueurs de l'hiver? Ne peut-on, sans cesser d'honorer la tempérance, préférer des aliments sains, cuits et apprêtés avec propreté, à des chairs crues et saignantes, ou à des nourritures sales, fétides et malsaines, comme en usent les barbares en les disputant aux loups et aux ours? Sera-t-on plus sain, en vivant exposé nu au froid rigoureux et aux ardents rayons

du soleil, qu'en apprenant à s'en garantir? Qui ne sait pas, d'après le témoignage des auteurs les plus véridiques et d'après l'expérience, que ces excès rongent rapidement la vie, que celle des sauvages du nord de l'Amérique, par exemple, est courte, et que leur vieillesse prématurée n'en peut supporter la rudesse? Sans cesse harcelé par des éléments impitoyables, le sauvage doit rester fort ou périr. De là cette rareté d'habitants, cette faible population, ce peu de facultés prolifiques des sauvages; de là leur caractère mélancolique, leurs haines atroces ou concentrées et leurs vengeances; car le naturel s'aigrit et s'exaspère avec le malheur : on se croit aisément méprisé; on devient inexorable pour conserver le peu qu'on a tant eu de peine d'arracher à une nature si sévère et si marâtre.

Qu'est un simple sauvage avec ses faibles armes, auprès d'un Européen bien vêtu, bien nourri, armé, équipé, et auquel rien de nécessaire ne manque? Je veux que le sauvage ait la vue plus perçante, l'ouïe plus fine, la course plus rapide que nous; mais avec la lunette, le cornet acoustique, l'aide du cheval, nous surpassons évidemment le sauvage même dans ses avantages naturels. Nous obtenons donc plus d'étendue, de force et d'empire sur la na-

ture; ainsi l'homme civilisé est plus puissant homme que le simple barbare.

Qui soutient donc cet état de supériorité irrécusable de l'Européen sur l'Asiatique, l'Africain barbares, tel que le premier en moindre nombre leur dicte toujours la loi, sinon cette hauteur d'intelligence, de savoir et d'instruction que nous accordent le Turc, l'Oriental, le Tartare, l'Indien? Ils sentent qu'ils ne peuvent triompher qu'avec nos armes et notre tactique, s'élever que par nos arts et nos inventions. Éteignez ces arts victorieux, tout le luxe des princes, les magnificences et la politesse des nations disparaissent; il ne resterait que la lie de la barbarie et les vices d'une grossièreté féroce, comme dans la décadence des sciences, au temps du bas-empire romain. Alors arrivent la dépopulation avec le despotisme et la superstition pour consommer la ruine de la société; alors la nature brute ressaisit sa domination sauvage; ainsi l'on voit le Bédouin errer aujourd'hui entre les décombres des antiques merveilles de Babylone, de Palmyre et de Memphis, tristes débris des plus florissants empires que vivifiaient jadis les sciences, le commerce et l'industrie de l'Orient.

Qu'un Européen instruit arrive parmi des

barbares, et bientôt, s'ils le veulent, il les réunit en nation ; il bâtit des cités, il fait éclore et prospérer mille arts ingénieux qui multiplient les richesses et les ressources de ce peuple naissant, et l'élèvent par la civilisation au rang suprême que le génie sait partout conquérir sur la terre.

Et si nous supposons que toutes les sciences soient abolies, que l'histoire du passé soit effacée, n'est-ce pas comme si l'on nous enlevait les souvenirs de notre jeunesse et de nos erreurs pour recommencer sans cesse le cercle honteux de nos fautes et de nos misères ? En éternisant l'inexpérience, en consacrant uniquement l'esprit humain à l'enfance ou à l'incapacité, c'est réduire notre espèce au sort de ces infortunés princes d'Asie auxquels on fait prendre des breuvages pour les rendre stupides, et leur enlever à jamais l'espoir de régner. Ainsi le Tartare, le sauvage ignorant l'histoire de ses pères, leurs instructions sont sans cesse perdues ; il faut recommencer inutilement toutes choses ; aucun principe général ne subsiste. Alors le genre humain, semblable aux races des animaux croupissant dans leur stupidité originelle, se succède sur ce globe à la manière des fourmis dont une génération détruit les édifices de la

génération précédente ; il ne tire aucun avantage de ce qui s'était fait : comme si nous étions condamnés par la nature au supplice de Sisyphe dans les enfers, à soulever sans cesse le rocher de la barbarie qui retombe continuellement pour nous écraser.

Quoi donc ! la nature aurait-elle donné à l'animal humain le plus vaste cerveau, la faculté de réfléchir, l'ardente curiosité de savoir, et des mains si habiles pour exécuter toutes sortes d'ouvrages, afin de végéter comme les plus ignobles créatures de la terre ? N'avons-nous pas été formés nus, faibles et sans armes pour que nous fussions portés à la vie sociale, à mettre en œuvre notre industrie qui fait fleurir et fructifier, par la culture, tant de productions perfectionnées ? Serions-nous dépravés, parceque nous ne vivons pas en orang-outangs ? Sommes-nous assujettis aux maladies à cause que nous pensons, ainsi que le prétend J.-J. Rousseau ? Certes, le sauvage aussi se courbe sous ses maladies, les fièvres bilieuses et putrides, les affections rhumatismales, les phlegmasies cutanées, etc., ainsi que l'a remarqué, dans l'Amérique du nord, Benjamin Rush. Nos bestiaux subissent des maux plutôt sans doute par leur genre de vie que par leurs réflexions.

Loin que l'existence intellectuelle et studieuse soit maladive et ennemie de la nature, on prouve par les relevés de mortalité, par les exemples d'une multitude de philosophes, de contemplateurs, tels que les brachmanes, les anachorètes, que l'étude modérée prolonge étonnamment la vie et la santé.

En effet, ces méditations, qui transportent l'esprit loin des peines et des chagrins journaliers, versent un doux baume sur nos passions, font couler les heures dans un enchantement délicieux, sans autre souci que d'apprendre ou découvrir de nouvelles vérités, et s'avancer dans la sagesse. Cet état de modération s'accompagne nécessairement de la sobriété, de l'isolement des fougueux plaisirs : les vrais savants, rarement attachés à la fortune, ne peuvent être dépravés par le luxe et par les voluptés; celles-ci seraient incompatibles avec l'étude : ainsi la retraite, la médiocrité, souvent même l'indigence, ce dépouillement philosophique de toutes les sensualités, conduisent à une existence vertueuse et tempérée avec la paix de l'âme et du corps; ainsi vieillirent longuement les Solon, les Théophraste, en apprenant sans cesse, tels que dans le dix-huitième siècle, Newton, Fontenelle, Cassini, etc. Qu'il est agréable de contempler

du port les naufrages de la vie humaine, et de se rendre sage par l'expérience des folies d'autrui, comme on voit avec le plaisir de la sécurité l'orage fondant sur la terre, tandis qu'on se trouve bien abrité chez soi!

> Suave mari magno, turbantibus æquora ventis
> E terra magnum alterius spectare laborem.

Il est donc facile de renverser en peu de mots l'échafaudage des reproches accumulés par quelques esprits intéressés aujourd'hui à déclamer contre la civilisation. Elle n'a pu répandre l'erreur et la superstition sur la terre, puisqu'elle les terrasse sans cesse; elle n'a pas limité l'intelligence humaine dans la scolastique du moyen âge et du péripatétisme, puisqu'elle a seule au contraire émancipé la pensée. Loin d'avoir consacré l'autorité des maîtres, les sciences tendent au doute et à l'examen de toutes les opinions; loin de combattre les religions et les lois, elles renversent au contraire le despotisme et le fanatisme, leur plus funeste ennemi; et qui croira jamais que l'étude énerve nos âmes, au lieu de les agrandir, de les nourrir de ces sentiments généreux et sublimes qui sont le pain des forts? Ce n'est point le culte de notre raison qui peut engendrer la folie; ce n'est point l'excès du savoir qui rend l'es-

prit stupide ou fou ; il l'était sans doute auparavant ; toute la différence est que la sottise qui s'ignore et se méconnaît, demeure beaucoup plus incurable que celle qui du moins apprend à se réformer au moyen de l'étude. Les défauts de l'âme, quand ils sont éclairés par la lumière du savoir, apparaissent davantage sans doute ; de là vient qu'ils frappent mieux nos regards dans quelques personnes instruites que chez les ignorants ; mais la science en est si peu la source, qu'elle aspire sans cesse à les extirper. Si la civilisation ne saurait rendre fortes et grandes toutes les âmes, le deviendront-elles donc davantage en croupissant dans l'ignorance et la bassesse, loin des nobles exemples que l'histoire et les doctrines morales nous proposent? Si le génie peut grandir par ses propres efforts, par l'observation de la seule nature, combien s'élancera-t-il avec un essor plus audacieux quand il sera fortifié par l'étude et soutenu par l'émulation dans la société de tant d'autres génies ! Les sciences sont sœurs et se prêtent la main ; tandis qu'un esprit se consume inutilement à découvrir une vérité déjà conquise par d'autres, il l'aurait obtenue par l'étude de quelques jours, et il emploierait désormais ses forces à marcher en

avant de son siècle. D'ailleurs, les intelligences s'échauffent et s'éclairent par les communications ou les reflets mutuels des lumières. La science sans doute ne constitue pas seule le vrai génie, mais elle le féconde, et, telle qu'une agréable chaleur, le fait fleurir et fructifier.

La science, ajoute-t-on encore, apporte le scepticisme, et son doute ébranle les croyances même les plus révérées. Quoi donc! prétendrait-on nous imposer la crédulité sur toutes choses? Nous n'ignorons pas combien y sont intéressées les vieilles usurpations et les nouvelles autorités sans titres; mais rendons grâces plutôt à cette sincère investigation qui ne reçoit rien que de réel et de légitime, qui ne se paie ni de paroles ni d'illusions, qui essaie, je l'avoue même, de secouer une vérité pour s'assurer de son inébranlable solidité. Les nouvelles découvertes du génie sont toujours contestées par les savants, dit-on. Tant mieux, car elles ont besoin d'être combattues pour être prouvées. Suffirait-il d'annoncer une nouveauté pour être proclamé inventeur? Les charlatans seuls gagneraient à cette règle, et les connaissances humaines s'obstrueraient bientôt d'hypothèses et d'extravagants systèmes; mais la vérité et le génie se font jour mal-

gré les oppositions de l'envie, ou plutôt à cause même de ces nécessaires et utiles oppositions.

Non, les sciences ne sont pas un gouffre d'incertitudes et de vanités; leurs faits subsistent et se vérifient chaque jour: si les explications de l'esprit périssent, elles ne sont que comme le feuillage caduc d'un arbre chargé des plus doux fruits, c'est-à-dire de ces observations certaines, de ces expériences fécondes en heureux résultats pour la civilisation du genre humain.

Et nous comprenons qu'on accuse les sciences d'ébranler les états, qu'on proclame les bienfaits de l'ignorance pour la stabilité des gouvernements, ou cette éternelle médiocrité imposée aux Chinois et à d'autres nations par le despotisme et de fausses religions; mais qui élève de pareilles imputations? Ne seraient-ce point ces hommes marqués au front du sceau de l'incapacité et de la sottise, qui, trop ignobles et trop méprisés pour être obéis sans murmures par un peuple spirituel, brave et plus éclairé qu'eux, aimeraient mieux conduire sous le fouet des troupeaux d'animaux domestiques? Qu'ils dominent, s'ils le préfèrent, sur les brutes; jamais de vrais hommes d'état ne se plaindront de l'industrie et des talents d'une

généreuse nation. C'est la gloire des grands rois de commander aux hommes de mérite : et qu'importe qu'un stupide sultan promène son cimeterre sur la tête de tant de milliers d'imbéciles esclaves ! le moindre souverain d'Europe se place à la tête des peuples ingénieux et libres, qui l'élèvent à une plus haute puissance par leurs travaux, que jamais ne l'ont été Xerxès ou Nabuchodonosor : Venise a su jadis ébranler seule toute la puissance ottomane, qui venait encore lui demander des artistes et des produits de son industrie. Si les Chinois n'étaient pas si stupidement attachés à l'imparfaite civilisation de leurs ancêtres, tant de millions d'hommes auraient-ils honteusement courbé leur front devant quelques milliers de Tartares, Eleuths et Mongols ! Non : l'ignorance ne guérit d'aucune faiblesse et d'aucune erreur, pas plus que l'aveuglement n'apprend à éviter les précipices. Les politiques vulgaires repoussent les doctes, je le sais, du sanctuaire de la diplomatie et des affaires d'état ; ils ont leurs motifs : *quasi ex propinquo nimis diversa arguentes.* Ils ne gagneraient pas à la comparaison avec ceux-ci ; et quand on a vu saisir le timon de l'état par quelqu'un de ces esprits vigoureux et nourris des généreuses

pensées qu'inspirent la philosophie et les sciences, un Lhôpital, un Sully, un Colbert, un Malesherbes, alors s'éclipsent tous ces agréables des salons qui tournent si plaisamment en ridicule un savoir qui leur manque. Ils croient qu'on gouverne les peuples comme on fait sa cour dans le boudoir des maîtresses des princes, avec les Maurepas, les Maupeou et les abbés Dubois ou Terray : avec ces aimables conseillers, on joue les royaumes au hasard, et on sème des révolutions pour l'avenir. L'histoire sévère redira un jour ce qu'il en coûte à l'ignorance qui dédaigne ses leçons, parcequ'un Tacite ne caresse pas l'oreille des rois par de honteuses adulations.

C'est par l'histoire que nous sommes
Contemporains de tous les hommes
Et citoyens de tous les lieux.

Mais les vrais savants se retirent d'un monde qui les méconnaît, et que souvent ils ont acquis le droit de mépriser. Satisfaits de commander à l'intelligence, la plus noble et la plus rebelle puissance de l'homme, ils s'élèvent un trône par la force divine de la vérité et du génie. Les voluptés mentales dont ils jouissent dans leurs contemplations sont bien autrement délicieuses et sublimes dans leur inaltérable

pureté que les jouissances corporelles ; moins sujettes à la satiété, à être ravies comme le sont si souvent les honneurs, les richesses, la beauté, elles transportent dans le monde éternel et incorruptible de la Divinité, et laissent même après la mort une trace éclatante de renommée dans la postérité. Combien l'homme qui a pu contribuer à la civilisation de ses semblables n'est-il pas supérieur à ces personnages que le pur hasard de la naissance ou des événements politiques jetèrent sur un trône, quelquefois pour s'y déshonorer et y périr malheureusement chargés de la haine des nations ! Il est plus aisé de devenir riche que savant et habile. Que le vulgaire ignoble, que la populace des grands méprisent le savoir et rampent bassement sous le char de la fortune, voilà ce qui les juge et les ravale à leur vrai rang sur cette terre ; qu'ils dévorent leur humiliation puisqu'ils l'ont choisie : les siècles signalent le vrai mérite et écrasent les vanités temporaires ; selon La Fontaine,

Laissez dire les sots, le savoir a son prix.

C'est encore à la science seule de résoudre un jour les problèmes les plus importants au bonheur de la race humaine : quel serait l'art de

prolonger la vie bien au-delà du terme habituel, par des moyens plus efficaces que ceux de l'hygiène ordinaire ? Comment pourrait-on diminuer la proportion des douleurs physiques et des peines morales, ou accroître la somme des plaisirs et des pures jouissances dans le cours de la vie? N'a-t-on pas déjà presque éteint le fléau de la petite-vérole au moyen d'une sorte d'assurance mutuelle contre elle par la vaccine, et ne peut-on pas espérer des préservatifs analogues contre d'autres genres de contagions?

Si l'on parvient à perfectionner certains animaux domestiques, en des races plus fortes, plus vivaces, plus intelligentes, comme les chiens; si l'on peut détériorer et amoindrir pareillement quelques autres races, ne pourrait-on pas ennoblir davantage l'espèce humaine, créer des générations plus vigoureuses, plus belles, plus magnanimes ? Et pourquoi n'espérerions-nous pas que l'avenir, éclairé par tant de recherches capitales, héritant des doctes études du passé, profitant de nos erreurs pour les éviter, ne s'élancera point au faîte des glorieuses destinées que lui promettent les sciences ! Sans doute, la postérité, plus élevée que nous sur cette grande pyramide des connaissances humaines, au sommet de

laquelle chacun de nous apporte sa pierre de construction, la postérité verra de plus haut toutes choses, comme nous voyons déjà plus loin que nos ancêtres.

Le genre humain aspire à sa perfection; les peuples se civilisent jusque dans les déserts de l'Amérique et de la Notasie inconnus de toute l'antiquité. L'homme étend plus largement son empire aujourd'hui sur toute la nature qu'autrefois; tandis qu'à peine le sauvage manœuvre dans son canot tremblant sur les vagues, l'Européen, tel qu'un géant, lance sur les flots des vaisseaux de haut bord, des forteresses mobiles qui commandent en maîtres à l'océan par la bouche de mille canons tonnants. Les ondes frémissent en se voyant domptées, comme les nations se taisent devant nos armées triomphantes. Ainsi les rochers renversés par la poudre à canon, les forêts abattues, l'océan contenu par des digues, les airs traversés par l'audacieux aéronaute, les abîmes des mers sondés par le plongeur sous la cloche, les entrailles du globe parcourues par le mineur, la lampe à la main, pour en arracher l'or et les pierres précieuses, et cet immense réseau de correspondances dues à l'industrie et aux sciences, qui nous instruisent chaque matin des événements

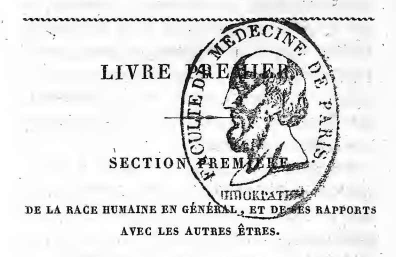
des antipodes ou d'un autre hémisphère, tout nous annonce la grandeur et la haute dignité de notre espèce.

Cette extension de l'être humain elle le doit aux sciences, à l'intelligence associée au moyen de laquelle l'opulent citoyen de Paris ou de Londres, sans se déranger de son siége de bois des Indes, avale l'infusion d'une feuille de la Chine ou d'une fève de l'Arabie, dans un vase du Japon, avec le sucre des îles Antilles, et en l'agitant avec le métal arraché aux mines du Potose, par les infortunés descendants de Montézume ou de Guatimozin. L'enfant joue avec une bille d'ivoire ou un morceau de baleine, pour lesquels il a fallu immoler un énorme quadrupède au milieu de la brûlante Afrique, ou harponner un immense cétacé au fond des glaces polaires. Mille nègres, en un autre hémisphère, pressurent les tiges d'une graminée pour que le moindre paysan d'Europe sucre quelque aliment, comme si c'étaient de noires abeilles humaines dont nous recueillions le miel. N'est-il pas merveilleux de voir ainsi l'homme mettre à contribution tous les êtres créés et même la nature inanimée, par l'industrie et le savoir? N'est-il pas glorieux de contempler un particulier en son comptoir donnant

ses ordres à Surate ou au Sénégal, ou commandant jusqu'aux extrémités de l'univers ! tel est pourtant le négociant de Bordeaux ou d'Amsterdam. De légères traces de noir sur du papier vont porter la mort ou la vie à un autre hémisphère, allumer les torches de la guerre, renverser les princes de leur trône, ou ramener des diamants et des monceaux d'or pour orner les palais sur les rives de la Tamise, du Danube ou de la Seine.

Telle est la vie humaine que le naturaliste doit contempler dans sa grandeur, dans tous ses prodiges. Ce n'est plus le corps seul, cette masse qui frappe nos sens, qu'il suffit de connaître désormais ; bien d'autres éléments fermentent dans le cerveau, sorte de panorama de l'univers, et dans ce cœur, ardent foyer de toutes les passions. Il faut élargir notre sphère avec les sciences qui s'étendent, qui rendent l'homme maître sur tous les points du globe où peut frapper l'épée. Nous sommes plus que jamais membres correspondants d'un corps immense, dont toutes les fibres, pour ainsi parler, palpitent long-temps encore après qu'on en a fait vibrer une seule.

HISTOIRE
NATURELLE
DU GENRE HUMAIN.



LIVRE PREMIER.

SECTION PREMIÈRE.

DE LA RACE HUMAINE EN GÉNÉRAL, ET DE SES RAPPORTS AVEC LES AUTRES ÊTRES.

Nous ne connaissons point d'objets sur la terre, quelles que soient leur grandeur et leur importance, qui nous intéressent de plus près que notre étude. Placés à la tête du règne animal, et revêtus de la suprême puissance sur tout ce qui respire, c'est à nous qu'il appartient de descendre en nous-mêmes, d'examiner les ressorts de notre vie, et de sonder les profondeurs de notre propre nature. Il a été

réservé à l'*homme* seul, entre tous les êtres, de pouvoir contempler son âme, et de mesurer ses devoirs et ses droits sur ce globe; car tout ce qui vit s'ignore soi-même, excepté notre seule espèce. Aussi les animaux relèvent tous de l'homme, comme des esclaves de leur seigneur; tandis que l'homme, maître et roi sur la terre, ne relève que de la divinité. De là vient que, pour la brute, le corps ou son bien-être physique devient son unique objet, puisque nul autre que l'homme ne s'élève à la connaissance de son auteur, et ne remonte à son origine par la pensée.

En comparant notre conformation et nos qualités purement matérielles aux autres animaux, nous ne trouvons que des différences légères, qui ne nous séparent point de leur classe; mais lorsque nous mettons en parallèle toute l'étendue de nos facultés morales et intellectuelles avec la faible lueur qui dirige la brute, nous trouvons entre elle et nous un précipice immense. Par le corps, nous appartenons au rang des animaux, par la raison et l'âme, nous émanons de la divinité. On peut dire que l'homme formant l'espèce la plus singulière qu'il y ait sur la terre, et peut-être dans tout l'univers, il mériterait une étude à part,

quand même nous n'appartiendrions point à cette race; et ce serait le plus grand sujet d'étonnement pour toute autre créature intelligente qui, s'il était possible, viendrait d'une autre sphère sur ce globe terraqué.

C'est donc sous le double aspect du corps et de l'esprit, du physique et du moral, que nous devons envisager l'homme, puisqu'il tient l'un et l'autre des mains de Dieu et de la nature; mais les difficultés de cet important examen sont de plusieurs genres.

Puisque l'homme tire de l'intelligence toute sa grandeur, et même son mode d'existence sur la terre (car il n'agit pas de pur instinct à la manière des bêtes), on doit le considérer comme un *animal éminemment philosophe.* Tout en lui manifeste sa destination pour exister principalement par le cerveau, tandis que la bête vit davantage par le corps. Le système nerveux devient donc, chez notre espèce, plus que dans tous les animaux, la source des biens comme des maux de notre vie. Telle est la suprématie qui nous fut attribuée par la nature: nous sommes la tête ou la partie pensante des règnes organisés, pour les régler et les gouverner en quelque manière. En nous donnant l'être, le grand arbre de la vie a

fleuri, il a produit en nous ses fruits les plus élaborés, et s'est élevé au faîte de sa croissance, si l'on veut considérer toute la série des créatures organisées. Nous jouissons de tous les priviléges de cette royauté, comme nous en éprouvons tous les inconvénients; car le contre-poids des uns et des autres paraît tellement compensé, qu'aucun des êtres ne pourrait sans doute accuser la nature de nous avoir favorisés à leurs dépens, s'il connaissait l'humaine destinée.

Tout ce que nous regardons sur la terre comme l'ouvrage de l'homme, étant le produit de la raison qu'il a reçue, rentre donc dans le domaine de son histoire. De même que nous décrivons l'industrie des castors et des abeilles, parcequ'elle est le résultat de leur propre instinct, ne devons-nous pas contempler aussi l'intelligence de la race humaine dans toute sa grandeur? Ne prend-elle pas sa source dans nous-mêmes? De quelle main étrangère l'homme a-t-il reçu sa puissance intellectuelle, si ce n'est de la main de Dieu même, ainsi que son corps? L'homme est donc tout entier dans la nature avec ses lois, sa civilisation, ses connaissances et son industrie; tout est le résultat de son organisation et

de son âme. Il ne peut pas se soustraire à la nature; il naît et il meurt dans son sein; il se nourrit et il engendre de même que les autres animaux. S'il transgresse les lois qui lui furent imposées, comme à toutes les créatures vivantes, il en subit la peine; car nous ne contrarions jamais impunément ce qui nous est prescrit par notre destination primordiale.

Si nous ne considérons que l'homme purement corporel, si nous étudions sans préjugé sa conformation interne et ses formes extérieures, il ne nous paraîtra qu'un animal peu favorisé au physique, en le comparant au reste des êtres. Il n'est pourvu d'aucune des armes défensives et offensives que la nature a distribuées à chacun des animaux. Sa peau nue est exposée à l'ardeur brûlante du soleil, comme à la froidure rigoureuse des hivers et à toute l'intempérie de l'atmosphère, tandis que la nature a protégé d'une écorce les arbres eux-mêmes. La longue faiblesse de notre enfance, notre assujettissement à une foule de maladies dans tout le cours de la vie, l'insuffisance individuelle de l'homme, l'intempérance de ses appétits et de ses passions, le trouble de sa raison et son ignorance originelle, le rendent peut-être la plus misérable de toutes les créa-

tures. Le sauvage traîne, en languissant sur la terre, une longue carrière de douleurs et de tristesse; victime des éléments, il ne jouit d'aucun avantage sans l'acheter au prix de son repos, et demeure en proie à tous les hasards de la fortune. Quelle est sa force devant celle du lion, et la rapidité de sa course auprès de celle du cheval? A-t-il le vol élevé de l'oiseau, la nage du poisson, l'odorat du chien, l'œil perçant de l'aigle, et l'ouïe du lièvre? S'enorgueillira-t-il de sa taille auprès de l'éléphant, de sa dextérité devant le singe, de sa légèreté près du chevreuil? A-t-il la magnificence du paon, la voix mélodieuse du chantre des bois? Chaque être a été doué de son instinct, et la sage providence a pourvu aux besoins de tous; elle a donné des serres crochues, un bec acéré et des ailes vigoureuses à l'oiseau de proie; elle arma le quadrupède de dents et de cornes menaçantes; elle protégea la lente tortue d'un épais bouclier; elle enrichit le papillon de ses plus éclatantes couleurs, et enseigna aux oiseaux des forêts leurs plus douces chansons: l'homme seul ne sait rien, ne peut rien, sans l'éducation; il lui faut enseigner à vivre, à parler, à bien penser; il lui faut mille labeurs et mille peines pour surmonter tous ses be-

soins; la nature ne nous instruisit qu'à souffrir la misère, et nos premières voix sont des pleurs. Le voilà, gisant à terre, tout nu, pieds et poings liés, cet animal superbe, né pour commander à tous les autres. Il gémit, on l'emmaillotte, on l'enchaîne; on commence sa vie par des supplices, pour le seul crime d'être né. Les animaux n'entrent point dans leur carrière sous de si cruels auspices; aucun d'eux n'avait reçu une existence aussi fragile que l'homme; aucun ne conserve un orgueil aussi démesuré dans l'abjection; aucun n'a la superstition, l'avarice, la folie, l'ambition et toutes les fureurs en partage. C'est par ces rigoureux sacrifices que nous avons acheté la raison et l'empire du monde, présents souvent funestes à notre bonheur et à notre repos; et l'on ne peut pas dire si la nature s'est montrée envers nous, ou plus généreuse mère par ses dons, ou marâtre plus inexorable par le prix qu'elle en exige.

Placés au sommet de l'échelle des règnes organisés, c'est à nous que viennent aboutir tous les mouvements qui s'opèrent parmi eux, parceque c'est aux extrémités que se font sentir les plus grandes secousses. Tout ce qui est extrême pèse principalement sur l'espèce

humaine; elle est comme la tête, la partie pensante des corps organisés; elle en est la fleur la plus délicate et la plus sensible. Nous étendons notre vie sur tout le globe; et tenant à toutes choses par nos besoins ou nos voluptés, nous sommes devenus vulnérables dans tous les objets de nos désirs; rien n'est demeuré indifférent pour nous. Rois de la terre, nos trônes, comme ceux des princes, sont toujours environnés de soucis et d'alarmes. Des pierres, un métal, quelques pieds de terre, en voilà assez pour mettre en feu les quatre coins du monde, et pour arroser la terre de sang humain. S'il fut donné à l'homme d'être le plus sensible des animaux, il fut aussi le plus exposé à d'extrêmes infortunes; car les bêtes n'éprouvent guère que des peines physiques. Tout être n'éprouve de douleurs qu'autant qu'il a de susceptibilité pour les souffrir, de sorte que le plus sensible est toujours le plus malheureux; mais, comme il peut jouir du bonheur dans la même proportion, il est difficile de dire si son état est plus digne d'être plaint que d'être envié. Sans doute il est plus raisonnable de penser que l'un est le contre-poids naturel de l'autre, et que ces extrêmes de misère et de félicité ne

sont que des oscillations correspondantes qui tour à tour agitent les hommes ; mais ils seraient plus satisfaits peut-être de racheter cette existence tumultueuse par un sort plus tranquille.

En effet, contemplons sur la terre la race humaine, nous la voyons braver également les feux de la zone torride et les glaces horribles des régions polaires. Elle sillonne l'océan et ses vastes plaines de ses hardis vaisseaux ; et tantôt s'élance dans les airs plus haut que l'aigle, avec ses ballons, tantôt descend sous les eaux, et visite l'empire des monstres marins, avec la cloche du plongeur ; elle creuse des abîmes pour en arracher les métaux, et, pour ainsi dire, les plus précieux viscères du globe. Cet être cosmopolite, ce dominateur de tous les animaux, se plie à tout par l'habitude ; il peut vivre presque également de tout aliment : il savoure ainsi toute la nature ; il se multiplie partout, et en tout temps. Il naquit nu, et il marche en pompe comme Salomon ou Sésostris, vêtu de pourpre, d'or et de soie ; il naquit sans force, et bientôt faisant mouvoir à son gré les taureaux, les rennes, les chameaux et jusqu'à l'éléphant même, attelant de nobles coursiers, il roule dans un char

doré aux jeux olympiques; il naquit sans armes, et les baïonnettes, les épées, s'aiguisent pour la défense ou pour l'attaque, et les canons tonnent; il n'avait point de retraite, et des remparts, des tours, s'élèvent jusqu'aux nues, et la magnifique architecture de ses dômes lui prépare de délicieuses demeures; il est né ignorant et stupide, et le voilà qui interroge les secrets des cieux avec le télescope, qui calcule la minute même du retour des astres et des éclipses, qui sonde les plus profondes merveilles de la nature, et raisonne en philosophe avec Socrate et Platon, dans les jardins d'Académus, au sein de l'ingénieuse Athènes.

Toute notre grandeur vient ainsi de notre faiblesse et de notre impuissance originelles, qui aiguisent d'autant plus vivement notre sensibilité, notre intelligence, que nous manquons de tout. Nous serions restés les plus bornés des animaux, si la providence, nous comblant d'abord libéralement de tous ses bienfaits, ne nous eût laissé rien à désirer; si elle ne nous eût pas fait le salutaire présent de la peine et de la misère, sources éternelles d'industrie et d'activité, sans lesquelles la continuité même du bonheur deviendrait insuppor-

table. Si l'homme, enfin, eût pu subsister seul, sans besoins dès sa naissance, indépendant et sans travail, la société humaine ne se fût jamais liée, et l'être isolé, indolent, eût passé sur la terre une vie obscure et inutile, tel que la brute satisfaite de paître l'herbe, ou l'oiseau solitaire des forêts.

L'homme est donc un être excessif en toutes choses: il l'est par son rang suprême dans l'ordre des corps animés; il l'est par ses facultés corporelles, qui surpassent, en général, celles des animaux et des plantes; il l'est surtout par ses forces morales et intellectuelles, qui lui ont conquis le sceptre de la terre. L'homme réunit toutes les qualités extrêmes des règnes organisés; on peut dire qu'il est, en quelque sorte, leur cerveau, leur partie pensante et sensible par excellence, tandis que les autres espèces en composent le corps ou la masse brute. De même que le cerveau est formé pour diriger l'économie vivante de chaque individu, le cerveau des corps organisés, qui est la race humaine, est établi par la nature comme un suprême modérateur, pour faire régner entre eux une sorte d'équilibre et de subordination. C'est un grand balancier destiné à peser tour à tour sur tout ce qui s'élève au-delà des limites na-

turelles, et à faire remonter au niveau tout ce qui s'abaisse trop au-dessous (1).

Voyez ces contrées couvertes de plantes et d'animaux de toute espèce qui les surchargent; l'homme, attiré par l'abondance de leurs productions, y fixe sa demeure, subjugue et détruit les animaux, réduit en servitude les plus doux, frappe de terreur ou de mort les plus indomptables, renverse les forêts, retranche cette exubérance de vie végétale par le feu, la cognée et la faux, purifie les airs, dessèche les marais, donne un libre cours aux eaux stagnantes, anime la nature morte, et y fait régner une perpétuelle harmonie. Mais bientôt, l'espèce humaine prenant un accroissement prodigieux par l'établissement des sociétés, des empires, des lois civiles et religieuses, par la perfection de la civilisation, la nature est de nouveau encombrée. Jadis elle était étouffée, envahie par une surabondance de végétaux et d'animaux de toute espèce; maintenant elle est accablée, dévorée par des hôtes puissants qui épuisent la terre de ses plantes, et détruisent ses animaux. Alors elle cherche à se dé-

(1) Sanctius his animal, mentisque capacius altæ,
Deerat adhuc et quod dominari in cætera posset;
Natus homo est. Ovid., *Metam. I.*

barrasser de cette multitude fatigante qui l'oppresse ; elle renverse la puissance de l'homme, change ses cités en déserts par la famine et les pestes, abolit les empires, met, pour ainsi parler, l'épée dans la main des conquérants, fait sortir des antres du nord des hordes dévastatrices, renouvelle par des révolutions politiques la masse des générations humaines, envoie des maladies qui attaquent la production de l'espèce, et rétablit par ces formidables secousses l'équilibre entre les êtres organisés.

La terre a ses tempêtes ainsi que l'océan. Il est réservé, sans doute, dans les destinées de la nature, des époques redoutables de ravages et de destruction au genre humain, et les temps sont marqués par la divine providence pour la ruine des empires et les renouvellements de la face du monde. Voyez s'élever successivement les royaumes des Mèdes, des Assyriens, des Scythes, des Perses ; écrasés par les conquérants macédoniens, ils sont tombés à leur tour devant les Romains. La puissance colossale de ces derniers s'écroula ensuite sous les coups des vaillants enfants du Nord, qui accoururent comme des loups dévorants à la chute de ce grand cadavre. Les Cimbres, les Huns, les Goths, les Vandales, les Alains, les Visigoths,

et toutes ces races belliqueuses qui débordèrent par torrents, morcelèrent, envahirent les vastes provinces de l'empire romain, et, conduits par les Alaric, les Attila, les Genseric et les autres fléaux de l'espèce humaine, se déchirèrent entre eux, en s'arrachant de sanglants débris. En Asie, je vois s'élever l'empire des Sarrasins, à la voix de Mahomet; en Europe, Charlemagne fonde une nouvelle puissance; les Tartares, sous les Tamerlan et les Genghis-Khan, inondent l'Asie; les Turcs anéantissent l'empire d'Orient; les Espagnols envahissent le Nouveau-Monde; la destruction succède sans cesse à la destruction; et, au milieu de ce fracas éternel des empires qui s'élèvent, qui s'écroulent les uns sur les autres, la nature immuable tient la balance, et préside, toujours impassible, à ces bouleversements.

Ces marées ou reflux de l'espèce humaine, ces dévastations, ces colonies, ces irruptions, enfin ces conquêtes et toutes ces révolutions opérées dans le long cours des siècles, ne sont que des rétablissements successifs d'équilibre dans le système des êtres organisés; car on observe que ce sont presque toujours les nations pauvres, ou, ce qui revient au même, trop nombreuses eu égard au peu de produit de leur

territoire, qui exécutent ces grands bouleversements. Il est donc un rapport nécessaire entre le nombre des hommes et la quantité des substances organisées qui fournissent à leur nourriture et à leurs besoins; rapport qui, venant à se déranger, entraîne à sa suite des famines, des ruines de pays, des soulèvements, des convulsions politiques, des guerres, des maladies pestilentielles, et tous les ravages qui en sont la suite. Ainsi les habitants des régions stériles du Nord refluent toujours, les armes à la main, dans les plaines fertiles de l'Asie; de sorte que l'équilibre ne s'établit pas seulement de peuple à peuple, mais il se coordonne encore avec l'ensemble des corps organisés qui servent à leur subsistance. Les pays froids et peu productifs sont, par cette raison, les moins peuplés; les époques de disette diminuent sensiblement le nombre des naissances humaines; les mouvements politiques, les révolutions, s'exécutent toujours par les classes indigentes de la société contre les riches et les heureux. La politique n'est souvent qu'un instrument de la nature, sans que nous nous en doutions; les vicissitudes des nations ne dépendent pas uniquement des hommes; il est une plus haute nécessité des choses, un concours fatal de cir-

constances qui les déterminent. Les rois eux-mêmes ne sont-ils pas dominés par cette puissance supérieure de la nature, qui impose le joug de ses lois à ceux qui en donnent aux autres hommes? Rien n'est durable dans le monde : les empires ont leurs âges comme les individus, et ils n'existent que par rapport aux corps organisés qui servent à la sustentation et aux besoins des membres de la société. L'impulsion primitive émane donc de la propriété de l'homme sur les substances naturelles, et les agitations secrètes, qui donnent le branle aux états, remontent à quelque source semblable; de manière que la providence de la nature, qui veille sur tous les êtres, en tient toujours le gouvernail.

Cet équilibre général que l'espèce humaine est chargée de maintenir dans les règnes organisés, chaque classe d'animaux l'établit dans les diverses provinces de la nature ; comme les oiseaux, par leurs émigrations perpétuelles du midi au nord, et du nord au midi ; les poissons, par leurs voyages annuels au sein des mers. On aperçoit même de semblables débordements parmi les quadrupèdes ; et il se trouve sans doute de pareilles migrations dans la classe des insectes. Où l'aliment abonde, là

se porte le consommateur; de sorte que la matière organisée ne demeure jamais dans l'inaction. Si l'homme n'existait pas sur la terre, il y aurait une sorte d'anarchie parmi les créatures, faute de chef et de gouvernement; et, si chaque planète a ses créatures, sans doute aussi il doit s'y trouver un être dominateur qui soit comme leur centre d'équilibre et d'harmonie, afin qu'aucun autre n'envahisse le domaine de ses voisins.

Ainsi l'espèce humaine n'existe pas uniquement pour elle-même; mais elle est constituée relativement à l'ensemble des êtres animés: elle n'est donc point l'objet et le but de tout ce qui est créé, mais plutôt son contrepoids et sa force modératrice. Nous sommes placés au faîte des corps organisés pour y établir, par notre masse, une sorte de pondération et de nivellement par la destruction que nous y exerçons. De même que le règne animal est institué pour réprimer l'excessive abondance du règne végétal par les déprédations qu'il exerce, les espèces carnivores ont été créées aussi pour retrancher l'excès des espèces qui vivent de végétaux, de peur qu'elles ne parvinssent à affamer la terre : la race humaine est de même formée pour faire régner l'harmonie en-

tre ces différents êtres, en châtiant également les uns et les autres, et en les maintenant dans leurs bornes respectives. Cette fonction est prouvée par la faculté accordée à l'homme de pouvoir régner dans tous les climats, et de se nourrir également de végétaux et d'animaux.

Comme le nombre des espèces herbivores, entre les tropiques, ne suffit pas pour retrancher l'abondance des végétaux, la nature a rendu frugivore l'homme de ces contrées; au contraire, elle l'a fait principalement carnivore dans les zones froides, parceque la proportion des animaux y est trop considérable relativement aux plantes, dont le froid empêche la multiplication et la croissance. Le frugivore n'eût pas pu trouver à se nourrir au nord, et le carnivore au midi eût laissé encombrer la terre de substances végétales, en y détruisant les animaux herbivores pour son propre aliment. Enfin, lorsque la puissance despotique de l'homme devient trop onéreuse aux corps organisés, la nature engendre des maladies épidémiques, qui ne sont jamais plus contagieuses et plus funestes que dans les grandes sociétés humaines; elle fait naître de soudaines catastrophes politiques dont la commotion

est d'autant plus violente que la population est plus rapprochée et plus nombreuse; elle suscite des discordes; elle établit des guerres, des combats, sortes de cautères ou de saignées qui diminuent la pléthore, pour ainsi parler, de l'espèce humaine; et enfin elle maintient toujours, par quelque moyen, une sorte d'égalité entre les forces vitales de la matière organisée.

Il suit de là que la nature ne considère jamais les individus; qu'elle maintient la perpétuité des espèces par de vigoureux retranchements dans les races qui empiètent sur les autres; et que, loin d'avoir tout ordonné pour le bonheur de l'homme physique, elle le fait servir, même à ses dépens, dans l'équilibre du système des corps organisés, et l'immole ou le brise comme un faible roseau lorsqu'elle n'en a plus besoin. Elle a peu favorisé l'homme individuel; mais elle a tout fait pour l'homme intellectuel et social. Les temps de malheurs pour le genre humain deviennent des époques d'accroissement et de développement pour les règnes de la nature; notre multiplication et notre prospérité sont une période de dégradation, de ruine ou de dépérissement pour eux; car nous ne nous enrichissons que de déprédations sur

la nature, nous n'engendrons qu'aux dépens des êtres vivants que nous détruisons: de sorte qu'il s'établit un balancement perpétuel, une oscillation plus ou moins voisine de l'équilibre entre nous et les règnes organisés.

Si l'homme n'est qu'un instrument nécessaire dans le système de vie, tout ce qui existe n'est donc pas formé pour son bonheur ; et s'il est le plus puissant, le plus parfait de tous les animaux, c'est afin d'être le centre d'action, le mobile commun auquel viennent aboutir toutes les forces particulières. De même que les souverains sont institués pour faire le bonheur des peuples, l'homme a été établi le chef de tous les êtres pour faire leur bien général; et il serait également faux de prétendre que les sujets fussent formés exprès pour le souverain, et que tout l'univers ait été créé exclusivement pour l'homme. La mouche qui l'insulte, le ver qui dévore ses entrailles, le vil ciron dont il est la proie, sont-ils nés pour le servir? Les astres, les saisons, les vents, obéissent-ils aux volontés de ce dieu de la terre, aliment d'un frêle vermisseau? Quelle démence de croire que tout est destiné à notre félicité, que c'est l'unique pensée de la providence! Les pestes, les famines, les maladies, les guerres, les

passions des hommes, leurs infortunes et leurs douleurs, prouvent que nous ne sommes pas plus favorisés au physique que les autres êtres, que la nature s'est montrée équitable envers tous, et que, pour être élevés au premier rang, nous ne sommes pas à l'abri de ses lois : elle n'a fait aucune exception, elle n'a mis aucune distinction entre tous les individus; et les rois, les bergers, naissent et meurent comme les fleurs et les animaux. C'est parceque nous sommes constitués de manière à faire usage de tout que nous nous sommes crus le but de tout; cependant, puisque notre espèce devait user ainsi de toutes choses, elle devait donc se montrer susceptible de tout apprendre, avoir une haute capacité de cerveau et de raison. L'homme physique n'est pour la nature qu'un peu de matière organisée, qu'elle change, transforme à son gré; qu'elle fait croître, engendrer, périr tour à tour. Ce n'est pas l'homme qui règne sur la terre, ce sont les lois de la divinité, dont il n'est que l'interprète et le dépositaire : il tient d'elle seule l'empire de vie et de mort sur l'animal et la plante; mais il est lui-même soumis à ses lois terribles, irrévocables, il en devient le premier esclave; et toute la puissance de la terre, toute la force du genre

humain, se tait en la présence du maître éternel des mondes (1).

Par rapport aux créatures vivantes, l'homme doit donc être considéré comme leur modérateur, comme un instrument d'équilibre et de nivellement : par cette raison, il étend ses relations physiques et morales dans l'ample sein de la nature ; il tient à tout, il est la chaîne de communication entre tout ce qui existe. L'animal, la plante, demeurent circonscrits dans leur sphère ; la nôtre embrasse l'univers par nos besoins naturels ou factices de nation à nation, par nos connaissances et par le commerce : nous sommes l'âme du monde physique. Par ses facultés et son nombre, l'homme s'est acquis la prépondérance sur la terre ; il est devenu le dominateur des continents et des mers ; il a su dompter ou écraser les races les plus terribles. C'est à lui seul qu'appartient le droit de vaincre et de régner ; il en est digne par son génie et maître par ses facultés : quels animaux peuvent lui disputer le trône ? Il n'a point fondé seulement ses prérogatives par la

(1) *Animalia fecit Deus propter hominem, hominem propter seipsum ; si ergò animalibus ministrat propter hominem, quomodò hominibus non ministrabit propter seipsum ?* Sanctus Chrysostomus, *in Matth.*

force, mais elles sont établies sur son mérite et ses qualités. Si l'empire appartenait uniquement à la violence, le lion et le tigre combattraient pour le sceptre du monde ; la baleine et le requin se disputeraient la domination de l'océan ; mais tous reconnaissent la supériorité de l'homme : sa main, qui pétrit le salpêtre, qui aiguise le fer et fait sauter les rochers en éclats, sait encore asservir le crocodile, soumettre les taureaux, harponner l'énorme cachalot; la balle va dompter l'orgueil de l'aigle au sein des airs; les bêtes les plus farouches, les tyrans de la terre, les monstres de l'océan, fuient sa présence ou tremblent à sa voix. Un animal de cinq pieds donne la loi aux puissantes baleines, et fait agenouiller l'éléphant à ses pieds! Sa supériorité est telle sur les animaux, qu'il leur est plus avantageux de s'en faire oublier, comme l'insecte, que de lui résister, comme le lion et le rhinocéros. Leur vie n'est en sûreté qu'autant qu'il leur permet d'exister, ou qu'ils la dérobent à sa vue. Enfin, si l'on compare l'homme tout entier avec les créatures, on ne saura si l'on doit admirer davantage ou la domination prodigieuse et la grandeur démesurée du premier, ou la sujétion et l'excessive impuissance de ces dernières.

SECTION II.

DE L'HOMME CONSIDÉRÉ DANS SA CONSTITUTION PHYSIQUE ET SON ORGANISATION, PAR RAPPORT AUX AUTRES ANIMAUX.

L'homme étant principalement créé, le seul parmi tous les animaux, pour l'exercice de la pensée et de l'industrie, il a dû recevoir une station droite ou exactement verticale; c'était l'unique moyen de lui attribuer un cerveau volumineux et la liberté des mains, instruments indispensables pour exécuter les actes et les inventions de l'intelligence. Il est le seul *bimane* et *bipède*.

L'homme est un animal nu, à deux mains et à deux pieds, qui marche debout, qui est capable de raison, d'un langage articulé, et qui est susceptible de civilisation: ces caractères n'appartiennent, dans leur totalité, à aucune autre espèce. Par sa conformation physique, il est de la division des animaux à double système nerveux et à vertèbres. Sa classe est celle des espèces à sang chaud et à deux ventricules avec deux oreillettes au cœur. Comme la femme est vivipare et qu'elle allaite ses enfants, elle

appartient, ainsi que l'homme, à la grande famille des animaux à mamelles, appelés mammifères.

En effet, aucun des animaux symétriques (ou formés de deux moitiés accolées selon leur axe longitudinal) ne se tient debout naturellement, excepté lui; les animaux ont toujours le corps à peu près horizontalement placé, même la girafe ou les chameaux, et divers oiseaux, qui regardent aussi le ciel en levant leur long col; de plus, leurs membres antérieurs ne sont pas libres, comme le sont nos bras et nos mains.

L'homme, au contraire, porte une tête élevée et fière, qui contemple les cieux, et mesure de ses regards le vaste domaine de l'univers; son attitude est droite, c'est celle du commandement et de la supériorité; l'animal se courbe et marche en tremblant devant lui; il n'ose lever les yeux sur ce front majestueux qui porte l'empreinte d'une céleste origine. L'homme est destiné à marcher debout; il ne touche la poussière que par ses extrémités; il semble s'en éloigner et tendre vers les cieux, héritage éternel et patrie commune du genre humain; tandis que la brute, penchée sur le sol, ramène ses regards avec ses désirs vers

cette fange dont elle est sortie, et qui doit l'engloutir un jour tout entière.

Mais la station horizontale ne permet pas aux animaux d'avoir une tête fort volumineuse, ni par conséquent un grand cerveau, et une intelligence très étendue. D'abord cette tête, trop pesante à soutenir, se courberait vers le sol, ou ferait succomber l'animal en avant, et le sang nécessairement abondant qui devrait y affluer le foudroierait bientôt d'apoplexies funestes. La nature a donc dû prévoir ces inconvénients chez les quadrupèdes; d'abord, elle a suspendu leur crâne, dans la plupart, au moyen d'un ligament cervical ou occipito-vertébral, pour empêcher la tête de retomber sans cesse; ce ligament n'appartient pas à l'homme, ainsi que l'a démontré Sténon. Galien avait supposé chez nous aussi le pannicule charnu sous-cutané: car il n'avait pu disséquer que des singes, où il existe déjà, parcequ'ils ont une sorte de museau plus ou moins prolongé; aussi leur mâchoire supérieure porte à son milieu un os intermaxillaire qui n'existe point chez l'homme. Notre tête est donc mieux en équilibre sur la colonne vertébrale que dans les autres animaux.

Pour prévenir l'afflux trop rapide du sang au

cerveau des quadrupèdes, la nature a divisé leurs artères carotides internes en plusieurs artérioles formant ce *lacis admirable artériel*, décrit par Galien comme appartenant à l'homme; mais il n'en était nul besoin dans notre station droite: aussi n'existe-t-il pas chez nous, comme l'a fait voir Vésale; il manque encore toutefois au cheval et à l'éléphant, mais il se trouve chez les autres mammifères. Au contraire, le sang poussé à plein canal dans nos carotides et vertébrales, s'il nous dispose à de dangereuses congestions cérébrales, nourrit en effet bien davantage, développe, agrandit notre cervelle, ou l'instrument de notre intelligence. Aussi l'homme seul, parmi les animaux, porte une ouverture à la fontanelle à sa naissance, et on sent la palpitation de son cerveau à cet endroit des sutures réunies du coronal avec les pariétaux au sinciput. C'est parceque le cerveau humain est très volumineux, et qu'il fallait sans doute qu'il pût se comprimer légèrement à l'époque de l'accouchement par la pression.

De même Fallope a le premier montré que l'homme n'avait pas, comme les quadrupèdes, un septième muscle aux yeux, appelé le bulbeux ou suspenseur du globe de l'œil, puisque

nous ne tenons pas la tête baissée pour brouter l'herbe.

Les quadrupèdes, d'après leur station horizontale, ne pouvaient avoir leur crâne attaché à la colonne vertébrale que par l'extrémité de la tête, à peu près opposée diamétralement à la face ou aux mâchoires; mais plus les animaux se rapprochent de la station perpendiculaire, comme les singes, moins le trou occipital devait être reculé en arrière, pour ne pas relever trop la face vers le ciel, comme elle serait dans le chien dressé sur ses pattes de derrière. Aussi le trou occipital, chez les singes, n'est déjà plus directement à l'opposite des mâchoires; et chez l'homme blanc, ou l'Européen surtout, le trou occipital est directement placé sous le crâne, de sorte que la tête se tient en équilibre sur l'atlas; position unique et nécessaire pour la station verticale, comme l'a démontré Daubenton (1).

On dit que des hommes trouvés sauvages marchaient à quatre pattes, ce qui est peu probable; car la fille sauvage de Champagne, le jeune enfant d'Hanover, les deux hommes sauvages des Pyrénées, le sauvage de l'Avey-

(1) *Mém. ac. scienc.*, 1764, pag. 569.

ron, marchaient debout; et si Camerarius, Connor et Tulpius ont prétendu que les sauvages trouvés, soit vers Bamberg, soit dans la Hesse, soit en Islande ou en Pologne, se traînaient sur leurs quatre membres, cette démarche paraît fort peu compatible avec notre conformation.

Il serait, en effet, ridicule de soutenir, avec Moscati et d'autres auteurs, que l'homme est constitué pour marcher à quatre pattes, puisqu'en cette position, son visage serait nécessairement placé vis-à-vis le sol; sa tête, non soutenue suffisamment, tomberait le front contre terre; le sang, affluant au cerveau, frapperait celui-ci d'apoplexie. Bien d'autres motifs de structure anatomique combattent encore victorieusement ce paradoxe sur notre station, qui ne peut être justifié ni par l'exemple des enfants se traînant momentanément sur leurs membres, ni par celui de quelques malheureux sauvages abandonnés dans les bois, et qu'on a dit marcher habituellement à quatre pattes. Cette dernière assertion n'est pas vraie, en général, comme nous l'allons montrer.

D'abord l'enfant tend à se relever toujours auprès du moindre appui qu'il trouve; rien n'étant plus fatigant pour lui que la marche

quadrupède, pour laquelle les singes mêmes ne sont pas formés. Nos bras ne sont ni d'une longueur ni d'une force proportionnées à celles des cuisses et des jambes; il faudrait donc se traîner plutôt sur les genoux. Notre poitrine large, la position des omoplates, ne soutiennent pas bien le corps sur les bras; et le muscle grand dentelé, qui, chez les quadrupèdes, sert d'une sorte de sangle pour suspendre la poitrine entre les pieds de devant, n'est point assez robuste chez nous. De plus, nos cuisses sont trop longues, et notre pied est si peu conformé pour poser à plat dans cette situation quadrupède, que nous n'appuierions que sur les orteils, en relevant beaucoup plus le train de derrière que celui de devant. Ainsi par cette situation inusitée, même parmi les quadrupèdes, le sang et les humeurs viendraient toutes retomber vers la tête.

Enfin le cœur, chez les quadrupèdes, est situé de manière que sa pointe repose près du sternum, et sa base regarde les vertèbres dorsales; chez l'homme, au contraire, le péricarde est attaché au médiastin, de sorte que la pointe du cœur descend obliquement vers le diaphragme du côté gauche, et la base de cet organe regarde le haut de la poitrine,

d'où résulte une courbure de l'aorte un peu différente de celle des quadrupèdes, et peut-être par là devons-nous une plus grande tendance aux palpitations, aux anévrysmes, aux concrétions polypeuses de cet appareil circulatoire, que n'en éprouvent les quadrupèdes.

L'homme, aussi bien que les plus perfectionnés des singes, manque du prolongement coccygien ou de la queue, plus ou moins nécessaire pour recouvrir l'anus et les parties voisines chez les quadrupèdes, contre la pluie le froid, etc. Le dos de l'homme est nu, ou bien moins velu toutefois que sa poitrine et son pubis, ce qui est le contraire des quadrupèdes, qui avaient besoin d'être couverts davantage sur le dos contre les intempéries du ciel (1).

(1) L'homme seul peut se coucher sur le dos, naturellement, à cause de cette largeur de sa poitrine, aplatie de devant en arrière. C'est à cette incubation à plat qu'Aristote attribue l'échauffement des reins, et cette disposition aux pollutions nocturnes que n'éprouvent pas les autres animaux. Voyez Chr. Rud. Jaenich, *De pollutione nocturna*, Gœtting, 1795, in-4°; et Blumenbach, *Inst. physiolog.*, sect. XXXVI. On peut aussi penser que la vive imagination et la grande mémoire de l'homme lui retracent en songe des idées voluptueuses plus puissantes que n'en ont les autres animaux.

Non seulement tout ceci prouve que l'homme ne peut pas avoir été ou devenir quadrupède, absolument parlant; mais il est même privé de plusieurs avantages des animaux. Ainsi, sa tête trop volumineuse, et le trou occipital trop en devant, sont encore des obstacles à ce qu'il puisse nager naturellement, et sans avoir appris, comme le font les quadrupèdes, même les jeunes chiens et les chats qu'on jette à l'eau. Ils nagent aussitôt, tandis que l'enfant irait à fond, la tête la première; quoique en se débattant, le poids de la tête l'emporterait; et même l'homme nage plus facilement sur le dos qu'en devant, parcequ'il n'est point obligé de tant soulever la tête pour respirer. On voit de là que notre espèce n'est point destinée à la vie amphibie ou aquatique, comme on l'a supposé, et que les prétendus hommes marins sont des phoques ou des lamantins (1). Montrons que l'homme est essentiellement bipède.

La face aplatie de l'homme et ses deux yeux situés dans le même plan, sous l'arcade d'un

(1) Seligmann, *Diss. de hominibus ενυδροβίοις*, Rostoch, 1681. Quoique la natation soit pour nous un art, il tient beaucoup plus de la nature que les autres exercices; car, une fois appris, on ne l'oublie jamais, même sans le pratiquer. Ainsi, *les habitudes se perdent d'autant moins qu'elles sont plus naturelles*.

front saillant, ne disposent sa tête naturellement que dans notre station droite, et non dans la station horizontale, où nous verrions à peine à quatre pas (1). Nous n'avons ni le museau prolongé des quadrupèdes, ni un bec comme les oiseaux, pour saisir notre nourriture: il nous faut donc l'usage des mains.

Celles-ci sont évidemment organisées pour la préhension, plutôt que pour appuyer sur le sol; car leur peau, sensible et mollette, n'est pas naturellement épaisse ou calleuse. De longs doigts divisés et flexibles, un pouce assez long et opposé à ces doigts, rendent la main humaine l'instrument par excellence, et celui qui a créé tous les autres instruments. Quoique très propre à saisir, la main des singes

(1) Pronaque cum spectent animalia cætera terram
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit et erectos ad sidera tollere vultus,

dit fort bien Ovide. On prétend néanmoins que le penguin, *alca torda*, et d'autres oiseaux, comme l'autruche, le butor, etc., marchent droits et regardent aussi le ciel; on attribue encore au poisson uranoscope de contempler les cieux mieux que l'homme, la grenouille, les poissons plats, etc. (Brown, *Pseudodoxia epidemica, or enquiries,* etc., lib. V, cap. 1); mais ces objections frivoles ne prouvent point dans ces animaux une analogie avec la constitution de l'homme.

est bien moins parfaite que la nôtre: ils ont d'abord un pouce beaucoup trop petit ou presque ridicule, comme dit Eustachi; ensuite leurs autres doigts n'ont aucun mouvement séparé et indépendant l'un de l'autre, comme les nôtres; car tous leurs tendons sont unis, ce qui n'est pas pour notre main, excepté pour l'annulaire et le petit doigt, qui ont des tendons communs. Aussi jamais les singes, quoique fort adroits, ne pourraient écrire, n'ont la variété, la facilité des mouvements simples ou combinés que notre main nous attribue. De plus, chez nous, le radius s'articule avec l'humérus, de telle sorte que nous pouvons beaucoup plus tourner le bras en pronation et supination que les singes. Il leur serait impossible de s'escrimer avec autant de diversité de mouvements que nous.

Mais ce qui nous confère un immense avantage d'adresse, même sur eux, c'est que nous n'avons nullement besoin des mains et des bras pour la marche, et que nous sommes parfaitement libres des extrémités supérieures dans la progression: ce qui n'est point chez les singes, qui ont besoin de leurs mains pour grimper ou marcher. Ceux-ci, et même les orangs-outangs, les plus voisins de l'espèce

humaine, ne peuvent marcher en se tenant constamment debout comme nous, ainsi que l'a déjà démontré Galien : car les muscles servant à former l'aponévrose tibiale s'insèrent, chez les singes, plus bas que les condyles du tibia, ce qui rend très difficile l'extension parfaite de leurs jambes; de plus, l'étroitesse de leurs muscles fessiers rend leur station chancelante. Dans le pouce de leurs pieds, il y a un extenseur propre et un long abducteur, ce qui, avec un muscle plantaire très charnu, donne à ces doigts des pieds de grands moyens de préhension, comme l'a fait voir Vicq d'Azyr. En effet, leurs pieds sont encore des espèces de mains placées obliquement. Ils ont un calcanéum fort court, et le talon un peu relevé, de sorte que, s'ils voulaient appuyer bien à plat sur le sol, ils tomberaient infailliblement en arrière; ils ne pressent donc principalement que sur le métatarse, et encore sur le bord externe du pied, mais non pas du côté du pouce, qui est relevé et très court, et qui peut s'opposer aux longs doigts de ces pieds, comme à des mains. Toute cette structure fait que les singes ne marchent guère; ils ont quatre mains, ou sont *quadrumanes*, ce qui était convenable à leur destination, puisque tous

sont conformés pour grimper sur les arbres, et vivre continuellement de leurs fruits, dans les climats ardents où naissent tant d'arbres à fruits et des palmiers. La station de l'orang-outang (*simia satyrus*, L.), du chimpansé (*s. troglodytes*, L.), et des plus parfaits des singes sans queue de l'ancien continent, ne saurait donc être qu'oblique ou transversale. Aussi ces animaux, et surtout les gibbons (*simia lar*, et les *pithecus syndactylus* et *agilis*), ont, au contraire de l'homme, les bras à proportion plus longs que les jambes, ce qui est utile pour empoigner de loin les branches d'arbres, et se retrouve de même chez les makis (*lemures*) et les paresseux, ou tardigrades.

Ce qui sépare encore évidemment l'espèce de l'homme de celle des singes, c'est la conformation de nos extrémités inférieures. Notre bassin est large, et donne une base de sustentation solide au tronc; l'articulation du fémur avec les os des îles se fait au moyen d'une tête ou condyle placée obliquement, ce qui élargit encore la base de sustentation du tronc; et des muscles fessiers épais et vigoureux maintiennent aisément droits les os des cuisses: de là résulte cette saillie des fesses, qui

ne se remarque jamais chez les quadrupèdes, ni même chez les singes; ainsi ceux-ci s'accroupissent bien, mais ils ne restent point, de même que nous, assis sans fatigue. Adrien Spigel trouve dans ces muscles, épais comme des coussins, pour nous asseoir, une cause de la facilité que nous avons à vaquer longuement à la réflexion; ce qui n'existe point chez les autres animaux.

De plus, l'homme seul a des mollets, des muscles gastrocnémiens plus robustes et plus forts que tous les autres animaux, afin de maintenir les jambes droites ou en extension parfaite; car les singes, ayant ces muscles plus grêles et attachés moins haut sur le fémur, tiennent leurs genoux à demi fléchis, et ne sont pas établis solidement sur le terrain. L'homme pose d'ailleurs son pied à plat; il a le calcanéum reculé en arrière pour soutenir le poids du corps, et a des orteils courts, ainsi que notre gros orteil qui ne s'oppose point aux autres, comme chez les singes: de là vient qu'étant mieux conformés qu'eux pour marcher et courir, nous ne pouvons pas grimper aussi facilement.

Dans le nègre, le trou occipital étant déjà plus reculé que chez le blanc, la tête ne reste

plus autant en équilibre sur l'atlas, et commence à tomber en devant, parceque les mâchoires s'alongent en mufle ou museau; aussi le nègre ne se tient pas habituellement très droit comme l'Européen : il a les reins reculés, afin d'établir une sorte de contre-poids à sa face qui s'avance, et des mollets moins gros. Dans les singes, cette conformation est encore plus prononcée; car, à mesure que le museau se prolonge, la tête penche davantage en avant; d'où il suit que les hanches et les fesses ressortent proportionnellement en arrière, ce qui donne au corps une attitude transversale et une allure éreintée. L'homme blanc est parfaitement droit; le nègre commence à se pencher en avant; le singe se tient dans une position transversale; enfin, le quadrupède a son corps dans une situation parallèle au sol.

Ce prolongement du museau des singes et des quadrupèdes est en partie dû à un os intermaxillaire supérieur ou incisif, placé comme un coin, au milieu de la mâchoire supérieure, et portant souvent des dents incisives: on trouve déjà des vestiges de cet os dans les singes. Ils ont aussi une vertèbre lombaire de plus que l'homme; leurs proportions de taille ne sont pas les mêmes que les

nôtres. La tête du singe forme le sixième de la hauteur totale du corps; mais dans l'homme, la tête n'est que la huitième partie, parceque nos extrémités inférieures sont plus longues.

Un autre résultat important de notre station droite est relatif au bassin. La position de celui-ci est plus oblique chez les singes et chez les quadrupèdes, que dans l'homme et la femme; il s'ensuit que le coccyx et le sacrum, qui rentrent en dedans chez nous, ressortent, au contraire, davantage chez les singes, et se prolongent même pour la queue des quadrupèdes. Aussi la direction du vagin, chez les femelles d'animaux, est parallèle à l'axe des vertèbres sacrées; ces femelles accouchent et urinent en arrière; les mâles s'accouplent aussi à elles par-derrière (*venus præpostera*) (1); il n'en est pas ainsi des singes, et surtout de la femme, dont la station, plus ou moins rapprochée de la perpendiculaire, ramène en devant l'ouverture du vagin. La direction du canal utéro-vaginal est, en ce cas, oblique de devant en arrière, d'où il suit que l'écoulement des urines, des menstrues, a lieu en

(1) Guill. Ten Rhyne assure que les Hottentots usent de cette *venus præpostera*, à la manière des quadrupèdes et de quelques babouins d'Afrique.

devant, de même que l'accouplement (*venus antica*), et le part est plus laborieux; car on conseille à la femme de s'accroupir, à la manière des mammifères, pour le faciliter. Cet inconvénient n'aurait pas lieu si l'espèce humaine avait une queue et marchait à quatre pattes, comme l'ont dit quelques voyageurs d'après des récits mensongers.

En effet, chez les quadrupèdes, le canal du vagin suivant la direction des vertèbres sacrées, et la queue ou le prolongement coccygien étant saillant au dehors, laissent toute l'étendue du bassin libre pour la sortie du fœtus; mais la femme, étant formée pour la station droite, n'a pas dû être ainsi conformée. Si le canal utéro-vaginal n'eût pas été placé obliquement, au moyen des vertèbres coccygiennes rentrantes, le fœtus, pesant trop directement sur cette ouverture, eût sollicité sans cesse l'avortement par la moindre marche; mais au moyen de cette obliquité, son poids fait plutôt effort vers le sacrum lorsque la femme est debout.

Cette obliquité et ce rentrement du coccyx deviennent aussi les causes de la difficulté de l'accouchement, outre la grosseur de la tête du fœtus humain. D'ailleurs, pour éviter un trop grand poids, la nature n'a formé la femme que

pour être unipare, ou rarement gémellipare, tandis que la plupart des quadrupèdes, onguiculés surtout, sont multipares.

Le nombre des mamelles étant de deux dans notre espèce et chez les singes, annonce aussi le petit nombre des fœtus; la situation de ces mamelles sur la poitrine a spécialement lieu chez les animaux pourvus de mains, et qui peuvent porter leurs petits dans leurs bras, comme la femme, les singes, les makis (*lemur*, L.), et même es diverses chauve-souris (*vespertilio*, *noctilio*, etc.), dont les petits se tiennent cramponnés sur la mère. On ne trouve plus ensuite de mamelles pectorales qu'à l'éléphant, qui est encore un animal intelligent non moins que la plupart des précédents, en sorte que cette position des organes mammaires semble coïncider également avec une grande capacité intellectuelle. Il est surtout à remarquer que tous ces mammifères mâles prennent quelquefois la vicieuse habitude de la masturbation (1).

(1) Ainsi nous avons observé que l'éléphant mâle se pressait la verge entre les jambes de derrière, et sollicitait l'évacuation du sperme lorsqu'il était en érection. M. Geoffroy a vu que les roussettes (*pteropus* de Brisson, grandes chauve-souris des Indes) se léchaient le pénis pour cet effet (*Annal. mus.*, tom. VII, pag. 227); on connaît les mœurs dégoûtantes des singes à cet égard. Il

De plus, la station droite dispose à diverses congestions d'humeurs au scrotum, et à des hernies inguinales que n'éprouvent point d'autres animaux. En effet, la pression des intestins dans la cavité de l'abdomen étant considérable, force quelquefois une anse d'intestin de se glisser par l'anneau inguinal qui a donné passage au testicule ; ce qui n'arriverait pas de même si la station était horizontale comme chez les quadrupèdes. Enfin, l'amas du sang, qui rend variqueux les vaisseaux veineux et autres des testicules, l'accumulation de diverses humeurs séreuses ou albumineuses dans les capsules des bourses, donnent lieu au varicocèle, à l'hydrocèle, au sarcocèle, et à une foule d'affections analogues.

Nous ne parlerons pas de quelques autres particularités de structure qui se trouvent autrement dans l'homme que chez les quadrupèdes; ainsi nous n'avons point le pancréas d'Asellius, que cet anatomiste a trouvé dans les chiens, ni le corps d'Highmor, ni les conduits hépato-cystiques, comme dans divers ruminants, etc., ni la membrane clignotante du

faut remarquer aussi que tous ces êtres à mamelles pectorales ont la verge naturellement libre, pendante, ou non adhérente au ventre par un fourreau.

grand angle de l'œil, ni l'os intermaxillaire, etc. Quant à la membrane de l'hymen et aux caroncules myrtiformes, que Haller, Blumenbach et d'autres anatomistes regardaient comme uniquement particulières à la femme, mais que nous prouverons plus loin être les analogues du filet de la verge chez les mâles, on sait qu'il en existe des vestiges manifestes chez les femelles des quadrupèdes, et M. Cuvier les a remarqués dans celle de l'éléphant. Toutes ont aussi le clitoris, et les baleines en présentent même un d'énorme taille. La membrane allantoïde, sorte de vessie qui communique avec celle du fœtus des quadrupèdes, n'est pas non plus étrangère au fœtus humain, comme on l'avait soutenu.

ARTICLE PREMIER.

Du système nerveux propre à l'homme, et résultats de sa station droite comparée à celle des animaux.

Puisque l'homme est destiné à marcher debout sur la terre, à relever ses regards vers le ciel, et que sa noble attitude est, comme le dit Buffon, celle du commandement sur tous les animaux, nous allons voir sortir de cette grande différence des effets spéciaux qui n'ont point été

suffisamment appréciés encore, ce nous semble, en physiologie (1).

(1) Si l'intelligence humaine surpasse celle des animaux, elle obtient en partie aussi cet apanage par notre station droite, qui nous permet d'étendre la vue sur tout l'univers plus que d'autres animaux (le mot ἄνθπωρος signifie regardant en haut). De plus, cette élévation de la tête au-dessus de tout le corps la dégage d'un afflux de sang et d'humeurs qui gêneraient beaucoup les fonctions de la pensée. Les quadrupèdes ne portant leur tête guère au-dessus de leur corps, placé horizontalement, ne peuvent point avoir la même liberté dans les fonctions du cerveau que l'homme.

O curvæ in terras animæ et cœlestium inanes!

Si quelques oiseaux à long cou redressé, tels que l'autruche, le cygne, l'oie, etc., portent leur tête droite et sont pourtant fort stupides, c'est parceque leur cerveau est trop petit et trop éloigné du cœur, qui n'y envoie que fort peu de sang. Il n'en est pas ainsi de l'homme, dont le cou est court; il a communément l'esprit vif et prompt; ses idées se ressentent beaucoup de la chaleur et de l'impétuosité du sang, surtout chez les individus de taille courte.

Cette démarche droite nous porte donc à la contemplation, aux grandes et sublimes pensées que le spectacle de l'univers inspire. Ainsi, l'homme sort de ce rang abject où les bêtes se rabaissent par leurs regards tournés vers la terre : tout nous annonce que la nature destinait notre âme à s'élancer vers les régions célestes et les astres, œuvres immortelles du créateur. Les nègres, dont la station est moins droite, ont le trou occipital plus reculé que dans nous, et sont plus portés aux affections basses et matérielles.

Dans le quadrupède à station horizontale, les facultés de la vie sont à peu près uniformément distribuées et équilibrées en son corps; le canal médullaire vertébral est la principale source de l'énergie motrice et sensitive, et même de l'action du cœur, comme l'a fait voir Legallois. Chez l'homme, au contraire, les facultés vitales s'exercent principalement au cerveau, masse prédominante, et aux extrémités sentantes extérieures. Notre vie de relation est bien plus étendue que celle des bêtes brutes; nous sommes éminemment nerveux parmi tous les animaux.

D'ailleurs la station droite fait nécessairement refluer davantage le sang veineux vers le bassin, chez l'homme et la femme, que parmi les quadrupèdes. Morgagni, qui a réfléchi sur ce point, en eût conclu que les flux menstruel et hémorrhoïdal étaient, dans notre espèce, le résultat nécessaire de cette station, s'il eût fait attention qu'aucun quadrupède n'était sujet à ces congestions sanguines dans les organes du bassin; les singes les plus perfectionnés, tels que les orangs-outangs femelles, éprouvent également un flux utérin à cause de leur station presque droite.

De même les singes sont tous lubriques, et

l'espèce humaine est susceptible d'engendrer en tout temps, non seulement à cause que nous prenons des aliments toujours assez abondamment (car nos bestiaux les mieux nourris toute l'année ont pourtant des époques de réfroidissement et de chaleur amoureuse), mais parce que l'afflux des humeurs au bassin entretient constamment la sécrétion du sperme, ce qui n'a pas lieu parmi les quadrupèdes en général.

Or ces désirs amoureux entretenus même pendant la gestation chez la femme, ce qui ne s'observe pas dans la plupart des quadrupèdes, la puissance d'y satisfaire assez habituellement, l'égalité presque universelle du nombre des deux sexes, établissent naturellement la monogamie, soit parmi les singes, soit chez l'homme le plus sauvage. Nous verrons de là naître ensuite la nécessité de l'association en famille, maintenue encore par la longue faiblesse de l'enfance; aussi l'établissement de la société, qui n'est qu'ébauchée parmi les singes, devient plus ou moins parfaite chez l'homme.

A mesure que nous voyons les animaux s'élever dans l'échelle progressive de l'organisation, leur système nerveux devient plus volumineux, leur cerveau plus vaste et plus compliqué. Le système nerveux se développe de-

puis les zoophytes, chez lesquels il n'existe encore que des molécules nerveuses, en remontant d'abord aux vers, aux insectes, dans lesquels on trouve des cordons nerveux avec des ganglions ; en s'élevant ensuite aux crustacés, aux mollusques, parmi lesquels existent plusieurs masses ganglioniques nerveuses, jusqu'aux animaux doués d'une colonne vertébrale, osseuse, articulée : chez ces espèces, depuis les poissons, en remontant aux classes des reptiles, des oiseaux, puis des quadrupèdes vivipares, jusqu'à l'homme, on observe une gradation bien manifeste de renforcement du système nerveux spino-cérébral. L'intelligence des animaux s'accroît dans la même progression, en général ; de sorte qu'on parvient à l'homme par nuances à peu près successives, comme il est facile de le remarquer en passant du chien aux singes, à l'orang-outang, de celui-ci au nègre hottentot, et de là à l'homme blanc, à l'Européen, le plus industrieux et le plus éclairé. Nous venons de voir en même temps les animaux se relever à proportion vers la station droite, de manière que l'attitude la plus directe coïncide avec le cerveau le plus complètement développé. La nature est ainsi parvenue, à ce qu'il nous semble, au faîte de la

perfection organique, en créant l'homme sur la terre.

La proportion de la masse cérébrale au volume du corps est, en effet, plus considérable chez l'homme que chez la plupart des mammifères (1). Quoiqu'un cachalot (*physeter ma-*

(1) Sœmmerring, tom. IV, ch. XLII, de son *Anatomie* (en 1798), dit : *Homo autem ratione habita nervorum omnia huc usque animalia nota magnitudine cerebri, ergo etiam animi vi atque ingenio superat.* Cette idée, émise par lui dès 1788, a été confirmée depuis par Blumenbach, Alex. Monro et Vicq d'Azyr. — Sœmmerring établit aussi par là la plus grande réaction sur nous de toutes les impressions nerveuses, ch. XLIII et XLIV, tandis que chez les animaux les mêmes impressions causent de moindres réactions. Voyez aussi ses ch. XCV et XCVI, *Majus ratione totius corporis habita, cerebrum majorem vim exserat necesse est quam minus.* D'où il conclut que le cerveau devenant d'autant plus prépondérant dans l'économie que le corps est plus maigre, il déploie des forces nerveuses plus considérables. Dans le marasme non sénile, le volume et le poids du cerveau demeurent les mêmes, selon M. Desmoulins, quoique le corps diminue beaucoup ; aussi le système nerveux conserve une excitabilité considérable due à la prédominance de ses forces. (Voyez le Mém. de Desmoulins, *Journal de physique*, 1820, juin.)

Enfin, Sœmmerring établit que, dans tous les animaux, la supériorité de l'intelligence tient à celle du plus grand volume du cerveau, proportionnellement aux nerfs et à la masse du corps.

M. Gall, proposant la localisation des facultés intellec-

crocephalus, L.) ait peut-être la plus énorme tête de tous les animaux, son cerveau et son cervelet n'ont pas avec son corps le rapport qu'on remarque chez l'homme, parceque son encéphale nage, comme le dit Anderson, dans des flots d'huile concrescible en blanc de baleine, de sorte qu'il ne remplit pas complè-

tuelles en différentes parties du cerveau, suit également l'hypothèse que plus le cerveau est volumineux, relativement au corps des animaux, plus les facultés sont considérables; plus chaque siége de ces facultés intellectuelles est développé, plus celles-ci sont considérables; en sorte qu'une tête qui aurait toutes ces parties très développées deviendrait fort volumineuse. Telle était, selon Gall, celle de Napoléon, dont il dit même que le volume avait augmenté depuis son élévation à l'empire.

Donc la doctrine de M. Gall fait dépendre le degré de chaque faculté intellectuelle du volume proportionnel du cerveau. Il en est de même de l'opinion de M. Cuvier, qui a consigné, en 1817, dans l'article *Cerveau* du *Dictionnaire des sciences naturelles*, ces mots : « On remarque en général que les fonctions de l'entendement sont d'autant plus parfaites que le cerveau est plus volumineux. On remarque encore qu'il les partage d'autant plus avec le reste du système nerveux qu'il devient plus petit à proportion de la masse de ce système. Les reptiles, par exemple, qui ont le cerveau à peine plus gros que la moelle épinière, conservent encore de la volonté et du sentiment après avoir perdu entièrement le premier de ces deux organes; apparemment qu'alors toute la substance médullaire peut exercer ses facultés, et que le cerveau ne

tement la cavité du crâne, ni le canal de la moelle alongée. Les dauphins et marsouins ont aussi un grand cerveau huileux.

Mais, pour évaluer justement les proportions du cerveau au poids du corps, et en déduire quelques règles fixes relativement au degré d'intelligence, il faut considérer que les fœtus,

jouit à leur égard d'une prépondérance si marquée dans l'homme, et dans les autres animaux d'un rang supérieur, qu'à cause de sa grandeur. »

Cependant, il y a des animaux, comme le dauphin, le marsouin, dont le cerveau présente beaucoup plus d'étendue que dans l'homme, bien qu'ils ne soient pas les plus intelligents.

Sur la différence du cerveau d'avec le volume des nerfs qui en émanent, *voyez* I. G. Ebel (*Obs. neurologicæ ex anatomia comparata,* Francof. ad Viadr., 1788), ce qu'a confirmé aussi Sœmmerring (*Diss. de basi encephali*, pag. 17), et ce qu'avait entrevu Monro (*On the nervous system.*, Edimb., chap. VIII).

En général, chez les mammifères, pour la plupart, comparés à l'homme dans leur système nerveux cérébral, le corps calleux est moins développé; il y a beaucoup moins de circonvolutions au cerveau (surtout au chien, au renard, au castor, espèces intelligentes), des lamelles moins nombreuses et moins grandes au cervelet. Partout dans les espèces où l'on trouve des paires de nerfs d'un volume remarquable, on doit être certain que d'autres nerfs et quelques parties du cerveau seront proportionnellement amoindries ou rapetissées d'autant plus que ces nerfs auront acquis plus de développement. (Treviranus.)

les enfants, tous les jeunes animaux, étant doués d'un cerveau très mou et aqueux, il est proportionnellement plus volumineux que chez les individus adultes, devenus gras surtout par tout le corps. En général, les quadrupèdes de petite taille présentent à proportion plus de cervelle que les gros animaux.

Ainsi, un éléphant du poids de cinq milliers n'a, selon Allen Moulins, que sept livres de cervelle, ou deux fois autant que l'homme, quoique sa tête paraisse énorme; mais, entre les lames de son crâne, il existe des cavités spacieuses pour servir de sinus olfactifs. Un bœuf de huit à neuf cents livres n'a guère plus de seize à vingt onces de cervelle, et un cheval du poids de sept cents livres a vingt onces et plus de cervelle, ce qui ne fait guère néanmoins que le 500ᵉ du poids du corps.

Chez les carnivores, tels que le chat, la proportion du cerveau est du 100ᵉ au 150ᵉ; il est moindre dans le chien et le loup; il y varie du 150ᵉ au 250ᵉ.

Chez les rongeurs, ou frugivores, il devient plus volumineux; car il forme le 200ᵉ à peu près dans le lievre, ou un 140ᵉ dans le lapin. Il est surtout considérable dans les petites espèces de souris et de rats. Ceux-ci ont le cer-

veau d'un 76ᵉ et la souris d'un 50ᵉ environ du poids de leur corps. Ainsi, plus les espèces sont petites, plus la quantité de cervelle paraît augmenter.

Parmi les singes, la proportion du cerveau devient assez considérable ; un magot de la même taille qu'un renard a beaucoup plus de cervelle que celui-ci, selon Willis, quoique tous deux paraissent également matois et malfaisants. Le pygmée (*simia troglodytes*), jeune jocko, disséqué par Edward Tyson, animal haut seulement de vingt-six pouces anglais, avait onze onces sept drachmes de cervelle, ce qui est au moins autant que l'homme adulte, à proportion, et même plus, comme le remarque Buffon ; mais il fallait faire comparaison avec l'enfant, et alors on voit que notre espèce conserve la supériorité de masse cérébrale.

Le cerveau, qui pèse environ 13 onces dans l'enfant, selon Sœmmerring, pèse 23 onces à deux ans, 36 ½ à six ans, et 3 livres ou 50 onces dans l'adulte. Chez l'enfant, le cervelet est proportionnellement plus volumineux que dans l'adulte, même jusqu'à la puberté : la substance grise prédomine partout alors.

Dans un enfant de six ans, j'ai remarqué que le cerveau pesait un 22ᵉ, chez d'autres un 30ᵉ

ou un 35e de tout le corps. Un homme adulte maigre, du poids de cent quarante livres, peut avoir un cerveau pesant trois à quatre livres et demie, ce qui donne environ du 27e, à un 35e. Mais l'état gras ou maigre des individus, les divers déploiements que reçoit la cavité cérébrale humaine, le plus ou moins de consistance, d'humidité ou de sécheresse de l'encéphale chez les vieillards, les enfants, etc., font varier ces proportions; néanmoins elles surpassent celles des quadrupèdes, généralement, toutes choses d'ailleurs égales (1).

(1) Dans l'homme, terme moyen de ses âges, le cerveau fait la 28e partie de son corps. Le cerveau est au cervelet : : 9 : 1, selon M. Cuvier; ou : : 6 ou 7 : 1, d'après Sœmmerring.

Dans le saïmiri (*simia sciurea*, L.), selon Daubenton, le cerveau présente la 22e partie du corps. Son cerveau, selon M. Cuvier, est au cervelet : : 14 : 1; et, d'après Daubenton, : : 17 : 1.

Dans le saï (*sim. capucina*), le cerveau est la 25e partie du corps, et au cervelet : : 6 : 1.

Dans l'ouistiti (*sim. jacchus*), le cerveau forme la 28e partie du corps, et d'après Daubenton : : 6,66 : 1; d'après M. Desmoulins, : : 8 : 1.

Dans un serin, selon Haller, le cerveau est au volume du corps : : 14 : 1.

D'après ces recherches, et quelques autres, le saïmiri, le serin, devraient avoir d'autant plus d'intelligence que l'homme, qu'ils ont un cerveau proportionnellement plus

On peut objecter que des oiseaux, de petits quadrupèdes, ont à proportion plus de cervelle que l'homme ou que l'enfant, et que tout autre

considérable ; cependant rien n'autorise cette conclusion. Donc on ne peut pas établir que le volume du cerveau établisse la mesure exacte de l'intelligence chez l'homme et les animaux.

Ebel a cherché une autre loi, celle de la largeur de la moelle alongée vers sa base, comparée à la plus grande largeur du cerveau.

Dans l'homme, ce rapport est :: 1 : 7.
Dans le dauphin. . . . . :: 1 : 13.
Dans le macaque. . . . . . . :: 1 : 5.

Il s'ensuivrait de cette règle que le dauphin aurait beaucoup plus d'intelligence que l'homme, puisque son cerveau paraît proportionnellement plus considérable (par rapport à sa moelle alongée) que n'est celui de l'homme.

L'homme a le plus grand nombre de circonvolutions, et plus profondes que les autres animaux, aux hémisphères de son cerveau; les surfaces de celui-ci sont beaucoup plus considérables qu'en aucun autre animal. Ce rapport-ci avec les degrés de l'intelligence paraît mieux expliquer que les autres considérations la supériorité morale de l'homme, selon M. Desmoulins. (*Journal complémentaire* du *Dictionnaire des sciences médic.*, tom. XIII, pag. 213.)

Dans les mammifères et autres animaux, plus le cerveau décroît de volume, plus le cervelet paraît considérable, parcequ'il diminue moins de volume, et même chez les animaux inférieurs, il reste à découvert des hémisphères qui l'environnent dans l'homme et la plupart des autres mammifères. (Wenzel, *De penitiore structura cerebri.*)

animal quel qu'il soit. Si la grue, l'oie, en ont très peu, et si l'empereur Héliogabale ne fit qu'un médiocre plat de plusieurs centaines de cervelles d'autruche, qui pèsent à peine une once selon Valisneri, les perroquets en présentent davantage; mais surtout les moineaux, les pinsons, les chardonnerets et serins ont, les uns le 32ᵉ, d'autres le 25ᵉ, d'autres même le 14ᵉ de leur poids de cervelle, suivant les recherches de Joseph Pozzi. Nous devons remarquer en même temps que les oiseaux sont les animaux de toute la nature les plus vifs, les plus chauds (car ils ont un vaste organe de respiration), les plus amoureux, les plus vivaces et les plus robustes. Leurs petites espèces paraissent aussi fort intelligentes, et s'apprivoisent très bien.

Il résulte néanmoins de cette considération que l'on ne doit pas uniquement attribuer la haute intelligence de l'homme à l'étendue de son cerveau, puisqu'il est égalé à cet égard par la souris, et surpassé par le moineau. Parmi les quadrupèdes même, l'intelligence n'est pas toujours en relation exacte avec le développement cérébral, puisque l'âne, regardé comme si stupide, a pourtant plus de cervelle à proportion que le cheval, ou le 150ᵉ du poids

du corps. Le castor, si industrieux dans la construction de ses cabanes, n'a qu'un cerveau fort petit, formant le 290e du poids du corps, proportion plus faible que chez les lièvres et d'autres rongeurs bien moins intelligents que lui.

S'il n'est donc pas exact de répéter encore aujourd'hui, avec Aristote, Pline, Galien, et presque tous les physiologistes modernes, que, de tous les animaux, l'homme offre la plus grande proportion de cervelle, ne devrions-nous pas attribuer la haute raison qui distingue notre espèce, non seulement à la nature particulière de notre âme, mais encore à l'existence de certaines parties du cerveau, qui sont rétrécies ou même oblitérées dans les animaux? Ce ne sont pas les peuples les plus intelligents qui montrent les têtes les plus volumineuses; le Russe en offre une plus grosse que le Suédois, selon Sandifort, et le Kalmouk, le Tartare, a le crâne plus grand que tous les peuples civilisés d'Europe. Le Lapon, les petites peuplades polaires, quoique stupides la plupart, présentent des cerveaux très volumineux, à la manière des nains (1).

(1) Edvardus Sandifort, *Mus. anatomicum*, Lug. Bat., 1793, in-fol., tom. I.

On retrouve, à la vérité, chez les singes et les mammifères en général, toutes les parties du cerveau et du cervelet qui se rencontrent chez l'homme; ces parties s'observent chez l'imbécile crétin et chez l'homme de génie, mais probablement en diverses proportions ou développements. Malacarne (1) a cru voir dans les idiots un moindre nombre de lamelles du cervelet que chez les hommes doués d'une raison plus parfaite; les quadrupèdes ont une moindre quantité de ces lamelles, peut-être parcequ'ils ont le cervelet moins volumineux que le nôtre. Ils présentent aussi, à chaque hémisphère du cerveau, moins de circonvolutions et d'anfractuosités, parceque ces hémisphères sont plus rétrécis que chez nous (2).

Toutefois les parties qui diminuent le plus,

(1) *Nuova esposizione della vera struttura del cervelletto umano*. In-12, Turin, 1777.

(2) On a voulu mesurer encore l'intelligence des animaux par l'étendue des ventricules cérébraux (Willis), par la quantité de liquide qu'ils renferment (Sœmmerring), par le volume des fibres cérébrales (Gall), par l'angle facial (Camper), par les volumes relatifs de l'encéphale et du corps (plusieurs anatomistes), par le rapport du cerveau et du volume de la moelle alongée (Ebel et Sœmmerring), etc.

chez le nègre d'abord, dans les singes ensuite et les quadrupèdes, sont les lobes antérieurs du cerveau et les prolongements des corps cannelés (*corpora striata*), qui, chez l'homme blanc surtout, forment, en se reployant, la large voûte des hémisphères cérébraux. En effet, le nègre a déjà le front plus déprimé, les côtés de la tête plus étroits que l'homme blanc. Nous avons le crâne d'une plus vaste capacité que lui, comme l'a remarqué pareillement Sœmmerring. Ayant rempli d'eau le crâne d'un Européen, et ayant ensuite versé cette eau dans le crâne d'un nègre (l'un et l'autre adultes), j'ai trouvé dans une première expérience que la tête de l'Européen contenait quatre onces et demie de plus de liquide que la tête du nègre. Une autre expérience comparative sur d'autres crânes m'a fourni neuf onces de capacité de plus chez le blanc que dans le nègre. J'ai encore observé que la tête de l'homme, soit blanc, soit nègre, tient deux à trois onces d'eau de plus que le crâne de la femme blanche, ou de la négresse.

Dans l'orang-outang et les autres singes, le front est de plus en plus déprimé, et les mâchoires s'alongent à proportion davantage, comme le prouve la mesure de l'angle facial,

d'abord indiquée par P. Camper. Cet angle est formé par une ligne tirée des arcades surcilières à la racine des dents supérieures, et coupant la ligne qui vient du trou occipital à ces dents. Chez l'Européen, l'angle facial est de 80 à 85°; dans le nègre, qui montre déjà un mufle proéminent, l'angle n'est guère plus de 75°; dans l'orang-outang, il n'est ouvert que de 65°, et, dans le chien, de 45° seulement. Alors le cerveau, se reculant proportionnellement à cet avancement des mâchoires, annonce que l'animal se livre à des penchants bruts, qu'il met le plaisir de manger avant celui de penser.

Ainsi les parties les plus propres au grand déploiement de l'intelligence humaine, τὸ πρῶτον αἰθητήριον, le *sensorium commune* paraît surtout se développer vers le devant de la tête et le front, tandis que le cervelet et les parties postérieures du cerveau, qui forment la moelle alongée, paraissent plutôt destinés à l'exercice des fonctions vitales et animales. Aussi, chez les crétins, la dépression du front et le rétrécissement des hémisphères coïncident avec leur stupidité. Tels sont encore la plupart des idiots bruts et des sauvages incultes.

Des médecins allemands ont observé que

la vicieuse habitude, contractée dès l'enfance par plusieurs ouvriers du peuple, de porter des fardeaux sur la tête, ayant déprimé insensiblement leur crâne, hébétait souvent ces individus (1), tandis qu'en Flandre, en Italie, et ailleurs, où l'on place plutôt les fardeaux sur les épaules, cette précaution laissait plus de liberté intellectuelle aux hommes de peine. En effet, les os du crâne se prêtent à la compression dans la jeunesse, puisque l'existence de la fontanelle, à la naissance, prouve que leur ossification est plus lente à se faire chez nous que dans les brutes. La nature nous ayant attribué un cerveau volumineux, et une tête sphérique, ou de la forme qui présente le plus de capacité, toutes les compressions qui changent cette forme diminuent le libre développement de l'encéphale.

Sœmmerring et Ebel ont encore établi entre le système nerveux de l'homme et son encéphale un autre rapport qui le distingue des quadrupèdes. Ces anatomistes ont vu que plus les animaux avaient un grand cerveau, plus les nerfs qui en émanaient, ainsi que de sa moelle alongée et épinière, restaient minces

(1) J. Rud. Camerarius, *Memorabil.*, cent. II, art. XXXV; et G. Grasecc., *Theatr. microcosmicum*, class. II, sect. II,

et grêles. Ainsi les poissons, les reptiles, dont le cerveau est très petit et ne consiste guère qu'en cinq tubercules, ont une moelle épinière, à proportion, fort volumineuse; elle est aussi, chez les quadrupèdes et les oiseaux, plus considérable, avec les nerfs qui en sortent, que chez l'homme.

De là suit cette considération que l'homme ramasse en quelque manière, pour la pensée, dans son cerveau, presque toute la puissance sensitive; tandis que les bêtes brutes la répandent, la disséminent dans leur corps. Ainsi l'homme est destiné à vivre beaucoup par la tête, et les autres animaux par le reste du corps. Donc l'homme est l'animal intellectuel par excellence, et les autres espèces sont des êtres sensuels, disposés pour la vie brute ou toute physique.

Un autre résultat de cette structure est que l'homme périt sur-le-champ par le supplice de la décollation; tous ses membres s'affaissent presque sans mouvement; tandis qu'un quadrupède, et à plus forte raison un oiseau, un reptile surtout, un poisson, ou d'autres espèces inférieures, s'agitent encore: elles vivent même plus ou moins de temps sans tête. C'est que dans l'homme la tête est, pour ainsi parler, le

centre de toute l'existence; mais chez les autres vertébrés, c'est surtout la colonne épinière qui jouit de cette prépondérance vitale.

On a donné, enfin, comme caractère propre à l'homme, le plus vaste développement du nerf trisplanchnique, ou grand sympathique (1); car il s'amoindrit de plus en plus (2) à mesure qu'on descend l'échelle des animaux vertébrés, ou qu'on s'éloigne de notre espèce (3). On peut attribuer encore à cette cause une plus profonde sensibilité morale dans notre race que chez tous les autres animaux, et aussi toutes les maladies résultantes de cette affectibilité du cœur, la disposition fébrile, etc.

La nature fit à l'homme trois dons, desquels dépend toute sa supériorité sur la terre; d'abord de l'*esprit* pour inventer, du *langage* pour s'associer, et des *mains* pour exécuter les projets formés par le concours de la pensée et de la société.

(1) Meckel, *Deutches archiv für die physiolog.*, I band., p. 10 et 11.

(2) Weber, *Anatomia comparata nervi sympathetici*, p. 73.

(3) J.-Fred. Lobstein, *De nervi sympathetici humani fabri a*, etc., Paris, 1823, in-4°, p. 90.

ARTICLE II.

Des sens de l'homme et de son instinct, comparés à ceux des animaux. Nécessité de notre sociabilité.

L'homme, si fort privilégié pour la faculté intellectuelle, a la plupart de ses sensations moins intenses, mais plus délicates et plus variées que celles des quadrupèdes et des autres animaux (1); il possède d'autant moins d'instinct naturel, qu'il lui a été départi plus de raison.

Premièrement, sa vue est beaucoup moins étendue que celle des oiseaux et de plusieurs quadrupèdes, les nocturnes surtout. Il n'a pas, comme ceux-ci, la faculté habituelle de voir de nuit, et quoique les vieillards deviennent plus ou moins presbytes, l'homme n'obtient point la vue extrêmement perçante de l'aigle au haut des airs (2); il n'a point la

(1) Nos aper auditu præcellit, aranea tactu,
Vultur odoratu, lynx visu, simia gustu.

Démocrite disait que les dieux et les bêtes avaient des sens plus parfaits que l'homme, lequel est placé entre eux en un moyen étage.

(2) Le trou, ou le pli de Sœmmerring, n'existe que dans les yeux de l'homme et des singes, et, selon Rob. Knox, dans quelques lézards aussi.

membrane clignotante ou troisième paupière de plusieurs animaux; mais en revanche il considère mieux les objets, il en observe plus parfaitement les attributs, leurs rapports de beauté, de symétrie; il mêle du moral à cette sensation, qui devient pour lui seul la source d'idées sublimes et de plusieurs arts libéraux, tels que la peinture, la sculpture, l'architecture, la mimique ou pantomime, etc.

L'ouïe paraît également moins subtile chez l'homme que dans le lièvre, la taupe, les chauve-souris, les oiseaux de nuit surtout, les espèces timides ou vivant dans l'obscurité. Elles avaient en effet besoin de se tenir sans cesse aux aguets, soit pour être averties de l'approche de leurs ennemis, soit afin d'entendre de loin les mouvements de leur proie, au milieu des ténèbres. Les oiseaux chanteurs ont encore reçu une ouïe très développée pour saisir les diverses intonations des sons; cependant, si l'homme ne peut pas ouïr d'aussi loin les bruits faibles qu'entendent la plupart de ces animaux, il n'est aucun être plus sensible que lui à l'harmonie musicale, aux rapports des consonnances et des dissonances, à l'expression agréable ou pénible des accents, enfin, à la parole articulée: de là vient qu'il

mêle tant d'idées et de sentiments aux sons reçus par son oreille; de là l'empire que l'éloquence et le charme de la mélodie s'arrogent victorieusement sur son cœur; de là tant de prodiges opérés dans ses affections, et une source inépuisable de perfectionnement pour son intelligence : aussi les sourds paraissent-ils moins intelligents même que les aveugles.

Nous observons dans l'odorat la même distinction entre la force et la délicatesse. En effet, le chien évente le lièvre de loin, et le pressent, le suit à la piste; le sanglier découvre, à travers une couche épaisse de terrain, les émanations des truffes; l'odorat équivaut, en plusieurs autres espèces, aux sens les plus puissants de la vue et de l'ouïe; il attire même les vautours de plusieurs lieues (comme on dit qu'ils venaient d'Afrique à Pharsale dévorer les cadavres des Romains immolés à l'ambition de César). Dans l'homme, ce sens, quoique beaucoup moins étendu, est bien plus délicat que chez ces animaux. L'homme sauvage a le sens de l'odorat très fin : on sait que des Brésiliens et des Péruviens distinguaient à la piste un Espagnol d'un Français (1); aussi les sauvages du Canada ont les cornets olfactifs fort déve-

(1) Rochefort, *Antill.*, pag. 457.

loppés (1), et distinguent les étrangers de très loin, selon Charlevoix, Laudonnière et d'autres voyageurs (2). Cependant, sous les climats les plus rigoureux, l'odorat devient presque perclus (3). Nous sommes affectés vivement des bonnes et des mauvaises odeurs, tandis que le quadrupède ne les ressent que par rapport au goût (comme la chair pourrie, les excréments); ou relativement à la génération, comme lorsque le chien flaire une femelle au derrière, ou que la chèvre est excitée par l'odeur du bouc, etc. : de même un bœuf, dans une prairie, ne choisit pas précisément les herbes relativement à leur bonne ou mauvaise odeur, mais par rapport à son goût ; tandis que l'homme ne cherche que l'agrément seul dans la rose ou l'œillet. L'odorat, chez les bêtes,

(1) D'après Blumenbach, *Decas* 1ª *cranior.*, fig. 9, page 21.

(2) L'odorat influe beaucoup sur les mœurs des sauvages. Rush, *Medic. enquir.*, t. II, p. 34. Les sauvages l'ont très fin. Diereville, *Hist. acad. sc.*, 1708, p. 120. Lecat, *Physiolog. Traité des sens.*, p. 156. *Journ. des savants*, 1667, pag. 60.

(3) Les Kamtschadales ne sentent nullement nos eaux odorantes (Cook, *Voyag.* 3ᵉ, t. II; et plusieurs autres voyageurs). La faiblesse du soleil, l'absence de la chaleur ne permet pas aux substances odorantes de se développer dans le nord. Petr. Servius, *de Odoribus*, p. 40.

est donc tout matériel et relatif aux saveurs ou à la génération (1); chez l'homme, il présente des rapports moraux: des parfums exaltent l'imagination, ou l'enivrent de plaisir; des exhalaisons fétides irritent ou crispent le système nerveux d'une femme mobile et irritable.

A l'égard du goût, l'homme manifeste aussi plus de délicatesse que n'en ont les animaux. Chez les carnivores, par exemple, le sang et la chair crue, qui nous paraîtraient fades et répugnants, allument un appétit ardent et féroce, une gloutonnerie vorace; les brebis trouvent de la saveur au foin, qui nous semblerait insipide : leur goût est donc plus intense et plus fort que le nôtre, qui devient, par cette délicatesse même, plus modifiable, plus difficile à contenter. Les gourmets acquièrent une finesse incroyable, et devinent le terroir d'un vin, ou l'eau dans laquelle a vécu tel poisson. Nous verrons d'ailleurs que l'homme est omnivore, ce qui lui donne des goûts très variés et très capricieux.

Mais c'est surtout par rapport au toucher que l'homme surpasse en délicatesse tous les ani-

(1) Tous les animaux carnivores, par la même raison, ne paraissent pas sensibles aux odeurs végétales; ils ne vivent pas, d'ailleurs, de plantes. Buffon, tom. V, etc.

maux. Nous ne parlons pas des zoophytes et des mollusques nus, qui, sans doute, jouissent du sens du tact à un très haut degré ; mais ils n'ont que peu ou point de cerveau pour comparer leurs sensations. Les insectes, ayant d'ordinaire une peau très cornée, ne montrent guère le sens du tact qu'à leurs antennes et à leurs palpes maxillaires. Les poissons écailleux, les reptiles à peau coriace, les oiseaux revêtus de plumes, les mammifères ombragés de poils, ont bien moins de sensibilité extérieure que n'en a l'homme à peau nue, et partout impressionnable. A la vérité, l'éléphant est presque sans poils, et sa trompe, molle et flexible, lui donne presque tous les avantages d'une main ; aussi l'éléphant montre beaucoup d'adresse et d'intelligence. Le castor a des pattes en forme de main ; le chien est fort sensible, et capable d'instruction ; les chauve-souris, déployant leurs vastes membranes en forme d'ailes, leurs longues oreilles, et diverses productions sur leur nez, etc., ont de très grands moyens de tact. Aussi Spallanzani, ayant aveuglé des chauve-souris, a vu qu'elles continuaient néanmoins à voltiger sans se choquer contre les murs ou d'autres obstacles, parceque leurs membranes sentent, par les plus fai-

bles mouvements de l'air, le voisinage des corps; mais cette exquise délicatesse n'est point accompagnée des moyens de préhension, comme la main dans les singes, et dans l'homme surtout. En effet, les singes, outre qu'ils sont en grande partie velus, n'ont pas une main aussi parfaite que la nôtre, comme nous l'avons dit.

Notre corps étant bien moins velu que celui des bêtes brutes, notre nudité naturelle indique que nous sommes créés principalement pour vivre dans les pays chauds, comme les singes, ou forcés de nous couvrir de vêtements. Les poils sont plus serrés et plus longs sur le dos que sur le dessous du corps chez les quadrupèdes; dans l'homme, au contraire, la poitrine, le pubis, sont plus ombragés que le dos. La crinière de certains animaux est remplacée, dans l'espèce humaine, par la chevelure. Au reste, on trouve des individus plus velus les uns que les autres; tels sont ceux d'un tempérament bilieux ou sec, et les mâles les plus robustes; il y a même des races d'hommes très velus dans les îles de la mer du Sud (1), comme

(1) On a remarqué des hommes naturellement plus velus que des singes dans les îles de la mer du Sud, comme dans les îles Kuriles (latit. 43° 50) en retournant du Japon au Kamtschatka; Spanberg y a trouvé une race d'hommes

à Mallicolo, à Tanna, dans la Nouvelle-Calédonie, et à Sumatra. Les femmes, les eunuques, les tempéraments doux et dociles présentent beaucoup moins de poils que tout autre. Le grand développement des organes génératifs augmente la quantité des poils sur le corps.

Ainsi la main de l'homme, privée de poils, offre de si puissants avantages pour l'adresse et la perfection du tact, elle donne des sensations tellement exactes des objets, que le philosophe Anaxagore, et ensuite Helvétius, n'ont pas balancé à lui attribuer la cause de notre suprématie sur tous les animaux. Et véritablement c'est la main qui exécute tout ce que médite notre intelligence; nous voyons les personnes à peau fine et délicate plus adroites et plus spirituelles, en général, que les individus épais, encroûtés d'un cuir calleux et très velu. Il s'ensuit que nous devons à cette exquise délicatesse une plus grande débilité, soit parceque nous éprouvons des voluptés plus vives,

tout couverts de poils (Müller, *sammlung russischer geschichte*, tom. III, p. 174); J. Reynold Forster vit à Mallicolo et à la nouvelle Calédonie des hommes extrêmement velus (*Observat. au 2e voyage de Cook*); c'est aussi ce qu'a rencontré, dans une race de l'intérieur de Sumatra, Marsden (*History of Sumatra*, p. 35, note),

soit parceque nous ressentons des douleurs plus cuisantes que les autres animaux.

Divers animaux offrent d'ailleurs un ou plusieurs sens beaucoup plus exaltés que l'homme, mais non pas, en général, aussi délicats, aussi bien équilibrés entre eux que dans notre espèce. En effet, ce puissant odorat du chien ou du porc, ces goûts ardents d'autres espèces, ne servent qu'à solliciter leurs appétits, leurs désirs brutaux: l'ouïe du lièvre le tient en frayeur; la vue presbyte et perçante des aigles ou du lynx ne leur sert qu'à découvrir leur proie de très loin. Les autres sens de ces animaux demeurent relativement faibles, et il existe une extrême inégalité entre eux. Au contraire, tous nos sens sont en harmonie, et les impressions que nous en recevons, étant mieux comparables, donnent à notre intelligence des idées des objets plus justes et plus proportionnées que n'en peuvent avoir les animaux. De là vient que nous pouvons mettre du moral et une sage mesure entre nos facultés. Nous apprenons notre œil et notre oreille à discerner la beauté de la laideur, l'harmonie de la dissonance; nous instruisons le goût, et surtout le toucher, à des impressions plus fines, plus multipliées que ne peuvent en éprouver les brutes. Un sens ne nous domine pas aux

dépens des autres ; nous ne sommes point entraînés, comme le tigre, par la soif du sang ou la rage de la faim, ni sans cesse agités par tout ce qui nous entoure, comme l'est l'oiseau. Notre intelligence tient les rênes, pour l'ordinaire, tandis que des sens impérieux tyrannisent l'animal; aussi nous avons vu que l'homme avait le cervau plus volumineux, et les nerfs des sens ou du corps plus grêles, à proportion, que les quadrupèdes. Il pense plus, parcequ'il sent moins brutalement, ou ses sensations ont moins d'intensité, parceque déjà la réflexion s'y mêle.

Il en résulte encore que l'homme est corporellement plus délicat que la brute. Les carnivores surtout deviennent extrêmement robustes; et quoique l'homme sauvage, qui se nourrit de chair, puisse déployer plus ou moins de vigueur, quoiqu'on voie des athlètes d'une force extraordinaire, la destination de l'homme étant plutôt de sentir et de réfléchir que de vivre tout physiquement, il reste, en général, moins endurci aux maux du corps que les autres animaux de pareille stature. C'est pourtant de cette infériorité relative qu'il tire toute sa supériorité et sa domination sur eux : il faut expliquer cette sorte de paradoxe.

L'homme est, de tous les êtres, celui qui éprouve le plus de besoins divers pour subsister; afin qu'il apprît à tout produire par l'industrie, la nature l'a créé dépourvu de tout dans l'univers. Un insecte, dès sa naissance, se voit armé, équipé de toutes les pièces suffisantes pour conserver son existence; et de plus un sentiment merveilleux le guide intérieurement. Un oiseau, un quadrupède, peuvent quitter leur mère après quelques semaines, et vivre seuls; un lézard, un poisson, ne reçoivent même jamais de secours de leurs parents : la nature fournit à tout pour eux; elle les protège de poils ou de plumes, d'écailles ou de test et d'autres téguments; elle fortifie d'abord leurs pas, elle dirige leurs instincts et leurs goûts; à l'un elle a fait don d'ailes rapides; à l'autre, de nageoires, d'une vessie natatoire, ou d'armes défensives et offensives, etc.; elle change et métamorphose tel autre, selon qu'il doit subsister dans l'air ou l'eau, soit du feuillage des plantes, soit du nectar des fleurs, ou des débris des autres espèces; elle veille avec une tendresse d'autant plus maternelle, pour ainsi dire, à la conservation de ces créatures animales, et même des végétales, qu'elles pouvaient moins se garantir de la destruction par leur propre in-

dustrie. Mais il n'en est point ainsi de l'homme : il est, à sa naissance, jeté nu et le plus incapable des animaux, sur la terre. Un chevreau sait d'abord se dresser sur ses pattes, et chercher la mamelle de sa mère ; un jeune poulet, sortant de l'œuf, court ramasser des grains de blé : l'enfant, seul dans toute la nature, resterait gisant à terre, sans pouvoir encore faire usage d'aucun sens. Le moindre des quadrupèdes atteint sa puberté et sa parfaite croissance en peu d'années, quelquefois en peu de semaines chez les petites espèces ; l'enfant met au moins quinze à vingt ans à devenir homme complet. Il paraît que les individus qu'on a trouvés égarés et sauvages dans les bois, ou parmi les animaux, comme ceux que Tulpius, Connor, Camerarius, Rzaczynski, La Condamine, etc., ont décrits, et plusieurs autres, étaient des enfants abandonnés à un âge qui leur permettait déjà de chercher leur nourriture eux-mêmes.

Mais, quelques ressources qu'on suppose à l'*instinct*, il est manifeste que l'enfant ne saurait subsister seul, au moins pendant ses cinq à six premières années. Or cet extrême désavantage devient un extrême bienfait de la nature, car il oblige nécessairement la mère et

les parents à prendre soin de cet innocent dont la faiblesse excite un si tendre intérêt ; et nous avons dit que la faculté procréatrice de l'homme, en tout temps, l'attachait aussi à une épouse. De cette sorte, l'existence en famille devient indispensable chez l'espèce humaine. Tel est le fondement naturel de toute société, de tout perfectionnement, comme le reconnaissent Aristote, Locke et d'autres philosophes ; ce qui réfute suffisamment les éloquents sophismes de J.-J. Rousseau, et de tous ceux qui prétendent soutenir que l'homme n'est pas naturellement destiné à la sociabilité. Les singes et tous les animaux onguiculés monogames, ou se contentant d'une seule femelle, vivent eux-mêmes par couples. Chez plusieurs des mammifères et des oiseaux, le mâle aide à nourrir les petits. Or ceci devient encore plus absolument obligatoire dans l'espèce humaine, si l'on considère la longue impuissance des enfants pour subsister seuls.

Nous devons exposer les résultats de ce fait avec d'autant plus de soin qu'ils sont la source, et de la civilisation humaine, et du développement de notre intelligence, et d'une foule de maladies spéciales à notre race.

L'enfant naissant est plus sensible, plus nerveux, plus délicat que tous les autres ani-

maux sortant du sein maternel ou d'un œuf. Ses premiers vagissements sont des cris de souffrance et de besoin. Ses yeux, encore ridés et ternis par une légère pellicule, peuvent à peine essayer la lumière; ses oreilles sont obstruées de mucosité, ainsi que ses narines; sa peau mollette est excoriée par le moindre froissement. L'impression vive de l'air le fait éternuer; son goût n'est préparé qu'au doux lait de sa mère. Son crâne n'est pas encore ossifié aux fontanelles; sa grosse tête l'empêche de se relever; et quand ses faibles jambes le pourraient soutenir, des chutes inévitables l'exposeraient à des contusions de tête mortelles. Sa nudité complète exige qu'il soit réchauffé dans le giron maternel; la nature a placé les mamelles de la femme sur la poitrine, afin qu'elle pût tenir son fils dans ses bras. Il en est de même des singes, dont les jeunes savent se cramponner bientôt à leur mère, à la faveur de leurs pieds en forme de mains, et de leurs longs bras: aussi les femelles des singes n'ont pas besoin de tenir leurs petits; elles grimpent sur les arbres tandis que ces jeunes magots se cramponnent solidement accrochés sur leur dos ou sur leurs reins. L'enfant manque de cette industrie instinctive; ce jeune innocent n'a ni

ongles crochus, ni dents, ni armes et défenses naturelles; il est à la merci de tout: donc il faut que la mère et le père veillent sur son berceau; et voilà la famille rattachée par le lien le plus doux, le plus sacré et le plus respectable que pouvait jamais former la nature.

Les premières dents ne perçant d'abord qu'à six ou huit mois, il faut donc au moins un allaitement de cette durée, et, pendant ce temps, la femme est hors d'état de pourvoir seule à sa subsistance; aussi, jusque chez les bêtes féroces même, le mâle apporte une proie à sa femelle et à ses petits. L'enfant, avançant en âge, exige de ses parents moins d'assiduités et de sollicitudes peut-être; mais il survient d'autres enfants pour l'ordinaire, et la famille est forcément maintenue, d'autant plus qu'il s'y joint les plaisirs des plus douces habitudes, et que cette union de la vie, qui confond ensemble les intérêts, qui partage et les douleurs et les jouissances, rend la société désormais intime et presque indissoluble.

L'enfant étant donc privé de moyens naturels d'exister, et d'un instinct aussi développé que celui des animaux, doit s'attacher à ses parents, par nécessité, et par les plus tendres liens de la reconnaissance. Les parents, selon une mer-

veilleuse disposition du cœur humain, chérissent d'autant plus un être, qu'il est plus faible, qu'il leur a coûté plus de fatigues et valu plus de souffrances. Les entrailles maternelles s'émeuvent surtout davantage pour le fruit qu'elles ont porté et mis au monde avec tant de douleurs, en sorte que les peines de la maternité deviennent encore de nouvelles chaînes d'amour; et si les mères accouchaient avec aussi peu de difficulté que les quadrupèdes, leur fils leur serait beaucoup moins cher. De même le bienfaiteur, par son bienfait, s'attache plus encore que l'obligé; car, loin de supposer, avec Hobbes ou Mandeville, que l'homme soit essentiellement méchant, nous croyons que la nature dépose dans son cœur un riche fonds de noblesse et de générosité, qui se déprave trop souvent, à la vérité, dans le commerce du monde.

Or, cette enfance de l'homme, plus longue et plus débile que celle de tous les animaux, devient précisément la cause de notre perfectionnement. D'abord la mollesse extrême de notre constitution nous rend plus flexibles à toutes les habitudes que tout autre animal; la délicatesse des fibres et la nudité de notre peau nous disposent à éprouver des sensations perpé-

tuelles, vives et profondes; car on voit les enfants vouloir tout saisir et tout voir. Notre système cérébral, si volumineux, sollicite un grand nombre d'idées : aussi les enfants montrent presque tous une excellente mémoire et beaucoup de curiosité; ce qui est une disposition commune à notre espèce et aux singes.

Supposons que la nature, écoutant les plaintes indiscrètes de l'homme, le rende fort et robuste, comme la plupart des animaux, dès sa naissance; le vêtisse de poils, l'arme de griffes et de dents comme un lion; lui confie, ou la vitesse du cheval à la course, ou les aîles de l'aigle, ou les jambes bondissantes du kangurou, je dis qu'il nous serait impossible d'être hommes et de faire usage de la raison; car si nous étions forts dès nos jeunes ans, nous n'aurions aucun désir d'étudier, nul intérêt à nous assouplir, à nous former; nous ne prendrions nul soin de nous perfectionner; nous ressemblerions au quadrupède, qui, dès ses premiers jours, s'éloigne dans les campagnes, devient bientôt pubère, puis il engendre et meurt dans un court espace de vie, sans laisser de traces de son existence sur la terre. C'est donc la longueur de notre faiblesse qui nous

rend dociles (1) et pliables à toute instruction, qui, reculant la puberté, prolonge nos années, et qui rassemble en nous tous les trésors d'une industrieuse éducation. Si nous naissions vêtus de poils, jamais nous n'acquerrions l'art de faire des vêtements et d'élever des édifices ; si nos mains se changeaient en griffes crochues, nous recevrions l'appétit féroce du sang et de la chair crue ; nous ne pourrions plus sentir délicatement, ni exercer les arts ; enfin, si nous avions des ailes et la constitution nécessairement légère, ardente et mobile de l'oiseau, nous serions encore bien plus éloignés de toute vie sociale réglée, de tout exercice d'une intelligence laborieuse et réfléchie. Et de plus, comme nous voyons que tous les individus qui développent surtout leurs fonctions musculaires et purement animales, tels que les athlètes, les gladiateurs, les danseurs, etc., manquent le plus d'intelligence et de facultés relevées, de même on ne peut désirer les qualités animales sans,

(1) *Mollities cutis et carnis prodest ad benè intelligendum, undè pueri sensibus vigent; et inter viros, molliori carne præditos, et inter membra cerebrum molle.* Cardan, *de Subtilit.* et Aristote *Physiogn.* etc. Les nègres étant plus tôt pubères et leurs os plus compactes ainsi que leurs tissus, sont déjà moins susceptibles d'éducation que les blancs.

par cela même, se ravaler aux actes de la nature bestiale. Donc, si la perfection de l'homme consiste principalement dans la pensée et les nerfs du génie, elle résultera d'une constitution plus délicate, de sens plus subtils ou capables de donner des impressions plus intellectuelles qu'aux animaux, afin d'accroître en nous l'esprit à proportion de ce qui est retranché aux grossiers moyens réservés à la brute.

Loin de se plaindre, l'homme doit donc remercier la nature de l'avoir constitué l'être le plus intelligent, et par là supérieur à tout le reste des créatures; prérogative telle, que toutes les bêtes devraient l'ambitionner au prix de leur vie. Nos armes atteignent l'aigle dans les airs, ou même nous avons appris à nous élever plus haut que cet oiseau. Nous n'avons pas besoin de posséder en propre la force du cheval: ce quadrupède nous est soumis, et nous prête à volonté sa vitesse. Nous ne pouvons pas nager comme le poisson, mais nos vaisseaux, volant sur les ondes, traversent l'océan, apportent le sucre et l'or d'un autre hémisphère. Donc, un cerveau pour diriger, et des mains maîtresses de tout entreprendre sur le globe, sont les plus magnifiques présents dont la nature pouvait nous combler. Puisque l'homme possède l'intel-

ligence et des mains, je dis qu'il est le maître de la terre.

Pour être plus capable de penser, il devrait donc se montrer moins propre aux actions violentes que les brutes : il sied bien à ce roi du monde de naître désarmé, comme uniquement destiné au culte de la sagesse, de la paix et de la douceur dans la société, car il faut des défenses naturelles aux êtres farouches et solitaires ; mais que les plus fiers animaux osent l'insulter, ils sentiront bientôt le poids de ses coups. Combien d'armes meurtrières et formidables cette main ne sait-elle pas créer ? N'a-t-elle pas su pétrir ce terrible salpêtre qui soulève des montagnes, et fait voler les rochers en éclats par l'explosion des mines? Heureux l'homme, s'il n'eût jamais employé sa redoutable industrie que contre les monstres qui ravagent la terre, ou les tyrans qui l'écrasent, et pour conquérir le légitime empire que lui accordait la nature! L'homme, en effet, a seul reçu l'empire par un élément terrible, par le *feu*, cet instrument universel de domination, qui nous donne le fer et les métaux, agents de production et de destruction sur ce globe. Le seul être intelligent pouvait obtenir ce moyen victorieux, et s'en approprier l'usage, comme

le don de l'autorité souveraine, confié par la divinité même au roi de la création.

Ce qui prouve encore mieux que nous sommes destinés essentiellement à la vie sociale, c'est que la nature nous attribue un langage articulé, et qu'elle l'a refusé aux autres mammifères, jusque là qu'elle en ôte même la possibilité, par une structure particulière du larynx, à l'orang-outang.

C'est, en effet, par ce langage articulé que nous pouvons accroître sans bornes les signes de toutes nos idées, et enrichir notre intelligence du plus vaste dictionnaire de toutes choses. Sans doute, les animaux pourvus de poumons, ayant des voix et des cris divers, s'en servent pour manifester leurs affections d'amour, de colère, de terreur, de joie, etc. (1). Cependant

(1) Parmi tous les animaux, l'homme seul, a-t-on dit, est capable du rire, et c'est encore une de ses prérogatives. Lui seul, ajoute-t-on, connaissant la convenance ou la disconvenance des choses, juge du ridicule, du plaisant, de l'absurde, et le manifeste par le rire. Or cette affection dépend d'une certaine émotion transmise par les nerfs pneumo-gastriques au diaphragme qui comprime spasmodiquement les poumons, ainsi qu'il arrive dans le chatouillement, ou dans les irritations causées par certains poisons, comme dans le rire sardonique (par l'*apium risus*, ou la renoncule scélérate et divers champignons vénéneux). Mais pourquoi les animaux n'éprouvent-ils par cette ex-

cette sorte de langage, très limité, n'exprime guère que des actions toutes physiques; on ne saurait dire que ces mots articulés qu'on apprend à prononcer aux perroquets, comme à d'autres oiseaux, aient pour eux la moindre signification; n'y comprenant rien, ils ne s'en servent jamais entre eux et pour leur famille; c'est comme un terme baroque, et qui serait d'une langue inconnue pour nous; aussi ne les transmettent-ils nullement à leurs petits. Aucun quadrupède ne peut prononcer nettement des mots articulés, sans doute à cause du prolongement de ses mâchoires. L'orang-outang pourrait articuler, à la vérité, des sons presque comme l'homme, à cause de la forme de sa bouche; mais la nature, par une prévoyance bien extraordinaire, n'a pas voulu qu'un animal vînt se joindre, pour ainsi dire, à la con-

citation spasmodique du diaphragme qui produit le rire? Berghen (*De nervo intercostali*, § 42) donne pour raison que l'animal marchant à quatre pattes, son diaphragme est plus gêné par la compression des viscères qu'il ne l'est chez l'homme, dont la station est droite, et il pense qu'un homme marchant à quatre pattes aurait de la peine à rire. Cette explication nous paraît insuffisante, ainsi que celle proposée par Willis (*De cerebro*, cap. XXVI), et par d'autres auteurs. *Voyez* Roy, *Traité médico-philosophique sur le rire*, etc. Paris, 1812, in-8°.

versation humaine, et que les inepties de la bête pussent se mêler au raisonnement des êtres intelligents. Sans rendre muets les grands singes, leur larynx offre cette particularité, qu'il y a un trou percé entre le cartilage thyroïde et l'os hyoïde, de manière que l'air, sortant de la trachée-artère, pénètre, par cette ouverture, dans deux grands sacs membraneux, situés sur la glotte de chaque côté; ainsi l'orang-outang voudrait en vain parler, l'air sortant est forcé, par la concavité du ventricule au-dessus de la glotte, de se refouler vers les sacs membraneux de son larynx, où la voix est nécessairement engouffrée et étouffée (1).

Voilà donc l'homme, seul, investi de l'immense avantage d'attacher un signe à chaque idée, et ainsi de pouvoir la conserver, la communiquer à son semblable, la transmettre à la postérité. Voilà le nouveau lien resserrant les membres de la famille, et bientôt de la nation; car il se forme une communauté de pensées, de sentiments, une société nécessaire d'intérêts, par ces rapports intellectuels et moraux, qui sont nés dans le sein des premières associations humaines. L'homme alors sait

(1) Cette remarque a été faite par P. Camper, *Diss. de organo loquelæ simiarum*, dans ses œuvres.

imaginer des desseins, combiner, exécuter des entreprises bien autrement étendues et variées que celles des castors ou des fourmis, espèces réduites sans doute à quelque langage de signes ou de gestes, pour s'entendre ou se transmettre les intérêts communs de leur destinée, dans leur courte existence.

Aussi la nature nous a confié le libre arbitre de l'indépendance, tandis que la brute est esclave de son instinct. Notre illustre prérogative était un résultat nécessaire de la supériorité de raison, et de la prééminence qui nous fut attribuée par-dessus toutes les créatures; celles-ci avaient besoin d'un guide intérieur qui leur dictât tout ce qui est indispensable à leur subsistance. Plus les êtres sont faibles, petits, et d'une courte existence, comme les insectes, plus il leur fallait un instinct développé et merveilleux, une sorte d'inspiration et de lumière de la divinité, qui les dirigeât dans la vie; mais l'homme, ayant reçu un rayon d'intelligence, a été livré à sa propre indépendance; il a été le seul émancipé, comme l'aîné de toutes les créatures. Leur auteur s'est confié, en quelque manière, en lui. Donc, plus il cultive le champ fertile de sa raison, plus il seconde les desseins de la nature, qui lui inspira la curiosité, le dé-

sir de s'instruire, et lui ouvrit les portes de ses sanctuaires. La liberté d'action, qui nous fut départie, nous rend susceptibles de louange et de blâme, ou capables de bien et de mal, tandis que la conduite de l'animal, enchaîné par ses besoins, et subordonné à son instinct, lui ôte toute prétention à mériter, ou démériter, le fait déchoir de tout droit à l'estime et à la louange véritables. On peut voir de là combien le frein des lois, les liens des religions deviennent indispensables pour rattacher l'homme à ses devoirs réciproques, l'un envers l'autre, dans l'état de société; ces inventions sacrées dérivent de notre nature libre; car, par cela même qu'elle est indépendante ou vagabonde, elle doit seule fixer ses limites. Sans cela elle resterait inculte et éternellement sauvage.

L'homme, élevant ainsi sa tête au sommet de toute la création, portant au loin ses regards, comme sa pensée, embrasse un vaste horizon intellectuel. Il a l'inspection d'un maître sur ses possessions et ses esclaves; né pour gouverner, il doit avoir l'étendue des conceptions d'un roi sur le trône. Peut-être que cette ardeur de domination, qui lui est si éminemment départie parmi toutes les créatures, exprime le sentiment naturel de sa supériorité, et l'ascen-

dant que lui inspire sa dignité, sa force véritable sur ce globe. C'est encore parcequ'il voit tomber au-dessous de lui toute la chaîne des êtres, qu'en regardant au-dessus de lui il s'élance jusqu'à la contemplation d'un être souverain et créateur, dont il se reconnaît le ministre : pensée sublime, rayon éclatant, qui dévoile son auguste origine et ses immortelles destinées. Alors il ne se regarde plus seulement comme le premier chaînon des animaux, il se reconnaît le dépositaire du pouvoir suprême sur tous les êtres de la création, le dispensateur des hautes lois de la nature, l'arbitre des volontés éternelles d'un Dieu. L'homme considère ainsi que son corps n'est bientôt que la moindre partie de lui-même ; qu'il recèle dans son intérieur une puissance secrète d'intelligence, de raison, de génie, source de tout son empire sur la terre, pour gouverner, en quelque manière, le système des corps organisés : telle que la poudre à canon dans une arme à feu rend son pouvoir terrible, de même la puissance spirituelle du cerveau charge, en quelque manière, l'homme de toute son énergie.

Sans l'homme et sans l'harmonie qu'il établit dans la nature, les bêtes féroces usurperaient une cruelle domination ; elles détrui-

raient les races pacifiques des herbivores, qui entretiennent à leur tour l'équilibre entre les végétaux. S'il existe un système de corps organisés dans les autres planètes, comme toutes les analogies le font soupçonner, il doit sans doute s'y trouver pareillement un chef et un centre, auquel vient aboutir la puissance d'équilibre et de gouvernement; c'est ainsi le complément, la clef de voûte de l'édifice des créatures organisées et vivantes sur chaque globe qui roule dans les espaces célestes (1).

(1) Les considérations sur l'origine et sur l'enchaînement des êtres animés dans la nature n'appartiennent plus à l'histoire de l'homme spécialement, mais elles doivent la précéder. Notre race, en effet, a dû apparaître la dernière sur la terre, comme nous l'avons exposé dans l'ouvrage *De la puissance vitale*, etc. Paris, 1823, in-8°, page 134 et suiv. Chez Crochard, libraire.

SECTION III.

DES AGES, ET DES MODIFICATIONS QU'ILS APPORTENT DANS L'HOMME.

Deux forces principales produisent les différents âges des animaux : d'abord la force d'accroissement, d'expansion et de développement; ensuite la force de décomposition, de concentration, de diminution : l'une est la puissance de vie, l'autre est celle de mort. Nous apportons en naissant le germe de notre destruction ; nous le fomentons, nous le développons perpétuellement, jusqu'à ce qu'il nous ronge entièrement. Dans la jeunesse, la puissance d'accroissement et d'expansion obtient l'ascendant ; dans l'âge viril, elle se maintient en équilibre avec la puissance de destruction ; cette dernière domine à son tour dans la décrépitude. Il s'établit toujours un rapport entre ces deux forces; lorsque l'une augmente, l'autre diminue, et réciproquement. Les âges ne sont que la diminution successive de certaines propriétés, ou l'augmentation graduelle et proportionnée des propriétés contraires : ainsi l'accroissement devient d'autant plus lent

qu'il est plus éloigné de la naissance. Le corps, d'abord humide et gélatineux, acquiert, par nuances successives, de la solidité et de la sécheresse. Les mouvements, faciles et prompts dans la jeunesse, deviennent peu à peu raides et difficiles. Le pouls, qui donnait jusqu'à cent trente battements dans une minute à l'époque de la naissance, se ralentit graduellement jusqu'à cinquante pulsations par minute dans la caducité de l'âge. Le besoin de la nourriture, presque continuel dans l'enfance, se modère par degrés, et finit par l'abstinence dans l'âge avancé. Le sommeil, si fréquent et si profond durant la jeunesse, devient une triste et longue insomnie à la fin de la vie. La mémoire diminue progressivement depuis l'âge de raison jusqu'à la vieillesse. Il en est de même des passions; ainsi l'amour et la joie, si ardents pendant le jeune âge, se tempèrent, se refroidissent, et disparaissent entièrement avec la vigueur et la vie. L'activité devient langueur; la gaieté se transforme en une morne et sérieuse mélancolie; l'étourderie est remplacée par la réflexion et la prudence; la témérité par la crainte; la franchise et la naïveté de l'enfance, par l'esprit renfermé et soupçonneux de la vieillesse; la légèreté du jeune homme,

par la gravité de l'ancien d'âge ; la prodigalité du premier se rétrécit peu à peu en économie, puis en avarice ; la sensibilité du cœur dégénère en indifférence, ensuite en dureté d'âme ; l'émulation généreuse se dessèche en une maligne envie ; la défiance de tout succède à l'extrême confiance, et la ruse à l'innocente simplicité. Le jeune homme aspire à de grandes choses, le vieillard se renferme dans le présent ; le premier lance sa vie dans l'avenir, et cherche à la répandre ; le second ramène tout vers le passé, et cherche à se concentrer. C'est ainsi que toutes les qualités du corps et de l'esprit vont de l'expansion à leur concentration, depuis la jeunesse jusqu'à la vieillesse, en passant par des nuances intermédiaires.

Dans le bel âge, nous aimons le temps présent, parceque tout rit autour nous, tout est joie, plaisir, agrément ; la mobilité de nos organes produit la mobilité de nos idées, de notre caractère et de nos désirs. Nous aimons le mouvement, les exercices du corps ; nous sommes ardents, impétueux, agiles, robustes. La danse, la chasse, les combats, nous plaisent ; nous aspirons à de grands objets : l'argent ne nous coûte rien dans les plaisirs ; nous cherchons à satisfaire nos goûts avant de son-

ger aux choses utiles ; indociles aux sages conseils, nous devenons enclins à tous les vices : mais dans l'âge fait, nous contractons des alliances utiles, nous formons des établissements et amassons de la fortune, nous recherchons les honneurs et les biens solides. Dans la vieillesse, nous nous plaignons sans cesse du présent, parceque nos organes n'exercent plus leurs fonctions qu'avec peine et douleur : ne pouvant plus jouir des plaisirs actuels, nous louons ceux du passé, et nous nous imaginons que le monde se détériore, lorsque c'est nous-mêmes qui nous détruisons. C'est ainsi qu'un homme en bateau croit que le rivage avance, et que lui seul reste immobile.

Les quatre principaux tempéraments coïncident encore avec les âges. Le lymphatique correspond à l'enfance ; il est, comme elle, humide, pâteux, endormi, lourd, vorace, d'un esprit inactif, hébété, d'un caractère sans chaleur, incapable de longues et profondes impressions. La jeunesse est toujours d'un tempérament analogue au sanguin ; celui-ci se montre vif, agile, changeant, désintéressé ; porté à la volupté et aux appétits des sens, gai, babillard, avide, curieux, et prodigue de même qu'elle. On rapporte l'âge fait au tem-

pérament bilieux, qui se montre ardent, robuste et nerveux, colérique, emporté, entreprenant, passionné, brûlant d'amour; ses sentiments sont fiers et élevés. Dans l'âge mûr et la vieillesse, nous acquérons un tempérament mélancolique, dans lequel tous les mouvements deviennent rigides, les muscles secs et durs, l'appétit sobre, les désirs réfléchis, le caractère prudent et même trompeur, l'esprit triste, sombre, caché, circonspect, prévoyant et craintif: ainsi les tempéraments nous offrent des progressions analogues à celle des âges. Le lymphatique a le corps épais, le système cellulaire gonflé, blanc, spongieux, plein de graisse et de lymphe. Le sanguin est bien conformé, gracieux; son teint devient fleuri, délicat; son caractère sensible, mais inconstant. Le bilieux est plus sec; sa couleur paraît haute et brune; ses formes sont rudes et prononcées; sa structure devient solide, mâle, pleine de vigueur et de feu. Le mélancolique est doué d'une constitution maigre, aride, tendue, d'un teint livide, d'un caractère tenace et avare, qui subordonne ses passions à sa raison pour son propre avantage.

On observe encore que chaque âge porte ses influences sur quelque partie du corps vi-

vant. L'enfance a l'appareil viscéral, le tissu cellulaire et le cerveau prépondérants sur tous les autres organes : aussi les enfants sont disposés aux maladies de la tête, au carreau, aux engorgements des glandes, etc. La jeunesse a le système vasculaire artériel dans un état de supériorité aux autres fonctions, ce qui la rend sujette aux hémorrhagies, aux maladies pléthoriques et inflammatoires, aux péripneumonies, aux esquinancies, et aux affections dépendantes des organes du haut corps. La virilité montre les systèmes musculaire, hépatique et sexuel dans une activité prépondérante aux autres parties du corps; aussi est-elle exposée aux fièvres ardentes, au choléra-morbus, aux coliques, à toutes les autres maladies qui dérivent d'un excès de stimulation dans les intestins et les parties sexuelles. Nous trouvons dans la vieillesse une diminution d'activité dans les viscères du bas-ventre, et dans le système veineux hépatique, d'où naissent des affections chroniques, des fièvres intermittentes, le scorbut, les ulcères, l'hypochondrie, etc.

Il se manifeste d'ailleurs un mouvement de dilatation et une impulsion à l'extérieur dans le jeune âge, tandis qu'il s'opère un mouvement

inverse ou de concentration, et une impulsion à l'intérieur dans la vieillesse. Le corps, l'esprit du jeune homme, cherchent à se répandre au dehors, à s'étendre en toutes dimensions; chez l'homme âgé, le corps se resserre, comme l'esprit se reploie; tout se réfléchit au dedans. Le premier est tout en déploiement; le second, tout en contraction. Les âges intermédiaires participent plus ou moins de ces deux impulsions contraires, et, placés dans un juste milieu, ils aperçoivent les objets sous leur point de vue le plus exact; car dans le premier âge on voit trop au-delà du vrai, et dans le dernier on voit trop en-deçà; telle est sans doute une des causes de nos faux jugements et de nos préjugés.

Si nous comparons les âges avec les climats et les caractères physiques et moraux de leurs habitants, nous trouverons que le septentrional a beaucoup d'analogie avec le tempérament et les mœurs de la jeunesse; qu'il est vorace, bouillant, impatient, belliqueux, d'une belle complexion, d'un caractère mobile, gai, généreux, attaché aux plaisirs des sens, entreprenant, sincère, facile, bon ami, curieux de nouveautés, et porté à l'indépendance. L'habitant des tropiques est, comme le vieillard, maigre, amorti, lent, timide,

constant, sobre et languissant; sa complexion devient aride et fibreuse; son caractère opiniâtre, triste, avare et circonspect; son esprit sombre, soupçonneux, méditatif, plein de difficultés en affaires, trompeur, et aimant à dominer ou disposé à servir, car ces deux qualités ont beaucoup d'analogie. Les habitants des contrées intermédiaires participent plus ou moins des deux extrêmes; mais en outre ils sont actifs, industrieux, habiles, modérés, laborieux; faisant tout avec choix et raison, aimant la gloire et la politesse, cultivant leur esprit, déployant leur génie, et exerçant leurs talents; ils ressemblent ainsi à l'homme fait.

Les habitants des pays froids représentent le genre humain dans sa jeunesse, ceux des climats tempérés nous le montrent dans l'âge viril, et ceux des contrées chaudes l'offrent dans sa décrépitude.

On peut réduire plus exactement à trois époques principales les âges de l'homme et de tous les êtres organisés: la première est celle de l'*accroissement*, la seconde celle de la *reproduction*, la troisième celle du *décroissement* ou de la destruction. Il est certain qu'en établissant quatre âges on est obligé de diviser par le milieu une époque unique, celle de

la perfection et de la reproduction ; ce qui ne s'accorde nullement avec ce qui se passe dans l'homme, les animaux et les plantes, où l'on n'observe que ces trois temps marqués.

Quoi qu'il en soit, il paraît plus naturel et plus simple de diviser les âges en trois époques, qui seront, 1° la jeunesse ou le temps de l'accroissement, depuis la naissance jusqu'à l'âge adulte, vers trente ans ; 2° l'âge viril, depuis trente jusqu'à soixante ans ; et 3° la vieillesse, depuis soixante ans jusqu'à la mort. Un homme bien constitué peut être trente ans à s'accroître en toute perfection, trente ans à vivre dans cet état parfait, et trente ans à demeurer dans une verte et vigoureuse vieillesse, ce qui fait en tout quatre-vingt-dix ans. La treizième semaine d'années se termine à la quatre-vingt-onzième ; et si nous n'abusions pas autant de nos forces par nos excès et un genre de vie souvent insalubre ; si nous suivions la loi naturelle, à la manière des animaux, nul doute que nous ne pussions parvenir à une longue vieillesse sans accidents, comme on en observe de nombreux exemples chez les hommes sobres, les habitants du Nord, parmi plusieurs peuplades sauvages et les brames de l'Inde, qui ne vivent que de végétaux, qui

sont chastes, tempérants et sages. L'existence du quadrupède est de sept fois la durée qui se trouve entre sa naissance et l'époque de sa puberté, selon la règle établie par Buffon, d'après des observations multipliées. Ainsi plus un animal est capable d'engendrer promptement, plus sa vie sera courte. L'homme, qui devient à peine pubère à quatorze ans, devrait donc vivre cent ans environ; tout ce qui est retranché de ce nombre d'années qui nous fut promis par la nature vient de notre faute ou de la faiblesse de notre constitution, causée par la mauvaise complexion de nos parents; mais tous nos maux dérivent originairement de notre manière de vivre, si peu conforme aux lois naturelles.

Il y a trois termes dans l'époque de l'accroissement: celui de l'enfance, celui de la puberté, et celui de la virilité.

ARTICLE PREMIER.

De l'enfance.

A peine l'enfant est-il sorti des entrailles maternelles, que ses premières voix sont des gémissements; il annonce déjà la misère de sa destinée, et semble ne se présenter à la

lumière de la vie que pour en partager aussitôt les douleurs (1). Nous avons tous passé par cet état de nudité et d'innocence, à la merci des maux de toute espèce, et ne pouvant rien par nous-mêmes, puisque nous naissons plus faibles qu'aucun des animaux, et notre existence est attachée à celle de notre mère. L'homme prend naissance entre l'urine et les excréments ; il vit dans un état de trouble et de tourments continuels, puis il descend dans la tombe : était-ce la peine de naître, et n'eût-il pas mieux valu n'exister jamais ?

Lorsque l'enfant vient au monde, on le lave dans de l'eau tiède avec un peu de vin ; on l'essuie, on lie son cordon ombilical, et on le coupe au-dessous de la ligature. Des femmes sauvages tranchent ce cordon d'un coup de dent, et ne le lient pas toujours ; cependant il arrive rarement des hémorrhagies dans ce der-

(1) Tum porro, puer, ut sævis projectus ab undis,
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
Vitaï auxilio, cùm primum in luminis oras
Nixibus ex alvo matris natura profudit :
Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est
Quò tantum in vita restet transire malorum.

Lucret., *Rer. nat.*, lib. V.

Voyez aussi Pline, lib. VII, *De imbecillitate naturæ humanæ*, et Lactance, lib. *De opificio Dei*, cap. III.

nier cas. Les Hottentotes ne lavent point leurs enfants pour enlever cette légère mucosité que les eaux de l'amnios déposent sur sa peau. Un grand nombre de nations du Nord plongeaient leurs enfants naissants dans l'eau froide, ou même les étendaient jadis sur la neige : c'était la coutume des Écossais, des Irlandais, des anciens Helvétiens et Germains, des premiers habitants de l'Italie, dont un poëte a dit :

Durum e stirpe genus, natos ad flumina primum
Deferimus sævoque gelu duramus et undis.

Les Morlaques, les Islandais, les Sibériens, et plusieurs autres, pratiquent encore cet usage aujourd'hui, ce qui habitue de bonne heure l'homme à la froidure, et lui donne une santé plus robuste ; néanmoins il faut redouter l'endurcissement du tissu cellulaire, qui rend violette la peau de ces enfants, et les fait périr. J.-J. Rousseau, loin de préconiser cette pratique et de blâmer la médecine, aurait rendu plus de services en étudiant mieux les facultés de notre organisation.

En comprimant les enfants dans le maillot, leur poitrine demeure serrée, ce qui leur donne une tendance à la phthisie. La compression des

viscères du bas-ventre empêche aussi la libre digestion, d'où résultent des engorgements et la cacochymie, cause première du rachitisme. Le sang, trop resserré dans le corps, reflue au cerveau, et y produit des convulsions, des paroxysmes d'épilepsie. Les langes nous torturent et nous déforment; une position contrainte devient fatigante, engourdit les organes, cause de la douleur, force l'enfant à s'agiter avec violence, et, par ses tiraillements, elle fait quelquefois sortir des hernies ou démettre quelque articulation. Le maillot est donc une coutume insensée et cruelle qui ne peut produire aucun bien, et qui cause beaucoup de mal. Les nations sauvages et les animaux, qui ne font jamais usage du maillot, sont-ils plus déformés que nous? Trouve-t-on parmi les chiens, les chats, les brebis, les chevaux, les poules, les serins, des individus bossus, boiteux, contournés, rachitiques, comme dans les générations des hommes mis au maillot? Cet emprisonnement de tous les membres, cette douloureuse contrainte, ne doivent-ils pas aigrir le caractère pour toute la vie, en la commençant par des actes de violence et des leçons de servitude?

Il s'opère, à la naissance, un changement

dans la circulation du sang : des éternuments soulèvent la poitrine, font sortir la mucosité des narines, et entrer l'air dans les poumons ; le sang qui pénètre dans ces viscères y est imprégné d'air, retourne au cœur par la veine artérieuse, et se distribue ensuite à tout le corps par l'artère aorte et ses branches. Avant cette époque, le sang passait immédiatement du ventricule droit du cœur dans son ventricule gauche. Néanmoins ce changement de circulation ne s'exécute pas subitement, mais il est préparé, dès l'état de fœtus, par des nuances successives.

L'enfant naissant a les os encore cartilagineux, les extrémités petites, les chairs molles, gélatineuses, humides ; ses vaisseaux sont grands et larges, ses nerfs paraissent gros, son cerveau est considérable, son ventre distendu ; le tissu cellulaire qui enveloppe ses organes demeure lâche, spongieux, rempli de lymphe ; ses glandes restent gonflées et pleines d'humeurs douces et fades ; on peut même exprimer une liqueur laiteuse de ses mamelles pendant les premiers jours de sa naissance. Les yeux sont ternes, ridés et couverts d'une légère tunique (tunique de Haller) qui empêche l'action trop vive de la lumière sur ses organes encore dé-

biles. Les oreilles sont fermées par une mucosité qui arrête les sons trop forts; les sinus pituitaires, enduits d'une humeur visqueuse, sont incapables de sentir les odeurs; la peau, trop molle, ne peut donner encore aucune idée du toucher, et la langue sait à peine goûter quelque saveur. Il faut que nous nous apprenions peu à peu à nous servir de nos sens; nous n'avons qu'un instinct borné qui nous porte machinalement vers le sein maternel, et nous enseigne à le sucer.

Ordinairement l'enfant naissant a de dix-huit à vingt-un pouces de longueur, et pèse de six à dix livres. Ses premiers vagissements annoncent l'impression nouvelle et inaccoutumée qu'il reçoit de l'air; bientôt il évacue quelques mucosités de la gorge, et il urine. Le sommet de la tête, ou la fontanelle, est cette partie de son crâne qui n'est pas encore devenue solide: elle se trouve placée entre l'os frontal et la réunion des deux os pariétaux; on la sent battre à la naissance. Il paraît que cette ouverture, qu'on n'observe dans aucun animal, existe dans l'espèce humaine à cause de la compression que doit éprouver le cerveau dans la matrice, et afin qu'il puisse se rapetisser ou se prêter plus facilement dans l'accouchement. Les animaux n'ayant

pas la tête si grosse que l'enfant, n'ont pas eu besoin de cette précaution de la nature.

Quelques jours après la naissance, l'enfant éprouve une jaunisse passagère, parceque la bile et l'appareil hépatique commencent à entrer en fonctions. C'est ordinairement le premier jour que l'enfant rend le *meconium*, matière noirâtre des intestins du fœtus. Le premier lait de la mère, ou le *colostrum*, est séreux et laxatif, ce qui aide à débarrasser cette matière excrémentitielle; cependant on ne laisse téter l'enfant que douze heures après sa naissance. La nature a sagement proportionné les qualités du lait maternel aux besoins de l'enfant; aussi le lait des nourrices lui paraît beaucoup moins convenable; il est déjà trop vieux et trop épais, car il est plus séreux dans la mère à mesure qu'il est plus voisin de l'accouchement. D'ailleurs, le lait d'une étrangère n'est pas aussi approprié au tempérament du nourrisson que celui de sa propre mère, et, à plus forte raison, le lait d'un animal: il n'est donc rien de tel que de suivre la nature.

Le nouveau-né dort presque toujours, et demande à téter chaque fois qu'il s'éveille. Les négrillons se pendent d'eux-mêmes à la longue mamelle de leur mère, et s'attachent si bien

à ses reins, qu'elle peut travailler et agir sans les tenir. Le bercement des enfants les fait quelquefois vomir et leur est souvent nuisible; leurs cris violents peuvent produire des hernies; la malpropreté dans laquelle les laissent croupir des nourrices négligentes leur cause des excoriations qu'on guérit avec de la poudre de bois vermoulu; les coliques qui les tourmentent peuvent être apaisées avec des adoucissants huileux et de légers laxatifs, et les acides qui se forment dans les premières voies se corrigent aisément par les mêmes moyens.

Ce n'est que vers le quarantième jour que l'enfant commence à rire et à connaître ceux qui l'approchent, *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem;* mais il ne balbutie bien que vers le dixième ou douzième mois. Les mots les plus naturels sont labiaux, comme *baba, papa, mama;* c'est pour cela qu'ils se trouvent dans presque toutes les langues du globe, et qu'ils désignent les noms des père et mère.

On ne doit nourrir l'enfant, pendant les trois premiers mois, que du lait maternel; seulement on peut, au bout d'un mois et demi, faire usage de la panade; mais la bouillie est une très mauvaise nourriture, qui empâte l'estomac de l'enfant, engorge et farcit ses intes-

tins, et le fait souvent périr. La panade étant bien plus facile à digérer, doit être préférée.

L'allaitement doit naturellement s'étendre jusqu'à l'époque de la dentition. Les dents incisives, au nombre de huit, dont quatre au-devant de chaque mâchoire, croissent à huit ou dix mois. Ce développement est douloureux, et s'annonce par un état de fièvre et d'inflammation. A cette époque, il faut donner très peu de nourriture à l'enfant : sans cette précaution, l'on risque de le mettre en danger de périr. Les quatre dents canines, ou les *œillères*, sortent vers le dixième mois, et au douzième ou quatorzième, les mâchelières ou molaires poussent et sortent au nombre de seize, ce qui fait en tout vingt-huit dents. A l'âge de vingt-six à trente ans, ou même beaucoup plus tôt, il se développe encore quatre molaires, deux au fond de chaque mâchoire, ce qui complète le nombre de trente-deux dents : ces dernières sont appelées *dents de sagesse*. Vers l'âge de six à sept ans, il s'opère un nouveau développement dans le système nutritif de l'enfant : il devient plus vigoureux ; les incisives, qu'on appelle *dents de lait*, tombent, et sont remplacées par d'autres plus larges et plus fortes. Il en est de même, vers dix à douze ans, des

quatre laniaires et des quatre premières mâchelières. Il y a donc un renouvellement dans les seize dents antérieures, mais les seize autres postérieures ne se renouvellent point. Les femmes n'ont pas toujours trente-deux dents, car souvent les dents de sagesse ne se développent point chez elles. On cite des enfants qui sont nés avec des dents incisives, comme Louis XIV, mais ces exemples sont rares.

Les cheveux des enfants naissants sont toujours plus ou moins blonds dans la race européenne ; mais, dans les autres races humaines, ils sont déjà tout noirs. Il en est de même de l'iris. La nuance des cheveux et des yeux devient plus foncée à mesure qu'on avance en âge ; elle se déteint ensuite lorsqu'on a passé l'âge mûr et qu'on entre dans la vieillesse. Les enfants des nègres et des Mongols, dont la peau est d'une couleur très foncée, naissent plus ou moins blancs; mais ils se colorent peu à peu, quoiqu'on ne les expose point au soleil.

Plus on est jeune, plus l'accroissement est rapide. Il en est de même dans l'espèce humaine que dans les animaux et les plantes. On observe encore que cet accroissement devient plus considérable en été qu'en hiver, parceque la chaleur le favorise. La nutrition est communément en

rapport avec la croissance du corps. En effet, dans l'utérus, le fœtus se nourrit à toute heure du sang maternel; aussi son volume augmente en toute dimension en peu de temps. L'enfant mange souvent; il grandit aussi plus vite que le jeune homme, car celui-ci mange moins à proportion. D'ailleurs, à mesure que les organes acquièrent de la solidité, de la sécheresse, ils grossissent plus lentement; les fibres deviennent moins extensibles, les canaux s'obstruent peu à peu, les mailles se remplissent, la nourriture passe plus difficilement, et, ne trouvant plus d'emploi dans la composition des organes, elle se sécrète en graisse, ou se transforme en semence pour produire un nouvel être.

Il est des enfants qui s'accroissent avec plus de rapidité que d'autres, et qui ont plus de précocité dans toute leur économie. Les filles sont plus tôt formées que les garçons, soit que leur organisation ait besoin de moins de solidité et de nutrition, soit que la sensibilité de leur système nerveux ait imprimé plus de rapidité à leur croissance, soit enfin que leur corps, conservant naturellement plus de délicatesse, leurs fibres plus de ténuité, le tissu de leurs organes moins d'épaisseur et de force, elles

parviennent plus tôt à leur faîte de perfection.

Tel est donc le cours de l'homme sur la terre : en naissant, il a le quart de sa hauteur future, et la moitié à deux ans et demi (car tous les êtres croissent rapidement dans leur premier âge, à cause de la mollesse des organes et de la vivacité du mouvement vital); il parvient, vers dix ans, aux trois quarts de sa taille, en hauteur, qu'il atteint vers dix-huit ans; mais il prend ensuite de l'épaisseur jusque vers vingt-sept ans; puis la corpulence arrive, si sa complexion en est susceptible, vers quarante ans, époque où la vie commence à se refroidir, et où les fonctions se ralentissent.

La taille humaine se tient presque par toute la terre entre cinq à six pieds, excepté chez les petites peuplades hyperboréennes, qui n'en ont pas même cinq. La femme reste toujours un peu moins grande que l'homme. Leur durée commune de vie est de soixante-dix ans à peu près, dans nos temps actuels, et avec nos habitudes sociales, sous les divers climats de la terre.

ARTICLE II.

De la puberté, de l'amour, et de la menstruation chez les femmes.

Jusqu'à présent nous n'avons vu dans l'homme qu'un être individuel sous un état de dépendance, de misère et d'impuissance; bientôt nous l'allons voir sortir de tutelle, s'affranchir de cette faiblesse originelle, et porter en lui-même les germes de nouvelles vies. L'enfant n'existe que pour lui-même; il n'est, pour ainsi dire, d'aucun sexe, et n'appartient qu'au présent. L'être pubère n'est plus isolé dans la nature; il tient à l'espèce entière, et se trouve, en quelque sorte, citoyen de la postérité: son existence est due aux âges futurs; de lui doit s'élever une tige dont les rameaux iront se perdre dans l'éternité des siècles. Il ne vit plus pour lui-même, il grandit pour l'espèce humaine; devenu membre intégrant de cette immense famille, il n'appartient plus à lui seul, mais à tous.

A cette brillante époque de la vie, l'enfant perd sa nullité; il devient *homme* ou *femme*; son sexe se prononce et lui révèle le secret de sa puissance. Un sentiment nouveau s'élève au

fond des cœurs, et leur apprend qu'ils ne peuvent plus demeurer indifférents sur la terre, que le corps a plus de vie qu'il ne lui en faut pour lui seul, et que celle-ci tend à se répandre au dehors.

Nous n'existons, à vrai dire, que pour notre espèce, et non pas pour nous-mêmes; car, dans notre enfance, nous ne vivions qu'à peine, nous ne possédions qu'une demi-vie ; et dans la vieillesse, nous traînons avec chagrin les débris et les ruines de notre existence. Mais lorsque nous jouissons d'une vitalité pleine et entière, elle n'est plus pour nous, elle cherche sans cesse à s'en séparer pour former de nouveaux êtres. L'âge de la production est tout selon l'ordre de la nature; c'est pour lui seul que sont créés la force, la santé, le plaisir, la beauté et l'amour; c'est à cette unique époque qu'éclatent l'intelligence et l'énergie de l'âme : en perdant la faculté générative, nous abandonnons tous nos avantages : l'amour disparaît, la beauté se flétrit, la vigueur se casse, le génie s'éteint, le plaisir s'enfuit avec la santé ; le temps nous enlève toutes nos illusions et nos voluptés, et ne laisse plus qu'une lie amère dans la coupe de la vie. Il semble que nous ayons été jetés sur la terre par la nature pour

la seule reproduction. Hors ce temps, tout est faiblesse, peine, misère, impuissance, dans la vie. Les deux termes de notre existence se plongent dans deux fleuves éternels, celui de la naissance et celui de la destruction; et le milieu appartient à l'espèce, parceque c'est d'elle seule que nous tirons notre vigueur, et c'est à elle seule que nous devons la rendre.

En effet, cette étincelle de vie que nous portons en nous-mêmes est un don de nos pères, qui l'ont eux-mêmes reçu de leurs ancêtres, et ceux-là d'autres hommes qui les ont précédés dans la longue carrière des âges. L'existence n'est donc qu'une transmission, une continuité de la même faculté, depuis l'origine de l'espèce humaine jusqu'à nous; ou plutôt nous ne vivons point par nous-mêmes, mais par l'espèce qui nous donne l'être, puisque nous n'existerions pas sans elle. On peut dire que les individus n'existent pas réellement par eux-mêmes: ils vivent d'emprunt; ils ne sont que des usufruitiers éphémères d'un fonds de vie élémentaire qui réside dans la masse des êtres organisés. La génération n'est que le passage du mouvement vital d'un corps organisé à une matière disposée à s'organiser, et la nature ne connaît que l'acte de la génération: c'est l'uni-

que but de tous ses travaux. Ce que nous appelons *amour* n'est que la manifestation extérieure de ce mouvement vital qui tend à se répandre dans d'autres êtres, pour leur communiquer la vie. Ainsi, nous sommes tous animés par l'amour ; c'est de lui seul que nous tenons les semences de notre existence.

La puissance créatrice ou le mouvement vital que nous avons reçu par l'acte de la génération, opère de deux manières : 1° dans l'intérieur des individus mâles ou femelles, en les faisant croître, nourrir et fortifier ; 2° à l'extérieur, par les organes sexuels, et en se communiquant à une matière susceptible d'en être imprégnée. Tant que cette puissance d'amour agit dans l'individu seulement, elle y reste concentrée ; mais lorsqu'elle élève le corps à un état de force et de perfection qui ne peut plus s'augmenter, elle est forcée de se déborder au dehors. Plus elle se porte à l'extérieur, moins elle opère dans l'intérieur de l'individu : en effet, l'on observe que la génération affaiblit extrêmement l'énergie propre du corps, et qu'il nous en reste moins à mesure que nous en communiquons davantage. Cette loi est analogue à celle de l'impulsion dans les corps bruts ; ils se ralentissent en proportion

du mouvement qu'ils communiquent aux obstacles environnants.

Indépendamment de ces communications vitales entre les deux sexes pour la reproduction d'un nouvel être, il s'opère, d'un individu à un autre, de ces sympathies et de ces antipathies singulières qui dérivent de la même source. La première et la plus puissante des sympathies est celle de l'amour. Cette propagation des affections animales entre deux sexes s'exécute suivant certaines lois qu'il est nécessaire d'approfondir ici; car elle n'a pas lieu indifféremment entre toute femme et tout homme, puisque nous trouvons des personnes qui nous plaisent plus ou moins que d'autres, et qu'il est des rapports secrets qui conviennent aux uns, tandis qu'ils n'opèrent pas de même chez d'autres.

Voici comment nous concevons ces sympathies. On sait que si l'on fait vibrer un corps sonore près d'un semblable corps sonore en repos, ce dernier vibrera bientôt à l'unisson : ainsi une corde tendue près d'une autre corde agitée, une cloche auprès d'une autre cloche qu'on sonne, entreront en vibration.

Or le corps humain et son système nerveux peuvent acquérir un certain état de sen-

sibilité et de mobilité (non pas que les nerfs soient jamais distendus comme des cordes, ainsi qu'on l'a jadis imaginé mal à propos, car nous voyons qu'ils sont relâchés même dans le corps vivant) ; mais il est très sûr que leur activité peut être plus ou moins grande, puisqu'on l'excite par des spiritueux, des aromates, et qu'on la diminue par des narcotiques, et puisque nous voyons certains hommes plus vifs, plus ardents, plus irascibles que d'autres.

Supposons donc un corps humain dans un état déterminé d'excitabilité. On peut le comparer à un corps sonore en vibration. Si l'on approche un autre corps humain d'une nature analogue, celui-ci doit se mettre à l'unisson du premier. Cette condition de similitude est nécessaire pour produire la sympathie ; elle n'a pas lieu sans cela.

Qu'on mette en rapports un *jeune homme* avec une *jeune fille ;* il est très certain que leur constitution physique et morale étant dans une condition à peu près semblable, soit pour l'âge, soit pour le degré de sensibilité, les émotions nerveuses de l'un se communiqueront à l'autre, et il y aura sympathie, concordance, amour. Les corps organisés étant des harmonies, ils cherchent partout leurs consonnances.

Mais si l'un des individus a sa complexion dans un état différent, si l'un est vieux et l'autre jeune, il n'y a plus d'unisson ni d'accord dans l'ébranlement des nerfs, il n'y a plus de sympathie, mais indifférence ou inaction. Ainsi, les vrais rapports d'amour naissent de l'égalité de deux inégalités.

Enfin, si les deux complexions sont dans des conditions très contraires, si l'une est très irritable et l'autre très apathique, alors la dissonance se prononce, et il y a antipathie mutuelle. Voilà, je pense, ce qui fait que les naturels ardents, impétueux, ne peuvent pas supporter les caractères mous, apathiques, et réciproquement.

C'est donc la similitude existante entre deux complexions qui fait éclore l'amour, la sympathie, l'amitié, la compassion, enfin tout ce qui dérive des rapports d'humeur. C'est la discordance des systèmes nerveux qui détermine l'antipathie et la haine; c'est leur inaction qui cause l'indifférence.

Ce rapport des systèmes nerveux ou des complexions se manifeste dans tous les états de la vie; ainsi, l'enfant recherche l'enfant, les jeunes gens se plaisent avec les jeunes gens, les vieillards avec les vieillards, parceque tout le

monde cherche sa consonnance de complexion.

Et comme cette harmonie a lieu aussi selon une certaine manière dépendante de l'habitude, nous aimons surtout les personnes chez lesquelles cet accord de sentiments et d'idées s'exécute dans le même ordre que dans nous-mêmes. C'est encore pour cette raison que nous nous plaisons davantage avec nos amis qu'avec des étrangers qui ne sont point à notre unisson. Deux amis ne sont autre chose que deux organes nerveux dont les ébranlements simultanés jouent suivant le même ordre dans des circonstances pareilles ; ce qui produit un accord parfait. L'un et l'autre sont affectés de la même manière, tout de même que les deux yeux ou les deux moitiés du corps qui sentent pareillement ; car notre corps est formé de deux moitiés amies, c'est-à-dire actives et sensibles au même degré. Si un œil devient plus fort que l'autre, on est louche ; il en est de même dans l'amitié ; si un ami est inégal à l'autre, il y a du louche dans leur union : l'intimité, la communauté, ne sont plus aussi parfaites ni aussi uniformes.

Pourquoi, dans le jeune âge, aspire-t-on avec tant d'ardeur à aimer? pourquoi nous faut-il des amis, des maîtresses, des plaisirs? c'est

que le système nerveux est dans un état d'extrême excitabilité, et qu'il recherche partout sa consonnance, parcequ'il n'est que comme une moitié étant seul. C'est par une suite de notre organisation double, ou formée de deux moitiés accouplées, que nous demandons des sensations doubles. De même que nous avons deux yeux ou deux oreilles, qui nous donnent simultanément une même sensation à l'unisson, il nous faut, par similitude, des affections doubles, telles que les affections mutuelles. Nous ressentons alors des plaisirs analogues aux consonnances harmoniques.

Plus l'unisson de deux systèmes nerveux est parfait, plus le plaisir est vif, parcequ'alors nous recevons en quelque sorte une double vie, nous agrandissons une fois plus notre sphère; un autre système nerveux devient, pour ainsi dire, le nôtre; il s'incorpore avec nous par sa conformité, qui devient d'autant plus intime qu'elle est plus exacte.

Les personnes les plus vives, les plus excitables, sont aussi les plus susceptibles d'éprouver l'effet des sympathies et des antipathies, comme nous le voyons chaque jour, parceque leur système nerveux entre dans un état d'excitation, ou très analogue ou très contraire à

celui des personnes affectées. C'est cette connexion intime de deux systèmes nerveux qui constitue le plus grand charme de l'amour. Ainsi, au milieu des délices et de la volupté, les plaisirs ne sont jamais plus vifs qu'à mesure que les transports sont plus partagés; de manière qu'on jouit, non seulement de ce qu'on éprouve soi-même, mais encore de ce qu'éprouve une personne aimée. La jouissance est alors doublée, parceque les sensations ou l'âme de deux appartiennent en entier à chacun. De même, si l'on pouvait regarder en même temps et par ses yeux et par ceux d'un autre, je ne doute pas qu'on n'en éprouvât également un grand plaisir. Nous aimons tant ces consonnances, que nous voulons être aimés, et que nous sommes charmés d'être approuvés en toutes choses.

On nous demandera pourquoi un homme est moins porté vers un autre homme que vers une femme : c'est qu'il faut bien distinguer ici deux genres de sympathies : l'une n'a rapport qu'aux individus, l'autre au sexe. Deux hommes sont attirés l'un vers l'autre par cette sympathie simple, individuelle, qui émane de la correspondance de leur organisation ; mais un homme et une femme sont attirés non seulement par cette première sympathie simple,

mais encore par celle qui émane des sexes. Un état particulier de l'organe sexuel mâle produit un état semblable dans l'organe sexuel féminin correspondant. Cette sympathie est même l'une des plus marquées : tout devient commun entre deux organes correspondants lorsqu'ils s'élèvent au même degré d'excitation. En effet, toutes les parties de notre corps ayant une vitalité qui leur est propre, manifestent aussi des sympathies particulières ; nos organes réagissent les uns sur les autres, et s'entre-communiquent toutes leurs affections ; ils déploient chacun leur sphère de sensibilité, qui s'engrène dans les sphères des organes voisins.

Mais pourquoi ce besoin d'affections semblables dans un autre corps ? Il émane, ce nous semble, de notre conformation organique double ; car on reconnaît aisément que le corps de l'homme et de la plupart des animaux se compose de deux moitiés accolées dans leur longueur; ce qui fait que nous avons deux yeux, deux oreilles, deux narines, deux hémisphères au cerveau, deux pieds, deux mains, deux testicules, etc. Les parties du milieu du corps, comme la langue, la verge, etc., sont aussi formées de deux moitiés symétriques réunies et soudées par le milieu. Cette confor-

mation double dans les organes des sens procure des sensations physiques doubles ; mais parcequ'elles s'opèrent dans le même moment, elles nous paraissent uniques et simples, car elles se mêlent et se confondent en un seul corps, de même que nos organes doubles.

Or nous sentons par des organes doubles ayant des forces à peu près égales, c'est-à-dire consonnantes ; nos idées et notre entendement sont donc composés par ces impressions doubles et simultanées, et nous y sommes accoutumés depuis notre naissance. Par suite de cette habitude et de la conformation double des hémisphères du cerveau, par analogie, nous cherchons hors de nous-mêmes des sensations doubles. Voilà pourquoi nous aimons la symétrie dans les objets ; c'est encore pour cela que les correspondances nous plaisent, que les comparaisons nous sont agréables, que les rapports, les harmonies, les consonnances nous délectent. Tout ce qui est isolé nous paraît déchiré de la grande trame des êtres : l'unité qui nous charme est le concours égal de deux semblables, car tout est relatif à quelque chose; dans l'univers, tout a ses liaisons et ses harmonies, jusqu'à la discorde même.

Ce principe d'union et de correspondance qui

est en nous paraît donc émaner de notre conformation double ; et nous en retrouvons des preuves irrécusables dans tous les animaux dont le corps est constitué de deux moitiés égales, tandis que les coquillages univalves, et les bivalves (1), les zoophytes, qui ne sont pas formés de deux moitiés également symétriques, et les espèces dont le corps mou n'offre pas une figure constamment régulière, manquent de ce principe de sympathie et de consonnance.

C'est un fait très reconnu en histoire naturelle, que tous les animaux symétriques, tels que les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles, les poissons, les crustacés et les insectes, ont toujours leurs sexes séparés sur deux individus différents ; mais les coquillages, les zoophytes, les vers, ayant tous un corps ou dépourvu de symétrie, ou de nature molle et capable de prendre momentanément des formes non symétriques, sont tous hermaphrodites ou androgynes. En effet, s'ils n'ont pas des organes symétriques, ils ne sentent jamais d'une manière également double et instantanée, comme les autres espèces ; ils n'ont alors aucune sensation con-

(1) Quoique ces animaux paraissent doubles, leur organisation n'est nullement égale et symétrique de chaque côté.

sonnante; ils n'éprouveront donc aucun rapport de sympathie et d'antipathie ; ils ne pourront donc ni s'entr'aimer ni s'entre-haïr : cela étant, les sexes ne doivent pas être séparés chez eux, car ils seraient très peu portés à s'unir, et l'espèce ne pourrait pas se perpétuer. Une huître est parfaitement indifférente pour une autre huître ; elle n'a de rapports qu'avec elle seule, et peut se suffire à elle-même. Les limaçons, quoique androgynes, s'accouplent, à la vérité, mais sans s'aimer beaucoup ni se plaire mutuellement ensemble ; car chacun d'eux étant mâle et femelle, chacun donne et reçoit en même temps : c'est donc une sorte d'échange, de marché, de troc, dans lequel ils demeurent quittes l'un envers l'autre, parcequ'ils ne cherchent que ce qui leur est agréable, sans se soucier ensuite de leur voisin. Plus les animaux jouissent d'une organisation simple, moins ils ont de correspondance entre eux ; au contraire, l'homme, ayant la constitution la plus compliquée parmi tous les animaux, déploie le plus grand nombre de relations entre les divers individus de son espèce ; aussi ses sympathies sociales sont très multipliées.

Comme chez les animaux à sexes séparés, il faut un désir, une affection réciproque, et

comme il leur est nécessaire de s'agréer, de se rechercher pour parvenir à se reproduire, leur sensibilité extérieure et le domaine de leurs correspondances sympathiques doivent être plus agrandis que dans les autres espèces. Il faut qu'il s'établisse entre les sexes des relations nerveuses plus intimes. Or, comme nous trouvons ces sympathies chez les animaux doubles, et comme nous ne les rencontrons nullement parmi les espèces non symétriques et en même temps hermaphrodites, il reste démontré que ces relations nerveuses sont liées à l'organisation double et à la séparation des sexes.

En effet, à mesure que les correspondances sexuelles se développent, l'indifférence cesse dans tous les êtres; et lorsque la vieillesse les rompt, toutes les sympathies d'amour disparaissent. C'est donc ce transport de la vie dans les organes extérieurs pour se mettre en contact avec un autre corps, ce sont donc ces relations sexuelles, sources délicieuses des sympathies, qui constituent la puberté.

Dans l'espèce humaine de nos climats, on n'aperçoit ordinairement les premiers signes de la puberté que vers l'âge de douze à quatorze ans chez les filles, et de quinze à dix-sept ans

chez les garçons ; mais ces époques varient par toute la terre, 1° d'après le degré de température du climat; 2° par la quantité et la qualité des nourritures; 3° selon le développement des facultés morales ; 4° suivant la nature du tempérament; 5° avec la complexion propre de chaque race humaine.

Premièrement, la chaleur augmentant l'activité de la puissance vitale dans tous les corps organisés, rendant l'accroissement plus rapide, et faisant consumer plus de vie en moins de temps, doit rapprocher de la naissance l'époque de la puberté. C'est aussi ce que nous démontre le genre humain depuis les pôles jusqu'à la zone torride. Un Finlandais, un Danois, sont à peine pubères à dix-huit, ou même vingt-deux ans, parceque la froidure retarde leur développement; les filles n'y deviennent nubiles qu'à dix-sept ou dix-neuf ans. Au contraire, un Hindou, un Persan, un Arabe, sont en état d'engendrer dès l'âge de treize à quatorze ans, et on voit des filles déjà mères chez ces peuples à dix ou douze ans. Les contrées tempérées et intermédiaires voient accélérer ou retarder la puberté de leurs habitants, suivant leur plus ou moins grande chaleur. Il est rare qu'une fille ne soit pas for-

mée en Italie à quatorze ans; au nord de la France, il lui faut environ quinze ou seize ans; mais en tout pays les garçons ne deviennent pubères qu'un peu plus tard, parceque leur corps étant plus robuste, plus compacte, et en général plus grand et plus solide que celui du sexe féminin, un plus long espace de temps lui est nécessaire pour le porter au même degré de perfection.

Ce n'est pas un avantage pour l'homme que la précocité du développement de ses parties génitales; au contraire, les peuples qui deviennent pubères de bonne heure sont aussi, par cette raison, vieux et impuissants de bonne heure; tandis que les hommes dont la puberté est lente et tardive conservent leur vigueur, leur jeunesse et leurs forces génératives jusque dans un âge avancé. Chez les Orientaux, qui sont pubères à treize ou quatorze ans, la faculté propagatrice décroît dès l'âge de trente ans; ils paraissent déjà cassés et ruinés; il leur faut des remèdes stimulants et aphrodisiaques pour les rendre capables de remplir le devoir conjugal. Leurs femmes cessent aussi vers cette époque d'être réglées; toute leur beauté se fane et se flétrit dès l'âge le plus tendre, ainsi qu'une jeune fleur dont la racine est atteinte

d'une langueur mortelle. Les peuples du Nord ne devenant pubères qu'à une époque plus reculée, leur corps prend tout le temps de se fortifier; aussi conservent-ils plus long-temps la faculté d'engendrer. Il n'est pas rare d'y rencontrer des femmes qui conçoivent après l'âge de quarante-cinq ans ou même cinquante ans, et des hommes capables d'engendrer par-delà l'âge de soixante-dix ans.

L'on a pu considérer que les climats chauds animaient l'ardeur amoureuse dans le sexe féminin, développaient même davantage ses organes sexuels; que les jouissances prématurées, ou qui précèdent l'entier accroissement, abrégeaient sa taille dans l'Inde orientale comme partout; on en pourrait encore citer des observations à Otaïti, à Sumatra (1); et c'est aux mariages précoces et à la corruption des mœurs germaniques qu'un médecin (2) attribue la diminution de la haute stature que montraient anciennement les peuples allemands, lorsqu'ils vivaient dans leur primitive innocence (3).

(1) Marsden, *Histoire de Sumatra*, tom. II.

(2) Herm. Conringius, *De habitu Germanor.*, cap. IX.

(3) Cæsar, *Bell. gall.*, lib. V; et Tacit., *Mor. Germanorum*, cap. VIII.

Des observations nombreuses font voir encore que si la chaleur du climat n'est pas la seule cause de la précocité dans le flux menstruel, elle y influe singulièrement. En effet, dans la race blanche d'Europe, les femmes sont au nord plus tard sujettes à cette évacuation qu'au midi. Dans la Saxe, la Thuringe et la haute Allemagne, la menstruation ne commence qu'à quinze ans, même dans les villes (1); elle est encore plus tardive parmi les contrées plus septentrionales (2), et dans les territoires élevés on la voit reculée jusqu'à vingt ou vingt-quatre ans (3); aussi les femmes conservent leur fécondité jusqu'à un âge très avancé, selon Martine (4), dans les îles du Nord, les Orcades, les Hébrides; et même on voit en Irlande des femmes devenir mères à soixante ans (5). En France, la menstruation commence, pour l'ordinaire, à quatorze ans, et même à treize dans les départements méri-

(1) Blumenbach, *Instit. physiol.*, Gotting., 1798, in-8°, p. 427 et 506.

(2) Burggravius, *Aer., loc. et aq. Francof.*, pag. 145; Klein, *Hist. nat. Erpac.*, p. 183.

(3) *Satyr. silesiac*, n° 5.

(4) *Western Island*, p. 368.

(5) Boate, *Of Ireland.*, p. 178; Plot, *Oxfordshire*, p. 199; et *Breslauer sammlüng.*, an 1724, janv.

dionaux et les grandes villes, où l'esprit est plus précoce, la nourriture plus abondante, et où les passions sont plus excitées. En Languedoc, les filles sont plus tôt réglées qu'à Paris (1). En Italie, les femmes se voient formées dès douze ans (2); il en est de même des Espagnoles, et à Cadix on les marie souvent à cet âge (3). A Minorque, la puberté se marque dès l'âge de onze ans (4); à Smyrne, on a vu des mères âgées seulement de onze à douze ans (5). Les Persanes sont communément réglées à neuf ou dix ans, selon Chardin (6). Il en est à peu près de même au Kaire (7); les femmes barbaresques sont souvent mères à onze ans (8), ainsi que celles des Agows en Abyssinie, d'après Bruce (9). Dès l'âge de neuf à dix ans, on remarque des signes de puberté

(1) Fitzgerald, *Mém.*, p. 3.

(2) Ulmus, *De utero*, p. 130.

(3) Osbeck, *Reise Ostind.*, p. 20; Hayman, *Reise*, tom. I, p. 16.

(4) Cleghorn, *Nat. Hist. of Minorca*, p. 53.

(5) Timæus, *Cas. medic.*; Solingen, *Embryolog.*, p. 8.

(6) *Voyages*, tom. VII, p. 163.

(7) Renati, dans l'*Histoire méd. de l'armée d'Orient* de M. Desgenettes, Paris, 1802, part. II[e], p. 44.

(8) Schaw, *Voyage en Barbarie*, 1743, in-4°, tom. I, pag. 595.

(9) *Voyage aux sources du Nil*, tom. III, p. 849, in-4°.

chez les filles au Sénégal (1). Il paraît que l'âge de dix ans est le plus général pour la menstruation, non seulement en Arabie (2), mais encore en diverses parties de l'Afrique (3). L'âge nubile pour les femmes juives était fixé par la loi à douze ans, et à quatorze pour les hommes.

Il y a même des exemples d'une plus grande précocité, et l'on cite en Arabie, à Alger (4), à la côte de Malabar (5), des exemples de femmes mariées dès l'âge de huit à neuf ans, et devenues mères peu de temps après. Au Décan, suivant Thévenot (6), des femmes ont enfanté à l'âge de huit ans. Paxman (7) a vu des mariages de filles âgées de quatre à six ans; mais il n'est nullement croyable qu'elles fussent nubiles: on sait en effet que c'est une coutume générale dans les Indes de fiancer ou

(1) Adanson, *Voyage au Sénégal*, pag. 20.

(2) Niebuhr, *Descr. de l'Arab.*, pag. 101.

(3) Demanet, *Afr. franç.*, tom. II, p. 60; Labarthe, *Côte de Guinée*, pag. 128; et *Hist. génér. des voyag.*, tom. IV, pag. 112.

(4) Prideaux, *Vie de Mahomet*, p. 78; Laugier de Tassy, *Hist. d'Alger*, p. 68.

(5) Dellon, *Voyage aux Indes*, tom. I, p. 277.

(6) *Voyages*, part. v, l. I, cap. XLVIII.

(7) *Medicina Indor.*, p. 17.

même marier des enfants ensemble (1); c'est pourquoi l'on trouve des femmes mères à dix ans à Java (2) et dans l'Indostan (3). Mais ces faits ne sont pas généraux, car on observe, même dans des régions froides de l'Europe, des exceptions en ce genre; ainsi Haller cite des Suissesses réglées à douze ans (4), et Smellie (5) parle de quelques Anglaises mariées à cet âge. On a vu même dans la Belgique et la Suisse (6) des filles de neuf ans être enceintes et accoucher; mais on ne peut rien conclure de ces particularités. D'ailleurs en Guinée l'on excite le flux menstruel de bonne heure par le coït chez les plus jeunes filles. A Porto Réal et Ardée, ce flux est déterminé, chez les petites négresses, en introduisant un pessaire de bois tendre, creux et rempli de fourmis, à plusieurs reprises, dans leur vagin; et le prurit occasioné par ces insectes détermine l'afflux du

(1) Sonnerat, *Voyage aux Indes*, tom. I, p. 118; *Collect.* de Thévenot, tom. I; Méthold, *Relat. de Golconde*, p. 7.

(2) *Philos. Transact.*, n° 243; et Raffles, *Hist. of Java.*

(3) Thévenot, tom. III, l. I, ch. XXIX; et Grose, *Voyage*, pag. 343.

(4) *Physiol. elem.*, lib. XXVII, tom. VII, pag. 140.

(5) *On midwifry*, p. 107.

(6) Joubert, *Err. popul.*, liv. II, ch. II; et *Acta helvetica*, tom. IV, p. 107.

sang dans les parties sexuelles (1). L'emploi des lotions stimulantes et aromatiques, chez les Égyptiennes et plusieurs Asiatiques, afin d'enflammer les désirs et la volupté, ne peut qu'accélérer, dès la première jeunesse, l'évacuation des règles; et les aliments très succulents que les Banians donnent alors à leurs filles produisent un effet analogue (2).

Il en résulte surtout la confirmation de cette loi générale, que, plus la jeunesse des femmes est courte et rapide sous les cieux des tropiques, plus leur vieillesse est communément longue : *citius pubescunt, citius senescunt.* Semblables aux fleurs des mêmes contrées, à peine écloses le matin, elles sont flétries bientôt par l'ardeur du jour. Aussi les femmes se renferment-elles dans les soins domestiques et l'éducation des enfants lorsqu'elles ne peuvent plus conserver de prétentions à plaire par les agréments du corps. Toutefois, comme leur vieillesse est plus précoce, elle est moins vieillesse que la nôtre; les cheveux des femmes ne blanchissent pas aussi promptement que les nôtres; elles deviennent rarement chauves, et leur vie s'é-

(1) *Coutumes et cérémon. relig.* de Picart, t. VII, p. 229.

(2) Ovington, *Voyage aux Indes*, tom. II, pag. 28, trad. fr.

coule moins vite que celle des vieillards ; car, en général, les femmes parviennent souvent à un très grand âge avec moins d'inconvénients que l'autre sexe. Seraient-elles plus vivaces parceque leur constitution, naturellement molle, acquiert moins de raideur, de sécheresse, d'aridité?

Dans la race nègre, lors même que les individus sont transportés sous des climats plus tempérés que l'Afrique, comme dans l'Amérique septentrionale et l'Europe, ils deviennent plus tôt pubères que la race blanche : il existe à peu près un an ou plus de différence à cet égard; ce qui prouve que la race noire est naturellement plus précoce que la nôtre. Cet exemple se remarque bien évidemment aussi dans la race mongole. Non seulement à Siam (1), à Golconde, au rapport de Méthold, en Chine et au Japon, d'après divers voyageurs, la puberté du sexe féminin commence vers onze et douze ans, mais même dans les contrées beaucoup plus froides que les nôtres on reconnaît qu'elle est plus prématurée que parmi nos climats. Une Kalmouke, une Mongole de la Sibérie, sous un ciel aussi rigoureux que celui de Suède,

(1) La Loubère, *Description du royaume de Siam*, tom. I, p. 155.

sont nubiles dès l'âge de treize ans, tandis que la Suédoise ne l'est guère qu'à quinze ou seize. Mais plus au nord encore, et jusqu'aux confins de la mer Glaciale, les femmes samoïèdes sont menstruées dès l'âge de onze ans, et souvent mères à douze (1). Quoique faiblement réglées, les Lapones le sont vers douze ans (2); et il paraît en être de même de toutes ces races de myrmidons polaires, comme les Ostiaques, les Jakoutes, les Kamtschadales, etc., et même les Esquimaux en Amérique.

Peut-être que la petitesse naturelle de la taille accélère l'époque de la puberté chez ces peuples; mais aussi leur nourriture tout animale de poissons, qu'on sait être stimulante et aphrodisiaque en général, et leur habitation presque continuelle sous des iourtes souterraines où règne une chaleur étouffante au moyen des vapeurs de l'eau versée sur des pierres rougies au feu; toutes ces causes peuvent avancer l'époque de la puberté chez les deux sexes parmi les peuplades polaires.

Dans l'Amérique méridionale (3), la puberté

(1) Klingstædt, *Mém. sur les Samoïèdes*, p. 41-43.

(2) Linn., *Fauna suec.*, pag. 2; Van Swieten, *Comm. in Boerhaav.*, tom. IV, etc.

(3) De même qu'on avait nié l'existence de la barbe

se déclare vers dix à douze ans, suivant les relations des voyageurs (1).

Mais ces femmes, nubiles de si bonne heure, perdent aussi la faculté de concevoir bien avant l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, qui est ordinairement, pour celles de nos climats,

chez les naturels américains, on prétendait aussi que leurs femmes n'étaient jamais menstruées; mais l'un et l'autre faits se sont trouvés démentis par l'expérience. Comme il est d'usage, parmi ces femmes nues, de se soustraire à la vue du public pendant l'évacuation menstruelle, parcequ'elles sont alors regardées comme impures et repoussées même de la société; comme elles ont grand soin de se laver et de rapprocher leurs cuisses de manière qu'on ne peut rien apercevoir (Adrien Van Berkel, *Reise nach rio de Berbice und Surinam*, pag. 46), il n'est pas étonnant que d'autres voyageurs, peu attentifs, aient supposé qu'elles n'étaient pas réglées; mais au contraire l'opinion que les menstrues sont fétides et que l'approche des femmes est nuisible alors, est répandue chez les Orénoquois, selon Gumilla, chez les Acadiens, au rapport de Diereville. La menstruation commence chez les femmes de la Guiane et de Surinam dès l'âge de douze ans (Stedmann, *Voyage de Surinam*, tom. II, p. 122, trad. fr., an VII, in-8°, Paris). Il est vrai, l'on a prétendu que les Brésiliennes prévenaient ce flux périodique en se faisant des scarifications aux jambes (Léry, *Voyage au Brésil*, etc.); mais ce fait particulier ne pourrait point soustraire tout un peuple à une loi générale.

(1) Chappe d'Auteroche, *Voyage en Californie*, p. 25; Azara, *Voyage en Amérique méridionale*; Lapeyrouse, *Voyages*, tom. IV, pag. 43, etc.

l'époque de la cessation des règles. Dès l'âge de trente à trente-cinq ans, les femmes sont vieilles en Asie (1). Passé trente ans, les femmes ne conçoivent plus à Java (2). En Perse même, il y a des femmes qui perdent dès l'âge de vingt-sept ans (3). Quoique pubères de bonne heure, les Siamoises ont encore des enfants jusqu'à quarante ans. On peut donc établir comme un fait constant que la puberté des femmes commence, sous les cieux ardents des tropiques, de neuf à douze ans, et se termine vers trente, ou, au plus tard, à quarante ans (4). Au contraire, les femmes samoïèdes, pubères si jeunes, voient encore leurs règles à quarante et un ans.

Il paraît que la quantité de celles-ci varie pareillement en raison des climats; car les Lapones, les Samoïèdes n'évacuent qu'une très petite quantité de sang (5), et les Groënlan-

(1) Paxman, *Medicina Indorum*, pag. 17; Grose, *Voyage aux Indes*, pag. 343; Thévenot, *Voyage*, part. v, liv. I, chap. XLVIII.

(2) *Philos. Transact.*, n° 243.

(3) Chardin, *Voyages*, tom. VI, p. 236.

(4) *Voyez* aussi Chervin, *Rech. méd. philos. sur la polygamie*, Paris, in-4°, 1812, pag. 54.

(5) En été seulement, d'après Linnæus, *Flor. lapon.*, pag. 324.

daises n'en rendent presque pas (1), à cause du grand froid, qui empêche le développement des facultés génératrices, comme il s'oppose à la floraison des plantes. Dans les régions froides de la haute Allemagne, de l'Angleterre, l'évacuation périodique est tantôt de trois onces, selon Dehaen, tantôt de quatre onces, d'après Smellie et Dobson, ou de cinq onces, au rapport de Pasta; elle s'élève ordinairement à six onces en Hollande (2), et jusqu'à huit en d'autres lieux de l'Allemagne (3), ce qui paraît être généralement la quantité que perdent les femmes en France; mais plus on s'avance au midi, plus cet écoulement augmente en quantité : il s'élève souvent à douze onces en Italie et dans l'Europe méridionale. Robinson (4), Emett (5) et Fitzgerald (6) l'ont vu s'élever à une livre en Espagne; enfin, sous les tropiques, il va jusqu'à vingt onces, ou deux hémines (7), et

(1) Oléarius, *Voyag. trad. de Wicquefort*, pag. 231; Pechlin, *Obs. med.* 34, cent. 1.

(2) Gorter, *Compend. med.*, pag. 148.

(3) Blumenbach, *Physiol.*, p. 428.

(4) *Food of discharg.*, p. 160.

(5) *Flux. muliebris*, pages 43 et 84.

(6) *Mém.*, pag. 5.

(7) Freind, *Emmenol.*, cap. 1, pag. 1.

même à deux ou trois livres, si l'on en croit Snellen.

Au reste, on trouve les plus grandes variétés à cet égard, selon la constitution des femmes, tellement que les Grecques des îles de l'Archipel, quoique plus précoces, et placées sous un ciel plus chaud que les Italiennes, ne donnent guère au-delà de trois onces de sang menstruel (1). Mais il est certain que les Européennes qui passent aux colonies ou aux Indes deviennent bien plus exposées aux ménorrhagies et même aux avortements, par cette cause, que sous des cieux plus tempérés.

La qualité même du sang menstruel diffère aussi selon les températures ; car s'il est, dans nos régions, aussi pur que le sang d'une victime, selon l'expression d'un médecin célèbre, il peut acquérir, dans des climats plus ardents, certains degrés de fétidité. L'opinion populaire de la putridité des menstrues n'est pas seulement originaire de l'Arabie et de l'Orient, comme on l'a cru, elle se rencontre même chez les sauvages américains, puisqu'ils séquestrent leurs femmes pendant leur temps critique. En effet, dans la chaleur, lorsque les excrétions

(1) Sonnini, *Voyage en Grèce*, tom. II, pag. 112.

de la peau, des glandes sébacées, des cryptes du vagin, augmentent en abondance et en fétidité, il n'est pas étonnant que le sang menstruel, pour peu qu'il séjourne en ces parties voisines de l'anus, qui sont dans un état d'orgasme, acquière bientôt de l'odeur. Tavernier, parlant de la menstruation des négresses et des Hottentotes, en a vu des preuves (1).

La seconde cause qui influe sur l'époque de la puberté est la quantité et la qualité des aliments. En effet, les personnes bien nourries sont plus tôt en état d'engendrer que celles qui éprouvent une disette d'aliments, ou qui prennent des nourritures malsaines et peu profitables, parceque leur corps est plus rapidement porté à sa perfection. Nous voyons que les habitants des villes et les personnes riches, ou qui peuvent vivre dans l'abondance, deviennent plus tôt pubères que les pauvres villageois, qui mangent rarement de la viande, et qui n'ont même pas toujours du pain. D'ailleurs, la nature des aliments contribue aussi à reculer ou avancer l'époque de la puberté. Les ragoûts, les viandes échauffantes, les substances succulentes, aromatiques, l'usage habituel du

(1) *Voyages*, liv. II, ch. XXVII.

vin, du café, des liqueurs, etc., excitent rapidement cette époque; mais les légumes, les farineux, la diète pythagoricienne ou végétale, l'usage continuel du lait, du fromage, etc., retardent la puberté, comme nous le voyons dans les Suisses, les paysans auvergnats, hollandais, écossais, etc.

Troisièmement, il est certain que le développement des organes peut être excité par l'état du moral. Dans nos grandes villes, où la jeunesse a perpétuellement sous les yeux des images de volupté, où l'oisiveté, la lecture des romans, les prestiges des spectacles, la vue des peintures et des sculptures représentant des nudités et des scènes licencieuses; où les conversations d'amour, la promiscuité continuelle des sexes, les bals, et tant d'autres causes, sollicitent sans cesse les sens à mille jouissances, la puberté devient bien plus précoce que parmi les habitants des hameaux, où les mœurs sont simples, où le travail, l'éloignement des sexes, l'absence de toutes les illusions, laissent dormir l'âme dans l'innocence et la paix de l'ignorance. On ne sait pas combien ce développement prématuré est fatal à la vie, combien il diminue la vigueur du corps et la force de l'âme, combien il détériore toutes les qualités morales. On sent

d'autant plus cette vérité à mesure qu'on s'avance dans la carrière de la vie; car c'est dans l'âge mûr qu'on recueille avec amertume le fruit des erreurs du jeune âge.

En quatrième lieu, la nature des tempéraments apporte, pour chaque homme, des causes de variation dans l'époque de la puberté. Les constitutions phlegmatiques ou pituiteuses sont les plus tardives, à cause de l'empâtement et de la mollesse des organes, qui ne peuvent agir qu'avec lenteur. De même les habitants des territoires humides et bas, où l'air demeure chargé de brouillards stagnants et de vapeurs froides, conservent aussi une complexion flasque et hébétée qui retarde la puberté. Les tempéraments sanguins, plus vifs et plus remuants, accélèrent cette époque; mais elle est encore plus précoce dans les constitutions bilieuses et musculeuses, chez lesquelles le corps acquiert beaucoup d'énergie vitale et de feu. Les tempéraments mélancoliques, ayant une grande activité nerveuse et une intelligence forte et raisonnable de bonne heure, sont aussi plus tôt pubères que les précédents. Chez ces derniers, l'amour prend un caractère profond et sérieux qui tient du fanatisme et du délire, tandis qu'il est moins vif à mesure que les complexions sont

moins précoces. Si le phlegmatique est analogue à l'enfant, le sanguin à l'adolescent, le bilieux à l'homme fait, et le mélancolique au vieillard, il suit de là que les constitutions analogues à la vieillesse doivent être plus tôt développées que les autres.

Cinquièmement enfin, nous voyons que les races humaines ont des complexions particulières à elles seules, et un mode propre de vie. Ainsi le jeune nègre, quoique naturalisé en France dès sa naissance, y devient cependant plus tôt pubère (toutes choses égales d'ailleurs) qu'un Français; et comme il est capable d'engendrer plus tôt que nous, il vit aussi moins long-temps en général. Un Kalmouk, un Sibérien, de race mongole, quoique placés dans un climat aussi froid que la Suède, deviennent cependant pubères dès l'âge de treize à quatorze ans, tandis que le Suédois l'est à peine à seize ou dix-huit ans. Ces faits sont constatés par tous les voyageurs qui ont visité ces contrées. Les femmes samoïèdes voient fluer leurs règles dès l'âge de douze à treize ans, ainsi que les Lapones; tandis que des femmes d'une autre race, placées plus près de l'équateur, comme les Françaises, les Allemandes, les Anglaises, etc., sont nubiles

beaucoup plus tard. Il y a donc une nature propre pour chaque race humaine; l'une peut être formée plus tôt que l'autre, toute proportion gardée, et indépendamment des influences communes à chacune d'elles, telles que le climat, les nourritures, les tempéraments, etc. Nous apercevrons encore d'autres différences dans la suite de cette histoire de notre espèce.

ARTICLE III.

De la différence entre le sexe masculin et le sexe féminin.

Quoique la puberté ne soit bien complète parmi nous que vers l'âge de seize à dix-sept ans environ, le développement des organes sexuels se prépare dès la première jeunesse. Vers la première semaine d'années, à la mutation des dents de lait, les traits des enfants des deux sexes commencent à se prononcer davantage. Les petits garçons montrent du goût pour des occupations mâles. Ils cherchent le bruit, le mouvement; ils sont dès alors querelleurs, et aiment à être les plus forts, les plus hardis, les plus courageux; ils se font des armes de bois; ils courent, sautent, s'exercent: mais les filles préfèrent déjà les doux travaux que la nature leur a destinés; elles habillent leurs

poupées, les soignent, les embellissent, se préparant ainsi de loin pour l'époque du mariage. Elles ont même, à cet âge tendre, de petites coquetteries; le suffrage des hommes ne leur paraît pas indifférent; elles veulent déjà qu'on les trouve aimables. Les garçons recherchent au contraire l'estime, qui est le prix de la vigueur et du courage. Ils ont dès lors des formes plus masculines, un caractère plus audacieux, une peau plus brune, un regard plus assuré que les petites filles. L'instinct sexuel commence même à poindre, mais ce n'est encore que de la curiosité; les enfants de huit à neuf ans s'examinent quelquefois entre eux et se cachent pour se livrer à de petites privautés qui, bien qu'innocentes et sans but, leur paraissent devoir être répréhensibles. En même temps que la nature fait éclore ainsi dans l'homme l'impulsion sexuelle, elle lui donne la pudeur pour contre-poids moral. Nous ne trouvons pas la pudeur dans les animaux, mais elle n'est certainement pas l'effet des conventions sociales dans notre espèce; car par toute la terre, dans le sauvage et dans l'homme civilisé, elle accompagne toujours l'acte de la génération, et le congrès ne peut pas s'exécuter en présence du monde, pour l'ordinaire.

Vers la seconde semaine d'années, les jeunes gens sentent naître dans l'esprit une inquiétude secrète; leurs idées reçoivent une teinte de sensibilité inconnue; leur âme, agitée d'un sentiment de douleur et de plaisir tendre, se plonge dans des rêveries de félicité; leur tête est pleine d'illusions, et les occupations ordinaires leur deviennent indifférentes ou même à charge; bientôt la société humaine les fatigue; une douce et triste mélancolie s'insinue dans leurs cœurs et les attire parmi les solitudes, à l'ombrage des bois, où leurs désirs errent dans toute la nature sans pouvoir se fixer; plusieurs courent alors s'ensevelir dans les monastères, où bientôt après ils ne trouvent que le repentir et le désenchantement. Les filles surtout éprouvent ces secrètes agitations; elles aspirent après les rêveries solitaires et la paix des déserts. Les combats de la nature et de la pudeur, la mélancolie des cœurs tendres, les idées religieuses confondues avec tout ce qui fait le charme de la vie, enfin ce vertige de la raison dans des âmes neuves et innocentes, ont de tout temps peuplé les couvents de jeunes prosélytes dévoués au service des autels. Cette époque orageuse est même plus marquée et plus durable chez les filles que

chez les garçons, parcequ'elles ont un système nerveux plus mobile et plus sensible.

Le premier effet de la puberté ou du délire de l'amour est le désir de vivre dans la chasteté; contrariété singulière, et qui devient pourtant la cause de l'amour moral. On se figure aimer avec tant de désintéressement, qu'on donnerait son sang et sa vie pour l'objet que l'on idolâtre; on ne songe pas même à la jouissance, qui est pourtant le but secret, mais entièrement caché, des premières amours. On voudrait n'exister que pour ce qu'on aime; son nom seul fait tressaillir le cœur; sa présence trouble, déconcerte la voix et la raison; le seul toucher de son vêtement fait bouillonner le sang dans les veines; et l'on a vu des jeunes gens alors surpris tout-à-coup d'hémorrhagies. L'idée de la jouissance semble souiller la personne qui possède toute votre vie; en effet, après la jouissance toute illusion est évanouie; on ne sent plus le même amour; on n'aime alors que par un plaisir brutal, par un instinct tout physique; le charme est brisé; on ne voit plus les femmes que comme des instruments de volupté: le prestige une fois détruit ne revient plus le même; jamais le second amour n'égale le premier, qu'on re-

garde comme une folie romanesque lorsque l'on est désenchanté. Les jeunes gens qui jouissent de bonne heure, et avant que d'éprouver cet amour moral, ne connaissent que la lie de la volupté ; ils deviennent presque toujours des débauchés, sans cœur et sans âme. Il en est de même des filles ; mais elles sont bien plus réservées d'abord que les garçons ; et plus elles sont sensibles, plus elles cherchent à fuir, en laissant toutefois apparaître quelques marques de leur amour.

Ce moment de la vie offre une nuance singulière dans le moral, qui ne s'observe à nulle autre époque de l'existence de l'homme. L'éphèbe est tout à la fois pétulant comme l'enfant, puis timide et pudibond comme la jeune vierge ; il a la hardiesse d'un page et la tendresse d'une fervente novice. C'est tantôt un folâtre *Chérubin*, tantôt un Hippolyte rêveur, distrait et sauvage ; il n'est pas encore homme, et il n'est plus enfant. Je ne sais quels vagues désirs s'élèvent dans ce jeune cœur ; un besoin indéfinissable du bonheur, une sourde fermentation, présage des tempêtes des passions ; des pleurs sans motif, des joies involontaires, mille projets sans suite, des soupirs sans but encore : tout décèle ce tumulte secret, cette évolution

interne d'organes, source des plus délicieuses et des plus funestes émotions de la vie.

Lorsque cette période ne s'accomplit qu'imparfaitement, et qu'une organisation lente ou molle retarde l'élan de la puberté, l'éphèbe tombe dans la chlorose; il végète pendant quelque temps dans une morne apathie. C'est alors que les secousses d'une vie active, les voyages, la chasse, les armes, peuvent imprimer du ton aux organes, et principalement à ceux du bassin; les aliments stimulants et fortifiants font également éclater et fleurir, pour ainsi parler, les organes sexuels; il a quelquefois été recommandé, pour compléter ce développement, d'exciter le prurit vénérien par l'union sexuelle; mais ce moyen toutefois nous paraît une source d'énervation dans un âge si tendre. La preuve en est que la nature, en disposant l'éphèbe à l'amour, le rend très timide auprès d'un autre sexe. Il y a plus: ces femmes hardies et complaisantes qui se hâtent de cueillir les prémices d'une jeunesse ardente et inconsidérée; celles qui se plaisent à *former* un jeune homme, *à faire son éducation* dans le monde, ne recueillent que haine et mépris de celui à qui elles ont donné

La première leçon du plaisir amoureux.

Aristote, qui, de son temps, avait remarqué ce fait (1), cherche à l'expliquer, en disant que ce sont ordinairement des femmes ou publiques, ou déjà avancées en âge, auxquelles s'adressent les éphèbes. Après l'acte, ils en reconnaissent toute la turpitude, et ne conservent que du dégoût pour ces jouissances grossières et sans ivresse; mais il en découvre une meilleure raison, en faisant voir qu'à cette époque le corps étant encore imparfaitement formé, tombe dans l'abattement et la faiblesse après le coït; aussi l'adolescent prend en aversion la personne qui l'a réduit à cet état.

A l'égard de la jeune fille éphèbe, son premier amour n'est pas celui des sens, non plus que chez les garçons; car on commence toujours par le platonisme, et l'on finit par le cynisme mais elle s'attache beaucoup plus à l'homme, à qui elle accorde sa première fleur, que l'homme ne s'attache à la femme. Tel est l'ordre de la nature; le plus faible, ayant besoin de protection, doit se rapprocher davantage du plus fort.

Chez les Germains et tous les barbares, il n'était pas permis, sous peine d'infamie, aux ado-

(1) *Problèmes*, sect. IV, probl. II.

lescents de se livrer au penchant des sexes avant l'âge de vingt ans, selon Jules César. Ce grand capitaine attribue avec raison à cette continence la force et la haute stature de ces peuples simples ; tandis que les nations civilisées, plus débauchées, voient leurs générations s'abâtardir par le commerce prématuré entre les sexes. Ainsi la nature d'elle-même, indépendamment des préceptes salutaires de la religion, inspire aussi les lois de la morale, parcequ'elle tend à la perfection des êtres.

C'est un admirable instinct de la nature, d'offrir les premières affections d'amour sous les traits de l'éloignement et d'une apparente inimitié; la jeune fille fuit afin d'être poursuivie, et si le jeune homme se retire, elle revient à lui; elle semble détester ce qu'elle aime, et vouloir aimer ce qu'elle hait; plus elle se jette en sens contraire de son penchant, plus elle en montre l'impétuosité; elle n'aime jamais plus que quand elle semble haïr : en effet, l'amour s'éteint lorsqu'il est trop facile, et ce sont les obstacles de la pudeur qui l'enflamment. Cette disposition était nécessaire pour le maintien de l'espèce humaine; car l'homme ne pouvant engendrer que dans certains moments, mais la femme pouvant être prête à

toute heure, il fallait que le premier sollicitât, et que la seconde semblât refuser pour stimuler davantage les désirs. Si, dans un arrangement contraire, la femme eût cherché, et si l'homme n'eût pas pu refuser, il aurait été bientôt épuisé, détruit, et le genre humain n'eût pas long-temps subsisté. Dans les animaux, la femelle semble aussi ne se soumettre qu'à regret aux mâles, surtout parmi les espèces polygames, afin d'animer davantage l'ardeur des mâles. Dans l'espèce du chat, c'est bien la femelle qui recherche; mais le mâle, ne répondant pas toujours à ses désirs, la correspondance reste la même entre leurs sexes qu'entre ceux de l'espèce humaine, quoique dans un ordre inverse.

Les changements qui s'opèrent dans le moral des individus à l'époque de la puberté ne sont que le contre-coup de ceux qui naissent dans la constitution physique. Chez l'enfant, les fonctions vitales, réparties dans les organes de la nutrition et dans les systèmes cellulaire et lymphatique, sont toutes employées à l'accroissement général: cette direction vitale change à l'époque de la puberté, les efforts de la vie se portent sur le système glanduleux, et spécialement sur les organes sexuels, qui lui appar-

tiennent. Ce changement d'impulsion vitale s'exécute par des ondulations nerveuses, qui semblent errer d'abord dans toute l'économie animale, et qui cherchent à se fixer dans un centre de ralliement. De là viennent ces fréquentes aberrations de l'esprit, ces caprices, ces singularités de caractère, si remarquables à cette époque, surtout chez les jeunes filles. Les forces sensitives transportées aux parties génitales, les réveillent de leur long assoupissement, et les font rapidement épanouir. On ressent alors une pesanteur aux lombes, un engourdissement général; un trouble confus circule dans tout le corps; le pubis s'ombrage de poils, la verge s'accroît, les testicules grossissent promptement. Chez quelques individus, ils étaient renfermés dans la cavité du bas-ventre pendant l'enfance; mais ils sortent tout-à-coup à l'époque de la puberté. Chez les filles, les nymphes se gonflent, deviennent rouges et très sensibles; le clitoris se prononce, la membrane de l'hymen se distend, le canal du vagin devient susceptible de dilatation, et acquiert une vive sensibilité; enfin la matrice reçoit une activité remarquable, le sang y afflue et y détermine une pléthore particulière, qui se dégorge chaque mois. Les organes sexuels

mâles et femelles sont dans une sorte de réveil; ils entrent souvent dans un état d'érection, et éprouvent le prurit vénérien. Ils étaient pendant l'enfance dans un *minimum* de vie; à la puberté ils en reçoivent un *maximum:* alors ils ne vivent plus en second ordre; au contraire, ils influent généralement sur l'économie animale, et deviennent un foyer puissant d'activité vitale, qui jette de profondes racines dans tout le corps.

En effet, l'afflux du sang dans les parties génitales, déterminé par leur surcroît de vie, y produit un état de turgescence et de chaleur, qui excite la sécrétion de la semence; et cette humeur, résorbée dans l'économie animale, y porte un nouveau degré d'énergie. Souvent on voit les jeunes gens grandir tout-à-coup de quelques pouces, leurs formes musculaires se prononcent, parceque leur tissu cellulaire s'affaisse à cause de la diminution de sa propre activité; leur poitrine s'élargit, et leur respiration devient plus étendue (1). Les organes de la voix

(1) Quelquefois cette dilatation de la poitrine ne peut pas s'opérer, surtout chez les individus faibles, ou dans ceux qui trop tôt abusent de leurs facultés génératives. Telle est la source de ces maladies de poitrine, si communes à cette époque, surtout dans les villes où les bonnes mœurs ont peu d'empire sur les jeunes gens.

éprouvent un changement remarquable, parce-que les muscles de la glotte reçoivent un accroissement particulier; ce qui rend les sons plus graves d'une octave, c'est-à-dire du double.

C'est encore à cet âge que des poils se développent aux aisselles, à la poitrine, et que le corps se couvre d'une villosité plus ou moins épaisse, selon les constitutions. Ensuite la barbe croît aux hommes vers la vingt-unième année, ou même plus tôt. Dans la femme, les glandes des mamelles reçoivent un volume considérable, deviennent dures, acerbes; le mamelon grossit, rougit et acquiert une sensibilité assez vive.

Les résultats de la puberté sont ainsi une augmentation de certaines fonctions vitales, et une diminution proportionnelle d'autres fonctions; c'est un transport de vitalité d'un système d'organes sur un autre appareil organique. Nous avons deux ordres de vie: 1° celle de nutrition ou de végétation, qui ne s'interrompt jamais, et qui subsiste même pendant le sommeil; 2° celle de relation externe ou des facultés motrices et sensitives, qui n'agit que pendant la veille, et s'interrompt périodiquement pendant le sommeil. La première est la vie intérieure, et la seconde est extérieure.

Dans l'enfance, la vie intérieure prend plus

d'activité ; à l'époque de la puberté, la vie extérieure devient prépondérante à son tour. Les organes de la vie nutritive, comme les viscères du bas-ventre, l'estomac, le foie, le tissu cellulaire, le système lymphatique, étant très actifs chez les enfants, la nutrition et l'assimilation s'opèrent chez eux avec rapidité; ils ont presque toujours faim, leur ventre est arrondi, gonflé, leur constitution pâteuse, grasse et lymphatique ; mais leurs organes de la vie extérieure demeurent dans un état de mollesse et d'imperfection : ainsi leurs muscles sont encore faibles et leurs fibres délicates ; leurs bras et leurs jambes demeurent courts à proportion du tronc ; leur voix est aiguë ; leurs sens sont peu développés et incapables d'impressions profondes ; ils dorment beaucoup, et leur raison n'est pas encore affermie. A l'époque de la puberté, au contraire, les muscles obtiennent la plus grande vigueur, ils grossissent et se prononcent fortement ; les fibres reçoivent plus de consistance, les bras et les jambes grandissent et se musclent, la voix devient grave, les sens s'étendent, se développent, acquièrent une sensibilité plus profonde; le sommeil diminue, l'esprit s'avive et s'agrandit presque tout-à-coup.

Lorsque la vie se transporte ainsi sur les

organes moteurs et sensitifs, elle diminue dans les organes assimilateurs et nutritifs : en effet, le tissu cellulaire et le système lymphatique ou absorbant perdent une partie de leur énergie à l'âge de puberté; le bas-ventre s'aplatit, le foie et le thymus diminuent de volume, la digestion devient moins rapide, le besoin d'aliments se fait sentir moins fréquemment; les filles éprouvent même alors des maux d'estomac et des difficultés à digérer, qui deviennent quelquefois la source des pâles couleurs et du pica, espèces de maladies dans lesquelles le goût dépravé recherche des objets extraordinaires. La plupart des filles chlorotiques (ayant les pâles couleurs) mangent avidement du sel, du plâtre, des poils, du charbon, de la cire à cacheter, etc., ou avalent du vinaigre, et une foule d'autres matières incapables de nourrir. Cette dépravation du goût est produite par l'affaiblissement de l'estomac et des viscères nourriciers puisqu'on la guérit par des remèdes toniques ou fortifiants, comme les oxydes de fer (æthiops martial), le quinquina, les amers, etc.

Ainsi la vie de nutrition et d'assimilation diminue, à l'époque de la puberté, autant que la vie des organes moteurs et sensitifs s'augmente. Aussi le jeune homme pubère, comparé

à celui qui ne l'est pas encore, à la voix haute, le regard fier, la démarche ferme, les muscles carrés, les membres robustes, les joues colorées, une barbe épaisse, une peau brunie, l'esprit vif et pénétrant, l'aspect animé et des sentiments ardents et généreux; tandis que le jeune impubère présente une voix aiguë, un regard doux, une démarche molle, des formes arrondies, des membres flexibles, les joues bouffies, le visage imberbe, la peau blanche et tendre, l'esprit léger et faible, l'aspect efféminé, et les sentiments timides et peu élevés. On voit ainsi combien le développement des organes sexuels et la sécrétion de la semence opèrent de changements dans l'économie animale.

C'est particulièrement sur certaines parties qu'influent les organes génitaux. Par exemple, plus la puberté se développe avec vigueur, plus la voix devient grave et forte, plus les membres acquièrent de fermeté et de vigueur, plus le tissu cellulaire s'affaisse, se sèche, et laisse percer toute la rudesse des formes musculaires, plus la peau brunit et s'ombrage de poils, surtout au pubis, au menton, aux aisselles et à la poitrine. Les hommes à larges épaules, à voix sonore et haute, comme celle de Stentor, à poitrine carrée, à chair sèche et dure, comme

celle d'Hercule, à peau velue, comme celle d'un ours, sont extrêmement ardents en amour. La sécrétion de leur semence est très abondante, et en même temps les passions irascibles, la colère, le courage, l'audace et même la générosité sont très exaltés chez eux. Ils ont les qualités de l'*homme* par excellence; et les femmes qu'on appelle *hommasses* (*viragines*) sont celles qui approchent le plus de cette constitution; mais elles s'éloignent alors des habitudes et des fonctions qui conviennent aux femmes, pour prendre vicieusement celles que la nature réserve aux hommes.

Le caractère particulier au sexe mâle se marque surtout par le développement de l'énergie, soit corporelle, soit intellectuelle. C'est au temps de la puberté que l'esprit déploie son plus grand accroissement. Les individus les plus bruts acquièrent alors une certaine vivacité d'esprit et une force de caractère d'autant plus marquée, que leur puberté est plus vigoureuse. On a même remarqué que personne ne devenait fou avant cet âge, et que l'imbécillité de naissance pouvait alors se guérir, pour l'ordinaire. Les hommes de génie ont tous une puberté précoce et une sensibilité profonde; les qualités les plus sublimes de l'entendement ne se montrent que

dans le temps de la plus grande activité de la faculté générative, lorsque la semence est abondamment résorbée dans l'économie animale. C'est aussi le temps de la plus grande vigueur du corps. La conscience de ses propres forces inspire à l'homme des sentiments élevés, des idées hardies, et cette fierté d'âme qui lui assure la supériorité sur tous les êtres de la nature. A trente ans, l'homme qui est nul sur la terre ne sera jamais rien dans sa vie.

Or par quelle cause l'homme est-il le plus amoureux de tous les êtres de la création? Sans doute une nourriture régulière et succulente fournit chaque jour des matériaux plus abondants à la sécrétion du sperme chez lui que chez les autres animaux, réduits à vivre d'herbes ou d'une proie rare; sans doute, par notre station, naturellement droite, le sang doit s'écouler plus abondamment vers les organes génitaux que chez les animaux, dont la situation est horizontale: de là vient que la femme paie tous les mois un tribut de sang par l'utérus; et l'homme, outre sa disposition fréquemment hémorrhoïdaire, reçoit aux vaisseaux de la cavité du bassin et des parties sexuelles une surabondance de fluides nutritifs; de là la propension aux sarcocèles, aux hydrocèles, quelquefois

énormes, de ces parties; de là l'état souvent variqueux et les congestions des mêmes organes, et l'irritation fréquente qui en est le résultat.

Mais les causes locales ne sont pas les seules. Il est dans l'homme un pouvoir immense de sentir et d'imaginer les plaisirs comme les douleurs, de s'exagérer les uns et les autres. L'étendue, la délicatesse du système nerveux, la grande capacité du cerveau, déploient en lui une sensibilité ardente pour toutes les affections, et ouvrent de nouvelles sources à la puissance d'amour. En effet, un quadrupède n'a guère que la liaison du moment avec sa femelle; il ne jouit et ne se touche guère que par un organe; il ne connaît presque pas le pouvoir des caresses, parceque sa peau est hérissée de poils; il n'imagine et ne savoure presque rien que la lie d'une volupté grossière, et les ébats de quelques instants. L'homme, la femme, éprouvent, au contraire, mille délicates jouissances de l'âme; ils respirent l'amour par tous les sens, les yeux, les oreilles, par le parfum d'une fleur ou de l'haleine; souvent le seul contact du vêtement d'une personne adorée fait tressaillir un amant des plus bouillants transports.

C'est donc surtout la puissance nerveuse, jointe

à la finesse du tact dont l'homme est si éminemment doué, qui le rend aussi éminemment amoureux. Les oiseaux, à cause de la vaste étendue de leur respiration, qui imprime tant d'activité à leur circulation, de vigueur à leurs muscles, et de mobilité à leur système nerveux, sont très ardents en amour, témoin le coq, les pigeons, les moineaux, et d'autres granivores; ils surpassent les quadrupèdes à cet égard; et l'on voit pareillement des personnes phthisiques, qui sont dévorées d'une fièvre de l'appareil respiratoire, se livrer à des excès presque toujours mortels en amour. Parmi les mammifères, ceux qui possèdent un système nerveux cérébral plus considérable sont aussi plus lubriques, tels que les singes, qui poussent jusqu'aux plus révoltants abus leur lasciveté naturelle; tandis que d'autres espèces, à petite cervelle, n'engendrent qu'une ou deux fois par an. Les souris et les rats, qui, relativement à leur petite taille, ont beaucoup de cerveau, sont les plus prolifiques; et nous remarquons que l'âne, plus ardent au coït que le cheval, possède aussi un cerveau proportionnellement plus volumineux que ce dernier. En effet, une grande puissance cérébrale, quand elle n'est point dépensée par la méditation et l'étude,

ajoute extrêmement à la vigueur génitale, comme l'économie de la faculté générative reporte au contraire un surcroît d'énergie à la puissance cérébrale. L'on peut ajouter de plus que les bâtards et les premiers-nés, produits par une extrême ardeur d'amour, héritent pour l'ordinaire d'une plus grande énergie de forces et d'intelligence que les autres enfants.

Telle est encore l'activité de la puissance nerveuse de l'homme sur ses organes génitaux, qu'elle le séduit quelquefois dans l'erreur des songes, et lui présente en imagination la coupe des voluptés, erreur souvent égale à la réalité. Un tel effet ne s'observe point chez les animaux, bien qu'ils éprouvent aussi des rêves; mais ce n'est que dans la séparation absolue d'avec leurs femelles qu'ils se livrent à des fureurs amoureuses, ou qu'ils essaient, par divers frottements, de se débarrasser d'un fluide trop stimulant. Les singes, et surtout l'homme, abusent trop souvent de la facilité de ces jouissances illicites et non naturelles; toutefois, elles prouvent que la sécrétion de la liqueur séminale devient plus abondante en eux que chez les autres mammifères. L'homme aussi paraît plus abattu après le coït que ne le sont les autres animaux, peut-être à cause qu'il répand plus abondam-

ment du sperme, à proportion, que ceux-ci; car le coq, le moineau, par exemple, dont les accouplements sont si fréquents, ne font, chaque fois, qu'une très faible dépense de ce fluide, et n'ont même aucune intromission.

Aussi, quoique la durée de la vie de l'homme soit naturellement longue, quand il n'abuse point de ses forces, il vit, en général, moins long-temps que la femme; et ce fait s'observe également chez tous les êtres du sexe mâle, comparés à leur femelle. Ainsi, chez les végétaux dioïques, le chanvre, le houblon, etc., bien que la femelle fleurisse la première, le mâle, après avoir jeté son pollen fécondant, jaunit et se fane; chez les insectes, les papillons par exemple, les mâles périssent quelquefois dans l'acte même, et sur leurs femelles, *animas in vulnere ponunt*; ils semblent léguer toute leur vie à leur postérité, jusque là que les mâles d'abeilles, ou bourdons, abandonnent dans le coït leurs organes génitaux, qui demeurent implantés dans la reine abeille. Mais la nature, avec raison, a voulu que le sexe femelle survécût, afin qu'il veillât aux produits de la génération jusqu'au temps où ceux-ci pourront subsister d'eux seuls. Ainsi les plantes femelles mûrissent les graines jusqu'à l'époque de leur

dissémination; et les insectes, les autres animaux femelles préparent le gîte, et souvent les premiers aliments de leur progéniture. L'amour maternel semble soutenir les forces de toutes ces femelles; d'ailleurs une constitution plus molle, plus humide, apanage de leur sexe, parvient moins rapidement que la complexion plus compacte des mâles à ce terme de l'extrême aridité, de la dureté des organes. Celle-ci, dans la décrépitude, retarde, et finalement enraie le jeu de la vie: de là vient qu'on remarque plus de vieilles femmes que de vieux hommes.

Qui n'admirerait pas les sages précautions de la nature? Elle augmente l'esprit et la raison dans l'homme précisément à l'époque où ses passions en rendent le frein plus nécessaire. Dans l'enfance, nos passions n'étant point encore développées, notre raison demeure inactive; dans la vieillesse, et lorsque nos affections sont éteintes, notre raison nous abandonne avec la force générative. L'énergie des passions est même la plus puissante cause de perfection pour notre raison, en lui procurant de perpétuelles occasions d'exercer, d'étendre ses facultés; et, par un rapport admirable, les hommes les plus susceptibles de fortes passions sont aussi les plus capables de sublimes

efforts de raison, comme si l'une de ces choses tenait à l'autre, et comme si la nature voulait compenser le mal par le bien. En effet, l'un est l'inverse de l'autre; car nous voyons que les personnes à petites passions en sont bien plus maîtrisées que ces caractères altiers, mâles, magnanimes dont toutes les passions se rapportent aux grandes choses.

Mais ces hautes qualités du corps et de l'âme, dues à la faculté générative, se perdent quand on abuse de celle-ci, parcequ'elles dépendent principalement de la résorption ou de la diffusion de la semence dans le corps qui l'a formée; ainsi les hommes qui s'abandonnent aux excès avec les femmes se sentent bientôt dégrader l'esprit et défaillir le corps. L'émission trop considérable de sperme enlève la mémoire, ôte presque entièrement la faculté de penser, abâtardit les idées, communique un caractère lâche et pusillanime au cœur et à tous les sentiments. Les forces du corps sont bientôt énervées. J'ai vu de ces hommes que l'attrait des voluptés avait réduits à un état déplorable; pâles, défaits, se traînant à peine, la moindre affaire portait le trouble dans leurs esprits; ils ne pouvaient plus penser. Leurs frayeurs sur les petits événements de la

vie étaient dignes de pitié, et leur sensibilité s'exaspérait aux moindres objets ; de sorte qu'ils étaient plus malheureux encore par ce qu'ils redoutaient que par ce qu'ils éprouvaient réellement. Toujours tristes et chagrins, ils ne pouvaient rien supporter, et cependant ils avaient besoin de tout le monde, par leur extrême pusillanimité. Un faible effort suffisait pour les accabler; toujours malades, leur vie n'était qu'une longue agonie; enfin ils mouraient, à charge à tout le monde, inutiles pour eux-mêmes, n'ayant rien fait sur la terre, et ne laissant après eux que le mépris. Tel est le sort misérable de plusieurs jeunes gens que j'ai vus se flétrir à la fleur de leurs années, et périr tristement pour s'être abandonnés à la fougue impétueuse de leurs penchants, soit avec des femmes, soit par ces détestables habitudes de tromper la nature et de se satisfaire soi-même.

Tous ces jeunes gens maigres, pâles, au regard langoureux, à la voix abattue et obscure, à la démarche traînante, à la poitrine faible, aux membres fluets, alongés, que l'on rencontre dans les villes, se livrent à ces misérables penchants, qui, semblables à l'empoisonneuse Circé, mêlent la mort et les infirmités de la vie dans la coupe de la volupté. Combien

ces jouissances désastreuses abattent l'âme et flétrissent l'imagination! Combien elles préparent de souffrances lorsque les illusions se sont évanouies! Que de regrets et de peines paient ces délices sans charmes et mensongères! La santé ruinée pour le reste de la vie, toute la force de l'âme énervée, l'imbécillité et l'opprobre pesant sur les plus belles années de la jeunesse, l'impuissance d'occuper aucun poste, de jouir des avantages de l'existence, une fin malheureuse; voilà le sort qui attend l'imprudente jeunesse.

La semence est en effet le baume de la vie; elle fortifie autant l'âme que le corps. Quelle différence entre un eunuque et un *homme!* elle n'est pas moindre qu'entre un taureau et un bœuf, un coq et un chapon. Quelle fierté, quel mâle courage dans l'un! quelle lâcheté, quelle timidité dans l'autre! Comment un eunuque pourrait-il avoir quelque idée grande, quelque conception inspirée par le génie, tandis que sa faiblesse, sa susceptibilité extrême pour les petits objets, le restreignent dans un cercle borné (1)?

(1) Dans son *Voyage au Caucase*, Jules Klaproth a remarqué chez les Tartares nogaïs, comme parmi les anciens Scythes d'Hippocrate, beaucoup d'impuissants ou eunuques, état maladif provenant d'une grande faiblesse de corps,

On distinguera même par l'odeur un homme vigoureux d'un homme délicat et efféminé ; car la résorption de la semence communique à la transpiration, à la sueur et à toutes les parties du corps, une odeur forte, ammoniacale et même un peu vireuse ; tandis que les personnes faibles répandent une vapeur acide ou fade comme les enfants ou les femmelettes. Cet effluve d'homme est un grand stimulant entre les sexes ; les femmes ou les filles nubiles et pleines de santé sont aussi imprégnées d'une odeur naturelle qui influe plus qu'on ne l'imagine sur les hommes qui les approchent, quoiqu'ils n'y fassent aucune attention pour l'ordinaire. Ces exhalaisons mutuelles sont des excitants ou des *mordants* réciproques, établis par la nature, non seulement dans l'espèce humaine, mais chez les animaux. Ceux-ci portent ordinairement des glandes odoriférantes près des organes de la génération, dans le temps du rut ; aussi chaque espèce se flaire et s'attire mutuellement.

suite de maladies graves. La peau devient ridée, les poils de la barbe tombent, et l'individu ressemble en toutes ses manières à une femme. En cet état, il doit fuir la société des hommes, et ne voir que des femmes ; on appelle cette sorte d'hommes *chess*, nom que les Turcs donnent à tous ceux qui n'ont point de barbe.

SECTION IV.

DE LA FEMME, ET DE SES ATTRIBUTS PHYSIQUES ET MORAUX.

Les différences sexuelles ne sont point bornées aux seuls organes de la génération dans l'homme et dans la femme; mais toutes les parties de leurs corps, celles même qui paraissent être indifférentes aux sexes, en éprouvent cependant quelques influences. Nous avons vu que l'action de la puberté prononçait surtout les formes des membres, et augmentait la puissance de la vie extérieure; mais cet effet est bien plus sensible et plus marqué sur l'homme que sur la femme.

On observe, en général, une plus haute stature, des muscles plus robustes et plus fermes, une peau plus brune, un cerveau étendu, des os plus compactes, une voix plus grave, une poitrine plus large, des poils plus nombreux et d'une couleur plus foncée, dans l'homme que dans la femme (1).

(1) Pendant le moyen âge, on a douté parmi les ecclésiastiques que la femme appartînt au genre humain.

« Cum inter tot sanctos patres episcopos (*consilii matis-*

Celle-ci présente communément de longs cheveux fins et flexibles comme ses fibres, une peau blanche et délicate, une chair tendre et molle, à cause du grand développement de son tissu cellulaire et graisseux, des formes arrondies, le contour des membres, gracieux, les hanches fort larges, les cuisses grosses et les extrémités petites. Les parties supérieures du corps de l'homme, telles que la poitrine, les épaules et la tête, sont fortes et puissantes; la capacité de son cerveau est considérable, et contient trois à quatre onces de cervelle de plus, suivant nos expériences, que le crâne dans la femme; mais les hanches, les fesses, le bassin, restent plus étroits, plus maigres que chez celle-ci. La stature de l'homme, outre une plus grande hauteur ordinaire, est donc plus large en haut qu'en bas, et ressemble à une pyramide renversée. Dans la femme, au contraire, la tête, les épaules, la poitrine, sont petites, minces, serrées, tandis que le bassin ou les hanches, les

» *conensis*, concile de Mâcon, non œcuménique) quidam
» statueret non posse nec debere mulieres vocari homines:
» timore Dei publice ibi ventilaretur; et tandem post
» multas vexatæ hujus questionis disceptationes, concludetur mulieres sint homines (Lyserus, *Polygamia triumphatrix*, p. 123). »

fesses, les cuisses, et les autres organes du bas-ventre, sont amples et larges; ainsi, son corps monte en pointe. Cette différence de conformation est analogue aux fonctions de chaque sexe. L'homme est destiné par la nature au travail, à l'emploi des forces physiques, à l'usage de la pensée, à se servir de la raison et du génie pour soutenir la famille dont il doit être le chef; la femme, à qui le dépôt de la génération devait être confié, avait besoin d'un bassin spacieux qui se prêtât à la dilatation de l'utérus pendant la grossesse, et au passage du fœtus dans l'accouchement. Aussi le tronc de la femme est plus long que celui de l'homme, dont la moitié du corps répond au pubis, tandis que chez celle-ci, le milieu du corps est entre le pubis et l'ombilic; elle a les lombes plus étendus, le cou plus mince et plus long aussi; mais les jambes, les cuisses et les bras plus courts que ceux de l'homme.

De là vient cette taille svelte, remarquable surtout chez les jeunes négresses, et cette élégance des membres, avec la souplesse et l'aisance des mouvements, la légèreté, la grâce, résultats naturels de la molle flexibilité de l'organisation féminine. On comprend qu'une structure plus déliée, plus grêle, qu'un tissu

mince, donne plus de facilité, de promptitude, de docilité, d'adresse à tous les actes, soit naturels de la vie, soit volontaires et extérieurs. De là l'on voit aussi la cause d'une plus rapide croissance et perfection du corps chez la femelle que chez le mâle, et de cette précocité, de cette vivacité de son moral comme de son physique; mais, par la même cause, la constance, la haute capacité, la profondeur, la force soutenue, en sont exclues; il y aura donc plus de finesse et de détour, de pliant en elle, que de raideur ou de franchise ouverte et de simplicité, pour toute chose.

Il en résulte encore chez la femme une sensibilité prompte, affective, qui la rend éminemment propre à s'intéresser à l'enfance, qui lui fait surmonter les peines maternelles par le doux sentiment de la pitié, et qui lui rend agréables les soins, le détail du ménage. Aussi la constitution de la femme est-elle assortie à ces fonctions avec une merveilleuse sagesse, et l'oblige à une vie plus sédentaire, plus molle que la nôtre. Jeune elle aime sa poupée; dans l'âge nubile, elle chérit ses enfants et un époux; dans la vieillesse, désespérant de séduire désormais les hommes par sa beauté, elle se voue à son Dieu; elle guérit un amour par un

autre sans en être jamais désabusée; c'est sa destinée d'aimer sans cesse. Elle peut bien commencer par aimer un amant, mais ensuite elle aime l'amour pour lui-même, c'est-à-dire pour le plaisir. La nature donne à la femme le besoin de la maternité, plus puissant que la vie, et qui la rend capable de tous les sacrifices. Le mot de famille vient aussi de *fœmina;* car la femme ne fait qu'un avec ses enfants.

En effet, la femme se rapporte à l'enfance en beaucoup de choses : ses os sont plus petits, plus minces que ceux de l'homme adulte; son tissu cellulaire reste plus spongieux, plus humide, ce qui arrondit ses formes, leur attribue plus d'embonpoint et de beauté, augmente encore la flexibilité de tous ses organes. Son pouls est aussi plus petit et plus rapide; le sang se porte davantage à la cavité abdominale et pelvienne, et donne cette humidité, cette mollesse, si convenables pour allaiter, nourrir un nouvel être, soit dans son utérus par le sang, soit aux mamelles par le lait. Le corps de la femme est lisse, ou presque privé de poils à la poitrine, et de barbe (excepté lorsque le temps des règles est passé; car, à cette époque, des poils croissent plus abondamment sur leur visage). Chez les quadrupè-

des et les oiseaux, les poils ou les plumes prennent une teinte plus claire ou plus pâle, une texture plus molle dans les femelles que chez les mâles adultes; elles conservent la livrée de la jeunesse, avec la timidité, la délicatesse, la sensibilité naturelles au jeune âge. On a remarqué que la femme avait souvent un plus petit nombre de dents molaires que l'homme (les dents dites *de sagesse* ne sortant pas toujours dans plusieurs femmes); aussi elle mange moins, elle préfère des aliments végétaux, doux et sucrés, tandis que l'homme, exerçant beaucoup son énergie et déployant plus de vigueur, est obligé de se nourrir plus substantiellement; son instinct le porte en effet à l'usage des aliments sapides, échauffants et de nature animalisée.

L'homme vit plus au dehors de lui-même par la vigueur de ses membres, par l'étendue de ses relations et de ses pensées; la femme vit plus au dedans par ses sentiments et sa tendre sollicitude. L'un est la tête et les bras de la famille, l'autre en est le cœur et le sein. L'homme agit et pense, la femme aime et soigne. Le premier reçut en partage le génie et la force; la seconde obtint un plus aimable apanage, les grâces décevantes et le doux attachement.

La femme ne peut atteindre à l'homme pour la force du corps et l'élévation de l'esprit, l'homme ne peut s'égaler à la femme pour les affections des entrailles et les charmes du corps. L'enfant se rapproche de la femme par la constitution et le caractère, la femme hors d'âge se rapproche de l'homme. Les affections de ce dernier tiennent plus de la raison, l'esprit de la première conserve davantage du sentiment; elle prête à toutes ses actions l'enchantement du cœur et de l'amour, l'homme imprime à tout ce qu'il exécute un caractère de raison philosophique; la femme plaît, l'homme étonne; l'une ravit le cœur et inspire la tendresse, le second saisit l'esprit et commande l'admiration; on aime la femme, mais on respecte l'homme.

C'est à la constitution sexuelle qu'il faut rapporter les causes de ces différences. La force vitale développe les organes supérieurs du corps de l'homme et les organes inférieurs du corps de la femme. Il y a dans le premier une tendance à la supériorité, à l'élévation; dans la seconde, on remarque une impulsion inverse. La vie s'épanouit vers la tête dans l'homme, elle se concentre vers la matrice dans la femme. Tout annonce dans le premier la puissance qui protège, tout annonce chez la seconde la délicatesse qui

réclame un appui; l'un donne, l'autre accepte. La femme est donc destinée par la nature à l'infériorité et à vivre en second ordre; mais, d'après cet arrangement admirable, le plus fort fut asservi au plus faible par l'empire de l'amour, et le simple geste d'une fille a suffi pour désarmer le plus farouche brigand.

On comprend donc que la vie de l'homme doit consister essentiellement en efforts, en déploiement de son énergie. Chez les peuples barbares, qui n'estiment que les avantages corporels, c'est la vigueur physique, la vaillance guerrière, ou l'adresse à la chasse, qui deviennent le premier mérite; chez les nations civilisées, qui connaissent le prix de l'industrie et des talents, c'est l'esprit ou les différents dons de l'intelligence et de l'habileté qui réclament leurs droits au premier rang, et à juste titre, ce nous semble. La supériorité, en quelque genre que ce soit, est donc le premier but auquel doit aspirer l'homme par toute la terre; ce concours universel, source inévitable de rivalités, de frottements et de combats par les armes ou par le génie, semble être naturel à l'espèce humaine, comme dit Tacite: *Optumos mortalium semper altissima cupere.* C'est même l'une des plus fortes preuves de sa grandeur

morale, de sa noblesse originelle au-dessus des animaux ; c'est l'utile élément de toute civilisation, comme de tout perfectionnement (1).

Ce ne sont point nos institutions qui nous crient, *Sois le premier;* elles nous ferment, au contraire, plusieurs carrières, pour éviter les désordres politiques qui résulteraient des violentes secousses de l'ambition; mais c'est l'instinct naturel du cœur humain qui tend à l'agrandissement du *moi*, dans quelque route qu'on s'avance, parceque l'homme a plus de capacité morale ou une âme plus vaste que toutes les autres créatures de la terre. César, maître du monde, soupirait encore après de nouveaux triomphes, comme les plus puissants génies se sont faits dieux dans leurs pensées.

Or, vivre aussi intensivement, qu'est-ce autre chose que se consumer et prodiguer son

(1) Xénophon (*in Hierone*) montre que l'homme par excellence est celui qui recherche le plus ardemment la gloire, et qui s'élève le plus au-dessus de l'instinct des animaux, en bravant les périls et la mort. (*Voyez* aussi Cicero, *De senectute*, et *Tusculan. quæst.*, l. II, et même le sceptique Sextus Empiricus, *Hypotypos.*, lib. X, p. 456, et saint Augustin, *Civit. Dei*, lib. V, cap. XII.) Tels furent toujours les vaillants peuples de la race celto-germanique, selon Saxo le grammairien, lib. VII, et Thom. Bartholin, *Antiq. danicæ*, lib. I, cap. II, etc.

existence? Il en est de même à l'égard des voluptés, puisque Sardanapale, au milieu de ses femmes et des délices de tout genre qui entourent le trône, rassasié de tout et non satisfait, proposait encore des prix à quiconque découvrirait des jouissances inouïes. Où pourraient conduire de telles recherches, sinon à des turpitudes horribles, à des fureurs dégoûtantes qui révoltent la nature?

En quels périls d'ailleurs ne s'élancent point témérairement la plupart des hommes, poussés par la jeunesse, la valeur, l'ignorance du danger, et enivrés de l'orgueil de leurs forces? On a même vu des philosophes s'ensevelir, par la passion du savoir, dans les flammes et les explosions des volcans, témoin Empédocle se précipitant dans le cratère de l'Etna, et Pline le naturaliste étouffé sous la pluie de feu du Vésuve; et pourtant cette inébranlable audace devient le triomphe de l'homme; seul entre tous les êtres animés, il se place au-delà de la mort; il y connaît une immortalité.

Au contraire, la gloire de la femme fut toujours de s'immoler pour le bonheur et le soutien de sa famille; l'existence de ses enfants étant son principal ouvrage, ses soins, sa tendre et inquiète vigilance deviennent leur bien

nécessaire. Tandis que le grand Hector va défendre les murs d'Ilion, c'est le devoir d'Andromaque de veiller sur les jours du jeune Astyanax. Voilà, dans Homère, la plus belle et la plus naïve image des rapports de l'homme avec sa famille.

En effet, la constitution molle et délicate de la femme l'assujettissant à une existence sédentaire, dans le cercle de ses occupations domestiques, sa vie sera plus longue, plus uniforme, plus ménagée que celle de l'homme, pour qui ces habitudes deviendraient une effémination et un opprobre : il faut, en quelque sorte, qu'il se tue pour faire vivre sa famille. Les animaux mâles ne sont destinés qu'à féconder la femelle, et les étamines qu'à imprégner les pistils de leur pollen chez les plantes; aussi tandis que les femelles subsistent comme le centre reproductif, les mâles périssent désormais inutiles. De même, la vie de l'homme consiste plus en éclat et en vigueur qu'en durée. Il s'attire l'infamie et le reproche de lâcheté quand il préfère son existence aux actes de la virilité. Il n'est pas né pour lui, mais pour sa famille, pour sa nation, pour le genre humain, comme l'abeille pour sa ruche. La vraie grandeur de l'homme consiste donc à se sacri-

fier, à se rendre utile à tous ses semblables; c'est le déploiement le plus vaste de ses facultés viriles et généreuses, la vertu et le génie.

La femme est, au contraire, enfant par rapport à sa constitution corporelle. Comme l'enfant, elle possède une chair tendre, des organes flexibles et qui cèdent facilement aux impulsions; des contours arrondis, une sensibilité vive, et, par cette raison, extrêmement variable ou incapable de persévérance dans les mêmes sensations. Il suit encore de là qu'elle est plus susceptible d'imitation que l'homme; qu'elle poursuit davantage les impressions physiques que la chaîne des idées; que son imagination, plus prompte à s'émouvoir, est aussi plus puissante sur son corps, et qu'elle s'abandonne plutôt aux émotions du cœur qu'à la raison froide et sévère. La variété de ses sensations s'oppose à leur profondeur et à leur durée; aussi, quoique les femmes soient bien moins indifférentes aux plaisirs et aux peines que les hommes, elles les éprouvent plus légèrement. Tout, en elles, est plus passif qu'actif; et comme la mobilité nerveuse exclut nécessairement la permanence de leurs sentiments, elles ont plutôt des sensations que des pensées; elles saisissent mieux les détails des choses que leurs liaisons

et leurs rapports ; elles particularisent les objets que l'homme tend à généraliser ; elles ont plutôt une finesse de tact, une pénétration des convenances qu'une suite d'idées enchaînées ; elles isolent ce que l'homme rassemble ; nous voyons davantage les masses, mais elles aperçoivent mieux les divisions.

Le tempérament des femmes est aussi celui de l'enfance ; elles ont de même une complexion sanguine. La mobilité de leur caractère dérive encore de cette source, puisque la faiblesse musculaire favorise l'activité nerveuse. De là vient que les femmes sont plus sujettes que les hommes aux maladies de nerfs. Il faut encore rapporter à ce principe la facilité que trouvent les charlatans à leur persuader mille opinions plus ou moins étranges. C'est toujours par les femmes que se propagent principalement les religions et les hérésies ; et ce n'est pas sans motifs que Platon leur attribue aussi les sacrifices expiatoires et les diverses superstitions. L'histoire nous montre trois impératrices, Constantia, épouse de Licinius, Eusébia, femme de Constantius, et Dominica, femme de Valens, qui répandirent l'arianisme en Orient. Quatre reines établirent le christianisme en Occident : Clotilde, épouse de Clovis; Ingonde,

femme de saint Erménigilde, et Théodelinde, femme d'Agilulfe; Berthe, épouse d'Elthérède, fit aussi convertir les Anglais. Une sœur des empereurs Basile et Constantin, mariée à un knès, ou grand duc de Moscovie, nommé Volodimer, obtint qu'il se fît baptiser, et, à son exemple, les Moscovites l'imitèrent bientôt, à la fin du dixième siècle. Vers ce même temps, Micislas, duc de Pologne, fut converti au christianisme par sa femme, sœur du duc de Bohème : les Bulgares avaient reçu la foi de la même manière; enfin, Giselle, sœur de l'empereur Henri II, rendit chrétien son mari, roi de Hongrie, l'an 1001. Ce furent les impératrices Irène, veuve de Léon IV, et Théodora, veuve de Théophile, qui rétablirent à Constantinople le culte des images, ruiné par les iconoclastes; une princesse de Galles soutint en Angleterre l'hérésie de Wiclef, etc. Quand Mahomet fonda sa nouvelle religion, il ne trouva point d'abord de prosélyte plus ardent que son épouse Cadisha, etc.

La plupart des prétendues possessions du diable n'ont même lieu que dans certaines femmes hystériques. Les anciens Gaulois et Germains croyaient aussi qu'elles étaient inspirées des dieux, et ils les consultaient dans

leurs affaires. En effet, ce sont des femmes qui font ordinairement le métier de devineresses, de sibylles, de pythonisses, de sorcières, etc. A mesure que le corps est plus délicat, l'imagination devient plus puissante et plus active. Les femmes sont destinées par la nature à être influencées par l'homme; et comme elles ont le moral plus faible, il cède plus aisément; c'est pourquoi elles restent plus exposées à la superstition, à la crédulité, aux terreurs religieuses, etc., de même que les enfants, les vieillards, et toutes les personnes d'une constitution grêle. C'est la vigueur physique qui rend l'homme supérieur à ces faiblesses; c'est aussi vers l'âge le plus vigoureux que l'on se montre le moins sujet à la superstition, et le moins disposé aux croyances religieuses.

Nous remarquerons que les hommes dont les opinions sont les plus hardies, et que ceux qui se croient athées, sont précisément d'un tempérament bilieux; mais aucune femme n'a été athée. Le fanatisme est presque naturel aux hommes d'une constitution robuste, tels que les Turcs, les Tartares, etc.; aussi la religion mahométane leur est très convenable. Les opinions austères croissent aisément dans des corps austères, et les opinions douces s'enracinent

dans des caractères doux; ainsi, nous voyons les choses, non pas telles que la nature les a faites, mais telles que nos organes nous les laissent apercevoir : jeunes, tout nous paraît bien; vieux, tout nous semble mal : dans la force, nous sommes trop téméraires; dans la faiblesse, nous devenons trop timides, et le vrai est pour nous un point si délié que nous allons toujours en-deçà ou au-delà. L'âge, le sexe, le tempérament, les passions, tout fausse notre faible raison. Flottants, par des oscillations perpétuelles, d'une extrémité à l'autre, nous sortons presque toujours de la vie sans avoir pu nous reposer sur la vérité.

Nous trouvons encore dans les caractères moraux des deux sexes des différences qui prouvent combien ces facultés sont essentielles et organiques. L'homme est sujet à l'orgueil, la femme à la vanité; l'un montre de la fierté et même une rudesse naturelle dans le caractère, l'autre a de la douceur mêlée de finesse et de ruse. Si l'on reproche le caprice et la frivolité à la femme, on reconnaîtra de l'opiniâtreté et de la brutalité dans l'homme; si l'une est trop crédule et trop timide, l'autre aura trop d'incrédulité et d'audace. La première cherche d'abord ce qui est agréable et joli, le second,

ce qui est fort et difficile; enfin, la femme acquiert cet esprit de société, ces grâces, cet enjouement, cette finesse d'aperçu, que l'homme remplace par un esprit plus propre aux grandes affaires, par la solidité du raisonnement et par l'étendue de ses vues. Cette étonnante disparité des sexes fait penser qu'ils ont originairement un principe de vie différent, et une essence propre à chacun d'eux.

En effet, que l'on considère la délicatesse des fibres, la mollesse du tissu cellulaire et son développement, les formes douces et gracieuses de cette moitié du genre humain, l'on en doit attendre toutes les affections d'humanité, de compassion, de charité tendre, de conciliation, qui entretiennent la société, lient ses divers membres, resserrent les nœuds de la famille, et forment le plus délicieux apanage de la maternité. Par sa faiblesse, la femme sent le besoin de s'attacher, d'aimer, de plaire; elle s'adresse au cœur; elle se plaint au cœur; jamais l'enfant n'implore en vain sa pitié; elle brave toutes les souffrances, elle affronte tous les dangers pour son fils; elle s'élance, pour le sauver, dans les flammes comme dans les ondes; tous les infortunés lui appartiennent; dévouée à l'opprimé, à l'infirme, elle partage ses

afflictions, elle se charge de ses douleurs; on la voit marcher à l'échafaud avec une victime; et, satisfaite de ses sacrifices, elle ne demande point de plus douce récompense que d'être aimée.

Quel est donc l'état d'un système nerveux capable de cette ardente sensibilité? Comment cet être si timide et si tendre passera-t-il tout-à-coup de la douceur si naturelle à son sexe aux abominables exaltations du crime, aux attentats horribles d'une Frédégonde? Comment est-ce tantôt cette atroce Cléopâtre présentant une coupe empoisonnée à sa rivale et à son fils, tantôt cette Émilie sacrilége qui veut immoler son bienfaiteur, ou la jalouse Hermione prête à déchirer le cœur d'un amant infidèle? *Notumque furens quid fœmina possit.* Sanguinaire et implacable dans sa vengeance, elle poussera la cruauté jusqu'à la rage, parcequ'elle porte aussi la vertu jusqu'aux plus sublimes excès. C'est Alceste mourant pour son époux; c'est une Indienne se précipitant sur le bûcher qui consume son mari; c'est une Lacédémonienne poignardant son fils honteusement échappé à une défaite; c'est Éponine se dévouant, avec Sabinus, aux longues horreurs de la misère et de l'exil; c'est Arrie montrant à Pœtus l'hon-

neur d'une belle mort ; ce sont encore ces magnanimes Françaises qui accompagnaient dans la proscription, dans les cachots, dans les supplices, des parents, des fils, des époux, au milieu de nos tourmentes révolutionnaires.

Le bien et le mal émanent de la même source dans la femme. Cette bacchante échevelée, ou cette Messaline débordée, ne devaient leur honteux abrutissement qu'au même excès en mal d'une sensibilité, laquelle, en un sens opposé, portait Lucrèce violée à se poignarder, et sainte Thérèse à de divins ravissements. La débilité du moral, ou celle du système nerveux, le rend susceptible de ces profondes agitations et des agacements les plus extrêmes. Tout appesantit en effet son puissant empire sur cette organisation frêle et déliée, sur des fibres minces et vivement irritables. La même impression qui peut à peine ébranler les muscles épais et robustes d'un athlète, d'un guerrier endurci aux fatigues et aux combats, va faire tomber en convulsion une femmelette. Le héros, le grand homme, le vrai philosophe, sait contenir ses passions, dompter ses sens, se vaincre par la force de tête; la femme, pour l'ordinaire (car il y a des exceptions d'autant plus honorables qu'elles sont plus difficiles), est bien moins ca-

pable de maîtriser tout ce qui l'affecte ; toujours dominée ou plutôt tyrannisée par la sensibilité de sa nature, elle est précipitée dans tous ses penchants ; elle succombe aux passions plutôt qu'elle ne suit la raison. Aussi compte-t-on un plus grand nombre de femmes folles que d'hommes insensés dans les maisons d'aliénés, tant cette vive sensibilité accumule de désordres dans leur imagination ! Celles même qui conservent le plus de raison et de force éprouvent souvent, par certains états du corps, comme aux approches des règles ou dans les premiers temps de la grossesse, et surtout par l'hystérie, une multitude de caprices, et les irrégularités les plus extravagantes dans leurs sentiments.

ARTICLE PREMIER.

Diversités de races des femmes sur le globe.

Quoique nous devions considérer le sexe féminin sur toute la terre comme divisé en pareilles races que l'homme, nous trouverons de grandes variations dans la beauté des femmes. Dans le Nord, elles sont plus fréquemment blondes que les hommes, et leur blancheur éblouissante dégénère quelquefois en fadeur. Toutes les femmes méridionales sont des brunes

plus ou moins piquantes; mais le sexe le plus beau de la terre habite dans les contrées tempérées de l'Europe et de l'Asie. Les Espagnoles les plus jolies se trouvent, à ce qu'on prétend, vers Cadix ou dans l'Andalousie, et les plus agréables Portugaises sortent de la ville de Guimanaens. On rencontre de très belles femmes en plusieurs lieux de l'Italie; les Siciliennes et les Napolitaines, descendues des anciennes colonies grecques, passent aussi pour très belles. Les Albanaises ont le corps bien fait, et les femmes de l'île de Chio paraissent charmantes; celles de l'Archipel de la mer Égée sont très blanches, enjouées et fort agréables; elles ont, comme toutes les Grecques, des yeux grands et extrêmement beaux.

Mais les Circassiennes, les Cachemiriennes et les Géorgiennes, et en général celles de tout le Gurgistan, de l'Imirette et des environs de la chaîne des monts Caucase, sont principalement les modèles les plus enchanteurs qui soient sortis des mains de la nature : tous les voyageurs tombent d'accord à ce sujet; aussi elles sont exclusivement réservées, dans les pays mahométans, pour les seuls croyants du prophète, et il n'est pas permis aux chrétiens et aux juifs d'en acheter dans tout l'empire turc. Au rap-

port des observateurs les plus récents, les Lesghiennes surpassent encore beaucoup toutes les autres en beauté; nous n'oserions toutefois assurer que leurs mœurs soient les plus pures. On a même dit que tous ces pays à belles femmes étaient le grand *lupanar* de l'Asie. Dans les régions habitées par ce beau sexe, on ne voit pas un seul visage laid, même parmi les hommes; mais les femmes y sont aussi très portées à l'amour, et les maris peu jaloux. Il est étrange que de si beaux peuples soient précisément environnés des plus hideux habitants de la terre, des laids Kalmouks et des Tartares Nogaïs, au nez épaté, aux os des joues saillants, aux yeux écartés, à la peau tannée et d'une couleur de bistre. Cependant le climat, le terrain, le genre de nourriture, sont les mêmes; mais la race est très différente, car les femmes kalmoukes ne sont pas moins affreuses que leurs maris; elles portent des mamelles pendantes et flasques comme un cuir tanné, avec un gros mamelon noir comme du charbon; une bouche fendue presque jusqu'aux oreilles; un teint couleur de suie; des yeux de chèvre et placés obliquement; un nez si écaché qu'on ne voit plus que les deux trous des narines; des lèvres et des joues gonflées, saillantes; des cheveux raides, noirs et rudes comme du

crin : elles sont de petite taille et toujours maigres. Rien de plus gracieux en revanche qu'une jeune Circassienne. La peau la plus délicate et la plus blanche, de beaux yeux bleus, une chevelure blonde et ondoyante, un sein parfait, une taille svelte et flexible, les contours les plus moelleux, la voix la plus enchanteresse, le regard le plus voluptueux, la démarche la plus légère, tout charme dans ces aimables femmes (1). Mais il ne faut leur demander ni l'éducation polie ni la décence des mœurs des nations plus civilisées. Si la nature a tout fait pour elles, l'état d'oppression et de brigandage dans lequel vivent ces peuples, semble prendre à tâche de dégrader le moral de ces admirables créatures. Enlevées dès leur tendre jeunesse

(1) Chardin, *Voyage en Perse*, t. I, p. 171. C'est surtout à cause de leur mélange avec les femmes cachemiriennes, circassiennes et autres qui habitent l'ancienne Colchide, que les riches Persans deviennent plus beaux que les pauvres, parce qu'ils sont mélangés plus souvent. Les guèbres ou parsis, anciens Perses, sectateurs de Zoroastre, qui, comme les juifs, ne prennent des femmes que dans leur propre caste, restent bruns et fort laids : on remarque aussi que les juifs européens sont en général plus basanés que les peuples au milieu desquels ils vivent ; c'est une forte présomption contre ceux qui n'admettent que la chaleur et la lumière pour seule cause de la coloration du nègre.

pour les voluptés des vrais croyants de l'islamisme, elles continuent d'être asservies, au sein même des grandeurs. On n'exige d'elles que le physique ; elles l'accordent, et souvent celle qui donne un maître à de vastes empires, comme la Perse, la Turquie, périt sans nom et sans gloire quand son heure est venue.

Des habitudes douces, des manières élégantes, un heureux état de liberté sociale, contribuent sans doute à la régularité des formes ; mais il faut aussi des nourritures saines, un air pur, et que l'éducation ni les métiers ne dégradent pas les belles proportions du corps. En effet, voyez ces misérables paysannes brûlées du soleil sur le sol où elles arrachent une dure subsistance ; observez ces êtres difformes sortant, soit de pénibles ateliers, soit des vapeurs méphitiques de l'habitation étroite où ils s'entassent ; leur teint blême, leurs traits discordants présentent les tristes stigmates de la douleur et l'empreinte de leurs souffrances ; ils accusent l'infortune de leur destinée, tandis que les gracieuses impressions de la joie et des plaisirs s'épanouissent en traits vifs et brillants sur le visage des heureux du siècle.

Si la femme s'enlaidit, se dégrade à proportion plus que l'homme sous des climats intem-

pérés, nous la voyons aussi s'embellir de tous ses charmes dans les régions plantureuses et prospères des zones tempérées, et sous les cieux les plus doux. Vénus même semblait avoir établi son empire à Chypre, à Paphos, à Corinthe et à Amathonte. C'était à Gnide, à Milet, à Lesbos, que les Praxitèle et les Phidias trouvaient de vivants modèles de leurs divinités, objets ravissants de leur idolâtrie; l'on rencontrerait encore à l'Argentière, à Scio, à Ténédos, et dans plusieurs îles de l'Archipel grec, des Hélènes et des Aspasies capables d'allumer des guerres pour la possession de leur beauté, malgré la bizarre difformité de leurs costumes (1). Elles ont surtout des yeux fort grands et très ouverts.

Le Corrège, l'Albane, le Titien, prirent également le type des beautés qu'ils peignirent dans les Italiennes de leur temps. Rome et son territoire en présentent encore d'éclatants exemples, selon Winckelmann, et à l'âge du retour les Romaines ont de superbes épaules; mais c'est en Sicile et en Toscane, à Florence et à Sienne, même à Venise, que naissent les plus

(1) Sonnini, *Voyage en Grèce*, t. II, p. 110. *Voyez* aussi Gemelli Carreri, *Voyag.*, t. I, p. 109. Jacq. Spon, Choiseul-Gouffier, etc.

séduisantes beautés d'Italie ; car, dans la Lombardie et le voisinage des Alpes, leurs formes, plus volumineuses et plus massives, sont bien moins enchanteresses. Les belles Françaises se trouvent surtout vers Avignon, Marseille et dans l'ancienne Provence, peuplée jadis par une colonie grecque de Phocéens. Plus au Nord, le sang des Cauchoises, des Picardes et des Belges est plus beau, et la peau est d'une blancheur plus éclatante ; mais il y a certainement moins de finesse dans les contours, et de délicatesse dans les formes. A Paris, l'on rencontre moins de beautés que de grâce dans la démarche et toutes les manières. Les Marseillaises et la plupart des Languedociennes ont aussi moins de gorge que les Normandes, les Belges, les Suissesses. Dans la Bretagne ou l'ancienne Armorique, les femmes présentent des extrémités trop grosses en général. Les plus charmantes Portugaises ont, la plupart, beaucoup de gorge, tandis que les Castillanes n'en montrent presque pas, dans leur pays élevé et venteux.

On admire le teint éblouissant, les traits expressifs, la physionomie fine et touchante des Anglaises; plusieurs ont la gorge et l'élégant corsage des Normandes ; elles sont presque

toutes blondes, quelquefois même rousses; en Écosse, leur teint devient d'un blanc fade, comme chez les Hollandaises; mais celles-ci montrent souvent de l'embonpoint, beaucoup de gorge, une carnation pâle et molle. De toutes les Allemandes, les Saxonnes emportent le prix de la beauté; on ne rencontre peut-être pas un laid visage dans le territoire d'Hildesheim; le teint charmant de tous ses habitants fait dire en proverbe que les belles femmes y croissent comme les fleurs. Quoique les Autrichiennes ne soient pas laides, les Hongroises passent généralement pour plus belles; mais, dans toutes les nations germaniques, elles pèchent souvent par un excès d'embonpoint.

Plus au nord, les Polonaises méritent d'être remarquées. Elles ont la blancheur mais aussi, dit-on, la froideur de la neige dans leurs manières, et, selon un Italien, leur conversation seule est capable d'enrhumer. Toutefois cette hyperbole est loin de la vérité, puisque la plupart de ces femmes, d'origine slave, sont au contraire vives, brunes, et ardentes dans leurs passions, bien que leur physionomie manque d'expression. Les femmes russes avaient jadis la coutume de se plâtrer d'un fard épais; l'abus des bains de vapeurs rend bientôt mous et flas-

ques tous leurs appas; sous leurs chaudes pelisses, elles couvent d'ardentes passions; mais on les accuse de préférer toujours en amour le physique au moral: elles présentent en général des formes masculines, et beaucoup d'énergie, comme toutes les femmes slaves. Les Albanaises sont plus agréables que les Morlaques; celles-ci portent une peau tannée, de longues mamelles pendantes, avec un mamelon noir (1). Dans l'extrémité nord de l'Europe, au contraire, en Danemarck, en Suède, les femmes sont presque toutes d'un blond blanc, avec des yeux bleuâtres, et leur teint dégénère quelquefois en pâleur fade; mais elles sont extrêmement fécondes, surtout autour de la mer Baltique (2).

Dans les régions de l'Asie, qui sont peuplées en-deçà du Gange, comme l'Europe, par la même race blanche, on observe encore de beaux traits chez le sexe féminin. Les Persanes, nées sous un climat fertile et tempéré, sont généralement très agréables; Bernier vante surtout les charmes des Kachemiriennes. En Perse, on préfère les brunes, mais les Turcs recherchent

(1) Fortis, *Viagg. in Dalmaz.*; t. I, p. 81.

(2) Linnæus, *Fauna suecica*, p. 1, et *Voyages historiques de l'Europe*, Paris, 1693, t. VIII, p. 279.

plutôt les rousses et les blondes (1). Les femmes turques sont jolies pour la plupart; dans le bas peuple même, en Orient, il n'est pas de femme, dit Belon (2), qui n'ait le teint frais comme une rose; une peau blanche, polie et douce comme du velours, sans doute à cause de l'usage fréquent des bains. Elles font tomber le poil de toutes les parties du corps, excepté les sourcils et les cheveux, avec le *rusma* (dépilatoire composé de chaux et d'orpiment), et teignent leurs ongles et leurs doigts en rouge avec le *henné* (*lawsonia inermis*, L.); mais les bains, le repos du sérail et les soins qu'elles se donnent pour engraisser, rendent, suivant l'expression des Turcs, leur visage comme la pleine lune, leurs hanches comme des coussins, car telle est, à leurs yeux, la parfaite beauté; ils semblent la peser au quintal (3); aussi ont-elles, en Égypte, d'énormes mamelles. On conçoit tout ce qu'une vie monotone, énervante, écoulée dans l'indolence, doit produire chez les femmes des harems; on les tient dans l'ignorance de tout, et elles végètent comme de

(1) Laboullaye Le Gouz, *Observ.*, p. 110; Thévenot, *Voyages*, t. I, p. 55.

(2) *Observations*, pag. 198.

(3) Volney, *Voyage en Syrie*, t. I, pag. 99.

grands enfants. Comme leur beauté est le seul titre de leur empire, elles se font souvent avorter, afin de conserver plus long-temps leurs charmes.

Rien n'est plus insignifiant que la physionomie de toutes les musulmanes, parcequ'elles sont toujours voilées, et qu'il leur serait plutôt permis, s'il pouvait jamais l'être, de découvrir toute autre partie du corps que leur visage. On voit en effet, en Égypte, des femmes à peine vêtues qui préfèrent de laisser voir leur corps pour couvrir leur visage. Ainsi tout le jeu de la physionomie devant rester caché, il devient muet et nul, comme B. Solvyns l'a remarqué pareillement chez les Hindous (1).

Les femmes arabes, quoique assez agréables dans la jeunesse, et remarquables de tout temps par leurs grands yeux noirs et brillants comme ceux de la gazelle, se défigurent cependant par un grand anneau qui traverse le cartilage de la cloison du nez, et par des dessins gravés sur la peau avec la pointe d'une aiguille empreinte de diverses couleurs (2). Les femmes de l'Indoustan placent un semblable anneau à la narine

(1) *Les Hindous*, t. IV, p. 5. Paris, 1812, in-fol.

(2) Niebuhr, Arvieux, Marmol, *Afriq.*, t. I, p. 88; Laboullaye, p. 318.

gauche. La chaleur dessèche et brunit également les femmes des Bédouins et des Hindous. Elles se peignent quelquefois le front et les joues en bleu, et toujours les ongles en rouge.

Il en est à peu près de même des femmes maures et barbaresques, qui sont originairement de race blanche ; leurs traits passent pour réguliers : celles qui ne sortent pas de l'ombre du harem et des villes conservent, au rapport de Bruce et de Poiret, un teint très blanc ; elles sont même étiolées, comme des plantes qui végètent dans l'obscurité ; mais elles n'en manifestent pas moins l'ardeur du climat dans leurs passions.

Au Malabar, au Bengale, à Lahor, à Bénarès, dans tout l'Indoustan et le Mogol, ou la partie de l'Asie en-deçà du Gange, les femmes paraissent agréables en général, mais petites, jaunes et minces, soit à cause de la chaleur du climat qui les énerve, soit parcequ'elles se marient fort jeunes, à dix ou douze ans (1), et avant que leur constitution se soit développée entièrement. La transpiration habituelle qu'elles éprouvent fait paraître leur peau toujours fraîche; elles ont soin de l'assouplir, ainsi que

(1) *Voyez* Dellon, *Voyag.*, t. I, p. 177.

leur chevelure, avec de l'huile de coco parfumée, et toutes s'épilent exactement le corps avec des dépilatoires. On dit que les mâchoires sont naturellement étroites aux femmes du Malabar (1); qu'elles ont les jambes longues à proportion du corps, et les oreilles placées très haut. Toutes les femmes de l'Orient ont, suivant divers voyageurs, le bassin naturellement fort large, et les Arméniens, les Juifs, qui trafiquent des plus belles dans presque toute l'Asie, ont soin, dit-on, de leur comprimer les hanches, afin de rétrécir un peu leurs organes sexuels; aussi accouchent-elles facilement. Cette ampleur, attribuée par Russel (2) à l'usage des bains chauds, nous semble plutôt due à la manière de s'asseoir, les jambes croisées, sur des nattes ou des coussins. Cet écarquillement des cuisses tient le bassin et les organes sexuels en une grande dilatation (3).

Si nous considérons les femmes de la grande

(1) Raw, *Catalogus rarior. mus.*

(2) *Nat. History of Aleppo*, p. 79.

(3) Camper, *Solution d'un problème proposé par la société de Roterd.*, p. 84, remarque que la plupart des femmes du Levant, ayant les os du bassin très élargis, accouchent sans peine; aussi les marchands d'esclaves leur serrent les hanches pour rétrécir la largeur du vagin. Pauw, *Rech. sur les Grecs.* Berlin, 1788, in-8°, t. I, etc.

race mongole, qui s'étend de la presqu'île de Malaca, au-delà du Gange, au Pégu, à Siam, Aracan, Ava, Laos, à la Cochinchine, à la Chine, au Japon; et du Tibet, du Boutan, aux immenses déserts de Cobi, de la Tartarie, parmi les familles de Tatars, Kalmouks, Mantcheoux, Eleuths, Nogaïs, Baschirks, Ostiaques; enfin jusqu'aux extrémités les plus reculées de la Sibérie, jusque parmi les nations de ces pygmées polaires, les Lapons, les Samoïèdes, les Jakutes, les Tschouvaches, les Kamtschadales, etc., pour se perdre dans les îles Kuriles, et même dans les solitudes les plus effroyables du nord de l'Amérique, nous trouverons d'innombrables variétés. Mais, pour nous borner aux plus essentielles, nous ferons observer comme caractère général, un teint toujours olivâtre et des cheveux noirs, même parmi les contrées les plus glaciales, un sein naturellement flasque avec des mamelons noirs, enfin une puberté plus précoce, quel que soit le climat, que dans la race blanche ou caucasienne d'Europe et d'Asie. C'est aussi parmi la race mongole qu'on trouve des exemples de femmes présentées à des étrangers pour en jouir, même sous des climats chauds où règne d'ailleurs la jalousie, comme au Pégu, à Siam,

au Tonquin, à Camboye, à la Cochinchine (1), à la terre d'Iesso; mais surtout chez les Tchutschis et les Koriaques sédentaires, les propres maris offrent leurs femmes, et ce serait leur faire injure que de ne pas les accepter (2): on l'a dit de même de quelques peuplades lapones et samoïèdes, quoique cette coutume ne soit pas générale. Il faut observer encore que, dans toute cette race, les femmes sont achetées et esclaves, comme chez les Orientaux, et la polygamie y est universellement permise par leurs religions.

L'épilation du corps, des dents bien noircies, par suite de la mastication du bétel et de l'arèque, des yeux placés obliquement, de longs cheveux noirs huilés, une taille svelte, un teint olivâtre, une pagne légère, voilant à peine les plus secrets appas, des fleurs odorantes placées avec des ornements dans des trous pratiqués aux lobes des oreilles, qui sont fort alongées, voilà la beauté chez les Siamois, les Péguans, et les autres Mongols de l'Asie orientale. En Chine, les femmes, bien plus vêtues, ne laissent que deviner leurs appas;

(1) Dampier, *Voyage autour du monde*, t. II, p. 71, 72, trad. fr. Amsterd., 1701, in-12.

(2) Billings, *Voyage au Nord*, t. II.

chez elles les petits pieds passent, comme on sait, pour l'extrême beauté : Macartney (1) a fait voir qu'on obtenait cet agrément en reployant les orteils sous la plante, dès l'enfance, et en les serrant constamment avec des bandages, de sorte que le grand mérite de ces pieds consiste à ne pouvoir marcher qu'à peine, sans doute afin de tenir par nécessité les femmes sédentaires. Les Chinois aiment aussi leurs femmes maigres et les hommes gras, tout au contraire de l'opinion des Égyptiens ; ceux-ci retiennent aussi leurs femmes sédentaires, en les laissant toujours les pieds nus. Parmi les sauvages des îles de la mer du Sud, on préfère, dans les hauts rangs surtout, des femmes énormément grasses ; les chefs les plus gros et les plus grands sont les plus estimés : elles mangent aussi beaucoup comme eux. La prostitution est si vulgaire au Japon, qu'elle semble être le premier besoin de la nation. La supériorité du nombre des hommes au Tibet et au Boutan y a établi la polyandrie, ou le mariage de plusieurs hommes à la même femme ; méthode étrange, dont celle-ci s'accommode mieux, dit-on, que ses maris.

Parmi les hordes de Tatars mongoles, les

(1) *Ambassad.*, t. IV, p. 69 et suiv., trad. fr.

femmes montent quelquefois à cheval, en amazones; elles suivent la vie nomade de leurs époux. On a remarqué qu'elles avaient encore, après l'accouchement, le vagin très étroit naturellement (1). Les femmes kalmoukes de Kasan se voilent la figure comme font les autres musulmanes, même aux dépens du reste du corps. C'est sans doute un avantage pour celles des Nogaïs, car elles sont, ainsi que leurs maris, les plus laides créatures du genre humain, bien que cette nation se trouve absolument sous le même climat que celui des belles Géorgiennes.

Les femmes kamtschadales portent habituellement à leurs parties sexuelles, qui sont épilées, une sorte de pessaire d'écorce de bouleau, et peut-être doivent-elles à cette habitude la largeur de leur vagin (2). Les maris ne prêtent pas leurs femmes volontiers en ce pays; elles ne passent dans les bras d'un époux qu'après avoir feint de résister long-temps, et qu'en paraissant céder à sa violence. Cet usage est commun aux îles Kuriles et au Groënland.

L'on recherche encore, en Asie, les femmes jaunes de Golconde et de Visapour; elles sont

(1) Georgi, *Beschreibung aller Nation. des Russisch.*, Theil, II, s. 220.

(2) Steller, *Beschreib. von Kamtschatka*, p. 299.

vives, et leur regard est ardent. Celles du Guzurate sont olivâtres, mais plus blanches que les hommes, parcequ'elles ne s'exposent point à l'ardeur du jour. Le sexe est aussi fort beau à Ispahan, par le mélange avec le sang géorgien.

Ne pensons pas que les négresses soient toujours dépourvues de beauté; elles ont aussi leur prix, surtout celles qui sont jeunes.

Les femmes noires des côtes de la mer Rouge sont estimées des Persans, qui en font venir un assez grand nombre. Les Indiens aiment beaucoup les filles cafres toutes noires, qui leur sont apportées de Mozambique. Presque toutes les femmes africaines regardent, dit-on, une gorge longue et pendante comme un agrément, qu'elles se procurent dès leur jeunesse en la faisant tomber. Il nous paraît beaucoup plus vraisemblable que la chaleur du climat en est la principale et peut-être la seule cause. On sait que plusieurs Hottentotes ont les grandes lèvres du vagin longues et pendantes comme le fanon du bœuf, et quelquefois découpées en festons; mais elles n'ont point ce prétendu tablier de peau qu'on leur attribuait; les femmes des Houzouânes portent vers la croupe un coussin de graisse qui ressemble à un derrière postiche. Chez les femmes malaies des îles d'Ota-

hiti, de la Société, des Marquises, des Amis, etc., les mamelles ne deviennent pas aussi longues et aussi pendantes que celles des négresses, des femmes des îles situées à l'ouest de la nouvelle Zélande. Cette longueur des mamelles, parmi ces dernières, ne résulte pas de la manière dont elles allaitent leurs enfants, mais cette molle flaccidité paraît plutôt due au grand relâchement des parties, causé par les nourritures et les climats; aussi la race malaie n'a pas la même flaccidité de texture que la race noire. Les femmes morlaques portent également de longues mamelles; plusieurs Espagnoles, au contraire, n'offrent presque pas de gorge. On assure que les Irlandaises ont des cuisses extrêmement grosses, et les femmes kamtschadales et samoïèdes ont, dit-on, les parties de la génération très larges.

Les marchands de femmes en Orient assurent qu'on ne trouve point de beautés dans les pays où il y a de mauvaises eaux et où la terre est stérile. L'usage des aliments végétaux, et la réclusion dans des harems ou sérails, leur rendent la peau plus fine et plus blanche, tandis que la nourriture animale rend les Groënlandaises extrêmement brunes.

On prétend que les plus jolies Chinoises sont

de la province de Nanking et de Nancheu sa capitale; plusieurs îles de la mer du Sud possèdent encore de belles femmes.

Dans notre Europe, les femmes du nord sont toujours blanches, blondes, grasses et fécondes; on connaît le gracieux enjouement des Parisiennes, le teint fleuri des Normandes, la vivacité petillante des Provençales, l'âme des Italiennes, l'embonpoint et la naïve simplicité des Allemandes, l'ardeur et la fierté des Espagnoles, la franche gaieté des Flamandes, le piquant des Languedociennes, l'esprit et la politesse de presque toutes les Françaises, etc. Malgré l'insalubrité de Marseille, la beauté des femmes y a de tout temps été célèbre; elles conservent un teint d'une blancheur éblouissante, des traits agréables et réguliers, des cheveux d'un noir d'ébène : un sourire gracieux, un regard enchanteur et une vivacité piquante animent leur visage; la langue provençale prend dans leur bouche une douceur infinie (1).

Il est à remarquer que, par tout pays, les femmes recherchent la vivacité et la galanterie française, qui les captivent d'ordinaire; et l'on pourrait citer des preuves que nous devons à ces qualités plusieurs avantages politiques sur les

(1) Millin, *Voyage dans le Midi de la France*.

autres nations. Le Français influe sur les femmes des autres peuples par ses modes, par ses manières, par son esprit social et par son langage; il s'adresse plutôt aux femmes qu'aux hommes, et il emporte par là plus aisément l'avantage, en profitant de l'ascendant naturel du beau sexe sur les hommes. Aussi les femmes sont en France beaucoup plus honorées qu'ailleurs; le sauvage regarde son épouse à peu près comme une bête de somme (1); chez l'Indien, ce n'est qu'un instrument passif de volupté; en Russie, elle n'est guère plus qu'une

(1) Les femmes, chez toutes les nations sauvages, sont très maltraitées et chargées des travaux les plus pénibles, tandis que les hommes ne s'occupent que de la chasse et de la guerre. Tels étaient les anciens Germains, selon Strabon, *Geogr.*, l. III., p. 114; Tacite, *De Morib. Germ.*, ch. xv. Tels sont les Californiens, Gumilla, *Orinoco illustrado;* et Venegas, *Hist. de la Californ.*, part. 1, sect. 1; les Esquimaux, d'après Curtis, *Philos.*, *trans.*, t. 64, part 2, p. 383; les Circassiens, au rapport de Chardin; les Bulgares, d'après Boscovich, *Voyage à Constantinople*, p. 93 et 164; les Hottentots selon Lacaille et Kolbe, t. I, p. 160; les habitants de Sierra-Leone, selon Keeling; les Giagues, d'après lord Kaimes, *Sketches of the History of man*, t. I, p. 187; les Patagons, suivant Falkner, *Descript. of Patagonia*, p. 125; et à la Nouvelle-Zélande, selon Forster, *Observat.*, t. V, du deuxième Voyage de Cook, p. 216, etc.

servante parmi le bas peuple ; en Angleterre, on regarde les femmes comme des enfants ; en Espagne, on les aime, mais on les tyrannise ; en France seulement elles sont reines et maîtresses, quoique exclues du trône.

Il est certain que les pays où les femmes étant libres peuvent prétendre aux mêmes droits que les hommes, dans la société, sont aussi plus policés et plus libres que les autres. L'esclavage des peuples commence presque toujours par celui des femmes, et le despotisme du prince retombe nécessairement sur les individus les plus faibles, tels que les femmes et les enfants ; aussi voyons-nous que dans tous les empires despotiques d'Europe et d'Asie, la Turquie, la Russie, la Perse, la Chine, le Mogol, Maroc, les hordes tartares, etc., les femmes y vivent toutes esclaves et sous la puissance civile de l'homme. Lorsque Pierre-le-Grand voulut civiliser la Russie, il donna de l'ascendant aux femmes, il les appela à sa cour ; il introduisit des rapports d'égards et de bienveillance entre les sexes ; il voulut que les femmes entrassent dans les sociétés, où les seuls hommes étaient jadis admis ; il établit des modes, des spectacles où le beau sexe pût être compté pour quelque chose ; il lui donna

enfin une existence sociale. Auparavant, confinées dans l'intérieur de la maison, soumises à la tutelle d'un maître brutal, achetées à prix d'argent dans le mariage, et sans leur consentement, privées de tout pouvoir, entravées dans toutes leurs volontés, les épouses n'étaient rien. Voilà ce qu'elles sont encore sous tous les empires despotiques ; l'homme reporte sur ses inférieurs le joug de l'oppression que ses tyrans lui imposent, et c'est toujours le faible qui pâtit le plus de la violence des puissants.

Les Gaulois, nos aïeux, étaient libres, puisqu'ils étaient pauvres et à demi policés ; mais ce qui le prouve mieux encore, c'est que leurs femmes possédaient les plus grandes prérogatives ; elles décidaient souvent des affaires politiques, et servaient de juges dans les querelles, d'arbitres dans les combats. L'esprit de galanterie chevaleresque de nos anciens paladins entretint cette liberté du beau sexe, et la soutint même par l'héroïsme. Dans ces temps guerriers, une maîtresse, une *dame d'honneur*, faisaient entreprendre les plus périlleuses actions. Chez les Huns, les Goths, les Germains, les Bretons et les Scandinaves, enfin chez tous ces peuples de race blanche, les femmes étaient appelées dans les conseils de la nation ; elles y

avaient voix délibérative. Parmi les républiques grecque et romaine, le beau sexe était très honoré, et l'on sait que les vestales, les matrones romaines jouissaient de la plus haute considération. Les jeux, les fêtes des anciens Grecs étaient embellis par la présence du beau sexe dans toute sa jeunesse et sa fraîcheur. Où la société est sans femmes, il n'existe plus de lien entre les hommes, plus de douceur et de charmes dans le commerce de la vie. Devant une femme, quel homme oserait être tyran? Elle seule adoucit la rudesse des mœurs et la férocité des passions. Pour asservir un peuple, il faudrait lui ôter le respect des femmes; alors n'ayant plus de confiance en elles, l'homme cherche à les dominer par la violence; il invente des lois pour les asservir, il les séquestre de la société, il les renferme, il les emprisonne; de cet esclavage naît bientôt, pour sa peine, le despotisme politique.

En effet, des hommes accoutumés dans leur propre famille à l'abus du pouvoir, portent dans toutes leurs actions civiles cet esprit de tyrannie qui devient enfin le caractère dominant du gouvernement; car tout régime politique est analogue à celui des particuliers ou des familles de chaque nation, et n'en est même

que le résultat. Il suit de là que la perte des mœurs, ôtant aux femmes l'estime des hommes, tend à les rendre esclaves et à transformer le gouvernement en despotisme ; tandis que plus les mœurs sont pures, plus les femmes sont estimées et obtiennent d'égards dans la société, et plus le gouvernement doit tendre à la liberté. Lorsque les mœurs se corrompirent dans l'ancienne Rome, la république se changea en despotisme, et les monstres de cruauté, les Tibère, les Néron, les Caligula, etc., devinrent aussi des monstres de corruption.

Les mœurs sont ainsi l'une des causes les plus puissantes qui influent sur la nature des gouvernements. L'esprit de liberté se maintient dans les lieux où les mœurs sont pures, et l'esprit de servitude est lié nécessairement avec le mépris pour les femmes. En Asie, en Turquie, on ne suppose pas qu'une femme puisse rester seule un moment avec un homme sans lui abandonner ses dernières faveurs ; voilà pourquoi on l'enferme, et pourquoi l'on devient esclave à son tour. Chez les peuples simples et sauvages, les deux sexes se baignent ensemble sans s'apercevoir de leur nudité. Les filles paraissent libres et faciles où les mœurs sont pures, comme en Suisse, en Angleterre, parmi

le peuple; et les femmes sont fidèles et attachées à leurs devoirs : aussi ces pays restent libres. En Espagne, en Italie, et dans les grandes villes d'Europe, telles que Paris, Londres, etc., les filles sont retenues et surveillées, parceque les mœurs y sont dépravées, et les femmes moins fidèles et moins exactes à leurs devoirs ; aussi ces pays ont besoin de gouvernements plus sévères et plus coercitifs, pour y maintenir l'ordre, et suppléer par la force à ce que la morale publique ne peut exécuter. On remarque d'ailleurs que les femmes les plus fécondes, les meilleures mères sont précisément les plus chastes, tandis que les personnes débauchées deviennent fort souvent stériles, ou les stériles plus débauchées.

Une autre cause contribue encore à ces différences ; car les pays où les mœurs sont chastes, sont précisément ceux où le nombre des femmes est moindre que celui des hommes ; tandis que les contrées où les mœurs sont dissolues, ont beaucoup plus de femmes que d'hommes. Or, dans ce dernier cas, la femme est obligée d'être bien moins réservée, parcequ'elle n'a pas à choisir, et l'homme exige des avances, parcequ'il se sent fort de la rareté de son sexe : mais dans les lieux où il y a moins

de femmes, il faut que l'homme se fasse distinguer et préférer; alors la femme se montre plus difficile sur le choix, à mesure que le nombre des aspirants devient plus considérable. Ainsi, plus il y aura de femmes à proportion des hommes, plus elles seront faciles: dans le cas contraire, le rapport sera inverse. Parmi les pays méridionaux, et sous la zone torride, le nombre des femmes surpasse beaucoup celui des hommes; dans les pays du Nord, et entre les zones froides, les hommes sont les plus nombreux. Dans les grandes villes, à Londres, à Paris, le nombre des femmes est proportionnellement plus considérable que dans les villages circonvoisins. Ainsi, où les mœurs sont dissolues, là le sexe abonde; où les mœurs sont chastes, là les hommes deviennent plus nombreux que les femmes.

ARTICLE II.

Rapports du nombre des sexes entre eux sur la terre.

La cause de la surabondance du nombre des femmes dans les pays chauds, et de celle des hommes dans les pays froids, dépend de deux sources principales: 1° de l'affaiblissement des hommes au Midi, et de leur vigueur dans

le Nord; 2° de l'usage de la polygamie et de celui de la monogamie.

Il est certain que les hommes robustes et d'une constitution mâle engendrent communément plus de garçons que de filles, parce-qu'ils contribuent davantage à la formation du nouvel être, surtout lorsque la femme présente moins de vigueur. Il suit de là que les hommes du Nord, étant d'une complexion bien plus robuste que ceux du Midi, doivent influer davantage qu'eux sur les produits de la génération. Sous la zone torride, les hommes sont efféminés par la chaleur; ils montrent une voix grêle, peu de barbe et de poils, des muscles faibles, des épaules et une poitrine affaissées, des hanches un peu larges, comme les femmes; ils influent donc peu sur les produits de la génération. Une autre cause concourt à une plus grande multiplication des femmes dans les pays chauds; c'est que la chaleur augmente l'amour chez elles, et le diminue chez les hommes; aussi on a remarqué depuis long-temps que les femmes étaient plus amoureuses en été, et les hommes en hiver. Or le plus amoureux, toutes conditions égales d'ailleurs, a le plus d'influence dans la reproduction. Ainsi les hommes étant vigoureux au Nord, et pendant l'hiver,

produisent plus de mâles; le contraire a lieu chez les femmes, en été et dans les pays chauds.

Mais la polygamie maintient nécessairement la polygamie, comme on en voit des exemples parmi les animaux; car il se produit plus de brebis, de chèvres et de génisses que de taureaux, de boucs et de béliers. Chez les oiseaux polygames, comme les poules, les femelles naissent en plus grand nombre que dans les espèces monogames (1). Un homme livré à plusieurs femmes s'affaiblit par des jouissances multipliées, tandis que l'épouse qui ne possède, pour ainsi parler, qu'un quart ou un tiers d'homme, doit dominer dans l'acte de la génération. Il en résulte qu'elle fournit davantage de son sexe dans la propagation, et produit plus de femelles que de mâles. C'est en effet ce qui arrive généralement dans les unions où le mari est relativement plus faible (2). Forster cite plusieurs exemples de ces faits parmi les diverses nations polygames qu'il a visitées (3), et l'on sait que les hommes de

(1) Willughby, *Ornithol.*, pag. 13; et Harvey, *De generatione animalium*, p. 84.

(2) *Voy.* aussi Hippocrate, *De genitura*, lib.

(3) *Observations sur l'espèce humaine*, dans le second Voyage de Cook, in-4°, t. V, p. 355.

complexion lymphatique produisent moins d'enfants mâles que de filles.

Au contraire, lorsque des peuples simples vivent presque sans guerres, sans émigrations, sans des métiers pénibles, sans la marine et le commerce, qui enlèvent tant d'hommes, alors la surabondance des mâles, ordinaire parmi les monogames, surtout dans les climats froids, doit s'augmenter indéfiniment. Il en résulte à la fin trop peu de femmes à proportion des hommes, et la polyandrie s'établit, comme chez les Thibétains, les habitants du Boutan et du royaume de Népaul, au centre de l'Asie, et à Ceylan, ou chez quelques sauvages du nord de l'Amérique (1); les anciens Bretons, au rapport de César (2), se contentaient d'une femme pour plusieurs hommes; les naïres de Calecut n'ont souvent que quelques femmes qu'ils se partagent entre eux. Dans les montagnes des Gates, aux Indes orientales, plusieurs tribus de pasteurs prennent une seule femme entre plusieurs maris. Le nombre des hommes est surabondant aujourd'hui aux États-

(1) Les Iroquois Tsonnontouans ont une femme appartenante à deux hommes, suivant Lafiteau, *Mœurs des sauvages américains*. Paris, 1624, in-4°, t. I, p. 477.

(2) *De Bell. gallic.*, lib. V.

Unis (1), et même à la Nouvelle-Espagne (2); car il y a quatre-vingt-quinze femmes pour cent hommes. Au reste, les Européens qui passent dans ces nouvelles contrées augmentent cette surabondance, qui existe naturellement parmi les Indiens de la Puebla, de la Nouvelle-Valladolid, etc., sans que la polyandrie soit cependant établie en principe parmi eux.

Il n'est pas généralement vrai que les peuples, même polygames, soient tous jaloux de leurs femmes, comme on l'a prétendu; car il est injuste d'exiger des femmes la fidélité lorsqu'on ne la garde pas pour elles; il est vrai que la faute n'a pas des suites égales et de semblables résultats pour la société dans l'un et l'autre sexe. Cependant l'on voit, en Italie, les *sigisbés*, et, en Espagne, les *cortéjos*, remplacer quelquefois le mari sans qu'il ait droit de s'en plaindre. L'on a plusieurs exemples de nations chez lesquelles les maris sont fort commodes; je parle de peuples des Indes et d'Afrique (3). On en a vu aussi chez des Tar-

(1) Samuel Blodget, *Statistical manuel for the United States*. Philad., 1806, in-8°, p. 75.

(2) Humboldt, *Essai polit.*, t. I, p. 137.

(3) *Voy.* Ludov. Cadamosto, *Navigat.*, c. 95; Pietro della

tares (1), et anciennement en Écosse et en Angleterre (2). Aujourd'hui à Owhyhée, aux îles Sandwich, les maris livrent leurs femmes aux navigateurs pour peu de chose ; les mères proposent leurs filles ; les enfants de différents sexes vont pêle-mêle, en sorte que les mœurs sont dépravées dès la plus tendre jeunesse. Il en était surtout ainsi, comme on sait, à l'île d'Otahiti, surnommée la moderne Cythère, parmi les îles de l'océan Pacifique; mais depuis que des missionnaires anglais en ont converti les habitants à la religion chrétienne, toute dissolution des mœurs a disparu, et avec elle la polygamie, le meurtre ou l'abandon des enfants.

Les lois sont singulières au sujet du devoir conjugal en certains pays. Il faut des signes de virginité, la première nuit des noces, parmi la plupart des peuples d'Asie et d'Afrique. On sait que les lois de Moïse, au *Deutéronome*, c. XXII, s'expliquent nettement à ce sujet ; aussi les

Valle, part. 3, *epist.* 7 ; Marco Paulo Veneto, lib. II, ch. XXXVIII ; Dampier, *Voyages*, t. II, p. 71 ; Ludov. di Barthema, part. 2, ch. XI.

(1) Busquebius, *epist.* 3.

(2) Buchanan, *Rer. scoticar.*, lib. 4 ; Polydor. Vergilius, *Hist. anglic.*, lib. 10 ; et Sueton., *in Caligula*, ch. XL, etc.

Juifs retiennent-ils la coutume d'exiger des draps ensanglantés de leurs nouvelles épouses, même en Allemagne encore (1). Les Espagnols avaient reçu le même usage (2). C'est un devoir indispensable chez les Turcs, les Égyptiens (3), les Marocains et les autres Africains (4). Les Persans (5), les Arabes, selon Niebuhr; les Asiatiques, d'après Sonnerat, Legentil et une foule d'autres voyageurs, ne manquent jamais à cet usage. Au Darfour, en Nubie, on prend un bon moyen pour cela, car on coud le vagin aux petites filles, à l'exception d'une petite ouverture pour les évacuations naturelles; et à l'époque du mariage l'on est obligé de séparer avec le bistouri les lèvres soudées. Ailleurs on se contente de leur mettre un anneau qui saisit les deux lèvres (6). Chez les Circassiens, les filles portent une ceinture ou un corset de cuir

(1) Valisneri, *Galer. di Minerv.*, t. III, p. 413, et Schlichting.

(2) Ranchin, *De morbis virgin.*, p. 358; Joubert, *Err. popul.*, liv. V, ch. IV.

(3) Perry, *Travels*, p. 250.

(4) Saint-Olon, *Voyage à Maroc*, p. 86; Lemaire, *Voyage*, p. 152; et au fleuve Gambie, *Recueil de voy.*, tom. VII.

(5) Chardin, t. VII, p. 164.

(6) Pierre de Saintré, *Voyage en Guinée*, t. I.

bien cousu, et que le mari seul a droit de découdre avec un poignard tranchant. Les Cosaques, selon Lambert (1), les Russes et les Sibériens, au rapport de Chappe, ont encore la coutume d'exiger des preuves sanglantes de défloration, comme les Grecs de l'Archipel, suivant Sonnini. Mais, pour ne pas se trouver en défaut, les filles ont inventé un moyen de paraître toujours assez vierges, et une petite vessie pleine de sang se crève constamment à propos, dit-on.

La monogamie au contraire, étant en usage dans les pays froids, où les hommes sont naturellement plus vigoureux que les femmes, ceux-ci produiront plus de garçons. La monogamie nécessite ainsi la continuité de la monogamie. Par une autre considération, c'est que le rapport du nombre entre les sexes varie encore suivant l'état des mœurs ; en effet, dans les lieux où elles sont dépravées, les hommes s'affaiblissent, et la quantité des femmes augmente ; le rapport est inverse dans les pays où les mœurs restent pures, puisque les hommes y conservent toute leur vigueur. Ainsi, dans les contrées du Nord, et les lieux habités par des

(1) *Rec. de voyages au nord*, t. 2, pag. 284.

hommes pauvres et chastes, comme dans les montagnes de l'Écosse, de la Suisse, des Alpes, en Suède, en Danemarck, en Russie et dans les démocraties, le nombre des mâles surpasse celui des femelles d'un quinzième, d'un quatorzième, et même d'un douzième. A mesure que les climats deviennent plus chauds, plus riches, plus soumis à l'esclavage, et que leurs habitants montrent des mœurs plus dépravées, la proportion n'est plus que d'un dix-septième, d'un vingtième, et moindre encore. Enfin le nombre de chaque sexe est à peu près égal dans la France méridionale, l'Italie, l'Espagne, et surtout dans les grandes villes, parceque les mœurs y étant moins pures que dans les campagnes et les lieux froids, le nombre des femmes y augmente. A Paris et à Londres, il y a plus de femmes que d'hommes; c'est le contraire dans les campagnes éloignées des grandes villes. Les paysans produisent plus de garçons; les citadins engendrent surtout des filles. La polygamie s'introduit souvent par le fait dans les cités très populeuses; mais la monogamie se maintient dans les chaumières par la pureté des mœurs.

Sous les climats chauds, il faut donc que les hommes prennent plusieurs femmes à la fois,

puisqu'elles sont surabondantes, comme nous le montrerons plus loin. Au Bénin, au Mexique, on a vu des hommes réunir plus de cent femmes quelquefois; aux îles Maldives, on ne doit pas en avoir plus de trois en même temps (1). Parmi les sauvages d'Amérique, plusieurs chefs se faisaient gloire de prendre beaucoup de femmes, surtout dans les prisonnières de guerre.

Si plusieurs femmes doivent appartenir à un seul homme dans ces contrées, une seule femme au Nord devrait avoir plusieurs maris, si le maintien de l'ordre social et le droit de paternité ne s'opposaient pas à cet arrangement; car qui remplirait les devoirs de père, lorsque personne ne serait sûr de l'être réellement? Celle-là pourrait-elle être respectée et obéie dans la famille, qui deviendrait tour à tour la possession de plusieurs?

Le Thibet étant un pays montueux et très froid, il doit produire naturellement plus de mâles que de femelles; son isolement des autres nations par des chaînes énormes de montagnes, l'esprit pacifique et sédentaire que la religion inspire à ses peuples, et le défaut de commerce,

(1) Franç. Pyrard, *Voyages*, part. 1, ch. XII.

ne font aucune consommation d'hommes, comme il s'en fait parmi les peuples belliqueux, marins, commerçants et entreprenants de l'Europe. La surabondance des hommes s'augmenterait donc excessivement au Thibet, si la sagesse des législateurs n'y avait pas opposé quelque remède. Ainsi le gouvernement théocratique de cette contrée est entièrement composé d'hommes consacrés au célibat, et le pays est couvert de monastères d'hommes. Cependant la coutume de donner une seule femme à plusieurs maris, en choisissant de préférence ceux d'une même famille ou des frères (1), doit augmenter le nombre des mâles dans les produits de la génération, parce-que ce dernier sexe y exerce plus d'influence. Une autre raison, rapportée par le voyageur Turner (2), c'est que la contrée étant très

(1) Dans les Nilghemis, ou montagnes bleues, au nord de l'Indostan, lieux froids et élevés, il y a une classe de pasteurs nommés les *Todevis;* plusieurs frères, fussent-ils dix, ne prennent qu'une seule femme en commun; celle-ci, bien servie et honorée, choisit à son gré son compagnon de table et de lit. Les hommes sont robustes, avec des traits grossiers; un nez aquilin et le teint des Européens. Les femmes des Newars peuvent prendre autant de maris qu'il leur plaît. John Davy a vu le même usage à Ceylan.

(2) *Ambass. au Tibet*, t. II, pag. 147, trad. fr.

stérile, cette polyandrie, ou ce mariage d'une seule femme avec plusieurs époux, en nombre illimité, peuple très peu, et prévient ainsi la naissance d'une foule d'enfants que la disette de ces régions exposerait à périr, comme on en voit tant de terribles exemples en Chine, où les parents sont souvent obligés d'abandonner leurs fils à la merci de la fortune et aux horreurs de l'indigence.

Remarquons à cette occasion que la polygamie est au contraire heureusement instituée dans les climats chauds, parceque l'abondance de leurs productions permet d'élever, presque sans dépense, un grand nombre d'enfants.

Si les femmes sont nécessairement esclaves quand plusieurs d'entre elles appartiennent à un seul mari, la conséquence doit être inverse au Thibet. Turner rapporte en effet « qu'une » Thibétaine est aussi jalouse de ses droits » d'épouse qu'un despote indien peut l'être » des belles qui peuplent son *zennana* (ou *harem*). » Si les hommes y sont en quelque façon esclaves de la femme, le mariage doit peu leur plaire; aussi le même voyageur convient que ce joug leur paraît odieux. Comment la jalousie et les haines envenimées par les pré-

férences ou par la seule idée du partage d'un cœur ne troubleraient-elles pas les familles par des discordes domestiques? Quelle existence de se trouver perpétuellement en concurrence avec des rivaux, et de n'avoir qu'une cinquième ou une sixième part dans le cœur d'une épouse? Comment estimer celle qui cherche des jouissances illimitées dans les bras de plusieurs époux? La femme esclave gémit dans le harem d'un sultan impérieux qui veut forcer les hommages de son cœur, sans daigner le conquérir, et qui ne voit que de vils instruments de volupté dans les compagnes de son existence; mais combien sera plus malheureux encore l'homme soumis aux honteux caprices d'une Messaline? L'empire tout-puissant de l'habitude a dû affaiblir une partie de ces graves inconvénients; le caractère froid et timide des Tubétains, l'ascendant d'une religion vénérée, ont pu seuls maintenir la polyandrie; coutume contraire au but de la nature, en ce qu'elle s'oppose à la multiplication de l'espèce, et usurpe l'autorité de l'homme pour l'accorder à la femme.

Il suit des différences de nombre entre les sexes, que beaucoup d'hommes n'étant pas pourvus d'une épouse, dans les froides régions

du Nord, doivent tenir moins à la société, à la patrie, être plus portés à entreprendre des voyages, des migrations, à former des colonies lointaines, à refluer, les armes à la main, dans les contrées méridionales, à devenir enfin plus audacieux et plus guerriers que les autres peuples; tout ceci est conforme à ce que l'histoire nous apprend des peuples du Nord. Ils ont de tout temps descendu de leurs retraites glacées dans les régions plus prospères du Midi. Ne tenant presque à aucune famille, étant robustes et n'ayant rien à perdre, puisqu'ils ne possèdent rien, ils vont chercher des femmes, du pain, et le repos dans les lieux qui présentent ces avantages. L'habitant de la Torride au contraire est chargé dès son jeune âge d'une nombreuse famille et du soin de plusieurs épouses; son affaiblissement corporel lui enlève la volonté et le pouvoir d'exécuter de semblables entreprises, et lui impose le besoin d'être sédentaire.

Nous devons encore attribuer l'établissement du duel, chez les habitants du Nord, à la monogamie; car les Tartares mongols, les Turcs, les Asiatiques, et tous les peuples polygames, dans les pays septentrionaux même, ne suivent point cette coutume cruelle parcequ'ils ont

beaucoup de femmes. En effet, la plus grande source des querelles particulières entre les hommes vient de leur concurrence pour une seule femme ; ce qui n'a pas lieu dans les nations polygames. Les animaux se combattent aussi entre eux à l'époque du rut, pour jouir de leurs femelles ; tels sont les chiens, les loups, les cerfs, les taureaux, les coqs, les cailles, etc. Aussi l'usage du duel émane des peuples monogames du Nord, parceque le nombre des hommes y surpassant celui des femmes, la concurrence a de tout temps engendré des querelles pour la jouissance. Quoique le duel ait encore l'honneur pour objet, c'est parceque l'honneur est un titre en amour pour obtenir la préférence sur ses rivaux ; car quelle femme peut aimer quiconque ne craint pas le déshonneur (1) ? Cette idée est même dans

(1) L'usage des duels ou de la monomachie, si commun parmi les peuples de l'Europe moderne, est presque inconnu aux autres nations. C'est à tort néanmoins qu'on en attribue l'origine aux seuls barbares du Nord, dans leurs irruptions au moyen âge ; on en voit un exemple dans *l'Iliade* entre Ménélas et Pâris, comme dans l'*Écriture* entre David et Goliath. Les Ibériens le connaissaient (Titus Livius, *Annal.*, XXVIII ; et Plutarque, *Vita Scipionis*). C'est ainsi que Corbis et Orsua, princes espagnols, se battirent pour obtenir le trône, comme on vit depuis des duels entre

l'ordre naturel. Il est certain que la nature ayant pour but la perfection des espèces, elle

Edmond, roi d'Angleterre, et Canut, roi de Danemarck, selon Polydore Virgile (*Hist. Angl.*, lib. VII), et entre Hunding et Rohé, rois danois (Crantz, *Descript. Daniæ*, lib. I, cap. XXI). Les Mantinéens ne sont pas les inventeurs du duel, comme on l'a soutenu (Alciat, *De singulari certamine*, cap. II). Il exista de tout temps chez les Espagnols (Mariana, *Hist. hisp.*, tit. IV, part. 7), chez les Danois (Saxo Grammatic., lib. V), parmi les Germains (Lambert Schafnaburg. *Hist.*), chez les Lombards (*Lex longob.*, tit. *de homicid., et qualiter se quisque defend. debet*), chez les Francs surtout (Guido Papæ, *Decis.*, 191; Hotoman, liv. III, *Observ.*, ch. XV; Charondas, *Decis.*, 607); aussi Gontran, petit-fils de Clovis, permit les duels (Gregor. Turon., *Hist.*, lib. X, cap. X); et la loi gombette ou de Gondebaud, roi des Bourguignons, l'autorisa en 501, comme étant la vraie manifestation du jugement de Dieu. Charlemagne introduisit le combat en place du serment dans les causes criminelles (*Capitulaires*, tit. 54), ensuite dans les causes civiles (Lib. V, *Leg. franc.*, tit. IV). L'empereur d'Allemagne Othon IV établit la même loi, l'an 988, dans la Romagne (*Leg. antiquæ* et *L. ult.*, lib. II; *leg. lomb.*, tit. 54), usage qui s'étendit également en Moscovie selon Olaüs Magn. (*Gent. sept.*, lib. I, cap. X), et chez les Suédois, Norwégiens, etc.

Aucune loi n'autorisa le duel chez les Romains; il est inconnu dans toute l'Asie, aux Indes, chez les nègres, et chez les sauvages d'Amérique, etc. Parmi les Japonais, l'homme outragé se fend le ventre d'un coup de couteau, et l'honneur exige que l'adversaire en fasse autant. Les Turcs même nous qualifient de barbares dans les duels; les Druses du Liban

a, pour ainsi dire, semé des germes de discorde dans le champ de l'amour, afin que les individus faibles fussent écartés, et que les plus forts fussent préférés. Aussi la plupart des animaux en rut se battent entre eux, de même que de jeunes rivaux qui poursuivent la même beauté. Il est dans le cœur de la femme, comme dans celui des femelles d'animaux, de préférer les mâles les plus vigoureux et les plus courageux, soit qu'ils promettent plus de plaisirs, soit qu'ils deviennent pour un être délicat des appuis plus solides et des secours plus puissants.

La nature, si sage dans ses plans, dédommage la femme, à qui elle enlève la beauté, la fécondité avec les années, par le don de l'es-

montrent cependant cette coutume, selon Niebuhr (*Descript. d'Arab.*, p. 350). On comprend que le duel dut être en vain prohibé entre de nobles guerriers par les plus sages des rois (par saint Louis, selon Savaron, *Traité contre les duels*, etc., Paris, 1614; par Henri IV, en 1609; surtout par Louis XIII, par Louis XIV, en 1643 et 1679, etc). Il n'en est pas moins certain que l'opinion maintient cette coutume, d'ailleurs si barbare et absurde dans ses effets; mais le point d'honneur et l'idée de la bravoure qui s'y associe éternisent cette horrible jurisprudence de l'épée comme une action vaillante (Pasquier, *Recherch.*, liv. IV, ch. I.). La noblesse surtout ne reconnaissait pas d'autre règle de justice en France.

prit. Je ne sais si toute femme, passé le temps critique, ne devient pas plus spirituelle ou plus raisonnable que les hommes de pareil âge. La longue direction de la jeunesse, l'étude du cœur humain et de la société, donnent alors à la femme ce tact fin, cette science des convenances, cette habileté d'aperçus que nul homme ne peut atteindre comme elle, parcequ'il n'a pas observé les choses sous les mêmes rapports. De tout temps, chez tous les peuples, les femmes âgées ont mérité la vénération des hommes; et parmi les pays même où elles sont esclaves, comme dans la Turquie, en Perse, aux Indes, les mères de famille reprennent l'ascendant que leur donnent leur pénétration et leur longue expérience. Habituées par l'étude de la société à la connaissance du cœur humain, elles savent le gouverner, le tourner à leur fantaisie; aussi les prenait-on jadis pour juges dans les différends; et comme l'âge emporte leurs amours, elles se laissent moins gagner par les avantages de la jeunesse et de la beauté. Ces peuples simples, trouvant tant d'habileté dans les femmes âgées, leur ont souvent attribué un caractère divin; et puisque leurs prédictions des événements futurs étaient souvent justifiées par l'expérience qu'elles

avaient acquise, les hommes ne balancèrent pas à les croire inspirées par les dieux ou les démons. C'est pour cela qu'elles ont joué dans toutes les religions anciennes un si grand rôle. Elles rendaient jadis des oracles chez les Germains, comme chez les Hébreux, les Grecs et les Romains. Les sibylles, les pythonisses, les sorcières (*sagæ*), les magiciennes, les prêtresses, étaient de vieilles femmes, savantes dans l'art de manier les âmes simples, de les maîtriser par la crainte et l'espérance, éternels mobiles de l'esprit humain. Aujourd'hui même, chez nos bons villageois, les femmes âgées ont souvent encore plus de poids dans les affaires de la vie que les hommes; elles influent sur l'esprit de l'enfance par leurs contes et leurs histoires; et en quelques lieux on les prend maintes fois pour des sorcières, de même qu'on redoutait jadis les savants plus habiles que le vulgaire comme autant d'enchanteurs et de magiciens.

Une autre cause augmentait ces opinions. Comme les femmes ont des nerfs très mobiles, et que leurs affections hystériques s'accroissent souvent après la cessation du flux menstruel, les symptômes extraordinaires et les convulsions de cette maladie ont persuadé aux esprits

vulgaires que ces femmes étaient ensorcelées ou possédées du diable. Il ne faut que ce renom pour qu'on s'imagine qu'elles font des miracles; et l'on sent quel prodigieux ascendant ces femmes doivent obtenir sur la foule des esprits faibles. Voilà pourquoi l'on trouve encore tant de diseuses de bonne aventure, de tireuses de cartes, etc., et tant de gens qui vont les consulter, même dans les villes les plus renommées par l'instruction et les connaissances de leurs habitants.

C'est surtout parmi les nations polaires rabougries par l'excès de la froidure, telles que les Lapons, les Samoïèdes, les Jukagres, les Tschutchis, les Koriaques nomades, les Jakutes, etc., qu'on observe chez les femmes la plus singulière disposition aux affections spasmodiques (1). Les Lapones sont très rarement réglées (2), comme Hippocrate le disait des femmes scythes de son temps; les femmes samoïèdes, quoique menstruées, même très jeunes, le sont peu abondamment (3). Elles ont la fibre très excitable; le moindre attou-

(1) Pennant, *Arctic Zoology*, t. I, p. 79.

(2) Van Swieten, *Comm. in Boerhaav.*, t. IV, p. 395, d'après Linné.

(3) Klingstædt, *Mém. sur les Samoïèd.*, p. 43.

chement inopiné, un bruit subtil et inattendu, le mouvement d'une feuille, suffisent pour ébranler le système nerveux de ces femmes et de celles des Tongouses, des Burættes, des Jakoutes, des Kamtschadales, des peuplades répandues dans les contrées de l'Oby et du Jéniséa (1). Les odeurs fétides d'empyreume, comme des cheveux brûlés, sont souvent nécessaires pour rétablir le calme de leurs fibres minces, mobiles et tendues. Il résulte de cette constitution la plus grande propension aux vapeurs, aux croyances superstitieuses de sortiléges, de magie, etc. Aussi ces opinions sont-elles généralement répandues chez le sexe féminin dans ces régions, et donnent-elles naissance aux pratiques les plus absurdes, auxquelles se joignent des idées religieuses très peu épurées. La rigueur du froid, le défaut de nourritures suffisantes, les frayeurs de la vie sauvage paraissent être les causes de cet état nerveux, dont la violence s'accroît surtout à l'époque des règles chez les filles. Pallas (2) nous apprend que les sorciers ou

(1) Pallas, *Voyages,* passim., et Chret. Gott. Heyne, *Dissert. dans les Comment. de Gœtting.*, 1778-79, tom. I, in-4°.

(2) *Voyages*, t. V, p. 195.

les prêtres schamans et lamas de ces nations prétendent guérir cette sorte de folie par la jouissance de ces filles, qu'ils s'arrogent.

Parmi cette famille nombreuse de peuples malais qui, de la presqu'île de Malaca, paraissent s'être disséminés dans toutes les îles du vaste Océan et de la mer Pacifique, depuis Madagascar, les îles de la Sonde, les Philippines, jusqu'à la Nouvelle-Zélande, aux îles Marquises, à Sandwich, etc., les figures et les mœurs présentent, chez les femmes, plusieurs variétés. L'influence de la nourriture est surtout très remarquable; ainsi les femmes des chefs sont de plus haute taille, ont plus d'embonpoint et de régularité dans les traits, à Otahiti et dans les autres îles de la mer du Sud, que les femmes du peuple, qui d'ailleurs se livrent presque généralement très jeunes à tous les débordements de la prostitution (1). On remarque aussi que la tendresse maternelle diminue toujours en raison de cet abandon moral; car les femmes d'Otahiti, qui avaient des enfants d'un homme d'une caste inférieure à la leur, pratiquaient l'infanticide sur leur

(1) Hawkesworth, *Collection de voyag.*, 1774, in-4°, tom. II, p. 448; et Forster fils, dans le deuxième *Voyage de Cook*, 1778, in-4°, tom. I, p. 309.

fruit sans aucun remords de conscience (1). À Formose, la grande population a fait établir une loi cruelle, sans nuire aux plaisirs, qui passent sans cesse avant tout chez ces peuples : aucune femme ne doit produire d'enfants avant l'âge de trente-cinq ans ; et lorsqu'elle devient enceinte, les prêtresses viennent lui fouler le ventre pour la faire avorter (2). A la Nouvelle-Hollande, si une femme accouche de deux enfants, le plus faible ou la femelle est sacrifiée ; on l'écrase sous des pierres, et l'on agit de même pour des enfants qu'on ne peut nourrir, ou emmener dans des courses lointaines, ou qui perdent leur mère. Cette barbarie, il est vrai, résulte de l'extrême misère de ces sauvages (3) : telle est aussi l'exposition des enfants si fréquente chez les Chinois, et les avortements factices des Japonaises (4).

En général les peuples malais, jaloux et féroces dans leurs amours, sont extrêmement voluptueux ; on voit, à Amboine, des vieillards

(1) *Bibl. britann.*, tom. XVI, p. 367, relat. des missionn.

(2) *Annal. des voyag.*, tom. VIII, p. 354.

(3) Collins, *Trav. New-Holland.*, append., n° XI ; Péron, *Voyag.*, tom. I, p. 468.

(4) Gemelli Carreri, *Voyag.*, tom. V, p. 323.

décrépits répudier leurs vieilles compagnes pour convoler dans les bras de jeunes tendrons. Il y a même des pays où les pères ne se font pas scrupule d'abuser de leurs filles, prétendant que celui qui plante un arbre a bien le droit d'en goûter les fruits.

ARTICLE III.

Des difformités naturelles observées chez la femme dans les races nègres.

On a long-temps parlé d'une singulière production des organes sexuels de plusieurs Hottentotes, et on la comparait à un tablier de peau; mais comme il existe d'autres particularités fort curieuses dans l'organisation des individus de cette race, nous en allons exposer l'histoire détaillée, d'après l'une de ces femmes que Paris a vue long-temps vivante.

Ces singularités, au reste, ne paraissent point générales chez toutes les Hottentotes, ni surtout parmi celles qui vivent dans une sorte de civilisation imparfaite au voisinage des Hollandais du Cap; c'est pourquoi Barrow et d'autres voyageurs ont nié l'existence de ces particularités dans la conformation des femmes de ces peuplades: mais c'est principalement chez

les tribus sauvages les plus misérables et les plus farouches, ou chez les *Boschismans*, race féroce et indomptée, vivant sans règle, sans habitation, sans famille, parmi les rochers ou les buissons, subsistant de rapines et de violences, marchant nue, attaquant de nuit, ne connaissant ni loi ni frein; c'est, disons-nous, parmi ces êtres dégradés, que l'on chasse comme des bêtes fauves, et qui lancent des flèches empoisonnées, qu'il faut chercher ces étranges particularités de structure.

Les traits de l'organisation de la tête et des autres parties du corps qui rapprochent ces Hottentots boschismans de la famille des singes, et quelques analogies de mœurs et d'habitudes communes à la race nègre et aux mammifères quadrumanes, avaient déjà été indiqués par Linnæus dans sa dissertation intitulée *Anthropomorpha*, par P. Camper dans sa Dissertation sur les traits du visage, et par d'autres auteurs (1); c'est pourquoi nous ne

(1) « La femme hottentote avait, dit le célèbre Cuvier, une figure d'apparence brutale, des mouvements brusques et capricieux, rappelant ceux du singe; des lèvres épaisses qu'elle faisait saillir monstrueusement comme l'orang-outang; sa physionomie rebutante tenait du nègre par la saillie des mâchoires, l'obliquité des dents incisives, la

devons nous occuper ici que de la cause particulière de la conformation de ces femmes *boschismanes*, dont nous avons eu sous les yeux un individu, pour ainsi dire apprivoisé en Europe.

brièveté et le reculement du menton; elle tenait aussi du Mongol par l'énorme grosseur des pommettes, par l'aplatissement de la base du nez, de la partie du front et des arcades sourcilières; par les fentes étroites des yeux, mais non placées obliquement. Les cheveux étaient noirs et laineux, l'œil vif et noir, le teint fort basané, l'oreille petite, analogue à celle de plusieurs singes par son petit tragus, et son bord externe presque effacé; l'aréole du mamelon était noirâtre, large, sillonné de rides en rayons; le sein était pendant; les poils du pubis étaient clair-semés et laineux, etc. Nulle tête humaine n'était plus semblable à celle du singe que la sienne. Le trou occipital était plus ample et le cerveau plus rapetissé que dans les autres têtes humaines. » Voyez les *Mémoires du Muséum d'hist. natur.*, tom. I, etc.

Les Gallas de Bruce ont bien une petite taille, la couleur brune, la figure affreuse, des mœurs féroces, qui les rapprochent des Boschismans, mais ils portent des cheveux longs; tels furent peut-être aussi les Ethiopiens sauvages d'Agatharcide et d'Hérodote, sur lesquels il nous reste trop peu de renseignements.

Les anciens Egyptiens n'appartenaient pas à la race cushite ou nègre, à poils laineux, comme l'ont cru Bruce, Blumenbach, etc.; car les crânes de momies sont loin d'avoir cette forme déprimée et comprimée qui fait l'éternelle infériorité des races nègres.



Hottentote Boschiman.

Des loupes graisseuses du coccyx de quelques Hottentotes.

Levaillant, qui a vu le premier, à ce qu'il paraît, les Hottentotes de la tribu des Houzouânas, chargées, ou, si l'on veut, parées de ces singuliers coussins graisseux situés au-dessus de chaque fesse, a remarqué qu'ils vibraient avec une sorte de trémoussement, toutes les fois que l'individu s'agitait; il a vu les petits Hottentots s'établir, se cramponner sur ces proéminences, sans que la mère ait besoin de les tenir (1). Les loupes coccygiennes de la Hottentote Sarah éprouvaient un pareil tremblotement. Cette femme, qui avait appris un peu la langue hollandaise, déclarait que ces proéminences s'étaient développées surtout après avoir eu des enfants; elle en avait eu deux de l'homme auquel elle s'était mariée; elle paraissait âgée de vingt-huit ans environ. Dans leur grande jeunesse, les filles non plus que les hommes, dont le tissu cellulaire est plus ferme, n'ont pas ces sortes de loupes, au moins avec un développement aussi monstrueux. Mais en général dans la race

(1) Levaillant, *Voyage* 2ᵉ, p. 207 et suiv. t. II, in-4°.

hottentote, la partie inférieure du dos acquiert, avec l'âge, plus d'accroissement, ou se renfle, comme l'a remarqué Levaillant.

On a trouvé, au-dessus des muscles grands fessiers de cette Hottentote, d'énormes paquets d'une graisse presque liquide, ou diffluente et tremblante comme de la gelée. Cette graisse était contenue, comme un lard mou, entre les lames fort écartées du tissu cellulaire ou lamelleux sous-cutané de ces parties, et s'étendait mollement autour des hanches, dont elle augmentait l'ampleur apparente. Les mamelles longues et pendantes de cette Hottentote, comme de la plupart des négresses, contenaient pareillement une abondante quantité de la même graisse, presque fluide.

Nous pouvons facilement, ce nous semble, expliquer la formation de ces loupes graisseuses et leur situation chez la plupart des femmes sauvages de l'Afrique australe. Qu'on se représente ces boschismanes toujours nues dans leur *kraal* ou attroupement, accroupies tout le jour à un soleil ardent, presque à la manière des babouins, des mandrills, des magots et autres singes à fesses nues et calleuses, du même pays. La grande chaleur du climat tenant fluide la graisse qui se dépose dans les aréoles

du tissu cellulaire sous-cutané fera descendre et amasser celle-ci dans la partie la plus déclive de cet individu accroupi; ce sera donc vers le coccyx : de même la graisse des parties antérieures de la poitrine s'écoulera dans le tissu celluleux des mamelles comme dans deux bissacs. Les femmes ayant surtout un tissu moins dense et moins solide que les hommes, ou que les jeunes gens, dans lesquels les organes jouissent encore de toute l'énergie de leurs propriétés contractiles, seront plus exposées à ces collections graisseuses que les individus mâles, qui d'ailleurs prennent plus d'exercice que n'en font ces Hottentotes sédentaires dans les soins de la maternité.

De petites loupes graisseuses s'observent pareillement dans le tissu celluleux sous-cutané des fesses nues et calleuses des mandrills, des papions et des babouins femelles, quoique en moindre quantité que chez les femmes houzouânasses et boschismanes. Chez divers quadrupèdes et oiseaux, la graisse se dépose vers le croupion ou sur le sacrum; elle descend abondamment, comme on sait, jusque dans la queue des moutons de Barbarie ou d'Afrique en général; et cette queue devient parfois si volumineuse, qu'elle a besoin alors d'être

supportée par un petit chariot, chez ces animaux domestiques. Une telle collection de matière sébacée ne peut être due qu'à cet écoulement de suif fondu de l'animal, sous un climat brûlant.

Les autres animaux qui présentent au soleil des parties où le tissu cellulaire peut se gonfler, se dilater avec moins d'efforts par la chaleur, reçoivent de semblables dépôts de suif. Ainsi les bosses des chameaux, des dromadaires, sont le résultat de pareilles collections sébacées, de stéatômes naturels sur leur dos, et non pas le produit des longs frottements dûs à la charge continuelle que portent ces chameaux et ces dromadaires, ainsi que le soutenait Buffon. Le zébu ne devrait pas, en effet, sa bosse humérale à une pareille cause, puisqu'il ne porte pas de fardeaux, et vit même la plupart du temps sauvage, de toute antiquité.

De la structure particulière des organes sexuels des Hottentotes boschismanes, et recherche des causes de cette conformation.

Les premiers voyageurs qui revinrent du cap de Bonne-Espérance, et surtout Kolbe, décrivirent complaisamment un prétendu tablier de peau qui, selon eux, descendant du pubis des Hottentotes, voilait les organes que la pudeur

doit dérober aux regards. On lit encore jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle, des auteurs qui répètent la même erreur, tandis que des voyageurs plus récents ont nié que ces femmes fussent autrement conformées, à cet égard, que celles d'Europe. Cependant le médecin Wilhelm Ten Rhyne (1), avait assez bien examiné la conformation des Hottentotes dès le XVII[e] siècle; il montra que ce prétendu tablier n'était qu'un prolongement des nymphes; mais il crut que ce prolongement était artificiel, parcequ'il avait observé quelques unes de ces nymphes digitées ou comme festonnées. Joseph Banks, qui fit dessiner au Cap, d'après nature, ces organes dans une Hottentote, les regarda comme des grandes lèvres prolongées de six pouces et demi; telle fut aussi l'opinion de Levaillant, qui figura ces lèvres alongées de six à neuf pouces dans une Hottentote, et artificiellement comme il le présume. Cette opinion prévalut sur celle de Querhoent et du capitaine Cook, qui avaient reconnu des nymphes plutôt que des grandes lèvres. Enfin Péron et M. Lesueur dessinèrent les organes sexuels d'une jeune

(1) *De promontorio Bonæ Spei*, ch. x, p. 33; Schaffouse, 1686, in-8°.

Hottentote boschismane, et représentèrent un appendice triangulaire, charnu, rugueux, brunâtre, tenant par un pédicule à la commissure supérieure des grandes lèvres, s'élargissant et se divisant par le bas en deux branches qui pendent d'ordinaire et recouvrent la vulve. On peut les écarter; alors cette partie prend une figure triangulaire de quatre pouces environ. Les filles apportent en naissant cet appendice, qui s'accroît avec l'âge et se perd dans les alliances des Hottentotes avec d'autres races humaines, ou avec les Hottentots civilisés.

Dans la Hottentote disséquée au Muséum d'histoire naturelle, le prétendu tablier n'est rien autre chose que les deux nymphes prolongées et saillantes de chaque côté hors des grandes lèvres, qui sont presque nulles. Ces nymphes réunies par le haut forment une sorte de capuchon ou large prépuce au clitoris. Brunes à l'extérieur, d'un rouge noirâtre à l'intérieur, longues et larges de plus de deux pouces, elle couvrent l'entrée de la vulve et du méat urinaire: elles peuvent se relever au-dessus du pubis à peu près comme deux oreilles, car elles adhèrent moins vers la région inférieure ou près du périnée.

Quoique le prolongement ou la saillie des

nymphes ne soit pas rare chez plusieurs femmes blanches, elle est plus fréquente dans toutes les femmes de la race nègre, au point que beaucoup de celles-ci sont obligées, en certains cantons d'Afrique, de retrancher l'énorme saillie de ces organes, comme on circoncit le long prépuce chez plusieurs nations des pays chauds.

L'on voit pareillement se prolonger les lobes des oreilles, se gonfler ou s'étendre les lèvres, le mamelon du sein aux hommes et aux femmes des régions voisines de l'équateur. Une humidité constamment chaude qui y domine permet l'extension facile de toutes ces parties ramollies ou presque sans ressort de contractilité, et la force d'accroissement y porte une surabondance de nutrition (1). Ces faits se remarquent même chez les végétaux. Les géranions du cap de Bonne-Espérance, distingués par les botanistes sous le nom de *pelargonium*, etc., présentent une fleur irrégulière, parceque les deux pétales supérieurs, étant les plus échauffés du soleil, prennent un accroissement plus prompt et plus fort que les pétales

(1) Cela n'a pas lieu chez les singes femelles; toutes ont de petites nymphes.

inférieurs ou ombragés; de même les trois étamines inférieures avortent souvent par la même cause, et font paraître heptandriques ces fleurs naturellement décandriques, comme celles d'Europe plus régulières, parceque la chaleur moins intense s'y distribue plus uniformément. Les fleurs personnées, irrégulières, ou en gueule, des bignonias, des sésames, des labiées, et mille autres surtout des pays chauds, doivent peut-être cette irrégularité originelle à une croissance inégale de leurs parties; car ce sont toujours les parties supérieures de ces fleurs, ou les plus échauffées du soleil, qui se gonflent, se dilatent, se voûtent, tandis que les parties inférieures restent petites, étroites ou même étiolées, et plus pâles, faute de chaleur et de lumière égale.

La même cause qui agit sur les végétaux d'Afrique ne peut pas demeurer étrangère à l'espèce humaine, aussi exposée qu'eux, sous le même climat, aux influences perpétuelles d'un ardent soleil. Les pétales sont les nymphes de la fleur, comme dit l'ingénieux Linnæus, et le prolongement des unes est analogue à celui des autres; la chaleur y attire un surcroît de nutrition et de force: il ne serait pas difficile de trouver encore, dans ce développement des

organes sexuels, l'origine des passions furieuses qui s'allument chez ces êtres; ils rivalisent même dans leurs excès avec l'impudente brutalité des singes et d'autres animaux lascifs (1).

Ce déploiement des organes sexuels et des passions qui en résultent contribue sans doute encore à diminuer les facultés morales et intellectuelles des peuples de ces régions; il peut conduire à l'explication de l'infériorité naturelle de la race nègre à l'égard de celle des blancs, sous les rapports des talents et de tous les genres d'industrie. Nous y remarquerons une cause puissante qui ravalera toujours l'homme noir vers l'animalité, bien qu'il demeure notre égal aux yeux de l'humanité et de la nature.

(1) Selon les observations anatomiques de M. Cuvier, les caractères du bassin des boschimanes et des négresses sont fort *rapprochés de celui des singes*; il est plus petit, moins évasé qu'aux blanches; la crête antérieure de l'os des îles est plus grosse, plus recourbée en dehors; la tubérosité de l'ischion plus épaisse (d'où peut-être l'accouchement devient plus facile); les fémurs sont forts, les humérus grêles et délicats; il y a un tron vers la fossette cubitale antérieure et la postérieure comme dans l'humérus de plusieurs singes (le pongo de Wurmb). Cela se voit aussi chez les femmes guanches des Canaries, qui sont pourtant de race caucasique.

En effet, si nous examinons les femmes de la race ou plutôt de l'espèce nègre, nous leur trouverons généralement une disposition plus grande à la lascivité, de même qu'une conformation particulière dans les organes sexuels. Comme cette espèce d'hommes est moins propre au développement des facultés intellectuelles, elle est aussi plus disposée aux fonctions purement physiques, et la plupart des nègres sont *bene mutonati* (1). Les négresses sont pareillement conformées dans la même proportion. Toutes ont, comme on sait, une gorge très volumineuse, et bientôt molle et pendante, même dans les climats où l'on ne peut pas en accuser la chaleur atmosphérique, comme au nord des États-Unis. Mais ce qui paraît surtout les distinguer de la race blanche, c'est ce prolongement naturel des nymphes, et quelquefois du clitoris, bien moins commun chez les femmes blanches que chez les négresses.

Il en est résulté, dans plusieurs pays, la coutume ou plutôt le besoin de retrancher ces prolongements incommodes. C'est un caractère particulier à plusieurs femmes d'origine

(1) Blumenbach, *Gen. hum. var. nat.*, 3e édit. p. 240.

égyptienne (1) ou copte (qui descendent, par des mélanges de la race nègre), de porter au pubis, dit Sonnini, une excroissance charnue, épaisse, flasque et pendante, recouverte de peau; l'on s'en formera une idée assez juste, si on la compare, pour la grosseur et même pour la forme, à la caroncule pendante dont le bec du coq d'Inde est chargé. Cette caroncule alongée prend de l'accroissement avec l'âge; je l'ai vue, ajoute ce voyageur, longue d'un demi-pouce à une fille de huit ans; elle aurait eu plus de quatre pouces chez une femme de vingt à vingt-cinq ans. C'est dans le retranchement de cette espèce de difformité gênante que consiste la circoncision des filles (2): on les circoncit à l'âge de sept à huit ans, au commencement de la crue du Nil. Ce sont les femmes de la haute Égypte qui font cette opération; elles crient dans les rues du Kaire: *A la bonne*

(1) Les jésuites portugais, qui portèrent le christianisme en Abyssinie au XVI[e] siècle, voulurent y abolir cette pratique, regardée comme un reste de mahométisme; mais les filles non circoncises ne trouvaient pas de maris, à cause de la longueur gênante de leurs nymphes. Le pape, d'après l'avis de chirurgiens envoyés sur les lieux, autorisa la circoncision, comme nécessaire.

(2) *Voyage dans la haute et la basse Egypte*. Paris, 1799, in-8°, tom. I.

circonciseuse. Un rasoir et une pincée de cendres suffisent pour cela. Un semblable usage existe chez les Syriennes, les Arabes; et l'on voit dans Niebuhr (1) le dessin d'après nature d'une fille arabe de dix-huit ans, circoncise. On pense, dans le pays, que l'effet de cette circoncision a pour but d'empêcher l'amas du smegma blanc et fétide qui se sécrète entre les nymphes des femmes, comme sous le prépuce de l'homme (2); mais Belon observe (3) que toutes les femmes coptes ont des nymphes naturellement fort longues; Thévenot (4) l'a remarqué chez les Mauresques; c'est une pratique générale au Bénin (5), et en Ethiopie, et si connue depuis les âges les plus anciens, que tous les auteurs en ont parlé (6).

(1) *Beschreibung von Arabien*, p. 77 et seq.

(2) Osiander, *Ibid.*, t. II, tab. VI, fig. 1.

(3) *Observations*, p. 426.

(4) *Voyag.*, t. II, ch. XIV.

(5) Léon, *Afric.*, lib. III.

(6) Paul d'Egine, *Medic.* lib. VI; Aétius, *Tetrabibl.*, liv. IV, serm. IV, cap. CIII; Galien, *Usu part.*; Moschion, Suidas, *Lexic.*, p. 81; mais surtout les médecins arabes, Albucasis, lib. II, cap. VII; et Avicenne, lib. III, fen. 21, tract. 4, cap. XXIV, au mot *Albathara*, c'est-à-dire le clitoris; car cet auteur veut qu'on le retranche lorsque les femmes peuvent en abuser par sa longueur; fen. 21,

Elle est aussi pratiquée au royaume de Juida, bien que les peuples n'y soient ni Juifs, ni mahométans (1).

ARTICLE IV.

De la virginité.

C'est une opinion répandue de toute antiquité dans le genre humain, que la chasteté est l'une des vertus les plus éminentes, et qui nous rapproche le plus de la perfection. L'acte de la génération est lié, chez tous les hommes, à l'idée d'une fonction brute et purement animale, qui semble dégrader notre espèce et nous rabaisser au rang de la bête. Presque toutes les religions ont même consacré la pureté du corps, et exigé le sacrifice des voluptés corporelles; ainsi, dans presque tous les pays, les ministres des cultes, les personnes dévouées aux autels, font souvent vœu de chasteté, et s'imposent le devoir d'immoler les plus douces affections de la nature. Cet effort de tempérance et de vertu, qui manifeste l'empire de

tract. I, cap. XXIII. *Voyez* aussi Mathias Zimmermann, *De Æthiopum circumcisione*, cap. IX.

(1) Desmarchais, *Voyages*, t. II, ch. VII, p. 158.

l'âme sur les sens, se fait toujours admirer des hommes, parcequ'il annonce une nature supérieure et un caractère sublime, qui rapprochent l'homme en quelque sorte de la divinité.

Il est certain que la chasteté conservant la vigueur des fonctions vitales, et reportant dans tous les organes cette surabondance de vie qui se concentre dans les parties génitales, doit augmenter l'énergie de toutes nos fonctions. C'est aussi ce qu'on observe parmi les hommes; car l'abus des voluptés et la profusion de la liqueur séminale produisent bientôt sur eux des effets très analogues à ceux de la castration, comme l'affaiblissement, l'abattement de l'esprit, l'impuissance, la pusillanimité de l'âme, cette timidité de l'imagination qui grossit les moindres dangers et succombe aux craintes les plus frivoles. Au contraire, les hommes les plus célèbres par la grandeur de leur génie, par l'élévation de toutes leurs facultés morales et intellectuelles, sont ordinairement chastes. Le grand Newton mourut vierge, dit-on; Kant, Will. Pitt, fuyaient les femmes; les plus fameux philosophes de l'antiquité, les personnages illustres par leurs talents et leurs vertus sont pour la plupart bien moins adonnés aux plaisirs de

l'amour que les autres hommes ; et un grand nombre d'entre eux ont vécu dans le célibat, ou n'ont produit que des enfants indignes d'eux. Par la même cause, plus les mœurs d'une nation se dépravent, moins celle-ci produit d'hommes célèbres. Les êtres les plus frivoles et les plus incapables de tout sont précisément ceux qui ont consumé le plus leur vie au sein des voluptés. La vigueur du corps suit les mêmes rapports que l'élévation de l'esprit ; ainsi les athlètes vivoient dans le célibat pour conserver leurs forces, et Moïse défendait aux Hébreux de s'approcher de leurs femmes lorsqu'ils devaient aller à la guerre.

Soit que l'estime due à la virginité résulte de l'observation de ses effets sur le corps humain, soit qu'elle émane des opinions religieuses, même dans les climats où celles-ci encouragent la multiplication de l'espèce, on la trouve par toute la terre. Chez les peuples sauvages, tels que les nègres, les naturels américains, les insulaires de la mer du Sud, etc., qui n'ont point d'autre système religieux que le fétichisme ou la loi naturelle, la chasteté n'est pas aussi recommandée ; mais souvent l'innocence des mœurs la maintient, au défaut des lois qui la prescrivent.

A mesure que l'ardeur des climats augmente la dépravation des mœurs, les institutions religieuses et civiles se liguent davantage pour maintenir le frein des passions. Il est, dans le droit civil de l'Asie, d'exiger le témoignage de la virginité dans les mariages. Les Hébreux, les Égyptiens, les Persans, les Turcs, les Hindous, les Chinois, les Arabes, les Maures et même les Tartares, etc., demandent, comme condition essentielle de l'union conjugale, une marque de défloration, comme l'effusion de quelques gouttes de sang (1). C'est la coutume,

(1) La virginité a toujours été très estimée des Orientaux, des Hébreux, *Deuteronom.*, ch. XXII; Prosp. Alpin, *Ægypt.*, liv. II, etc.; Belon, *Observ.*; Perry, *Travels*; p. 250; Chardin, *Voy. en Pers.*, t. III; Tavernier, Thévenot, Busbec, *epistol.*; Lemaire, *Voyag.*, p. 152; Saint-Olon, à Maroc, p. 86; Léon, *Afric.*, liv. III, à la rive de Gambie; *Collect. de voyag.*, liv. VII; Savary, Niebuhr, Volney, Shaw, t. I; Sonnerat, liv. IV; Legentil, *Voyag.*, t. I. Le frein de la verge est aussi un signe de virginité pour l'homme, selon Valentin, *Pandectæ medicinæ legalis*, pag. 32.

D'autres nations font très peu de cas de la virginité, selon Ulloa, *Relation*, t. I, p. 343, édit. fr.; Leguat, *Voyag.*, t. II; Flacourt, *Madag.*, ch. XXX, sq. Lapeyrère prétend que les Islandais obligeaient leurs filles à se prostituer aux étrangers. Les peuples mongols du nord sont assez peu amoureux pour offrir leurs femmes

dans l'Orient, de montrer, le lendemain des noces, les draps ensanglantés de la mariée, comme un signe infaillible de sa virginité. Cet usage existe même encore dans quelques lieux d'Espagne, où les Maures l'ont introduit, dans plusieurs cantons d'Allemagne, et surtout en Moscovie. Une femme chaste peut bien cependant ne pas présenter ce témoignage douteux, soit que ses organes sexuels soient naturellement dilatés, soit qu'ils le deviennent à la suite de la menstruation, qui relâche toutes ces parties.

La présence de la membrane de l'hymen n'est pas toujours un caractère authentique de virginité; car certaines filles chastes peuvent l'avoir très peu apparente, et des filles déflorées la conservent quelquefois intacte. Le frein de la verge est aussi une sorte de membrane de l'hymen dans l'homme. En effet nous avons montré par des preuves tirées des connexions anatomiques de cet organe, en chaque

mêmes à leurs hôtes. *Voyez* Steller, Kraschéninnikoff, les Gmelin, Georgi, Pallas et la plupart des voyageurs au nord. Lapeyrère, *Voyage*, p. 176; Egède, *Hist. Groënland.* Copenhag., 1763, in-8°, p. 108; Ellis, *Hudsons bay*; de Troïl, *Lettr. sur l'Islande*, 14; Lamotraie, t. II, assure le contraire, ch. XV.

sexe, que la membrane de l'hymen n'était rien autre que l'analogue du frein du prépuce de la verge chez les hommes; elle présente les mêmes attaches, les mêmes vaisseaux; elle reçoit les mêmes filets nerveux, etc.; seulement, cette membrane hyméniale se divise ou s'ouvre en deux branches vers l'orifice de l'urèthre. Elle n'est, ainsi que le filet du prépuce et celui du dessous de la langue, qu'une continuation du raphé, ou de cette espèce de suture de la peau qui réunit les deux moitiés du corps humain dans la ligne médiane (1). Au reste, toutes les femelles des mammifères, surtout des singes et même des cétacés, montrent une membrane de l'hymen plus ou moins développée; elle n'a point été seulement donnée à la femme comme un caractère originel d'innocence, ainsi que le croyait le célèbre physiologiste Haller.

La virginité du corps supposait la pureté de l'âme, chez la plupart des anciens; aussi les prémices des jeunes filles étaient consacrées aux dieux (2). Ce qu'il y a de plus bizarre dans

(1) *Journal complémentaire du Dict. des Sciences méd*, 1821, t. IX, p. 373.

(2) Autrefois les Arméniennes immolaient leur virginité à l'idole Anaïtis. Strabon, *Geogr.*, et Agathias, liv II. Les

toutes ces opinions, c'est que parmi d'autres peuples, à Madagascar, en divers lieux d'Afrique, en la haute Asie, et même chez quelques sauvages du Pérou, au rapport de Juan Ulloa, l'on fait si peu de cas de la virginité et de l'intégrité de la membrane de l'hymen, qu'on regarde comme une peine servile de cueillir cette première fleur, et que les filles les mieux essayées sont préférées, apparemment comme étant plus dégourdies. A Goa, les Canarins offrent les prémices de leurs filles à l'idole du *lingam* ou *phallus*, ou à ses prêtres (1). Ces peuples s'imaginent qu'une femme offre la preuve de son peu de mérite en demeurant vierge, et les plus débauchées, selon eux, deviennent précisément les plus piquantes à leurs yeux. Ces opinions, toutes contradictoires

Romains consacrèrent un temple à Priape, où les vierges étaient obligées d'apporter leurs prémices, selon saint Augustin, *De Civit. Dei*, liv. IV, ch. 11; Arnobius, *adv. gent.* liv. IV, et Lactance, liv. I, ch. xx. Aujourd'hui les Guèbres ou Parsis, les Canarins de Goa font de même, *Rec. de voy. de la comp. des Ind.*, t. V, p. 11. Le lingam ou Priape est vénéré dans toute l'Inde. *Voyez* encore Seldénus, *De diis syris*, syntagma II; Jablonski, *Pantheon ægypt.*, etc.

(1) Schouten, *Voyage aux Indes*, t. I, p. 517, etc.

qu'elles nous paraissent, sont assez ordinaires dans les hommes de diverses races.

Comme la virginité n'a qu'un prix imaginaire, et d'autant plus grand qu'il est plus rare, les habitants des pays chauds, où les femmes sont si faciles, ont cherché tous les moyens de s'assurer de leur chasteté. Ils les renferment dans des harems, ils leur mettent même des ceintures qui défendent toute approche à la jouissance. Dans quelques pays de l'Abyssinie on réunit, par une couture, dès l'âge le plus tendre, les parties sexuelles de la femme, en ne ménageant qu'une très petite ouverture pour la sortie des évacuations naturelles; et, à l'époque du mariage, il faut diviser ces mêmes parties, qui se sont soudées. La circoncision des femmes règne encore dans la Nubie orientale, ainsi que l'habitude de coudre l'entrée du vagin, parmi les Berbères, qui sont très jaloux. Plusieurs peuples, tels que les Égyptiens, les Éthiopiens, les Péguans, etc., excisent les nymphes des femmes, que la chaleur du climat fait alonger; et plusieurs médecins arabes, tels qu'Avicenne, Albucasis, prétendent même qu'on leur retranchait le clitoris. Les eunuques n'ont été mutilés, dès le temps de Sémiramis, que pour servir la barbare jalousie des Asiatiques, et devenir

les gardiens des voluptés de leurs maîtres.

La virginité, dans les hommes, n'a eu pour objet que d'en obtenir quelques avantages. Ainsi les anciens Romains infibulaient leurs histrions pour conserver la délicatesse et la flexibilité de leur voix. L'infibulation est l'introduction d'un anneau (appelé *fibula*) dans un trou qu'on pratique au prépuce des hommes pour leur ôter la liberté de jouir. Dans l'Asie, des santons, des derviches, des fakirs, des marabous, des calenders et d'autres religieux se condamnent volontairement à porter d'énormes anneaux à leurs prépuces, et l'on assure même que les dévotes viennent pieusement baiser ces marques vénérables de leur continence. Les *Nouba*, ou Nubiens mâles enveloppent leurs parties naturelles en un petit sac, comme celles du dieu égyptien Mendès en ses statues; ils ont peu de barbe, et ne portent point de moustaches.

Si la chasteté est une vertu, son abus peut entraîner des inconvénients graves, surtout lorsqu'un tempérament ardent exige impérieusement qu'on cède au vœu de la nature. Ainsi les femmes consacrées au célibat, par religion ou par choix, sont exposées à être attaquées de cancers au sein ou à la matrice. Telles étaient les vestales chez les Romains, telles

furent les vierges du soleil dans les temples de Cusco, telles sont encore, parmi nous, ces saintes filles qui se consacrent, dans l'ombre des cloîtres, à de pieux devoirs, par des vœux éternels. La religion chrétienne regarde les privations imposées par la chasteté comme un état de perfection et d'empire du moral sur le physique, nécessaire à tout être qui s'approche de la Divinité. L'on s'abstenait du commerce, même légitime, des épouses la veille des sacrifices, chez les Babyloniens, les Égyptiens, les Arabes, les Grecs et les Romains ; et, selon les Hébreux, rien n'est plus capable de faire perdre le don de prophétie que la souillure du corps avec les femmes. C'est principalement parmi les célibataires que se rencontrent diverses affections de l'utérus et du sein ; les religieuses meurent quelquefois plus vers quarante-cinq à cinquante ans qu'à tout autre âge, et leur vie est plus courte que celle des gens du monde (1), car le célibat devient moins favorable, en général, à la longévité que le mariage. Les plus cruelles maladies nerveuses, telles que la fureur utérine, l'hystérie, les délires érotiques, les spasmes, attaquent principalement celles qui se refusent pendant toute leur vie à l'amour. Beau-

(1) Deparcieux, *Tableaux*, p. 85.

coup d'affections funestes frappent les hommes qui se vouent à une continence trop sévère, telles que la manie, l'épilepsie, etc. Mais les dangers résultants des abus de la volupté sont beaucoup plus redoutables. La nature sait d'ailleurs se débarrasser d'elle-même d'une humeur séminale trop abondante, dans les illusions des songes, chez l'un et l'autre sexe. Cette évacuation est même exclusive à l'espèce humaine, soit qu'elle dépende de l'activité de notre imagination, comme nous l'avons dit, soit qu'elle vienne de l'abondance des aliments, et d'une sensibilité plus grande que dans toute autre espèce d'êtres vivants.

ARTICLE V.

De la circoncision.

L'on prétend que la plupart des Orientaux auraient le prépuce naturellement trop long, et fort gênant dans l'union sexuelle, s'ils n'avaient pas la précaution de le retrancher, car la chaleur dilate toutes les parties du corps; ainsi les mamelles des femmes s'alongent et s'affaissent d'autant plus que les climats deviennent plus ardents. Il en est de même de leurs parties sexuelles, puisque les nymphes et le clitoris

des femmes de l'Orient paraissent beaucoup plus développés que dans nos climats : cet accroissement est semblable à celui des plantes et des fleurs, à mesure que la température est plus douce et le sol plus prospère, comme nous l'avons dit ci-devant au sujet des Hottentotes (1).

On a dit encore que l'alongement du prépuce pouvait s'opposer à la libre sortie de la liqueur séminale dans le devoir conjugal, et c'est à la circoncision qu'on a attribué la fécondité des Juifs et des autres peuples circoncis (2). Un autre motif a pu introduire cette coutume; la propreté, si nécessaire dans les climats chauds, exige qu'on ne laisse point amasser autour de la base du gland cette sécrétion blanche et caséeuse que les glandes y versent continuel-

(1) On trouve des nymphes digitées aux Hottentotes, Ten-Rhyne, *Descript. du cap de Bonne-Espérance*, p. 33; Schurig, *Gynæcol.*, p. 135. On voit de grandes nymphes aux Hottentotes. Levaillant, *Voyag.* I, p. 371.

Le vagin est étroit aux femmes mongoles, selon Georgi, *Besch aller nation. des russich.*, part. II, p. 220; aux Américaines, suivant Riolan, *Anthropog.*, p. 306; très large aux Kamtschadales, d'après Steller, *vom Kamtscha.*, p. 299. Sonnini, *Voyage en Égypte*, a décrit la circoncision des filles de ce pays.

(2) Bauer, *De causis fecunditatis gentis circumcisæ*, Lipsiæ, 1719, in-4°.

lement, surtout lorsque la chaleur augmente leur activité. En effet, cette négligence, chez les Européens qui voyagent dans l'Orient, leur cause souvent des inflammations et des excoriations douloureuses dans cette partie, à cause de l'âcreté de cette matière; au lieu que les Orientaux circoncis n'y sont nullement exposés, puisque l'absence du prépuce ne permet pas à cette humeur de séjourner et de s'accumuler sous ces replis.

Toutefois il nous paraît que les religions de l'Orient n'ont introduit la circoncision que pour un but plus moral et plus utile au genre humain. Comme l'ardeur du climat développe rapidement les passions, et exalte à l'excès le sentiment de l'amour, les législateurs égyptiens, hébreux et arabes ont voulu mettre un frein à l'abus que l'homme peut faire de lui-même : ils ont opposé des obstacles à la masturbation, si fréquente et si meurtrière dans ces climats brûlants, et chez les jeunes gens surtout (1).

(1) On met des anneaux aux lèvres du vagin, Pierre de Saintré, *Voyag. en Guin.*, 1; des sonnettes au membre viril, chez les Pégouans, d'après Odoardo Barbosa. Selon Linschot., c'est pour prévenir la sodomie. Ramusio, *collect.* II, dit qu'on y attache même des diamants. Nicolas de

La propreté a pu nécessiter encore la circoncision des femmes, c'est-à-dire l'amputation des nymphes trop longues et gênantes ; car il s'amasse aussi vers le clitoris de la femme une humeur âcre et stimulante, semblable à celle du gland de l'homme, et les nymphes la recouvrent en partie. Ce smegma blanc, d'une odeur forte, est l'un des plus puissants excitants des organes sexuels. Aussi les personnes qui se tiennent très propres sont moins portées pour l'ordinaire à l'acte de la génération que celles qui ne prennent aucun soin. Dans les contrées froides, ou même tempérées, cette sécrétion devient moins abondante, et cette matière moins active ; aussi les organes sexuels sont

Conti rapporte qu'au royaume d'Ava on y met plusieurs sonnettes; à l'île de Zubut, ce sont de gros anneaux d'or; Pigafetta, *Congo*, II. Suivant Nicolaï, les calanders turcs, pour garder leur virginité, en portent de fort gros en fer. M. Labillardière assure que dans les îles du Sud on y pend des coquillages, comme la *bulla ovum*, L.; en Amérique, on l'entoure de certaines feuilles aromatiques, etc.

Parmi les animaux, l'abus de soi n'est pas inconnu; on voit souvent des singes s'y livrer à l'aspect des femmes, avec la plus brutale et la plus dégoûtante impudence, comme nous l'avons dit ci-devant p. 41, note. Telles sont surtout les espèces ayant des mains, des mamelles pectorales et la verge libre ou pendante hors d'un fourreau, comme tous les *primates*, L.

moins souvent stimulés que dans les pays méridionaux. Selon plusieurs voyageurs, les femmes de l'Orient préfèrent les hommes incirconcis, parcequ'ils leur procurent plus de volupté (1).

(1) Les Coptes, les Abyssins, appellent par injure *cofa*, c'est-à-dire fermé, celui qui n'est pas circoncis; ils ne veulent pas manger avec lui, et brisent même la vaisselle qui lui a servi, tant ils le croient malpropre. Les premiers chrétiens étaient circoncis.

SECTION V.

DE L'ÉTAT DU MARIAGE.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul, dit le livre de la Genèse, *faisons-lui une compagne qui lui ressemble*. Quand la perpétuité de l'espèce n'exigerait pas le concours des sexes, il ne serait pas bon que l'homme demeurât seul. Voyez ces tristes célibataires, étrangers à toute famille, et consumant leur vie sans attachement, sans postérité, sans lien d'affection dans le monde. Si vivre c'est aimer, ils ne vivent point, ils traînent le fardeau de leur existence hors du bonheur domestique : ils n'ont ni patrie, ni zèle du bien public ; ils sont exilés de la société humaine, et, renfermant leur vie en eux seuls, ils s'entourent d'une indifférence générale ; ils sont pour un état ce que sont des pierres tombées de la voûte d'un édifice immense, et qui accélèrent sa ruine.

Il nous serait facile de montrer combien le nœud du mariage importe à la durée et au bonheur politique des sociétés humaines, et comment le célibat et la violation du lien des familles entraînent bientôt la chute des empires.

A quel gouvernement, à quel pays peuvent appartenir des hommes que rien n'attache sur la terre? Par cela même que le célibataire peut vivre indépendant, quelle sera sur lui l'autorité des lois et des mœurs? Comment servira la patrie celui qui n'en adopte aucune?

L'histoire nous montre, en effet, que les progrès de la décadence des empires sont précisément en rapport avec la multiplication des célibataires. A mesure que la république romaine perdit de ses rigides vertus et de ses mœurs austères, le nombre des célibataires s'augmenta sans cesse. Le sénat fit en vain des lois pour les obliger au mariage; l'immoralité publique, et la difficulté de faire subsister les familles, à cause de l'accroissement du luxe, s'y opposaient de plus en plus. Dans les pays pauvres, laborieux, en Suisse, aux États-Unis, il n'y a guère de célibataires, parcequ'il est avantageux d'avoir des enfants pour cultiver la terre, et parcequ'on peut aisément nourrir une famille, à cause de la frugalité et de la simplicité des mœurs. Dans les villes riches et pleines de luxe et d'oisiveté, on se marie rarement, par des raisons contraires. Voyez qui peuple le plus, à Paris, par exemple, des riches ou des pauvres. Les quartiers les plus mi-

sérables fourmillent d'enfants et de ménages ; les quartiers où règne l'opulence paraissent presque déserts. Les relevés comparatifs de naissances prouvent qu'elles deviennent bien plus nombreuses, proportion gardée, dans les campagnes que dans les villes. Il est démontré que la population des grandes villes de l'Europe va d'elle-même en diminuant, tandis que celle des campagnes s'augmente, et répare les hommes que dévorent ces gouffres de l'espèce humaine.

A mesure qu'une nation marche vers sa décadence, le nombre des mariages diminue et la quantité des célibataires augmente; aussi la population s'y affaiblit sans cesse, tandis qu'elle se multiplie chez les peuples dans la jeunesse et la vigueur de leurs institutions (1). Voyez Rome sous la sagesse de ses consuls, et Rome abattue sous le despotisme de ses féroces em-

(1) Tous les peuples chastes sont très robustes et courageux; ils ont une taille élevée. Tacit., *Mor. germ.*, ch. III; César, *Bell. gallic.*, liv. II; Mallet, *Introd. à l'Hist. de Danem.*, p. 202, l'assurent de différents peuples celtes. *Voy.* aussi Hermann Conringius, *De Habit. germ.*, ch. II; Pelloutier, *Hist. des Celtes*, etc. Il était défendu aux Juifs de se livrer pendant la guerre aux plaisirs de l'amour, de crainte qu'ils n'en fussent énervés sous leur climat chaud.

pereurs. Voyez la Grèce au temps des Aristide, des Léonidas, et la Grèce corrompue du Bas-Empire. Les états despotiques sont remplis de monastères, de mendiants, de religieux solitaires, d'hommes retirés du monde; tous fuient une société sur laquelle pèsent la main des tyrans et le joug de l'arbitraire. Ce fut à la chute de l'empire romain que s'établirent dans l'Orient et dans l'Europe des milliers de monastères. Comparez l'Espagne, le Portugal, l'Italie, peuplés de moines et de célibataires, aux contrées plus septentrionales de l'Europe, telles que l'Angleterre, la Suisse, la Hollande, la Suède, etc., où la population s'accroît chaque jour, et deviendrait trop considérable si elle ne refluait pas au dehors par de continuelles émigrations.

Ainsi les hommes sont portés au mariage dans les pays libres, pauvres, et où les mœurs sont respectées; ils sont portés au célibat là où les mœurs sont corrompues, où règnent le luxe et toutes les superfluités de la vie. Les misérables se recherchent et s'unissent; les heureux et les voluptueux, aspirant après la variété des jouissances, redoutent les devoirs austères de père de famille. Le mariage protège et soutient les mœurs, la société et ses

lois; le célibat engendre le libertinage, dissout les liens sociaux et se soustrait aux lois. Le premier domine parmi les peuples sobres, laborieux et peu policés; le second augmente de plus en plus à mesure que les gouvernements oppriment davantage les hommes, que les lois et la morale perdent leur influence, que le luxe et la politesse s'introduisent dans les nations. Le célibat entraîne nécessairement à sa suite l'adultère et la prostitution, dont la multiplication dissuade de plus en plus les hommes du mariage. Cette promiscuité des sèxes ôte aux enfants le respect qu'ils doivent à leurs parents, et aggrave la détérioration des mœurs jusque dans la racine des générations naissantes. La facilité des jouissances énerve les corps et abâtardit les âmes. La rareté des mariages rend les pays déserts; on ne cherche plus dans le lien conjugal que les avantages de la fortune ou des jouissances improductives; on craint de mettre au jour des enfants, soit à cause de la dépense qu'exige leur éducation, soit pour éviter l'embarras et les soins qu'ils causent. L'esprit de galanterie, en multipliant les rapports des sexes, engendre le luxe, la parure, la fureur des spectacles, des assemblées d'hommes et de femmes. Le dégoût,

suite ordinaire de la facilité des jouissances, recherche la variété ; enfin, blasé sur tous les plaisirs, l'esprit aspire après des voluptés désordonnées et criminelles (1). On remarque, en effet, que les vices les plus effrénés ne sont jamais plus communs qu'où les femmes sont les plus faciles et en plus grand nombre, comme dans les pays chauds ou les empires despotiques (2). On reconnaîtra aisément combien

(1) D'après Ovide, Orphée fut l'auteur d'un vice abominable.

Ille etiam Thracum populis fuit auctor, amorem
In teneros transferre mares, citraque juventam
Ætatis breve ver, et primos carpere flores.

Personne n'ignore combien ce vice est ancien dans tout l'Orient et parmi les mahométans polygames ; les femmes recluses dans les harems sont aussi τριβάδαι entre elles ; ce que les Turcs punissent quand ils connaissent ce vice. Au reste il est usité même parmi les hommes sauvages ; ainsi les Chactas du nord de l'Amérique ont des gitons vêtus en femmes ; celles-ci les méprisent. (Bossu, *Nouv. voyag. aux Ind. occid.*, t. II, p. 100.

La sodomie est aussi connue d'autres sauvages de l'Amérique, selon Lopez de Gomara, *Hist.*, liv. II, ch. 1, et liv. III, ch. XIII ; Steller, *Kamtsch.*, p. 287 ; Garcilasso de la Vega, *Hist. des Incas*, liv. II ; Lamotraie, t. II, ch. III ; Charlevoix, *Nouv.-Fr.*, liv. VI, p. 4 ; Dumont, *Louisiane*, etc. Chez les Grecs et les Romains, Philippus Camerarius, *Horæ subces.*, cent. II, cap. XLII.

(2) Sur le coït avec les animaux, *voy.* J. Warton, *Note*

ces causes affaiblissent les nations, minent les gouvernements et énervent les hommes; c'est à cette époque aussi que s'opèrent les plus

on Theocrit., idyll. I, vers. 88, p. 19: *Siculi caprarii cum capris; et sarracenus sanctus, cum asellis.* Baumgarten, *Peregrin. in Ægypt., Arabiam,* etc., p. 73. Les Persans affectés de coxalgie en usent, selon Pallas, *Neuen nordischen beytræge*, part. II, p. 38; et les femmes du Kamtschatka, qui, par des motifs superstitieux, excitent les animaux mâles à leur commerce, d'après Steller, *Beschreibung von Kamtschatka*, p. 289; les femmes de Mendès, avec le bouc sacré, voyez d'Hancarville, *Recherch. sur l'origine des arts de la Grèce*, t. I, p. 320. Il a été recommandé pour la guérison de la gonorrhée. Consultez Obsonville, *Mœurs des anim. étrang.*, p. 173 et 247, sq.; Forestus, *Observat.*, t. II, etc.; Olearius, liv. III.

Le *Lévitique* fait mention de la bestialité, et la défend aux femmes juives. Ch. XVII, XIX et XX.

Chez les Madécasses, on vit d'une façon bestiale; les petits garçons et les filles s'amusent ensemble en présence de leurs parents, qui ne font qu'en rire. Les jeunes garçons commettent même la bestialité avec des animaux, et les esclaves qui n'ont pas moyen de payer des filles s'accouplent avec des vaches sans punition et sans être repris; mais la sodomie y est inconnue. Il y a bien des *tsecats*, hommes efféminés et impuissants qui recherchent les garçons, contrefont les filles, et couchent avec ceux-ci; mais ils disent faire vœu de virginité, haïssent les femmes, et refusent de les hanter. Flacourt, *Madagascar*, p. 86.

Toutes les religions n'ont pas également empêché ces excès. L'idolâtrie égyptienne n'avait pas défendu la for-

grands changements politiques et les révolutions les plus désastreuses.

Les sauvages sont peu amoureux, dans les

nication des femmes avec le bouc de Mendès, comme nous l'avons dit. Hérodote rapporte, liv. II, ch. XLVI, que cet acte monstrueux de superstition fut consommé presque sous ses yeux, et en public. Selon Plutarque, *in Gryll.*, p. 989, A., du temps de Trajan et d'Adrien, un grand nombre de belles femmes venaient encore s'offrir à cet animal sacré, et s'enfermer avec lui; mais il leur préférait sa propre femelle, abhorrant lui-même ce détestable congrès. Les dévotes, suivant le récit de Diodore de Sicile, se présentaient aussi nues, et dans un état d'orgasme vénérien, au bœuf Apis : *Biblioth.*, liv. I. Strabon cite des vers de Pindare qui prouvent qu'il y avait un véritable accouplement avec le bouc sacré :

. . . . Mendetis,
Quo salax capræ maritus,
Humanam audet inire feminam.

Les hommes ont aussi fait, à l'égard des chèvres, ce que les femmes se permettaient envers les boucs, regardés comme le dieu Pan et le principe de la vie. Les pâtres des chèvres étaient, à cause de cet acte, honorés comme prêtres à Mendès, dit d'Hancarville, *Recherch.*, t. I, not., p. 321. Cette étrange idée du fanatisme superstitieux régnait encore au deuxième siècle de l'ère chrétienne; elle subsistait avant Moïse, car son *Lévitique*, ch. XVII, vers. 7 défendait de sacrifier aux *velus* avec lesquels on avait forniqué. Le peuple de Dieu révéra le bouc Pan, et les femmes israélites dansèrent nues devant le bœuf Adonaï. (*Voy.* Bochard, *Hierozoic.*, p. 643 et 842, etc.) Toutes ces idées tiennent à la cosmogonie indienne, qu'on peut

climats froids surtout (1) ; mais à mesure que les peuples se policent, la galanterie devient plus fréquente et plus générale. On a remarqué que les nations qui connaissaient le mieux le véritable amour étaient surtout les plus belliqueuses. Aristote, qui a fait cette observation, cite en exemple les Grecs et les Gaulois. Le vé-

voir dans Sonnerat, *Voyag. Ind.*, t. I. Dans les sculptures grecques de l'antiquité, plusieurs morceaux représentent ces actions obscènes. Ainsi les religions n'ont pas toujours eu pour principe la pureté des mœurs. Toutes celles de l'Inde, au contraire, tendent à exciter à la génération, et c'est un grand péché que de ne pas travailler à la propagation. Par cette raison, la polygamie y est permise ; le célibat paraît un crime aux yeux des Asiatiques, et la chaleur du climat vient fortifier cette croyance. Comment le christianisme pourrait-il s'y établir ? Les missionnaires assurent qu'un des plus grands obstacles qui s'y opposent est l'invincible penchant de ces peuples à la polygamie. L'abbé Richard, *Hist. du Tonquin*, p. 245, t I, dit que les bonzes, les célibataires y sont couverts de mépris, à cause de leur état de virginité, qui les condamne à la stérilité.

(1) Les Américains sont peu disposés au coït, Hennepin, *Mœurs des sauvages*, p. 32 ; Ramusio, *Collect.*, t. III, p. 309 ; Rochefort, *Antill.*, p. 461 ; Chanvallon, *Martiniq.*, p. 51 ; Corréal, t. II, p. 141 ; Dutertre, *Antill.*, t. II, p. 337 ; Falkner's, *of Patagonia*, p. 125 ; Venégas, *Orénoque*, t. I, p. 81 ; Ribas, *Hist. de los triomfos*, p. 2 ; ce qu'on attribue à tort à leur faible constitution. Buffon, tom. XVIII ; Roberston, *Amériq.*, t. I, liv. IV, p. 301 ; Pauw, *Recherches*, tom. I, etc.

ritable amour ne se trouve que dans des âmes fières et généreuses ; il se nourrit d'espérances et de rigueurs, et s'éteint dans les voluptés. Aussi l'époque où ce sentiment produisit les plus éclatants prodiges fut celle des croisades et de la chevalerie errante. Ce fut un âge d'amour et de guerre, choses qui semblent opposées, et qui se réunissent presque toujours, comme si la nature se plaisait à mettre en contraste la mort et la vie, et à faire réparer par l'une les destructions de l'autre.

Dans les contrées polaires et tempérées, la nature n'accorde qu'une seule femme à chaque homme ; dans les régions ardentes, elle institua la polygamie, en créant plus de femmes que d'hommes. Le but de ces différences est sensible, car les habitants du nord sont plus lents en amour, leurs femmes plus long-temps fécondes et moins exposées aux avortements que dans le midi. De plus, les pays froids ne doivent pas être aussi peuplés que les climats chauds, puisqu'ils offrent moins de nourriture à leurs habitants. Les contrées ardentes, en revanche, avivent à l'excès le sentiment de l'amour ; les femmes y deviennent bientôt stériles, et sont sujettes à l'avortement. D'ailleurs, la richesse et la fertilité du sol de ces régions

nourrit sans peine une grande quantité d'hommes. Parmi les températures froides, l'amour vient tard, demeure chaste et tempérant, et dure long-temps; dans les pays chauds, il s'éveille de bonne heure, s'enflamme avec violence, et s'use bientôt. Un méridional, pubère à douze ans, est usé à trente; mais un septentrional, pubère à vingt ans, peut engendrer au-delà de soixante-dix ans. Une Indienne, qui peut concevoir dès l'âge de dix ans, paraît déjà vieille et cassée à vingt-cinq ans; tandis qu'une Islandaise, qui connaît à peine l'amour à dix-huit ans, fait encore des enfants à cinquante.

Si l'amour est plus précoce, plus violent et plus rapide au midi, il dure aussi bien moins de temps que dans le nord. Il faut donc que les hommes prennent à la fois un plus grand nombre de femmes au midi, puisqu'un seul homme peut en imprégner plusieurs en peu de temps, et épuise bientôt toutes ses facultés prolifiques. D'ailleurs, les femmes se fanent promptement entre les tropiques, et deviennent stériles; il faut donc compenser le défaut de durée de leur fécondité par leur grand nombre. Aussi les générations se succèdent plus rapidement au midi, et plus lentement au nord. Les juifs étant dans l'usage de ma-

rier leurs enfants de quinze à dix-sept ans, et les filles même à treize ans, c'est en partie à ces unions prématurées qu'est dû l'abâtardissement de l'espèce. La jeunesse, la fraîcheur, la beauté des formes et la vigueur de corps se conservent long-temps chez les hommes et les femmes du septentrion, parceque leur vie ne s'use que lentement; tandis qu'elle s'écoule avec rapidité dans les contrées équatoriales, entraînant avec elle toutes les joies et tous les plaisirs du jeune âge; aussi les méridionaux paraissent déjà vieux dès l'âge de la jeunesse, et les septentrionaux encore jeunes dans l'âge même de la vieillesse (1).

Les Européennes qui se marient dans les Indes sont exposées, comme toutes les femmes des pays chauds, à périr de ménorrhagies ou d'hémorrhagies utérines (2); elles avortent fort souvent par cette raison. Comme l'activité de l'utérus est diminuée par le froid dans

(1) Les filles, parmi les sauvages de l'Amérique du nord, ne sont nubiles qu'à dix-huit ou vingt ans, et les hommes ne se marient qu'à trente, dit B. Rush, *Medic. inquiries*, etc., Philadelph., 1789, in-8°, t. I. Cependant, sous la zone polaire, les filles samoïèdes sont nubiles dès l'âge de dix ans, et cessent d'être fécondes vers trente, d'après Klingstædt.

(2) Chez les Incas au Pérou, selon Garcilasso. *Voyez*

les contrées du nord, la grossesse des femmes y devient plus heureuse et moins exposée aux dangers; elles produisent souvent des jumeaux; leurs accouchements sont suivis de moins de maladies, mais ils deviennent plus laborieux, à cause du resserrement naturel des parties par le froid.

Nous avons déjà dit combien les climats chauds exaltent, chez la femme, la sensibilité érotique. Elle se montre si impérieuse à Patane, selon Pyrard, que les hommes sont obligés de se mettre des ceintures qui les défendent des entreprises de l'autre sexe. Les femmes froides, blondes et trop grasses, conçoivent aussi plus facilement en été ou au printemps (1), tandis que les femmes lubriques, d'une complexion brune, sèche, nerveuse, velue, à voix forte, ont besoin surtout d'être tempérées ou par l'hiver, ou par un climat froid, pour devenir fécondes. Les Jattes, les Bengaloises, passent pour les plus lascives de l'Inde, et elles préfèrent les hommes blancs d'Europe à tous les In-

Carli, *Lettr. améric.*, t. I, p. 142; aussi dans les îles de la mer du sud, d'après Cook, *Voyage* IIe, l'approche des femmes à l'époque de leurs règles est défendu.

(1) Stein, *De causis sterilitatis*, p. 58.

diens (1). Ce sont des brunes, petites, très velues, parlant d'ordinaire avec beaucoup d'éclat et de volubilité (2).

La grande ardeur des méridionaux est moins favorable à la multiplication de l'espèce que le chaste amour des septentrionaux (3). Les premiers cherchent plutôt à assouvir leur ardente passion; les seconds ne pensent qu'à satisfaire tranquillement un besoin ; de là vient que les uns centuplent leurs jouissances et s'énervent, tandis que les autres n'obéissent qu'à l'instinct et s'arrêtent aussitôt; c'est encore pour cela que les premiers engendrent plus de filles, et ces derniers plus de garçons. Les peuples pauvres et chastes, tels que ceux des pays froids ou montueux, suivent le vœu de la na-

(1) Fr. Pyrard, *Voyag.*, p. 353, et part. II, t. II, pag. 65.

(2) Georg. Forster, *Voyage du Bengale à Pétersbourg, par terre*, Paris, 1802, in-8°, t. I.

(3) L'expérience prouve que la froidure du climat nuit à la population des nègres, qui se portent mieux, au contraire, et multiplient davantage sous les cieux les plus ardents ; ils y prennent ce noir brillant d'ébène, signe de leur santé, au lieu de ces teintes brun jaune, signes de la dégradation de leurs forces. Nichols, *Rem. sur la santé et la vie des nègres en Amérique*, t. I, p. 268, sq. Mais cette différence dépend de leur nature lymphatique.

ture sans l'outre-passer par des excès, à la manière des nations corrompues et pleines de luxe qui habitent les pays chauds. Aussi la population s'accroît sans cesse chez les premiers et diminue parmi les derniers, parceque rien n'est plus contraire à la reproduction que l'abus des voluptés. Voilà pourquoi les prostituées sont ordinairement stériles, car la multiplicité des fréquentations en émousse la sensation; elle sème l'indifférence dans le champ des plaisirs, tandis que la chasteté aiguise les traits de la volupté.

Comme l'ardeur des climats de la zone torride provoque les excès de l'amour et en fait prodiguer les délices, tandis que les pays froids rendent les hommes chastes, il s'ensuit que la multiplication de l'espèce humaine est proportionnellement moindre dans les contrées chaudes que dans les régions froides. Les zones tempérées et glaciales se surchargent donc d'habitants à cause de la stérilité de la terre, lorsque les zones ardentes se dépeuplent progressivement; mais comme les premières ne peuvent nourrir qu'un nombre borné d'habitants, au lieu que les secondes offrent beaucoup de productions relativement au nombre des hommes, l'équilibre n'est plus maintenu; il faut qu'il

s'opère un refoulement des peuples du nord dans les régions méridionales. Il en est de même des habitants des montagnes par rapport à ceux des plaines. Pourquoi le nord verse-t-il de temps en temps ses redoutables enfants dans les fertiles campagnes de l'Inde méridionale? L'histoire compte onze irruptions des peuples septentrionaux dans le midi, mais aucune ne s'est opérée en sens inverse. Les Arabes ou Sarrasins, qui ont pénétré si loin dans l'Asie et l'Afrique, n'ont pas pu s'avancer au-delà du midi de l'Europe, et les Romains eux-mêmes n'ont jamais entièrement soumis les peuples septentrionaux. C'est, au contraire, des retraites du nord que se débordèrent ces fiers guerriers qui écrasèrent l'empire romain, tels que les Goths, les Huns, les Vandales, les Francs, les Saxons, les Normands et les Turcs. Ce sont les hordes mongoles qui ont plusieurs fois inondé la Chine et l'Indostan, comme les Toltèques, le Mexique, les Afghâns, la Perse. Du sein des stériles montagnes d'Atourie sortirent jadis les Chaldéens et les Assyriens, qui envahirent l'Indus jusqu'à la Méditerranée. Les pauvres et froides montagnes de l'Elymaïde furent la patrie des Perses que Cyrus conduisit à la conquête de l'Asie; et les Macédoniens, sortis des tristes

monts Rhodopes, suivirent Alexandre-le-Grand dans la Perse, l'Orient, l'Égypte et les Indes. Les rochers de la Suisse envoient leurs nombreux habitants chez les nations voisines plus opulentes, et dans des contrées plus fertiles. Les montagnes de la Savoie, des Alpes, de l'Auvergne, se débarrassent presque chaque année d'une surcharge de population; l'Écosse, l'Irlande, l'Angleterre, les diverses nations du nord de l'Europe envoient des essaims d'habitants en Amérique et dans les colonies, mais on ne voit aucun Indien, aucun Asiatique, aucun méridional émigrer dans les pays du nord. Pourquoi les pays froids et stériles regorgent-ils d'habitants, tandis que les climats fertiles du midi manquent de consommateurs? Pourquoi le nord a-t-il été regardé comme la pépinière du genre humain? Nous venons d'en assigner les causes.

On a essayé d'évaluer la somme totale des habitants de la terre; mais on n'a pu donner que des conjectures fort incertaines au lieu de faits positifs. La population ne change-t-elle pas par une foule de circonstances, telles que les années de disette et celles d'abondance, les temps de paix ou de guerre, les maladies, comme la peste, la petite-vérole, la fièvre jaune,

ou par des révolutions, des inondations, des tremblements de terre, etc.? Qui calculera les habitants de tant d'états et d'empires, dans des pays qu'on n'a jamais bien vus, tels que le centre de l'Afrique, de la Nouvelle-Hollande, les vastes contrées de l'Amérique, du cœur de l'Asie, etc.? On a dit au hasard que la terre pouvait contenir neuf cents millions d'habitants; on en a passé cinq cent quatre-vingts millions à l'Asie, en y comprenant les terres australes, la Nouvelle-Hollande et les autres îles; et l'on suppose que la Chine en présente le cinquième (1) elle seule. L'Afrique en peut avoir, dit-on, quatre-vingt et quelques millions; l'Amérique avec ses îles quatre-vingts millions (2); et l'Europe cent soixante millions. Quelle masse d'êtres vivants! Quel mélange d'individus blancs, jaunes, rouges, bruns ou noirs, enfumés ou olivâtres, grands ou petits; beaucoup d'ignorants, peu de savants; force barbares, peu de policés, beaucoup de pauvres,

(1) Un aperçu officiel, publié à Pékin, n'en donne que cinquante-cinq millions.

(2) M. de Humboldt a estimé la totalité de la population du continent américain, au commencement du dix-neuvième siècle, à 25,650,000 en tout, c'est-à-dire à la vingt-troisième partie de l'ancien Monde, lequel n'a peut-être pas une surface plus étendue.

peu de riches, beaucoup de méchants, peu de bons, beaucoup de misérables, peu d'heureux; les uns adorant des magots et des serpents, ceux-ci sculptant des dieux de métal ou de bois; ceux-là adressant leurs hommages, soit aux astres, soit à des divinités imaginaires; tel suivant Mahomet, tel autre le grand Lama, et prêt à égorger son voisin qui refuse d'y croire; chacun d'eux se forgeant des lois, des coutumes; les uns se croyant maîtres, les autres se disant esclaves; chacun végétant dans son troupeau, marchant nu ou s'accoutrant de divers habillements, se déformant en croyant s'embellir; tous enfin, fous ou sages, se traînant dans l'ornière de l'habitude, s'imaginant être les seuls raisonnables, méprisant leurs frères, se battant sans se haïr ni se connaître, croyant parceque leurs pères ont cru; tous se repaissant de vanités, se regardant comme les rois de l'univers, et cependant tous malheureux, moissonnés également par la mort, pour faire place tristement à d'autres êtres aussi vains et aussi dignes de pitié que leurs prédécesseurs!

Il y a dans la vie des nations un certain degré d'élévation comme d'abaissement, d'où les choses humaines, par un reflux nécessaire, retournent en sens contraire; ces oscillations se

tiennent presque toujours entre des limites marquées, et les réactions deviennent égales aux actions, à moins que des abus extrêmes ne fassent périr les états et ne rompent tous les liens de la sociabilité humaine. C'est ce qu'on peut remarquer dans l'histoire de Rome et dans celle de l'Europe depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, comme l'ont déjà remarqué Montesquieu, Robertson et Wallace (1).

Il est donc des temps de dépopulation pour le genre humain, et des fléaux qui le déciment.

(1) Les causes de la dépopulation, selon Wallace, sont la différence des religions modernes avec l'antique polythéisme; la coutume du délaissement des pauvres; les lois de succession inégale et le droit d'aînesse; le grand nombre de soldats sur pied, les vastes propriétés, et autres défauts d'agriculture, la tyrannie des gouvernements, les mœurs moins simples, les moines célibataires, et aussi les prêtres. *Rech. sur la population*, p. 99 et 174. Les Romains ont dévasté et dépeuplé le monde, comme le fait toute puissance exorbitante. Wallace, *ibid.*, p. 134. Aussi les petits états sont toujours plus favorables que les grands à la population, pag. 125.

Ce qui nuit à la population de la Hongrie, par exemple, c'est que les magnats ayant seuls le droit de posséder des terres, il en reste beaucoup en friche destinées au passage des bestiaux, dans les steppes; il en est à peu près ainsi de l'Espagne dépeuplée. Rien n'a plus augmenté la population en France, dans les fureurs sanguinaires même de sa révolution, que la division des grandes propriétés.

Indépendamment des pestes et des famines, existait-il autant d'hommes après les sanglantes irruptions des peuples du nord sur l'empire romain, depuis le règne de Néron jusqu'à celui de Théodose, qu'on en voit de nos jours en Europe? Sans parler de tant de guerres civiles entre les divers prétendants à l'empire, et de plus de trente-deux empereurs massacrés en moins d'un siècle, lorsque l'empire était à l'encan, qui ne connaît les ravages effroyables des Teutons, des Sarmates, des Quades et Marcomans, des Francs, des Bourguignons, des Vandales, des Goths, des Huns, des Hérules, des Lombards, des Alains, dans tout l'Occident? Bientôt les Scythes, les Parthes, les Perses, saccagent l'Orient; et les Arabes, les Sarrasins, les Maures, parcourent, le fer à la main, l'Afrique et l'Asie. La Chine, d'après sa propre histoire, a subi vingt-deux révolutions générales, et l'Amérique a vu pareillement ses campagnes rougies de sang par de barbares conquérants.

Aussi, sous le règne de Justinien, le nombre des habitants dans l'empire romain se trouvait déjà réduit à moitié de ce qu'il était sous Auguste; c'est vers ces siècles de décadence que l'on vit la ruine de toutes les connaissances humaines

dans ce grand naufrage des nations, et les ténèbres de la barbarie s'épaississent pour amener la nuit effroyable du moyen âge.

A ces époques de misères et de désolation, où des hommes féroces réduisaient à la servitude de la glèbe les infortunés échappés au carnage, plusieurs fuyaient dans des déserts, cherchant dans le sein d'une religion nouvelle un asile contre l'oppression ; c'est alors, en effet, qu'on a vu se multiplier les monastères et les cloîtres, pour s'y soustraire, sous le vêtement de la pauvreté cénobitique, à la tyrannie et à la violence ; la vie ascétique, solitaire, l'abjuration de tous les devoirs sociaux, étaient surtout favorisés par l'estime que le christianisme inspirait pour la liberté du célibat (1). La continence et la chasteté étaient si recommandées aux premiers chrétiens (2), qu'ils y attachaient une idée de sainteté, et qu'un grand nombre de vierges s'exposaient à la persécution. Tout dut diminuer alors le nombre des mariages.

(1) Saint Matthieu, ch. V, 8, et ch. XIX, 12-19. Saint Luc, XIV, 26. Saint Paul, Ire *Corinth.*, VI, 6 et 32 ; et I, *Timoth.*, V, 22, et *Tite* I, 8, etc.

(2) Justin., *Apologétique*, liv. I, n° 15 ; Athénagoras, *Legat. pro Christian.*, n° 3 ; Tertullien, saint Épiphane, saint Jérôme, saint Cyprien, saint Clément d'Alexandrie

Plusieurs sectes même, pendant les trois premiers siècles du christianisme, telles que les docètes, les marcionites, les encratites, les manichéens, condamnaient le mariage, et regardaient comme un crime la procréation des enfants (1), au point que les origénistes se privaient des organes de la génération ; tous ces faits démontrent à quel point de dépopulation dut arriver le monde civilisé dans cette partie du globe, pendant les premiers siècles de notre ère.

ARTICLE PREMIER.

De la fécondité et du nombre relatif des individus de chaque sexe.

Il nous reste à considérer les rapports du sexe féminin avec le masculin dans l'état de mariage, soit dans la monogamie, soit dans la polygamie et la polyandrie.

Au premier coup d'œil, il semble que l'état le plus naturel de l'homme soit la monogamie; la presque égalité du nombre des sexes, surtout dans nos climats, la paix domestique, le bonheur social qui en résulte, le concours mutuel si nécessaire pour l'éducation des enfants, l'exem-

(1) Beausobre, *Hist. du manichéisme*, liv. II, ch. VI, paragr. 2 et 7.

ple même des singes et d'autres animaux voisins de notre espèce, qui n'ont qu'une femelle à la fois, et de plusieurs maris qui, dans divers pays, ayant la liberté de prendre plusieurs épouses, se contentent d'une seule assez souvent; tout paraît annoncer que la femme et l'homme doivent, en nombre égal, concourir à former la famille.

Il est vrai que par le seul droit naturel, et indépendamment des lois sociales, on ne peut pas démontrer que la promiscuité des sexes, et même tout usage des parties sexuelles pour la seule volupté, soient absolument illicites et criminels aux yeux de la nature, selon les jurisconsultes (1). La raison seule, dit Bayle (2), conseillerait plutôt la communauté que la propriété des femmes; cette communauté a existé ou existe encore en diverses régions (3); aujourd'hui les Chingulais ont des mœurs très débauchées, sont peu jaloux, et les mères livrent leurs filles à tout étranger pour de l'argent (4). Les Ichthyophages, les Hilophages,

(1) Thomasius, *Jurisprud. divina*, liv. III, cap. II.

(2) *Nouvell. lettr. contre Maimbourg*, lettr. XVIII, § 5.

(3) Jadis chez les Taprobaniens ou à Ceylan, selon Diod. de Sicile, liv. II, ch. LVIII.

(4) Percival, *Voyage à Ceylan*, t. I, p. 247; et John Davy, *account*, etc.

les Nomades, etc., d'après Diodore de Sicile (1); les Garamantes, selon Pline (2); les Troglodytes, suivant Agatharchide et Pomponius Mela (3); les Agathyrses, d'après Hérodote (4); les Sabéens, au rapport de Strabon (5), qui le dit aussi des Massagètes; de même les anciens Anglais, suivant César (6) et Xyphilin (7); enfin plus récemment, au Calécut, suivant Pietro della Valle (8), le sexe était en communauté. Platon, qui prétendait l'établir en sa république (9), voulait qu'il en résultât ce bien, que chacun regarderait les vieux comme ses pères et mères, les jeunes comme ses enfants, les contemporains comme ses frères et sœurs; il bannissait ainsi l'adultère, comme à Sparte, où le mariage même semblait être un adultère. Mais l'on peut démontrer, par plusieurs raisons, que cette communauté n'est nullement avantageuse.

(1) *Biblioth.*, lib. III, cap. XV, XXIV et XXXII.

(2) *Hist. nat.*, lib. V, cap. VIII.

(3) *De Situ orb.*, lib. I, cap. VIII.

(4) *Melpom.*, p. 161.

(5) *Géogr.*, liv. XVI.

(6) *Bell. Gall.*, lib. V, cap. XIV.

(7) *In Nerva et Severo.*

(8) Part. III, *epist.* 7, et Ludov. Roman., *Navigat.*, liv. V, ch. VIII.

(9) Livre V.

Sans mariage, point de parenté ni de famille assurée, point de possession patrimoniale, ni d'héritage attitré, nul partage des terres; de là vient que tout appartenant à tous, chacun cherche à profiter du commun, et personne ne veut travailler pour tout le monde; il en résulte ainsi l'état de barbarie des nations sauvages, et toute société est renversée. Cette communauté parfaite de femmes et de biens, si elle a eu lieu, n'a pu exister que chez des peuplades vivant à la manière des sauvages, des seuls bienfaits de la nature inculte, c'est-à-dire en très petit nombre sur un vaste territoire. Les femmes étant communes, quel homme voudrait se charger d'un enfant dont il pourrait à bon droit douter d'être le père? Et la femme, se trouvant hors d'état de nourrir seule son enfant, le genre humain ne pourrait se conserver; il y aurait sans cesse des expositions et des infanticides, comme chez les peuples où les mœurs sont très corrompues, et où il n'existe point d'asile pour le fruit des débauches. Enfin, la communauté des femmes susciterait chaque jour des querelles de jalousie pour les plus belles; car si les animaux mêmes se disputent avec acharnement la possession des femelles au temps du rut, combien plus

l'homme, qui peut engendrer en tout temps, et qui a bien autrement que les animaux l'idée de la beauté, n'exercerait-il pas de violences? La facilité des jouissances s'observe même parmi des peuples polygames, que l'on peint si jaloux. A Pulo-Condore, dit Dampier, au Pégu, à Siam, à la Cochinchine, au Tonquin, les habitants paraissent fort libéraux de leurs femmes pour une faible rétribution; il en est de même sur les côtes de Guinée, où les négresses découvrent aux hommes auxquels elles s'attachent les perfidies que les naturels machinent souvent contre les étrangers (1).

Dans plusieurs contrées du globe, il n'y a nul mariage contracté, et les deux sexes se mêlent entre eux (2). A Camboge, les filles les plus débauchées trouvent à se marier le plus aisément; car la prostitution n'a rien de honteux. Chez les Pehuares du Brésil, comme au royaume de Calécut, et en quelques îles Canaries, les femmes pouvaient prendre librement plusieurs maris; à Nicaragua, les filles choisissaient leurs époux au milieu des fêtes publi-

(1) *Voyages autour du Monde*, traduct. franç., 1701, t. II, pag. 71 et 72.

(2) Chez les anciens Péruviens, selon Garcillasso, *Hist. des Incas*, liv I., ch. XIV et XV, et liv. VII, ch. XVII.

ques, selon la coutume pratiquée autrefois en l'île de Candie. Parmi les Kubasches, nation du Caucase, les veuves se présentent voilées au premier venu, et leurs enfants sont considérés comme légitimes; cette coutume fut connue des Gargaréens, selon Strabon. Plusieurs sauvages du nord et du sud de l'Amérique échangent encore leurs femmes à volonté, et exercent l'inceste sans honte (1).

Enfin, cette confusion générale des individus pourrait abâtardir la race humaine par des unions incestueuses, comme on en voit des preuves chez les nations qui n'ont point établi des barrières à cet égard. Des expériences faites en Bohême, dans des haras, montrent que les plus belles races de chevaux, toujours unis en ligne directe à leurs parents, dégénèrent (2). Les mariages légitimés anciennement en Égypte entre frères et sœurs (3) ne paraissent pas avoir produit des effets avantageux; car l'amitié fraternelle diminue nécessairement

(1) Hearne, *Voyage à la baie d'Hudson*, t. I, p. 200 et 202, trad. fr. Il en est de même des Indiens de la Guiane.

(2) Michaëlis, *Mosaische recht.*, et John Sinclair, *Code of Agricult.*, d'après des essais sur divers bestiaux en Angleterre.

(3) Diod. de Sicile, liv. I.

l'amour physique, qui devient bien plus vif entre deux êtres nouveaux l'un à l'autre. Il en résultait aussi chez les Perses et les Parthes (1), que l'inceste, permis par Zoroastre, était frappé de stérilité, ou donnait des individus faiblement conformés; car l'union des pères avec les enfants a trop de disproportion d'ordinaire pour l'âge; et même les animaux la fuient, quoiqu'en aient autrement pensé Diogène, Chrysippe et divers philosophes. Ainsi, le cheval, le chameau, etc., abhorrent, dit-on, le coït maternel (2). Les chiens l'évitent moins, car il y a moins de disproportion d'âge entre eux.

A Dobrota, petite ville parmi les bouches du Cattaro, les habitants, ne se mariant pas hors de leur communauté, deviennent presque

(1) Xénoph., *Memorab.*, IV, cap. IV; et Dion Prusæus, *Orat.*, XX. A la terre d'Iesso, les parents s'allient entre eux, le frère et la sœur, et même le père met la fille au nombre de ses épouses; il paraît que cette coutume vient de ce qu'un naufrage a jeté sur cette terre, pour premiers habitants, des parents qui furent obligés de s'allier ainsi pour se perpétuer. L'amour, au reste, ne rétrograde jamais; il descend au contraire toujours vers les plus jeunes.

(2) Aristote, *Hist. anim.*, IX, cap. XLVI; Oppianus, *De venatione*, lib. I; Varro, *Re rust.*, lib. II, cap. VII; Pline, *Hist. nat.*, liv. VIII, ch. XLV; Antigonus Carystius, *De mirabilibus*, cap. LIX.

tous proches parents de cette manière, et ont besoin de dispenses pour se marier. Cette consanguinité est peut-être cause qu'ils ont peu d'enfants, trois tout au plus, et se reproduisent rarement (1).

On voit donc qu'indépendamment de cette pudeur reconnue par le consentement du genre humain, et qui prohibe les unions entre parents, la nature même les réprouve et les condamne (2). Ce n'est point par le seul motif de rattacher les divers membres de l'espèce humaine entre eux, d'incorporer les familles les

(1) *Annales des voyages*, t. IV, p. 201. Paris, in-8°, 1809.

(2) Ovide, *Métamorphoses*, dit :

> . . . . Gentes tamen esse feruntur
> In quibus et nato genitrix et nata parenti
> Jungitur, et pietas geminato crescit amore.

Tels étaient les Perses, les Babyloniens, etc. Catulle a dit la même chose des Perses. Les Caraïbes prennent de droit leurs cousines germaines, selon Rochefort, *Antilles*, p. 488.

La défense d'épouser ses parents dans les plus proches degrés n'est pas une institution naturelle, puisque les sauvages et les animaux la plupart n'y ont aucun égard, mais civile, qui a pour but d'unir les diverses familles du genre humain. Sans cela chaque famille, isolée d'intérêts comme de toute liaison de parenté, morcellerait et subdiviserait bientôt une nation, qui se noue au contraire, au moyen

unes aux autres, que les législateurs ont obligé de se marier hors de sa parenté, comme on l'a cru (1); mais parceque le croisement des races présente le vrai moyen d'embellir l'espèce. Vandermonde (2) et Buffon l'ont annoncé; des exemples le témoignent chaque jour. Le mélange des Tartares Mongols avec les Russes, dit Pallas, engendre de très beaux individus. Le produit mulâtre du Nègre et de l'Européen est plus robuste et plus actif que le produit métis du blanc avec l'Américain (3); car le

de ces alliances du sang en un faisceau, et partage plus également les conditions et les fortunes.

Sénèque, dans sa tragédie d'*Hippolyte*, fait ainsi parler Thésée, v. 913:

Feræ quoque ipsæ veneris evitant nefas, generisque leges
Inscius servat pudor.

cependant il y a des exemples du contraire, d'après Ovide, *Metamorph.*, l. X:

. . . . Coeunt animalia nullo
Cœtera delicto, nec habetur turpe juvencæ
Ferre patrem tergo, fit equo sua filia conjux.

(1) Plutarq., *Quæst. Roman.*, 107; St. Augustin, *Cité de Dieu*, l. XV, c. XVI.

(2) *Essai sur le perfect. de l'esp. hum.*, Paris, 1756, in-12.

(3) M. de Humboldt, *Essai polit. sur la Nouv. Espagne*, t. I, p. 130, édit. in-4°.

vrai moyen d'effacer les impressions maladives héréditaires, la goutte, les scrophules, la phthisie, etc., c'est de mélanger les races, de compenser le défaut d'un individu par l'excès de l'autre, et de répartir ainsi une égalité de forces bien proportionnées dans les constitutions. Les Juifs, en refusant de se fondre dans les autres peuples, se transmettent plusieurs dispositions vicieuses et des maladies cutanées; mais ils conservent aussi par ce moyen leur *facies* hébraïque en tout pays.

La monogamie paraît être une loi de la nature humaine dans les pays froids et tempérés. D'abord le nombre des femmes, loin d'y surpasser habituellement celui des hommes, est même un peu moindre par les naissances. En France il naît cent mâles pour quatre-vingt-seize femelles, ou un dix-septième de mâles de plus, suivant Pomelles et Messance : en Angleterre, lorsqu'il naît dix-huit garçons, il y naît dix-sept filles (1), ou même dix-sept garçons pour seize filles : le rapport est moindre dans certaines circonstances ; en Suède, il naît vingt-quatre mâles pour vingt-trois femelles ; à Pétersbourg, vingt-un garçons pour vingt filles ;

(1) Montmor, *Analyse des jeux de hasard*, 2e édit.

à Paris, vingt-sept garçons pour vingt-six filles, ou, plus généralement, vingt-deux garçons et vingt-une filles, ce qui se rapporte avec ce qu'on a recueilli sur ce point à Naples et à Londres. Dans un dénombrement fait sur trente départements en France, sous le ministère de M. Chaptal, on obtint vingt-un garçons pour vingt filles (1); à Toulouse, on a vingt-deux mâles sur vingt-une femelles (2); mais on a vu quelquefois à Paris vingt-neuf garçons sur vingt-huit filles (3). Graunt établit qu'en Europe il naît, en général, quatorze mâles sur treize femelles (4). Sussmilch assure qu'il y a quinze garçons pour quatorze filles dans le nord de l'Amérique (5). A la Nouvelle-Espagne, il naît cent mâles et quatre-vingt-

(1) Peuchet, *Statist. élém. de la France*, p. 132.

(2) *Mém. sav. étrangers*, tom. IV, pag. 121.

(3) *Acad. des sciences*, 1752.

(4) Dans la monarchie prussienne, selon Hufeland, sur dix millions d'habitants, il naît par jour 587 mâles et 556 femelles, ou le rapport de 21 à 19. S'il naquit, selon Diodore de Sicile (l. I, c. LIII) en Egypte le jour de la naissance de Sésostris, 1700 enfants mâles, cela suppose autant de filles et à peu près 34 millions d'habitants pour l'Egypte alors.

(5) *Gôttlich. ordnung*, tom. II, p. 257.

dix-sept femelles (1). On a dit que dans l'Inde orientale il naissait cent vingt-neuf garçons et cent vingt-quatre filles (2). C'est en admettant, contre toute probabilité, qu'on a pu se procurer des renseignements certains sur le nombre des naissances des deux sexes, chez les Indiens et les Orientaux, où il n'y a nul registre d'état civil, nulle donnée probable de population dans le secret des harems; les Français mêmes, maîtres de l'Égypte, n'ont pu faire de recensement exact à ce sujet.

Il existe une grande perte d'hommes, qui résulte, pour toute la terre, soit des guerres et de la marine, soit des arts et métiers nuisibles ou dangereux, soit des accidents, des excès de tout genre plus fréquents dans le sexe mâle; de sorte que le nombre des femmes devient égal et très souvent supérieur dans nos climats. D'ailleurs, un nombre donné de femmes vit plus long-temps que le même nombre d'hommes, dans le rapport de dix-huit à dix-sept, selon Kerseboom et Deparcieux (3), et passé l'âge critique elles ont plus d'espoir de

(1) M. de Humboldt, *Essai polit. sur la Nouv. Espag.*, t. I, p. 137.

(2) Sussmilch, *ib.* p. 156.

(3) *Tableaux*, pag. 97.

vivre que nous. S'il périt plus de femmes mariées que de maris, de vingt à trente-cinq ans, à cause des accidents des couches et des maladies qui en dépendent, il meurt plus de garçons que de filles, et à peu près dix hommes pour neuf femmes, à Paris, à Londres et ailleurs. En 1778, il y avait, suivant Moheau (1), un seizième de femmes de plus que d'hommes en France. D'Expilly en admet un quinzième, de même que Wargentin l'observa aussi en Suède en 1763. A Venise, en 1811, il se trouvait dix femmes pour neuf hommes; il paraît qu'à Paris il en existe neuf pour huit hommes.

Dans de plus chaudes contrées, le nombre de femmes augmente encore; Kempfer rapporte qu'à Méaco, grande ville du Japon, il se trouve environ six femmes pour cinq hommes; à Quito il en est de même, suivant Ant. Ulloa (2). M. Labillardière observa à peu près onze femmes pour dix hommes dans le sud de la Nouvelle-Hollande (3). Chez les Guaranis, en Amérique, on voit environ quatorze femmes pour treize hommes, selon d'Azara (4). Le

(1) *Rech. sur la pop. franç.*, pag. 71.
(2) *Relacion hist. del viag.*, tom. I, p. 372.
(3) *Voy. à la rech. de la Peyrouse*, tom. II, p. 49.
(4) *Voyage en Amér. mérid.*, tom. II, pag. 60.

major Pike a trouvé une bien plus grande proportion de femmes chez les tribus sauvages (1); car il y a dans quelques unes de ces nations sept femmes pour six hommes ou même douze femmes pour huit hommes; et chez les Sioux, deux femmes pour un homme. Dans les grandes villes du Mexique, il existe cinq femmes pour quatre hommes (2).

Mais cet excédant de femmes devient surtout considérable sur les côtes de Guinée et en diverses îles des Indes, comme à Java (3), à Bantam (4), où les princes mêmes se font garder par des femmes armées; et sur les côtes du Malabar et du Bengale. Il faut considérer, comme l'a fait avec raison M. Chervin (5), que la traite des Nègres en Afrique, que le commerce et la navigation dans l'Inde, emportent un grand nombre d'hommes, d'où résulte en partie cette surabondance de l'autre sexe; mais de plus, il y naît probablement un plus grand nombre de femmes que d'hommes, suivant presque tous les voyageurs, bien qu'on n'ait

(1) *Voyage au Nouv. Mexique*, tom. I, pag. 227.
(2) M. de Humboldt, *Essai politiq.*, liv. II, etc.
(3) Macartney, *Voyage en Chine*, tom. II, pag. 48.
(4) Stavorinus, *Voyage à Batavia*, tom. III, p. 59.
(5) *Rech. méd. philos. sur la polygamie*. Paris, 1812.

pas pu se procurer des dénombrements précis. On assure qu'il existe un sixième de femmes plus que d'hommes au Kaire, un cinquième dans l'Inde (1), un quart ou même un tiers de plus en diverses régions de l'Asie méridionale.

La polygamie semble donc être, à plusieurs égards, dépendante de ce rapport du nombre des sexes, surtout parmi les pays chauds, quoique les femmes n'y soient point trois fois plus

(1) A Bénarès, ville qui compte, dit-on, un million d'habitants, il y a trois cinquièmes de femmes sur la population totale, et aussi un nombre immense de bramines fakirs sannyasis, vivant dans le célibat, la saleté, la mendicité. En d'autres lieux des Indes cependant le nombre des mâles naît en plus grande abondance, comme en Europe. Voyez dans les *Trans., of Bombay*, tom. III, in-4°, 1823, *Account of Lony*, etc. Le P. Parennin assure que les sexes naissent à égalité de nombre en Chine, *Lettres édif.*, *recueil* XXVI. A Calcutta, chez les Tamouls; à Batavia, parmi les Malais, il naît plus de mâles que de femelles. Cependant les lettrés chinois approuvent la polygamie, parcequ'ils disent qu'il naît plus de filles que de garçons (*Mém. des missionn. sur les Chinois*, tom. VI, p. 308); il y a toutefois d'autres témoignages d'un nombre à peu près égal des sexes. (*Mém. sur les Chinois*, tom. II, p. 407.) Dans un recensement fait en Bohême en 1811, il y avait un grand nombre de femmes de plus que d'hommes; il en fut de même à Londres, d'après le recensement de cette même année.

nombreuses, comme le soutient Bruce (1). Elle a même été en usage chez toutes les nations de la terre (2); elle existe encore chez les Samoïèdes, les Kamtschadales, les Ostiaques, les Tongouses et autres Sibériens, comme chez les sauvages du nord de l'Amérique, quoique dans des régions extrêmement froides.

Jadis la monogamie n'a existé que chez les peuples policés de la Grèce, de Rome, et chez les Gaulois, les Germains, seules nations monogames entre les barbares. La bigamie fut même permise à Athènes; et Socrate, ce qui est beaucoup pour un sage, avait deux femmes.

Il est vrai que, dans les contrées où la polygamie se trouve légalement instituée, elle n'est pas générale, excepté chez les riches et les grands, qui peuvent sans peine acheter et nourrir plusieurs femmes; car le bas peuple, qui en a moins le moyen, reste monogame, et ne prend une seconde épouse que lorsque la première a vieilli. Chez les anciens Moscovites d'Europe, et aujourd'hui parmi les Tusches, peuplade

(1) *Voyage aux sources du Nil*, tom. I, pag. 322.

(2) Seldenus, *de Polygamia*; et Pierius Valerianus, sous le pseudonyme Theophilus Aletheus, *Polygamia triumphatrix*, Lond., 1682, in-4°, édit. de Tollius.

polygame du Caucase, le père donne à son fils, âgé de six à sept ans, une épouse nubile, et fait en attendant les fonctions de mari; les enfants sont censés être ceux du fils. Une des raisons pour lesquelles le christianisme ne fait pas autant de progrès dans les Indes que le mahométisme, c'est qu'il lutte contre la polygamie; s'il est parvenu à l'abolir chez plusieurs Éthiopiens, les chrétiens du Congo l'ont conservée. Il n'est pas si ordinaire de trouver la polygamie parmi les peuples républicains que dans les gouvernements despotiques; cependant elle existe chez les Araucans, nation aristocratique du Chili. Il semble en effet que cette coutume résulte de l'abus du despotisme, car partout où elle est usitée, les femmes sont nécessairement esclaves et achetées par le mari. Ainsi dans tout l'Orient, il paie la dot ou le *kalim* aux parents desquels il achète la fille. Celle-ci ne devient pas l'égale d'un homme qui, partageant son cœur ou plutôt ses plaisirs entre plusieurs épouses, n'obtient l'amitié parfaite d'aucunes d'elles, et il les regarde moins comme ses compagnes que comme les instruments de ses voluptés (1). Aussi beaucoup d'historiens ont remarqué, avec Ammien Mar-

(1) Salluste, *Jugurtha*, n° 82.

cellin, Procope, etc., que les nations polygames montrent dans toutes leurs actions une insensibilité féroce.

Cette coutume est donc contraire aux usages des nations policées; il en résulte enfin une sorte de barbarie dans toute société où la femme ne se voit point également admise à partager tout avec l'homme; la polygamie n'est cependant pas contraire à la nature, qui toujours aspire à la plus grande reproduction des êtres. En effet, la femme a des temps de menstruation, de grossesse, d'allaitement, qui s'opposent d'ordinaire à de nouvelles conceptions; elle devient plus souvent stérile que l'homme n'est impuissant, et d'ailleurs celui-ci peut imprégner, dans peu de jours, plusieurs femmes; il semble que la nature ne l'ait pas borné à une seule épouse, surtout si l'on considère que celle-ci perd, dans les pays chauds principalement, plutôt que lui la faculté d'engendrer; ainsi, quand la polygamie ne serait pas établie habituellement en ces régions, elle le deviendrait successivement. Saint Augustin pense même qu'elle n'est nullement contraire au droit naturel (1). Les lois de

(1) Voyez aussi Grotius, *De jure belli ac pacis*, lib. XI, cap. V, § 9.

Mahomet, de Zoroastre, de Confucius et de tous les législateurs de l'Asie ont pourvu à cette pluralité des femmes, en les assujettissant beaucoup à l'homme pour conserver la tranquillité des ménages (1).

Aucunes nations ne se sont autant policées que celles qui ont été monogames, car la polygamie a toujours retenu les peuples dans la servitude de l'ignorance ou dans la déplorable barbarie de l'état sauvage. La polygamie légale suppose et nécessite le despotisme, parceque l'asservissement de la femme en est la suite, et que l'es-

(1) Jadis les femmes des Tartares se pendaient à la mort de leurs maris, et les Indiennes se brûlaient presque toutes; mais aujourd'hui ces actes de dévouement sont rares; ces mœurs antiques s'affaiblissent.

Selon les lois de Menou, législateur hindou, « il faut » qu'une femme dépende de son père pendant l'enfance; » de son mari, dès qu'elle a subi les lois de l'hymen; lorsque son mari est mort, de ses fils; lorsqu'elle n'en a » pas, des proches parents de son mari; si celui-ci n'en » a aucun, des parents de son père; enfin, si elle n'a pas » de parents paternels, du souverain. Une femme ne doit » jamais désirer de se rendre indépendante, ni de se séparer de son père, de son époux ou de ses fils; car en » s'éloignant d'eux, elle expose au mépris les deux familles ». Will. Jones, *Works*, tom. III, chap. xi, n° 3, pag. 338. Voyez notre ouvrage, *de la Femme*, etc., nouv. édit.

Nulle loi hindoue ne prescrit expressément aux veuves

clavage domestique se reporte naturellement dans l'état civil. « Dans les républiques, dit » Montesquieu, les femmes sont libres par les » lois, captives par les mœurs.... Dans les états » despotiques, les femmes n'introduisent point » le luxe, mais elles sont elles-mêmes un ob- » jet de luxe ; elles doivent être extrêmement » esclaves. Chacun suit l'esprit du gouverne- » ment, et reporte chez soi ce qu'il voit établi » ailleurs (1). » Le même auteur ajoute encore : « Les femmes ont peu de retenue dans les mo- » narchies, parceque la distinction des rangs » les appelant à la cour, elles y vont prendre cet » esprit de liberté qui est le seul qu'on y tolère.... » et comme leur faiblesse ne leur permet pas l'or-

de mourir avec leurs maris, mais les livres des brahmans louent cette action comme si glorieuse et si capable de procurer un éternel bonheur en une autre vie, tandis qu'il y a honte et mépris pour celle qui contracte un second mariage, que la plupart des veuves prennent la courageuse résolution de mourir.

Cette coutume a été jadis connue des nations du Nord, selon Hérodote, liv. V, chap. 1, § 11 ; et notes de Brotier sur Tacite, *Mor. Germ.*, chap. XIX, not. 6; et aussi dans l'Amérique du nord, parcequ'une veuve ne pouvait plus subsister d'elle seule. Carli, *Lettr. améric.*, tome I, lettre X.

(1) *Esp. des lois*, liv. VII, chap. IX.

»gueil, mais la vanité, le luxe y règne tou-»jours avec elles.»

Il suit de tout ce que nous avons dit, d'abord que les pays froids, pauvres, grossiers, et les états républicains, sont les plus favorables à la multiplication de l'espèce humaine; ensuite que les monarchies, les climats tempérés, les sociétés policées, les pays médiocrement fertiles, lui sont moins avantageux; enfin, que les empires despotiques, les régions chaudes, même les plus fertiles, les nations polygames, lui sont contraires. Dans le premier cas, les hommes deviennent laborieux, actifs et de mœurs très simples; dans le second, ils sont habiles, industrieux et de mœurs polies; dans le dernier cas, ils deviennent fainéants, débauchés et de mœurs corrompues.

Ainsi l'état des femmes coïncide très bien avec les formes des gouvernements et la nature des climats; voilà pourquoi les changements dans les mœurs, ou dans les rapports des sexes, tendent à en amener d'analogues parmi les constitutions politiques. Par exemple, les gouvernements favorables à la liberté étant naturellement très féconds en hommes, deviennent nécessairement ou conquérants, ou guerriers, ou commerçants, parcequ'il leur faut en quel-

que sorte un cautère qui les débarrasse de cette pléthore de population ; la Grèce ancienne, Rome, et aujourd'hui la Suisse et la France (1), pour la guerre, jadis Carthage, Venise, la Hollande, l'Angleterre (2); pour le commerce, nous en offrent la preuve. Les empires despotiques se montrent ennemis de la multiplication de l'espèce humaine, sont faibles et exposés à être conquis: Rome république fut conquérante; Rome, esclave sous ses empereurs, perdit toutes ses conquêtes. Ainsi les empires despotiques d'Asie ont souvent été subjugués par une poignée de guerriers tartares. Les républiques, semblables à l'homme dans sa jeunesse, aspirent à se fortifier et à s'agrandir ; les états despotiques, de même que le vieillard, s'affaiblissent et se concentrent. Ainsi la plupart des gouvernements établis sur

(1) La France sera toujours portée à un gouvernement tempéré, qui ne doit être ni une république pure et démocratique, ni une monarchie trop voisine du despotisme. L'histoire de France et les révolutions de ce pays le témoignent, aussi bien que le caractère naturellement mobile de ses peuples et la grande liberté dont y jouissent les femmes.

(2) L'Angleterre est une république monarchique dont l'esprit est le commerce, à cause de sa situation dans une île ; aussi la population s'y accroît.

le globe ont commencé par un état plus ou moins libre; ils finissent tous par l'oppression qui est comme la décrépitude et la mort des institutions politiques, en même temps qu'elle dépeuple la terre d'habitants, et tarit la source des générations.

Les hommes se montrent plus rarement impuissants que les femmes ne sont stériles. On remarque que l'avortement est presque toujours la suite d'une trop grande irritation de l'utérus; aussi les femmes d'une complexion très ardente, les Messalines, font rarement des enfants. Dans les contrées du midi, les organes sexuels entrent fréquemment en excitation, et les femmes sont très exposées à des hémorrhagies utérines qui, décollant le placenta, causent presque toujours l'avortement. L'ardeur du climat introduit ensuite ces monstrueuses et criminelles voluptés qui répugnent à la nature, et que les législateurs ont voulu proscrire, en recommandant expressément aux hommes de faire des enfants, et de rendre le devoir conjugal à leurs femmes (1).

Les relevés de naissance, dans les différentes

(1) Voyez le *Coran* de Mahomet, le *Zend-Avesta* de Zoroastre, les *lois* de Moïse, les *cinq Kings* des Chinois, et tous les *Codes religieux* de l'Asie.

contrées de l'Europe, ont constaté, 1° que les villages et les bourgs où se trouvent beaucoup de bas peuple et peu de gens riches étaient plus féconds que les villes opulentes; 2° que les années de disette devenaient funestes à la population, car les années où l'abondance fait naître le plus de monde sont aussi celles où il en périt le moins; 3° que les mois les plus heureux pour la fécondation des femmes étaient ceux d'été (1) et du printemps; 4° que dans nos pays il fallait compter une naissance par vingt-cinq personnes, ou un peu plus; de sorte que le nombre des naissances surpasse celui des morts, qui est un trente-cinquième dans les

(1) A Paris, on a reconnu que le nombre des naissances était beaucoup plus considérable, surtout en mars, en janvier et en avril, et au contraire bien moindre en juin, en novembre et décembre. Il s'ensuit que les mois les plus convenables à la fécondité chez les femmes, sont juillet, mai et août, tandis que les mois d'octobre, de mars et d'avril leur sont peu favorables sous ce rapport. Buffon avait déjà constaté que dans notre climat la chaleur de l'été contribue au succès de la génération. Stein, *Caus. sterilit.*, p. 58; Wargentin, en Suède, *sw. Wetensk. acad.*, tom. XVI, en 1754, et tom. XVIII, en 1767; *Act. Helvetic.*, tom. VI; Buffon, *Suppl.*, tom. II, in-4°; et même Rabelais, *Pantagruel*, liv. V, chap. 29, etc., observent que le nombre des naissances est toujours plus considérable en hiver qu'en été.

villages, et un trente-deuxième dans les villes : enfin des relevés publiés récemment sur la population de la France annonçent que la fécondité y est devenue proportionnellement plus grande pendant la révolution qu'auparavant, par la subdivision des grandes propriétés.

La marque la plus décisive de la prospérité d'un pays est la multiplication de ses habitants (1). La raison en devient évidente, puisque c'est la preuve qu'un plus grand nombre d'individus y trouvent leur subsistance, soit des fruits de leur travail, soit de leur propriété. L'expérience montre encore que les nations agitées par des révolutions qui tendent à la liberté, comme dans la Grèce et Rome ancienne, se peuplaient davantage que les nations les plus pacifiques : c'est pourquoi Tite Live s'étonne que Rome république ait pu fournir tant de soldats, tandis qu'elle en produisait si peu sous la domination tranquille et affermie d'Auguste. On dirait que l'esprit guerrier et turbulent des peuples les rende plus prolifiques que ces nations douces et efféminées par le calme d'une longue servitude ; aussi les états les plus agités, c'est-à-dire les plus libres, sont plus chargés de population que tous les autres, et les

(1) Adam Smith, *Richess. des nations*, liv. I, ch. VIII.

royaumes les plus absolus deviennent les moins peuplés ; témoin l'Espagne comparée à la France, à la Suisse, à la Hollande, etc. Les contrées pauvres s'accroissent en hommes, comme la Russie, la Suède; les pays pleins d'or et de richesses de luxe, comme l'Espagne, le Portugal, etc., vont en se dépeuplant. Aussi les villes opulentes dévorent la population, les villages misérables l'augmentent; et en effet, les mariages du peuple sont plus prolifiques que ceux des conditions plus élevées. Les nègres dans l'état de liberté peuplent bien davantage aussi que les blancs. En Russie, les naissances s'élèvent annuellement, dit-on, au douzième ou au quinzième de la population, et il ne meurt quelquefois qu'un quarante-cinquième ou un cinquantième des vivants : ainsi les naissances doublent les morts. Cet état, déjà colossal, augmente journellement avec une rapidité effrayante. Quelque jour, devenu trop peuplé pour le rapport de son territoire, il fera sortir de son sein des peuples entiers qui viendront à main armée inonder le midi. La Russie engloutira l'Europe, et de grossiers Cosaques rempliront nos régions civilisées, comme au temps de la chute de l'empire romain.

Le nombre des jumeaux à l'Hôtel-Dieu de

Paris a été observé d'un sur cent un par Tenon; depuis l'on a trouvé en Angleterre une grossesse double sur quatre-vingt-seize ordinaires, et à l'hospice de la Maternité à Paris, on obtient un accouchement double sur quatre-vingt-onze deux tiers de grossesses simples; mais il y a des pays où les naissances des jumeaux deviennent plus fréquentes. On l'assure pour le climat du Chili, de la Pensylvanie, même parmi les animaux domestiques. Au reste, ces accouchements de jumeaux dépendent quelquefois du père, comme on en a des exemples; il existe aussi des hommes qui ne produisent que des filles ou des garçons (1).

Parmi les premiers-nés, on remarque d'ordinaire un plus grand nombre de garçons que de filles; c'est le contraire, en effet, dans les derniers-nés. Aussi les époux âgés produisent

(1) On sait qu'il y a plusieurs femmes non menstruées toute leur vie, qui ne sont pas moins fécondes que les mieux réglées. L'opinion de Roussel, que les femmes ne doivent cette incommodité périodique qu'à la vie sociale et civilisée dans laquelle on use d'aliments abondants et trop excitants, n'est point fondée, puisque les femelles de singes évacuent aussi plus ou moins régulièrement du sang par la vulve, et que les femmes des sauvages les plus misérables ne sont nullement affranchies du tribut mensuel.

plutôt des filles que des garçons, tandis que les jeunes mariés, dans la vigueur de l'âge surtout, engendrent plutôt des garçons que des filles. En effet, les hommes faibles, abrutis par l'ivresse ou les voluptés grossières, ne produisent guère que des individus du sexe le plus délicat.

SECTION VI.

DE L'ACCOUCHEMENT ET DE L'ALLAITEMENT CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES.

La Genèse, livre très philosophique, dit que Dieu condamna la femme qui avait goûté le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, à un accouchement douloureux. L'allégorie, si c'en est une, comme l'ont pensé plusieurs pères de l'Église (saint Jérôme, etc.), est belle et juste. C'est la vie sociale qui a rendu la femme sujette à ces maux, puisque les femmes de tous les peuples sauvages, les Négresses, les Américaines, les Sibériennes, les Kamtschadales, les insulaires de la Polynésie, les Hottentotes, etc., accouchent presque sans douleur; tandis que les femmes des nations civilisées sont précisément celles qui éprouvent des accidents funestes dans leurs couches. Plus on se tient près de la nature, plus elle nous favorise; plus on s'en écarte, et plus elle nous punit. Les femmes laborieuses des campagnes accouchent sans peine, et se rétablissent au bout de quelques jours. On en a vu en Suisse et en Russie prendre dès le lendemain

leur nouveau-né sur leur dos (1), et retourner à leurs pénibles travaux dans les champs. Les femmes des sauvages n'interrompent pas même leurs occupations pour accoucher. Quelle différence entre elles et nos petites-maîtresses si délicates ! Aussi combien de celles-ci périssent ! Une Hottentote se délivre elle-même en plein champ, coupe avec ses dents le cordon ombilical, et rapporte l'enfant à sa hutte comme un paquet. Chez nous, ce n'est jamais fini avec nos sages-femmes et nos accoucheurs. Souvent même leur impéritie ou leurs brutales opérations aggravent les maux de l'accouchement ; tantôt ils estropient les femmes, déchirent les enfants par morceaux, fendent le ventre, arrachent la matrice en extrayant le placenta, font naître des hémorrhagies utérines mortelles, des inflammations de matrice, etc., parcequ'ils veulent trop souvent violenter la nature. D'ailleurs le virus vénérien, les affections rachitiques, les vices scrophuleux, intro-

(1) Jamais les sauvages n'aident les femmes à se délivrer. Persuadés que la seule nature suffit à tout, ils pensent que nous devenons tortus par l'adresse de nos sages-femmes, ou bossus par la tendresse de nos nourrices. (Sam. Hearne, *Voyage à la baie d'Hudson*, tome I, page 144, trad. fr.)

duits dans l'économie animale de la femme dès sa jeunesse, suspendent l'entier développement de son système osseux, ou le déforment, et maintiennent le bassin dans un état de rétrécissement très funeste pour l'accouchement. En outre, nos vêtements étroits, la fainéantise, l'abus des plaisirs, l'intempérance dans la nourriture, l'excès des boissons irritantes, comme le café et les liqueurs, l'habitude paresseuse de rester continuellement assises, et mille autres causes, contrarient le but de la nature, qui tend à rassembler toutes ses forces pour cette excrétion. C'est pour cela que l'étude et la lecture sont si pernicieuses aux femmes, parcequ'elles ramènent leurs forces vitales vers le cerveau, et dépouillent ainsi les organes sexuels de leur énergie naturelle; aussi les *femmes beaux-esprits* sont communément stériles, ou deviennent sujettes aux plus graves accidents dans leurs grossesses. Sans cette habitude, si répandue aujourd'hui parmi les femmes, d'être continuellement oisives ou d'exalter leur imagination par des peintures romanesques, les malheurs des accouchements seraient moins fréquents et moins funestes. Madame de Sévigné attribuait la plupart des maux des femmes à la coutume d'*avoir toujours le cul*

sur selle. La santé ne s'affermit en effet que dans le travail du corps ; l'hystérie et tous les maux qui en dérivent sont nés d'un genre de vie contraire.

C'est donc réellement pour avoir goûté le fruit de l'arbre de science que la femme accouche avec douleur ; puisque les femmes sauvages et nos robustes paysannes, qui ne vivent que des fruits d'ignorance, se délivrent avec la plus grande facilité. Des auteurs prétendent aussi que plusieurs femmes de l'Orient ont le bassin naturellement fort large, ce qui rend leurs accouchements bien moins laborieux. Il nous paraît que le froid rétrécit aussi les organes sexuels des femmes de nos contrées, tandis que la chaleur doit les relâcher ; d'où il suit que les accouchements doivent devenir plus pénibles dans les pays froids, et plus faciles dans les climats chauds, toute proportion gardée.

Il résulte de cette plus grande ampleur du bassin qu'elles mettent au jour leurs enfants plus heureusement et avec plus de facilité, comme le rapportent tous les voyageurs, même lorsqu'elles sont mères dès l'âge de neuf à dix ans (1).

(1) Chardin, *Voyage en Perse*, tom. VII, pag. 164.

Les femmes des Caaiguis sont si laides, ainsi que leurs maris, que cette nation a été comparée à des singes (1). La plupart des naturelles américaines ont les organes sexuels fort resserrés (2); plusieurs d'entre elles allaitent leurs enfants jusqu'à l'âge de deux ou trois ans. Au Chili, elles sont si fécondes, qu'elles portent fréquemment des jumeaux (3). Il en est de même de celles de la Pensylvanie (4), dont le climat produit un effet semblable sur les bestiaux. Presque toutes ces femmes sauvages accouchent sans douleur ni difficulté, même parmi les régions froides (5). Chez les

et tom. VI, pag. 274; Paxman, *Med. Indor.*, page 43; Thévenot, tom. III, liv. I, chap. XXIV; Grose, *Voyage dans l'Indostan*, page 343; à Java, selon *Philos. Transact.*, n° 243; à Goa, selon Cœrden, *Voyage*, tom. II, page 384, etc.

(1) Nicol. del Techo, *Relat. de Caaiguar. gent.*, p. 34.

(2) Améric Vespucci, *Letter. a Lorenzo de Medici*, page 110, édit. Bandini; Riolan, *Anthrop.*, pag. 306.

(3) Molina, *Saggio sulla storia naturale del Chili*, page 333.

(4) Acrell, *Nye swerige*, etc., cité par Haller.

(5) Lafiteau, *Mœurs des sauvages*, tom. 1, page 590; les Canadiennes, selon Charlevoix, *Nouv. franç.*, t. III, pag. 288; les Gaspésiennes, d'après Leclerq, *Hist. de la Gaspés.*, pag. 46; et même au Groënland, selon Egède, *Gamle Groenland.*, pag. 81; aussi au Mississipi, *Relat. de voy. au Nord*, pag. 297, etc.

Caraïbes de la Guiane, il existe une singulière coutume. Quand la femme est accouchée, elle se lève et vaque à ses travaux; l'homme se place au lit et reçoit les visites pour elle. Pison a vu ce même usage au Brésil; mais il est particulier que d'anciens peuples, voisins du Pont-Euxin, les Tibarènes, l'aient pratiqué, selon Apollonius de Rhodes, et les Corses, du temps de Diodore de Sicile; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il existe encore en quelques cantons voisins de nos Pyrénées (1).

Rien de plus misérable au reste que la condition des femmes mariées chez un grand nombre de peuplades américaines: les Orinoquoises détestent le mariage à cause de l'asservissement et de la peine (2). Parmi les hommes qui n'estiment qu'un courage féroce et qu'une violence aveugle, l'être le plus faible paie toujours la protection qu'on lui accorde du prix de toute

(1) Les Ibériennes, aussitôt qu'elles sont accouchées font mettre leur mari au lit à leur place, et les servent (Strabon, liv. III); coutume qui paraît subsister dans le Béarn, partie de l'ancienne Vasconie sous le nom de *Couvade*; usage porté aussi en Corse par les Ibères (voy. *Annal. des voy.*, tom. II, cah. VI.); et Carli, *Lettres améric.*, tom. I, pag. 144.

(2) Jos. Gumilla, *Orinoko illustrado*, tom. II, etc.

sa liberté et de son bonheur. Aussi les femmes font souvent avorter leur fruit et mourir leurs filles pour les soustraire à une existence si infortunée (1). Au Groënland, on enterre la veuve près de son mari, parcequ'elle mourrait de faim (2), surtout sous de si rigoureux climats (3). D'autres abandonnent les enfants mal conformés, comme incapables de conserver leur vie sur la terre (4); d'ailleurs parmi ces régions incultes, et par un régime de vie si difficile, les enfants difformes ne parviennent pas à l'âge de maturité (5). Cela explique pourquoi tous ces peuples paraissent bien constitués, et pourquoi on n'y voit point d'êtres déformés (6). Mais depuis que les Américains sont soumis aux Espagnols, et que la vie plus assurée par le travail leur permet d'élever tous

(1) Chez les Knisteneaux, selon Mackenzie, *Voyage dans l'intér. de l'Amér.*, tom. I, pag. 242; les Esquimaux excitent l'avortement de leurs femmes; Ellis, *Voyage à la baie d'Hudson*, tome II, partie 2e, page 118; Denys, *Hist. de l'Amérique sept.*, tom. II, pag. 365, etc.

(2) De Reste, *Hist. des pêches*, tom. II, pag. 441.

(3) Ellis, *Hudsons bay*, pag. 198; Herrera, *Décad.* 7.

(4) Gumilla, *ib.*, pag. 2 et 234. Techo's, *Histor. of Paraguay*; dans Churchill, *Collect.*, tom. VI, pag. 106.

(5) Creuxii, *Hist. Canad.*, pag. 57.

(6) Piso, *Med. brasil.*, lib. IX, cap. IV, pag. 6.

les enfants, on y trouve plusieurs individus mutilés ou difformes (1).

Jamais les sauvages n'élèvent des familles si nombreuses que les peuples civilisés (2); s'il naît deux jumeaux, l'un est toujours abandonné par l'insuffisance de la mère (3). Les Péruviens même regardent la naissance des jumeaux comme un événement de mauvais augure, et ils abandonnent l'enfant le plus faible (4). Si une femme meurt dans le temps qu'elle allaite un enfant, on l'enterre vivant à côté d'elle, faute de pouvoir le conserver (5). On a même vu des enfants abandonnés ou sacrifiés par leurs parents qui ne pouvaient les nourrir (6); ainsi la férocité naît des exigences de la vie sauvage, et étouffe la voix de la nature dans les cœurs paternels. Toutefois les sauvages aiment tendrement leurs enfants, et

(1) Ulloa, *Voyage*, tom. I, pag. 293.

(2) Maccleur's, *Journal*, pag. 63.

(3) *Lettr. édif.*, tom. X, pag. 200.

(4) Ariaga, *Extirpac. de la idolatr. del Peru*, pag. 32-33.

(5) Charlevoix, tom. III, pag. 368; le P. Melchior Hernandez, *Memor. de Chiriqui.*; Colbert, *Collect. orig. papers*, tom. I.

(6) Venegas, *Hist. of Californ.*, tom. I, pag. 82.

l'instinct de la nature les rend très sensibles (1).

Les Américains paraissent en général très froids ; car la difficulté de subsister sans agriculture, et du seul secours de la chasse ou de quelques racines agrestes, affaiblit extrêmement leur constitution; aussi les femmes, dit-on, savent exciter l'ardeur des hommes par des applications d'insectes ou de végétaux stimulants sur leurs organes flétris et énervés. Plusieurs d'entre eux sont peu jaloux : les forts Patagons laissent même librement les étrangers avec leurs femmes (2). Chez les sauvages péruviens, au rapport de Juan Ulloa, les filles déflorées sont plus recherchées que les vierges; et nous avons dit que les Américains du nord se contentaient quelquefois d'une femme pour plusieurs hommes. C'est sans doute par la même insouciance que parmi les Hurons, les Natchez, et à l'isthme de Darien, on laisse les femmes partager les soins du gouvernement. Ce n'est enfin qu'en des lieux où il existe une grande surabondance d'hommes, chez les riverains de l'Orénoque, par exemple, suivant Walther Raleigh, que les habitants ont porté la guerre

(1) Gumilla, *Orinok.*, tom. I, pag. 211. Biet, *France équin.*, page 390.

(2) Pernetty, *Voyage aux Malouines*, tom. II, p. 127.

parmi leurs voisins pour se procurer des épouses.

On a vu des femmes avec quatre mamelles, au lieu de deux (1), comme il arrive à d'autres femelles d'en avoir de surnuméraires ; mais celles-ci fournissent peu de lait à l'enfant. Plus celui-ci est voisin de la naissance, plus le milieu de sa longueur est placé près du sternum ; ce point descend à mesure que l'enfant grandit.

L'espèce humaine, douée de raison, n'a peut-être pas autant d'instinct naturel que les bêtes ; et tandis que la lionne cruelle remplit avec joie tous ses devoirs maternels, la femme dénaturée néglige les siens, parmi les peuples civilisés; elle laisse passer son fils dans des bras mercenaires. Où le misérable trouvera-t-il des entrailles de mère et des soins si nécessaires à sa faiblesse, puisque celle qui lui donna la vie l'abandonne à la merci des étrangers ?

La sécrétion du lait paraît être en rapport avec celle des règles, car les Islandaises, comme toutes les femmes des pays froids, ont fort peu de lait. L'évêque De Troïl (1) dit

(1) M. Percy, art. *Mamelle* du *Dictionn. des sciences médic.*

(2) *Lettres sur l'Islande*, trad. fr. Paris, 1781, in-8°, page 274.

même qu'elles allaitent à peine quelques jours, et qu'elles substituent du lait de vache. Mais en Egypte, à l'île de Ceylan et dans la plupart des pays chauds et humides, les femmes peuvent allaiter long-temps, et ont des mamelles énormes (1). C'est le contraire dans les pays secs, venteux, élevés, comme en Provence, dans la Castille, etc. On dit qu'en Russie on voit au contraire des hommes en état d'allaiter des enfants, de leurs mamelles (2).

Le premier lait formé après l'accouchement est très séreux et un peu laxatif; c'est pour cela qu'il convient beaucoup à l'enfant, en débarrassant ses intestins du *meconium* qui les enduit. Nos sages-femmes, souvent malavisées, font rejeter ce lait à la mère, craignant qu'il ne soit nuisible à l'enfant; mais cette précaution trompe les intentions de la nature,

(1) Le lait des Européennes qui vont à Batavia, est si salé, dit-on, qu'elles ne peuvent nourrir leurs enfants; il n'en est pas de même du lait des négresses. *Mém. acad. des sciences;* Paris, 1707, *hist.* pag. 10.

Les Singalaises allaitent leurs enfants jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans; elles n'ont guère qne trois à quatre enfants. Les enfants croissent très lentement d'abord; à deux ans à peine se tiennent-ils debout; ensuite ils grandissent rapidement.

(2) *Comment. petropol.*, tom. III, pag. 278.

qui ne fait rien en vain. Aussi les nourrissons, n'ayant pas été débarrassés de ces matières noires qui farcissent leurs viscères, sont presque toujours attaqués de tranchées violentes qui les mettent en danger de périr; accident qu'on aurait prévenu en suivant les intentions de celui qui a tout combiné avec sagesse dans le monde. L'usage de donner un peu de vin sucré à l'enfant naissant n'est pas moins nuisible encore, en agaçant, par une liqueur un peu spiritueuse, des fibres et un estomac si faibles à cette époque; car il est extrêmement important de ne pas forcer alors le tempérament, puisque toute la santé de la vie dépend de ces premiers instants.

A mesure que l'enfant acquiert plus de forces et de développement, le lait de la mère devient plus épais et plus substantiel. On doit aussi donner par la suite quelque nourriture plus solide, telle que de la panade; mais la bouillie faite avec la farine et le lait forme une espèce de colle ou de masse glutineuse très difficile à digérer. En Suède et dans tous les climats rigoureux, les enfants périssent en plus grand nombre qu'en France et dans les pays méridionaux. On a vu des Africains polygames élever jusqu'à deux cents enfants,

tandis qu'on a de la peine à en sauver deux ou trois dans ces contrées septentrionales, où l'hiver dure neuf mois.

Ordinairement les enfants doivent téter jusqu'à l'âge de la dentition; mais plusieurs mères fournissent peu de lait, et sont obligées de les sevrer auparavant. On assure que les Lapones ne donnent à téter guère que les trois premiers jours de la naissance. Des femmes sauvages de l'Amérique et plusieurs négresses allaitent jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, parcequ'elles sont bonnes nourrices et fort chastes.

Parmi la plupart des femmes, la sécrétion du lait suspend la menstruation, parceque les humeurs sont naturellement attirées vers les mamelles. Elles ne conçoivent point aussi pour l'ordinaire, ou si elles deviennent enceintes, leurs mamelles se tarissent, l'économie vivante ne pouvant suffire à deux sécrétions à la fois. On trouve cependant des femmes qui sont réglées, modérément à la vérité, pendant l'allaitement.

Il y a des exemples de filles très chastes qui, ayant fait sucer leur sein à des enfants, ont fourni du lait assez abondamment pour les nourrir aussi bien que leurs propres mères. La

succion de l'enfant avait excité l'organe lactifère, et y avait déterminé un afflux d'humeurs. On cite même des observations de femmes hors d'âge (de cinquante-cinq ans, de soixante ans, de soixante-seize ans) qui, ayant essayé de faire sucer par des enfants leurs mamelles flétries, ont produit encore du lait au bout de quelques jours; mais ces exemples sont fort rares. Des auteurs ont rapporté qu'un marin, ayant perdu sa femme, et se trouvant en pleine mer avec son enfant à la mamelle, cherchait à l'apaiser en lui présentant la sienne; mais il fut très étonné, au bout de trois ou quatre jours, de se voir venir une sorte de lait. Voilà donc la nature justifiée du reproche qu'on lui fait d'avoir donné aux hommes des mamelles inutiles.

La longue impuissance des enfants, le besoin qu'ils ont de leur mère jusqu'à un âge assez avancé, nécessite une communauté, une association qui sans doute est le fondement primitif de toute société humaine; car l'on conçoit qu'il doit s'établir bien plus de rapport entre une femme et son enfant pendant sept ou huit années, qu'entre une femelle de quelque animal que ce soit et ses petits pendant peu de semaines. Aussi notre éducation

étant plus prolongée, nos sociétés plus intimes, nos rapports plus étendus, nos sens et notre entendement plus parfaits, nous devons nécessairement surpasser en toutes choses les autres animaux. L'on doit attribuer leur état non social à cette rapidité de leur croissance, qui les met bientôt en état de se passer de leurs parents, et qui les isole pour toujours. On voit encore par là combien cet usage des nourrices qui brise le plus saint des liens, celui qui rattache l'enfant à sa mère, est nuisible à l'état social, en créant des indifférents au lieu de fils respectueux et affectionnés à leurs parents. D'ailleurs le lait d'une femme étrangère peut-il leur convenir comme celui de leur propre mère? Sont-ils acclimatés, pour ainsi dire, à une nature qui leur est inconnue, à des humeurs différentes de celles qui les ont nourris dans le sein maternel?

On a prétendu que les enfants héritaient du caractère physique et moral de leur nourrice, qu'ils en suçaient, pour ainsi dire, l'âme avec le lait; cette assertion, sinon vraie, paraît au moins spécieuse, puisque le lait d'une femme bilieuse et colérique, par exemple, doit participer des modifications d'un semblable tempérament et influer sur celui de l'enfant. Le lait des

animaux, quoique peu analogue à notre nature, serait peut-être plus sain que celui de beaucoup de nourrices. Le climat opère, non moins que l'espèce de nourrice, sur l'enfant. Qu'un Anglais blond ou roux, ainsi que son épouse, aient un enfant à Londres, il sera blond comme eux; s'ils se transportent à la Jamaïque, ils auront des enfants créoles allaités par une négresse, et naissant avec des yeux noirs, une chevelure d'ébène, et une peau plus brune que chez leurs frères et sœurs d'Europe (1).

Il faut apporter quelques ménagements à l'époque du sevrage de l'enfant, modérer la quantité de ses aliments, et ne lui en offrir que de faciles à digérer, surtout au moment de la dentition, car les diarrhées et les convulsions qui surviennent alors lui sont souvent funestes.

C'est ordinairement vers quarante-cinq ans que les femmes de nos climats cessent d'être réglées et bonnes nourrices. On sait qu'elles perdent cette faculté beaucoup plus tôt à mesure qu'elles ont été plus précoces dans leur puberté, soit que cet effet résulte de la chaleur

(1) Hawkesworth, *Collect. of Travels*, tom. III, p. 374.

du climat, soit qu'il dépende de la race ou de la rapidité de la croissance et de sa prompte perfection. La mort des organes sexuels dans tous les individus produit de très grands changements dans le corps, dont il peut résulter la mort universelle.

SECTION VII.

DE LA DURÉE DE LA VIE HUMAINE, ET DE SES PROBABILITÉS CHEZ DIVERSES NATIONS.

On conçoit qu'un être composé d'une plus grande proportion d'organes simples, relativement à ses organes compliqués, doit avoir, toutes choses égales, une vie plus essentielle et plus durable; tandis qu'un être composé d'un grand nombre de pièces compliquées, et d'un petit nombre de simples, doit être plus sujet au dérangement et à la destruction.

C'est en effet ce qu'on observe dans l'homme comparé aux animaux; car on sait que les bêtes ne sont pas attaquées d'une aussi grande diversité de maladies que nous, et que leur vie n'est point abrégée, comme la nôtre, par des excès inhérents à notre nature. Car, ayant été créés très sensibles, nous sommes par cela même très susceptibles d'affections extrêmes de bien ou de mal; choses qui détruisent presque également notre frêle machine; les plaisirs, les joies, les voluptés immodérées n'étant pas moins funestes à la santé que les misères et les douleurs de la vie. C'est pour cela sans doute que la raison nous fut accor-

dée, puisque sans elle nous serions les plus misérables de tous les animaux.

La femme et les femelles des animaux offrant ordinairement une constitution plus molle et plus humide que les mâles, ou ressemblant long-temps à l'enfance, elles devaient arriver plus tard au même degré de durcissement, et vivre ainsi plus long-temps. Mais, outre que la gestation et les fatigues de la maternité usent beaucoup leur vie, les femelles ne parviennent jamais à la solidité du corps des mâles. Néanmoins, lorsqu'elles vieillissent, leur constitution enfantine reprend alors les caractères de celle du mâle; ainsi la femme qui a passé l'âge de la menstruation obtient souvent une complexion virile; ses formes douces et arrondies deviennent plus rudes et plus carrées; ses muscles se prononcent; sa voix, quoique cassée, acquiert plus de gravité; une espèce de barbe légère couvre son menton et sa lèvre supérieure, comme chez les jeunes garçons. L'on a même vu de vieilles femmes obligées de se raser; et l'on sait depuis long-temps que la suppression des menstrues détermine souvent dans le sexe l'accroissement de ces poils de la face. Il y a des exemples de femmes couvertes à cett

époque de poils sur la poitrine comme les hommes. L'expérience a montré que si la jeunesse des femmes était plus courte que celle des hommes, leur vieillesse était communément plus longue. La cessation des menstrues reporte dans l'économie la surabondance des forces vitales de la matrice : ce qui transforme, pour ainsi dire, la femelle en mâle.

Si le corps est modifié dans les différents âges, l'esprit ne change pas moins, parceque notre âme ne pouvant agir et connaître que par le moyen de nos organes et de nos sens, ses actes sont déterminés par la nature des instruments qu'elle emploie ; mais sa nature intime ne varie point ; elle ne paraît si différente dans chaque homme, que parcequ'elle agit avec des organes plus ou moins parfaits. Elle est emprisonnée dans notre corps, qui lui communique toutes ses illusions et tous ses besoins : mais lorsque, débarrassée des liens de la chair et du sang, elle s'élèvera vers l'auteur de son existence, les prestiges de nos sens seront dissipés ; elle contemplera en toute liberté ce vaste univers, le grand esprit qui l'anime, et tous les objets qu'elle n'apercevait qu'au travers du prisme de nos passions ou de la matière de notre corps.

La longueur de la vie est presque toujours proportionnée à la quantité qu'on a reçue et à celle qu'on dépense ; elle entre surtout en rapport avec la durée de l'accroissement du corps. L'expérience a fait connaître que l'homme, de même que les quadrupèdes, pouvait vivre six à sept fois le temps qu'il mettait à s'accroître jusqu'à la puberté. Comme il devient pubère vers l'âge de quatorze ans environ, sa vie peut s'étendre jusqu'à cent ans et plus ; s'il n'atteint pas souvent ce grand âge, c'est encore plus sa faute que celle de la nature, puisque ses passions, ses excès et les maladies qui en sont la suite, abrègent extrêmement ses jours.

Il existe de nombreux exemples de longévité dans notre espèce, et à cet égard nous avons tort de nous plaindre de la brièveté de notre vie. Ne faut-il pas bien mourir un jour ? Que sert d'en reculer le terme, si nous ne pouvons plus goûter les douceurs de l'existence ; et pourquoi boire à longs traits la lie amère du vieil âge? Il n'y a de bon que le milieu de la vie, encore est-il rempli d'ardentes passions et de profondes misères. Si nous savions mieux employer notre temps, nous n'aurions pas tant de regrets de sa perte. Combien d'années

perdues pour le bonheur! Si nous séparons de notre existence toute la durée du sommeil; toute celle des infirmités de l'enfance et de la caducité de la vieillesse; si nous retranchons les temps de maladies, ceux des maux que nous avons éprouvés, les heures écoulées dans les dégoûts, le désœuvrement, le chagrin, et toutes les douleurs de l'âme, il nous restera à peine quelques journées de plaisir.

Maupertuis a calculé qu'une vie moyenne donnait à peu près trois années de bonheur, délayées dans soixante à quatre-vingts ans de misères ou d'insipidité; et cependant, tous tant que nous sommes, nous buvons avidement dans la coupe des âges, nous la vidons jusqu'à la lie. L'existence ressemble à la boîte de Pandore, d'où sortent tous les biens et tous les maux qui couvrent la terre; l'espérance seule demeure au fond de notre vie: c'est sous cette belle allégorie que les anciens nous l'ont représentée. Pour ce que nous faisons dans le monde, notre durée est toujours assez longue. Combien d'hommes se traînent dans la carrière de l'existence inutilement pour eux et pour leurs semblables! Ils se laissent négligemment charrier par les années dans l'océan de la mort; il leur faut dans ce voyage des délas-

sements à leurs ennuis : ils ne vivent que par hasard. La terre est couverte de troupeaux humains qui n'ont point demandé la naissance à leurs pères, et qui regrettent le néant, si préférable à une vie malheureuse et précaire.

En effet, sur neuf cent millions d'hommes que peut nourrir le globe, il s'en rencontre à peine quelques milliers de riches et d'heureux, tandis que tout le reste croupit tristement dans l'infortune, et se nourrit du pain de l'affliction. Tant de misérables sauvages répandus dans le Nouveau-Monde (1), dans l'Afrique, la Nouvelle-Hollande et les îles de la mer Pacifique ; tant de pauvres peuplades au nord de la terre, tant de nègres asservis, tant d'Indiens soumis au joug du despotisme ; tant de guerres, de famines, de pestes, de bouleversements politiques et religieux ; tant de haines,

(1) On voit bien parmi les sauvages d'Amérique des hommes d'une figure flétrie et décrépite qui semble indiquer une vieillesse extraordinaire ; toutefois la plupart des sauvages, ignorant l'art de compter, oublient aussi aisément le passé qu'ils s'occupent peu de l'avenir ; il est impossible de connaître leur âge avec précision. (Ulloa, *Noticias améric.*, pag. 323 ; Bancroft, *Nat. hist. of Guiana*, pag. 334.) Ils ont cependant moins de maladies et de maux que nous, dont le luxe et la mollesse ont tant multiplié les infirmités.

de passions, de crimes et d'oppressions parmi les hommes de tous les pays, nous font croire que notre espèce n'est pas plus favorisée que celle des autres animaux, et que nous nous enorgueillissons à tort des prérogatives que la nature nous avait accordées, puisqu'elles ne nous délivrent d'aucunes de nos fureurs. A quoi sert cette sensibilité si profonde et si étendue, qui agrandit tant notre intelligence et nous élève si fort au-dessus des bêtes, si elle nous rend aussi capables de ressentir tout le poids de nos douleurs? Quel avantage pour l'homme, si les éléments mêmes de sa puissance deviennent les instruments de sa dégradation? Pourquoi redouter la mort, si elle n'est que l'affranchissement des infirmités humaines? et quel insensé voudrait acquérir l'immortalité au prix de toutes les peines qui croissent dans le champ de l'existence!

Heureusement pour l'homme, tout est songe, illusion dans la vie : c'est un sommeil plus ou moins profond, que l'accoutumance nous rend supportable, et dont nous ne sommes désabusés qu'à l'époque où il va cesser. Un homme qui ne s'éveillerait jamais, depuis son enfance jusqu'à sa mort, et qui songerait toujours, aurait autant vécu qu'un homme éveillé.

Eh! qui sait si notre existence ne serait pas une espèce de somnambulisme auprès d'êtres plus parfaits et d'une nature bien supérieure! Vivre, ce n'est pas végéter, traîner de longues journées dans l'apathie; c'est penser, c'est sentir, c'est agir. Tel homme de quatre-vingts ans n'a pas vécu dix années de sa vie. Que de journées prodiguées dans le délire des sens, et combien d'humains ne s'éveillent qu'à l'heure de la mort!

Notre réveil n'est donc peut-être qu'un sommeil un peu moins profond; un état perpétuel de songe, qui ne diffère des rêves de la nuit que du plus au moins, mais que nous prenons pour de la réalité, parceque nous n'avons aucun objet de comparaison qui puisse nous en montrer tous les prestiges. Lorsque nous sommes près de sortir du monde, lorsque notre âme se dégage de ses liens de chair, de soudaines illuminations lui découvrent quelquefois toutes les chimères de ce long rêve, que nous appelons l'existence. Pourquoi des regrets si amers et des vérités si cruelles viennent-elles obséder nos dernières années, nous dévoiler le néant et les vanités de notre vie? C'est que nous commençons à nous réveiller de ce long sommeil qui nous dérobait la connais-

sance de nous-mêmes; c'est que les tristes illusions des sens, qui offusquaient la lumière de notre raison, se dissipent.

Mais pourquoi sommes-nous créés? quelle est l'utilité de cet univers? pourquoi tant de générations se succèdent-elles sans cesse? Plus j'y médite, et plus je m'y perds: celui-là seul qui a tout fait est le seul qui sait tout. Pour nous faibles mortels, pourquoi vouloir mesurer dans les bornes étroites de notre entendement les profondeurs de Dieu et de la nature? Il faut se taire et adorer.

L'homme serait bien malheureux, si l'habitude ne diminuait pas le sentiment de ses misères. Tel berger se trouve content toute sa vie, qui serait inconsolable s'il avait été roi. On s'accoutume aux plus affreux climats, et l'on peut y vivre heureux. C'est la comparaison qui nous rend misérables; mais nous ne le sommes point réellement en nous-mêmes. Tant que nous proportionnons nos désirs et nos besoins à l'étendue de nos moyens et de nos facultés, nous demeurons satisfaits; mais lorsque, franchissant la sphère de notre condition, nous voulons nous étendre au-delà de nos véritables bornes, nous devenons infortunés, parceque nous sentons toute notre impuissance

et le joug inflexible de la nécessité. Dans un état au-dessous de la médiocrité, on peut jouir du contentement comme les enfants des rois, par cette bienfaisante habitude qui nous fait trouver la félicité dans nous-mêmes, en quelque état que nous ait placés la fortune. De même que l'accoutumance rend les maux d'abord supportables par leur durée, puis indifférents, elle fane aussi à la longue le charme des voluptés et les délices de la jouissance, jusqu'à nous les rendre insipides; de sorte qu'il s'établit un équilibre entre nous et les biens et les maux qui nous entourent, équilibre qui compense les uns par les autres. Un homme très malheureux trouvera les moindres plaisirs extrêmement vifs, tandis qu'un homme constamment heureux n'en sera pas seulement effleuré. Tel mourant de faim savoure avec une volupté inexprimable un aliment grossier qui répugnerait à une personne rassasiée de bonne chère. Pour sentir tout le prix de la santé, il faut sortir de quelque longue et cruelle maladie; c'est ainsi que la privation aiguise la volupté des plaisirs; et la tempérance peut devenir un calcul de la sensualité pour augmenter nos jouissances: ainsi le secret d'être heureux est de savoir être un peu

malheureux à propos. Voilà pourquoi nous comprenons que les hommes qu'on regarde comme si infortunés dans ce monde, peuvent ne l'être pas plus que d'autres; et puisque les grandes peines donnent l'entrée aux grands plaisirs, les grands plaisirs doivent aussi produire les grandes peines. Tout se compensant par des réactions égales, nous ne voyons pas pourquoi tant de gens sont assez peu sensés pour désirer d'autre condition que la leur, lorsqu'elle est supportable. Ils ne savent pas qu'ils ne seraient pas plus satisfaits qu'ils peuvent l'être, puisque leurs besoins et leurs passions croîtraient en même proportion que leur fortune. Et qu'on prenne garde que ceci n'est nullement un système inventé par les riches pour diminuer l'envie des pauvres, mais une observation constante et sans exception, que l'expérience confirme chaque jour.

Si donc l'on peut jouir dans la plus courte existence d'autant de bonheur que dans la plus prolongée, et si les biens et les maux sont à peu près mêlés chez tous les hommes, pourquoi se plaindre de la nature? pourquoi redouter les approches de la mort? pourquoi désirer une longue vie? Les cruelles infirmités de la vieillesse n'empoisonnent-elles pas toutes ses dou-

cœurs? Voyons, cherchons toutefois ce qui peut prolonger notre durée, car nous n'espérons point guérir le genre humain de ce désir, si général et si naturel : chacun se plaint, et cependant tout le monde veut vivre (1).

Nous ne citerons pas ici les exemples de la longue vie des patriarches et des premiers humains, rapportés par la Genèse : ils appartiennent plutôt à la religion qu'à l'histoire naturelle; nous en donnerons de plus récents. Haller dit avoir rassemblé des exemples de plus de mille centenaires dans ses recherches. Il avait connaissance de soixante-deux personnes environ de cent dix à cent vingt ans; de vingt-neuf personnes âgées de cent vingt à cent trente ans; de quinze personnes parvenues depuis cent trente jusqu'à cent quarante ans. Passé ces grands âges, les exemples de longue vie sont moins attestés et beaucoup plus rares. Cependant on sait que plusieurs hommes ont certainement surpassé cet âge; tels sont *Eccleston*, Anglais, mort à cent quarante-trois ans; *Jean Effingham*, décédé en

(1) Joh. Andr. Gottfrid. Schoteling, *De vita humana, inprimis ejus brevitate hodierna, hujusque causis, cogitationes.* Hamburg 1750, in-4°. Voyez aussi notre *Traité de la puissance vitale*, livre IV, Paris, 1823, in-8°.

1757, à l'âge de cent quarante-quatre ans; un Norwégien parvenu à cent cinquante ans; les Italiens âgés d'un siècle et demi, cités par Pline le naturaliste, et plusieurs autres dont les exemples sont moins sûrs. On sait que *Thomas Parre* mourut le 14 novembre 1635, à l'âge de cent cinquante-deux ans, et fut disséqué par l'illustre anatomiste Harvey (le même qui découvrit la circulation du sang). Il aurait peut-être vécu davantage, si une pension que le roi Charles I[er] lui accorda ne lui avait pas fait changer son genre de vie simple et frugal. Il avait été fort adonné aux femmes dans sa jeunesse. On cite encore des paysans suédois parvenus à cent cinquante-six et cent cinquante-sept ans; mais leur histoire n'est pas authentique.

Enfin, celui qui a certainement surpassé en âge tous les hommes de nos temps modernes est ***Henri Jenkins;*** les témoignages et les preuves s'accordent à lui donner cent soixante-neuf ans. Il avait été soldat, et s'était trouvé dans un grand nombre de batailles. Nous n'admettrons pas ces Témeswariens âgés de cent soixante-quinze et de cent quatre-vingt-cinq ans; ni *Pierre Czartan*, qu'on prétend être parvenu à ce dernier âge; ni l'évêque *Kenti-*

gern, aussi âgé et cité par Cheyne; ni ces vieillards des Orcades, âgés de plus de cent quatre-vingts ans; ni ces Indiens que quelques voyageurs ont dit avoir vus âgés de trois cents ans et plus. Le *London chronicle* du 5 octobre 1780 annonce que *Louisa Truxo*, négresse esclave, mourut au Tucuman, à l'âge de cent soixante-quinze ans. C'est un des plus forts exemples cités d'une longue vie dans ce sexe, surtout sous un climat chaud (1).

Sussmilch assure que, sur mille personnes, une seule arrive à quatre-vingt-dix-sept ans, et

(1) En Hongrie, la famille de *Jean Rovin* a été extraordinaire: le père a vécu cent soixante-douze ans; sa femme, cent soixante-quatre; ils étaient mariés depuis cent quarante-deux ans, le plus jeune de leurs enfants avait cent quinze ans: mais ces faits sont-ils bien prouvés?

Peut-on ajouter foi pareillement aux rapports de plusieurs anciens voyageurs qui disent qu'aux îles Moluques la vie s'étend à cent trente ans (*Relat. des Holland.*, partie I, chap. XXIV); qu'à Sumatra et Java, selon Vincent Leblanc, Lescarbot, etc., on vit cent quarante ans (*Ib.*, part. I, chap. 34); que les Canadiens et les habitants du royaume de Casubie ne meurent guère avant cent cinquante ans (*Ib.*, chap. 26)? Enfin Pyrard et d'autres accordent jusqu'à cent soixante ans à la plupart des Brasiliens, des peuples de la Floride et du Yucatan, à l'état sauvage. (Bergeron, *Traité des navigat.*; De Laet, *Nov. Orbis;* Jean de Léry, *Voyages*, chap. 8; Rochefort, *Antill.*, pag. 502, etc.)

qu'on ne voit guère un centenaire que sur quatorze cents personnes. En 1751, il mourut à Londres vingt-un mille vingt-huit personnes, dans le nombre desquelles on trouva cinquante-huit nonagénaires, plus de treize centenaires, et un seul de cent neuf ans; ce qui donne un centenaire sur seize cent dix-sept. En 1762, sur vingt-six mille trois cent vingt-six morts à Londres, on trouva quatre-vingt-cinq nonagénaires, et seulement deux centenaires: on voit ainsi que ce nombre est fort variable (1). Dans le recensement des habitants de l'Italie fait au temps de Vespasien, l'an 74 de J.-C., il se trouva cinquante-quatre centenaires, cin-

(1) Selon le rapport de M. Larrey, il y avait au Kaire trente-cinq centenaires ou ayant plus de cent ans. Ce qui suit est moins certain : en Espagne, au dix-huitième siècle, on vit à Saint-Jean de Polo, en Galice, treize vieillards communians, dont les plus jeunes avaient cent dix ans, et le plus âgé cent vingt-sept; ils formaient ensemble mille quatre cent quatre-vingt-dix-neuf ans, d'après l'évêque Sarmie nto. En Angleterre, on compte un centenaire sur trois mille cent individus. Il y avait en Irlande, sur une population de quarante-sept mille âmes, quarante-un individus de quatre-vingt-quinze à cent ans. En Russie, en 1814, parmi huit cent quatre-vingt-onze mille six cent cinquante-un morts, on comptait dans les registres officiels trois mille cinq cent trente-un individus de cent ans à cent trente-deux.

quante-sept personnes âgées de cent dix ans, deux hommes de cent vingt-cinq ans, quatre hommes de cent trente, autant d'hommes de cent trente-cinq à cent trente-sept, et trois de cent quarante. L'empereur de Chine Kien-Long fit rechercher dans son empire tous ceux qui étaient plus âgés que lui, en 1784: il ne se trouva que quatre personnes âgées de plus de cent ans. La longévité y est donc rare.

La plupart de ces hommes qui sont arrivés à de si grands âges ont mené une vie fort active; plusieurs centenaires ont même été déréglés dans leur jeunesse, quoique ces habitudes de désordres soient rarement un titre à la longévité.

Il paraît que la vie philosophique prolonge souvent la durée de l'existence, et qu'elle n'est point incompatible avec les grands travaux de l'esprit; car même une constitution faible, dans la jeunesse, exigeant de la modération, promet souvent une longue carrière (1): c'est peut-être à cette dernière cause qu'on doit attribuer la grande longévité des femmes. On a trouvé qu'en Suède il y a près de trois fois plus de femmes octogénaires que d'hommes de cet âge. Il faut

(1) Fouquier de Maissemy, *Avantages d'une constitution faible*, Paris, 1802, in-8.

avouer cependant que beaucoup d'hommes de génie, dont le développement intellectuel s'est opéré de bonne heure, ont été bientôt vieux, et sont morts presque à la fleur de leurs ans: comme Pascal, à trente-neuf ans; Descartes, Baratier, P. Bayle, etc.

Au contraire, la plupart de ces centenaires cités ci-devant (les philosophes exceptés), et une foule d'autres que nous omettons, furent des hommes d'un esprit simple ou très ordinaire, des paysans, des manouvriers, des soldats, qui ne se sont point distingués du commun des hommes. Presque tous ont mené une vie dure, austère, ont suivi un régime grossier mais frugal, ont végété dans la pauvreté et le besoin. C'est ainsi que les cénobites des monastères du mont Sinaï vivent souvent jusqu'à cent et cent vingt ans; que les Arabes parviennent à une extrême vieillesse, et conservent encore à cet âge un caractère de beauté et de vigueur. Beaucoup d'Égyptiens, de Bédouins, d'Éthiopiens subsistant sobrement, sous un climat chaud et aride, arrivent à un grand âge. Les Brasiliens, les Floridiens et une foule d'autres sauvages, acquièrent une vieillesse longue et très vigoureuse; car on trouve chez ces nations des chefs de guerre encore agiles,

robustes, courageux, dans l'âge de la décrépitude. Cependant les peuples des tropiques étant pubères dès l'âge de dix ou douze ans, sont déjà vieux à cinquante, et décrépits à soixante, tandis que les nations septentrionales, étant plus tard pubères, conservent aussi leurs forces jusque dans les âges les plus avancés.

On a remarqué encore que les fous, les imbéciles et ceux qui vivaient sans souci, sans inquiétude, avaient une plus longue existence que les autres hommes. Des hommes célèbres par leur esprit et leurs connaissances ont vécu long-temps, parcequ'ils ont éprouvé peu de chagrins, et conservé un caractère toujours joyeux. Les chartreux, les capucins, les hommes qui se nourrissent habituellement de poisson, qui suivent un genre de vie sobre et simple, arrivent plus souvent à une vieillesse avancée que tous les autres. Un homme qui n'avait vécu que de lait parvint à cent vingt ans. Les sobres brachmanes deviennent très vieux, ainsi que les simples montagnards des Alpes, de l'Écosse, etc.

D'après la comparaison de plusieurs tables de mortalité, Buffon a dit : « Le quart des en-
» fants d'un an périt avant l'âge de cinq ans
» révolus ; le tiers du genre humain avant l'âge

» de dix ans révolus ; la moitié, avant trente-» cinq ans révolus; les deux tiers, avant cin-» quante-deux ans révolus; les trois quarts, » avant soixante-un ans révolus.

» De six ou sept enfants d'un an, il n'y en a » pas un qui aille à soixante-dix ans; de dix ou » onze enfants, un qui aille à soixante-quinze » ans; de dix-sept, un qui aille à soixante-dix-» huit; de vingt-cinq ou vingt-six, un qui aille » à quatre-vingts; de soixante-treize, un qui » aille à quatre-vingt-cinq ans; de deux cent » cinq enfants, un qui aille à quatre-vingt-dix » ans; de sept cent trente, un qui aille à qua-» tre-vingt-quinze; et enfin de huit mille cent » soixante-dix-neuf, un seul qui puisse aller » jusqu'à cent ans révolus (1). »

Il ajoute plus loin : « La vie moyenne des en-» fants d'un an est de trente-trois ans; celle d'un » homme de vingt-un ans est aussi à très peu » près de trente-trois ans. Un homme âgé de » soixante-six ans peut parier de vivre aussi long-» temps qu'un enfant qui vient de naître... De » même un homme âgé de cinquante-un ans » ayant encore seize ans à vivre, il y a deux » contre un à parier que son fils qui vient de

(1) *Hist. nat. de l'homme* (édit. Sonn.), tom. XIX, pag. 121 et 122, d'après les tables de Dupré Saint-Maur.

» naître ne lui survivra pas; il y a trois contre » un pour un homme de trente-six ans, et quatre contre un pour un homme de vingt-deux » ans, un père de cet âge pouvant espérer avec » autant de fondement trente-deux ans de vie » pour lui que huit pour son fils nouveau-né... » Une raison pour vivre est donc d'avoir vécu; » cela est évident dans les sept premières an- » nées de la vie, où le nombre des jours que l'on » doit espérer va toujours en augmentant; et cela » est encore vrai pour tous les autres âges, » puisque la probabilité de la vie ne décroît pas » aussi vite que les années s'écoulent, et qu'elle » décroît d'autant moins vite qu'on a vécu plus » long-temps (1). »

(1) Il meurt plus d'hommes que de femmes, Buffon, *Suppl.*, in-12, t. VII; Moheau, l. II. — On a pensé que les années 7, 14, 21, 28, 35, 45 et 63, étaient fort meurtrières pour les individus de l'espèce humaine. Quoiqu'il arrive souvent de grands changements dans la complexion par la puberté, la gestation, le temps critique des femmes, etc., il ne paraît cependant pas qu'il y ait des années beaucoup plus dangereuses que les autres, lors qu'on fuit avec soin les excès, et qu'on vit d'une manière assez réglée. Cette idée de périodicité dans les maladies dérive sans doute de la philosophie pythagoricienne. Hippocrate paraît n'en avoir pas été fort éloigné; en effet, l'étude de l'économie animale présente des phénomènes qui semblent autoriser cette opinion, surtout dans les

A dix ans, on peut espérer encore quarante ans de vie; à vingt ans, on peut en obtenir près de trente-trois et demi; à trente ans, l'homme peut en espérer vingt-huit de plus; à quarante ans, on doit en attendre vingt-deux; à cinquante ans, on a encore seize ans et sept mois d'espérance probable de vie; à soixante ans, on peut espérer onze ans un mois; à soixante-dix ans, on peut encore avoir six ans deux mois à vivre; à soixante-quinze, restent encore quatre ans et six mois de vie probable; à quatre-vingts ans, l'homme peut la prolonger de trois ans et sept mois; et enfin à quatre-vingt-cinq ans, de trois années de plus. Ainsi

affections nerveuses qui s'accoutument à des retours très réglés, c'est-à-dire à des habitudes régulières de sensibilité. Voyez Barthez, *Nouv. Élém. de la science de l'homme*, ch. XIV, etc. On a remarqué une plus grande mortalité dans le commencement du printemps et à la fin de l'automne, en Europe. Buffon et Moheau le démontrent pour la France; Short, *New Observations on bills of mortality*, Lond., 1750, p. 166, tab. 10, 11 et 15, pour l'Angleterre. Hippocrate, *De aer., loc. et aq.*, dit que les solstices, et surtout les équinoxes, sont les plus meurtriers. Lancisi et Piquer ont observé, l'un à Rome, l'autre en Espagne, que dans ces temps les morts subites étaient plus fréquentes. En Asie et sous les tropiques, où il n'y a que deux saisons, les mois les plus dangereux sont ceux où ces saisons changent.

l'homme ne marche point à la mort à pas égaux. La femme a moins d'espérance de vie que l'homme, tant qu'elle n'a pas passé le temps où elle peut engendrer; mais après cette époque, elle a plus d'espérance de vie que l'homme. On observe encore que les femmes célibataires ou les religieuses sont plus sujettes à la mort que les hommes célibataires (1).

En général, on compte dans nos climats un mort par trente-deux à trente-cinq vivants; ainsi, en multipliant le nombre des morts d'un pays quelconque de l'Europe par trente-deux ou trente-cinq, on a le total de la population à peu près exactement. A Paris, et dans toutes les grandes villes, la mortalité est plus considérable que dans les villages et dans les bourgs.

(1) M. Benoiston de Châteauneuf, *Mémoire sur la mortalité des femmes de l'âge de 40 à 50 ans*, Paris, 1822, in-8°, a prouvé que cette époque prétendue critique pour elles ne l'était pas plus que d'autres, et qu'au contraire elle était à proportion plus dangereuse pour les hommes. Selon cet auteur, les femmes sont généralement plus vivaces que les hommes, même dans les classes exemptes d'occupations dangereuses, comme les ecclésiastiques et les religieuses: fait contraire à ceux observés par Deparcieux. Ces résultats ont été constatés aussi en divers climats depuis Marseille jusqu'à Pétersbourg (ou du 43ᵉ au 60ᵉ degré de lat. nord).

Les mois de mars et d'avril, qui voient naître le plus d'individus, sont aussi ceux qui présentent le plus de morts. Les pauvres multiplient constamment davantage que les riches ; mais ils meurent aussi en plus grande quantité par suite des privations cruelles qu'ils éprouvent. La vie moyenne actuelle est devenue plus longue que dans les siècles précédents, où les commodités de l'existence étaient plus rares ; car aujourd'hui les classes moyennes jouissent de plusieurs avantages réservés jadis aux rangs élevés, à cause des progrès de la civilisation et d'une administration plus éclairée. Il périt aussi un peu plus d'hommes que de femmes dans les villes, tandis que le nombre des femmes qui succombent est plus considérable dans les campagnes. La mortalité parmi le sexe masculin surpasse celle du sexe féminin jusqu'à vingt-cinq ans ; passé cet âge, jusqu'à cinquante, la mortalité chez les femmes est plus considérable, à cause des dangers et des peines de la reproduction ; après cette époque, la vie chez les femmes devient plus assurée ; et l'on en compte un plus grand nombre qui parviennent à un âge très avancé qu'on ne voit d'hommes y arriver.

Le commencement du printemps et la fin de l'automne sont des époques de l'année plus

meurtrières que les autres, à cause du changement des températures. Le temps des équinoxes devient surtout fatal; les solstices sont moins dangereux (1). En Asie et sous les tropiques, où il n'y a que deux saisons, les mois les plus meurtriers sont ceux où ces saisons varient; c'est à ces époques que les morts subites sont les plus fréquentes (2).

Il paraît encore que certains âges compromettent davantage l'existence que d'autres; ainsi les révolutions qu'éprouve le tempérament individuel le mettent souvent en danger

(1) A Paris, l'on observe plus de mortalité au printemps qu'en toute autre saison; ensuite l'hiver est plus malsain que l'automne; l'été est de toutes les saisons la plus salubre sous nos cieux: en effet, la plus grande mortalité se remarque en mars et avril, et la moindre en juillet; la différence entre ces deux mois est :: 11 : 16. A Naples, la plus grande mortalité a lieu en janvier, février et août, la moindre en avril, juillet et novembre.

(2) Les névroses donnent plus de mortalité en automne, dans notre climat; les maladies chroniques en hiver et au printemps, comme aussi les fluxions, les inflammations et les catarrhes. C'est le printemps qui est le plus funeste aux hémorrhagies et aux flux; l'été et l'automne aux maladies éruptives, etc. Le plus grand nombre des phthisiques succombent au printemps. Ainsi les mois les plus meurtriers sont mars, avril et mai; les plus sains sont août, juillet, septembre, selon Buffon et Dupré de Saint-Maur.

de périr. Par exemple, l'âge de la première dentition à deux ans, la seconde dentition à sept ans; la puberté vers quatorze ans, l'éruption de la barbe et la formation complète du corps à vingt-un ans, l'époque de la force de vingt-huit à trente-cinq ans, le commencement de la décroissance à quarante-deux ans; la cessation des menstrues, la perte de la faculté génératrice chez la plupart des hommes de soixante à soixante-cinq ans; toutes ces époques, dis-je, offrent plus d'exemples de maladies et de morts que les autres années, parce-qu'elles sont celles d'un nouvel équilibre qui s'établit dans le corps. Les anciens avaient fondé sur cette observation la théorie de leurs années climatériques, septennaires et novennaires, qui n'ont rien de bien dangereux toutefois. Les années vraiment critiques pour les vieillards sont celles de soixante-dix à soixante-quinze ans : passé cet âge, la probabilité de vie, loin de diminuer, s'augmente.

Prenez mille enfants à leur naissance, à peine ont-ils vu le jour qu'il en périt environ vingt-trois; la dentition en emporte cinquante; les convulsions, les vers, les coliques du premier âge, enlèvent plus du quart ou deux cent soixante-dix-sept : la moitié de ce nombre de

morts est due surtout à l'air froid et humide dans les campagnes; la petite-vérole en faisait mourir quatre-vingts; la rougeole, sept; ensuite les accouchements malheureux font périr environ huit femmes; la vie moyenne des enfants qui n'ont pas atteint l'âge d'un an, est de trente-deux ans trois mois environ; après un an la probabilité de vie s'élève à quarante-un ans neuf mois. C'est entre dix à vingt ans que la mortalité de la jeunesse devient la moindre. La phthisie et l'asthme enlèvent en Angleterre près du cinquième de la population, ou cent quatre-vingt-onze sur mille (1). Les maladies inflammatoires font périr plus du septième de la population, ou cent cinquante sur mille. Graunt pense que les fièvres aiguës détruisent deux neuvièmes de la population, et les maladies chroniques $\frac{70}{229}$.

(1) La phthisie enlève presque le cinquième des mourants, d'après plusieurs observateurs, comme Sydenham et d'autres médecins plus modernes. Dans nos climats, les Européens y sont moins exposés entre les tropiques, mais les nègres y deviennent très sujets ainsi que les mulâtres; les Malais en sont moins exempts que les Européens, qui cependant en souffrent plus entre le 45ᵉ et le 60ᵉ degré de latitude boréale, quoiqu'elle soit peu connue, dit-on, en Russie, vers le cercle polaire. Dans les pays chauds, les maladies du foie et les fièvres gastriques, les dysenteries, attaquent davantage les Européens.

Enfin, dans un âge avancé, l'hydropisie enlève quarante-une personnes, et l'apoplexie avec la paralysie une douzaine; sur mille, restent environ soixante-dix-huit personnes qui parviennent à un âge fort avancé. Mais chaque pays a ses maladies, qui frappent la population et diminuent les probabilités de vie; le scorbut et les affections de poitrine sont communs dans le nord, et surtout chez la race blanche; dans les pays méridionaux règnent les fièvres bilieuses, le *cholera morbus;* sous les tropiques, les fièvres ardentes sévissent dans les chaleurs, et les dysenteries durant la saison des pluies; enfin, la peste exerce ses fureurs en Égypte, en Syrie, en Turquie, la fièvre jaune en Amérique, le tétanos dans tous les climats chauds, etc.

La nature du sol produit encore des causes de destruction: ainsi les pays marécageux donnent naissance à des fièvres intermittentes d'un mauvais caractère et à des fièvres pernicieuses. Il meurt souvent plus de paysans que de citadins, plus de séculiers que de cénobites, et d'hommes que de femmes, parceque les uns s'exposent davantage que les autres aux intempéries de l'air. Le genre d'état de chaque homme influe d'ailleurs sur sa santé; ainsi tous

les tailleurs de pierre, les marbriers, les plâtriers, les perruquiers, vivant dans la poussière, ont une tendance à la phthisie ; ceux qui travaillent le plomb, le cuivre, l'arsenic, etc., les chimistes, et une foule d'autres personnes, sont plus exposés aux maladies et à la mort que le commun des hommes. En Europe, le nombre des malades ou infirmes fait le vingtième de la population, et sur cette quantité il en périt environ un sur dix-neuf chaque mois.

Il est manifeste que la mortalité est plus considérable dans les villes que dans les campagnes, et que celles-ci réparent la population dévorée par les premières. En supposant environ neuf cent millions d'habitants sur le globe, qu'il naisse un individu sur 29 ½, et qu'il en périsse un sur trente-trois, on aura au moins une naissance et une mort par chaque seconde de temps ; plus de soixante naissances et soixante morts par minute, ou de trois à quatre mille de chaque par heure : et les flots de l'espèce humaine rouleront ainsi sans cesse dans le cours des siècles (1).

(1) D'après l'évaluation la plus modeste, par approximation, du nombre d'hommes sur le globe, il y en a environ 632 millions, dont l'Europe présente 172 millions, l'Asie 330, l'Afrique 70, l'Amérique 40, et les terres australes

On doit rapporter à six chefs les causes qui prolongent ou abrègent la vie des hommes. 1° Les régions et le sol; 2° les races et les souches humaines ; 3° les complexions et les statures; 4° les temps d'accroissement, et ceux de la gestation dans le sein maternel; 5° le genre de vie, les exercices et le régime ; 6° les passions, les occupations, les accidents, etc.

Premièrement, les pays froids (1) et secs sont les plus favorables à la longueur de la vie, car le plus grand nombre des centenaires se trouve dans les régions froides et arides. La sécheresse est même la principale cause de la longévité des Arabes, des Éthiopiens, etc. ; tandis que les régions marécageuses et pleines de brouillards humides, telles que la Hollande, offrent peu de vieillards fort âgés; mais les mon-

environ 2 millions. Si l'on s'en rapporte aux recherches de Malthus (*Essai sur le principe de la population*, Genève, 1809, in-8°, 3 vol.), le nombre toujours croissant des hommes deviendrait effrayant et menacerait l'espèce de périr bientôt de faim; car, selon lui, les substances ne se reproduisent que dans la proportion arithmétique, et les hommes dans la progression géométrique. Mais ces calculs nous paraissent erronés.

(1) Dans les contrées du nord, les arbres, qui ne sont pas encore vieillis à cent cinquante ans, sont déjà près de leur mort à cent ans dans les régions du midi.

tagnes scabreuses de la Suisse, des Alpes, du Dauphiné, de la Savoie, de l'Auvergne, des Apennins, du Tyrol; les îles de l'Archipel grec, les Orcades, les Hébrides, les Tercères, les Canaries, les monts de la Syrie, du Caucase, de l'Abyssinie (1), de l'Immaüs, le plateau de la grande Tartarie, les montagnes du Tibet, les chaînes des Andes et des Cordilières, nourrissent des races vigoureuses d'hommes sobres et durs, qui parviennent souvent à la plus grande vieillesse, sans perdre presque leur sève et leur verdeur. Aussi l'air est pur, vif et sec dans la plupart de ces contrées. Les températures moyennes maintenant mieux l'équilibre de la santé, sont par cette cause les plus favorables à la longévité, comme à la fécondité. Les sols stériles sont encore plus avantageux à la longueur de la vie que les pays fertiles, et les îles ou les lieux maritimes exposés au vent, plus que le milieu des continents, où l'air reste sta-

(1) En Nubie, les Macrobiens, qui, dit-on, vivaient cent vingt ans, s'étonnaient que les Perses de Cambyse n'en vécussent que la moitié; ils comptaient peut-être par saisons ou demi-années (l'année chez eux a deux saisons entre les tropiques); de même que beaucoup de peuples nègres, ils subsistaient de lait et de viande séchée, comme les peuples actuels du Sennaar.

gnant. Cependant les saisons chaudes, sous les climats froids, deviennent plus salubres que les températures les plus glaciales (1); car les hivers sont généralement dangereux pour la vieillesse.

Secondement, il existe des tiges humaines qui, devenant pubères de bonne heure, comme les races kalmouque ou mongole, et la malaie, produisent des individus à vie plus courte en général que la nôtre ; telle est surtout aussi l'espèce nègre, car étant plus tôt pubère que la race blanche, et abusant beaucoup plus que nous des plaisirs, soit à cause de sa constitution voluptueuse, soit par l'effet de l'ardeur des climats intertropicaux, il est manifeste que les nègres vieillissent de bonne heure. La constitution des Hottentots se fane promptement aussi, selon la remarque de Barrow. De même les peuplades de la Guinée, dont le climat est humide et insalubre, ne passent guère cinquante ans ; et l'on en dit autant des habitants du Congo, de Mozambique et du Zanguebar (2). Mais la race européenne est l'une des plus vivaces, surtout au nord, comme en Suède, en

(1) Sauvages, *Prognosis med. ex necrolog. eruenda.*

(2) Lapeyre, *Mém. soc. médec.*, 1777-78, *Hist.*, p. 318. Bosman's, *Descript. Congo*, lett. 8; Adanson, *Sénégal*, etc.

Russie, en Pologne, en Norwège, en Écosse, parceque les hommes n'y deviennent pubères qu'à un âge avancé. D'ailleurs, on trouve certaines souches parmi lesquelles une longue vie devient héréditaire, tandis que plusieurs autres ont une vie fort courte. Toaldo prétend qu'il y a plus de mortalité, toutes choses égales, chez les chrétiens que parmi les juifs.

De même que plusieurs maladies sont héréditaires, la longue vie l'est aussi dans diverses nations. Il est certain encore que les enfants nés de père et mère déjà vieux ou affaiblis par les maladies, vivent moins long-temps et ont moins de vigueur que ceux nés dans la jeunesse et la force de leurs parents. Les personnes qui ont abusé des plaisirs de l'amour, surtout dans leur jeunesse, les ivrognes, engendrent des enfants faibles, cacochymes, et qui vivent peu. Ainsi les bonnes mœurs sont nécessaires dans tout état qui veut avoir des hommes robustes et capables de le servir. Voilà encore pourquoi les générations s'affaiblissent à mesure que les mœurs se dépravent.

En troisième lieu, les tempéraments un peu humides, tels que les flegmatiques, mettant plus de temps à s'accroître et à se former, devenant plus tard pubères que les bilieux et les

mélancoliques, vivent aussi davantage pour l'ordinaire. Ainsi les enfants qui paraissent mous, indolents, débiles, étant plus longtemps à s'accroître, parviennent souvent à un très grand âge, tandis que les caractères vifs, ardents, les esprits trop précoces (comme sont la plupart des enfants rachitiques), ne vivent guère. On dit même en proverbe: *Cet enfant ne vivra pas, il a trop d'esprit.* Lorsque ces petits prodiges en réchappent, ils ne produisent souvent que des sots par la suite; tel fut ce rhéteur de l'antiquité, Hermogène, qui, à dix-huit ans, surprit tout le monde par son esprit et ses connaissances, et qui radota depuis trente ans jusqu'à la fin de sa longue vie; ce qui donna l'occasion de dire qu'il avait vécu à rebours, ayant mis son enfance à la fin de sa carrière, et son âge de raison à sa naissance. C'est une grande imprudence des pères d'instruire prématurément leurs enfants trop jeunes; en hâtant leur moral, ils abrègent leur existence, parcequ'ils détournent vers le cerveau les forces vitales destinées au corps.

Si les statures très hautes et fluettes sont défavorables à la longueur de la vie, les statures rabougries et ramassées ne lui sont pas moins contraires. Cependant un corps plutôt court

que haut, plutôt sec que trop gras, plutôt musculeux et ferme que fluet et mou, une poitrine large, sont plus convenables au prolongement de la vie que les constitutions contraires (1). La structure des organes de l'homme est plus molle que celle des animaux ; c'est pourquoi il peut vivre plus long-temps qu'eux.

Quatrièmement. Les enfants venus avant le terme vivent souvent moins que ceux qui sont sortis après neuf mois révolus, ou même plus. Ceux dont l'accroissement est lent et gradué deviennent aussi plus vivaces que ceux qui se développent tout-à-coup. Il paraît encore que ceux qui sont longuement allaités par leur mère sont d'une durée plus prolongée, pour l'ordinaire, que ceux qui ont été allaités par des nourrices ou sevrés de bonne heure.

En cinquième lieu, le genre de vie actif, sans être trop fatigant ; le mouvement habituel du corps, en plein air surtout ; une ma-

(1) Les personnes à poitrine étroite sont moins sujettes aux fièvres typhoïdes, mais inclinent plutôt à la phthisie.

Les bossus ne meurent pas tant d'apoplexie que de maladies de poitrine ; leurs veines jugulaires rendent le retour du sang de la tête plus facile ; cependant ils éprouvent souvent des maux de tête.

nière de vivre dure, austère, sobre, même misérable et un peu irrégulière, contribuent bien plus à prolonger l'existence que toute autre chose. On observe moins de longévité parmi les vignerons en France que parmi les petits laboureurs, ou pauvres cultivateurs, bergers, jardiniers, dont la vie est uniforme et permet peu d'excès. Le régime végétal, le service militaire, la vie rustique, les voyages, la chasse, la pêche, sont très favorables à la prolongation de l'existence. La plupart des centenaires ont été des paysans pauvres, élevés dans la misère, vivant fort mal, travaillant beaucoup, tantôt sobres, tantôt intempérants, plus souvent chastes qu'adonnés aux femmes, presque toujours joyeux et insouciants, ne songeant point au lendemain, ne craignant jamais la peine, se confiant au hasard en toute sécurité, et recevant avec une égale indifférence la douleur et le plaisir, le bien et le mal, la faim, la soif, la chaleur et la froidure. Les corps habitués à une trop exacte régularité dans le régime de vie ne peuvent s'en écarter sans danger, tandis que les tempéraments habitués à tout supportent avec facilité les plus grands changements. Les anachorètes et les ermites, accoutumés à la sobriété, vivent très longuement. Un

apologiste du jeûne (1) compte que cent cinquante-deux anachorètes, pris en divers temps et pays, ont donné onze mille cinq cent quatre-vingt-neuf ans de vie totale, ou soixante-seize ans trois mois et plus pour chacun. Le même nombre d'académiciens, moitié de littérateurs et moitié de savants, ont donné dix mille cinq cent onze ans; ce qui est soixante-neuf ans et plus de deux mois pour chacun; cependant ceci est toujours plus favorable que la proportion ordinaire des autres rangs de la société, puisque la durée moyenne de leur vie n'est que de trente à quarante ans. Aussi, dans le monde, voit-on périr et naître annuellement un individu sur trente à quarante-cinq.

Dernièrement enfin, les sensations légères, le caractère gai, l'éloignement de toute passion ardente, contribuent à la longueur de la vie avec l'espérance, le courage, la constance, la fierté et même l'amour-propre ou la vanité; mais les passions violentes, telles que la colère et la haine, l'envie, la vengeance, la jalousie, et les affections tristes ou sombres, comme les craintes, les chagrins, l'amour malheureux, le désespoir, l'anxiété et les soucis rongeants, ou

(1) *Journal de médec.*, tom. XXIII, p. 340.

les désirs effrénés, abrègent beaucoup les années. La douceur de caractère, l'indifférence, la variété des goûts, la gaieté franche, le contentement, agrandissent la vie; ainsi que le sommeil facile, la vie contemplative, comme celle des philosophes et des religieux; il en est de même de la tempérance dans les plaisirs de l'amour, l'eau pure pour boisson, la couche dure, l'éloignement de toute sensualité, tout ce qui effémine le corps et amollit l'âme, l'air froid et sec, les habits rudes, les frictions d'huile en hiver, l'usage modéré des bains en été, les aliments rafraîchissants et astringents, etc.

Les femmes vivent souvent plus longuement que les hommes, leurs fibres molles parvenant plus tard à la rigidité. Plus les périodes de la vie sont lentes, plus celle-ci est durable; aussi une puberté tardive, un pouls lent, un esprit qui se développe tard, annoncent la longévité. Fontenelle disait que pour se porter bien, il fallait avoir *bon estomac et mauvais cœur*, c'est-à-dire de l'insensibilité et une certaine apathie de caractère. La profonde sensibilité, l'affliction, les chagrins, dévorent la vie; les cœurs tendres et passionnés, les imaginations ardentes, les âmes tristes et qui s'affectent trop

des misères humaines, abrègent leurs jours. Aussi la philosophie douce et enjouée est autant amie de la vie, que la philosophie austère des stoïciens, la pointilleuse scolastique et le péripatétisme, plein d'arguties fatigantes, lui sont contraires. Enfin la meilleure maxime à suivre pour quiconque veut vivre longuement est celle-ci: *bene vivere et lætari*, vivre sagement et se réjouir. Le soin excessif que les uns prennent de leur santé ne leur est pas moins fatal que l'intempérance des autres; en tout évitons les extrêmes, laissons-nous conduire à la bonne nature et à l'instinct, autant que le comportent les choses humaines et les conventions sociales. Celui qui a le plus tranquillement vécu, a le mieux vécu. La médiocrité de la fortune, le doux loisir, la nourriture simple, le caractère bienfaisant, les charmes de l'amitié, la paix de l'âme, sont des biens inestimables, les plus conformes à notre nature, et les plus favorables à la longueur de l'existence.

ARTICLE PREMIER.

De la mort et du suicide.

Nous demandons en vain une longue vie, nous espérons en vain quelques journées de

plus sur la terre ; il est un terme inévitable : il faut mourir un jour. La mort amasse à soi toutes les nations et recueille tous les peuples.

Il faut mourir ! cette idée ronge de chagrin la plupart des hommes. Le chemin de la vie est terminé par cette triste perspective ; et, à mesure que nous avançons, les soucis nous accompagnent et nous en rendent les approches plus affligeantes. Gloire, renommée, fortune, beauté, plaisirs, joies du monde : la tombe va tout engloutir. Qu'est-ce donc que la vie? un songe, et rien de plus.

Tant d'hommes sont passés sur la terre, tant d'autres doivent être précipités à leur tour dans cet abîme, la vie est si courte et les siècles sont si longs, enfin nous sommes entourés de choses si grandes et si incompréhensibles dans le monde, qu'on ne peut rien dire d'un être aussi passager, aussi fragile que l'homme.

Lui seul prévoit la mort ; elle ne fait point le tourment des animaux : ne la connaissant pas, ils la subissent sans regrets. Les hommes les plus grossiers, les sauvages les plus stupides, les enfants, ne songent presque jamais à elle. L'homme dans la force de l'âge fait gloire de la mépriser ; c'est notre faiblesse de corps dans la vieillesse, c'est cette prévoyance désespé-

rante de l'avenir, qui nous fait boire à longs traits toute l'amertume de notre dernière heure. L'insouciance, la dissipation, nous dérobent la redoutable vue de notre fin; mais la mort nous entraîne à la tombe chaque jour, à chaque heure, à chaque minute : et de tous les jours, le plus meurtrier pour l'enfant est celui de la naissance même.

L'heure sonne, l'homme n'est plus! ce roi du monde est terrassé; cette main puissante qui ordonnait la mort a succombé elle-même. Six pieds de terre font désormais toute la grandeur d'Alexandre, de cet homme qui remplit l'univers de sa renommée; il est foudroyé au sein de ses triomphes, et la terre demeure dans le silence. Voilà un petit dérangement dans le corps d'un Macédonien; c'en est assez, la face de l'Europe et de l'Asie est changée.

Qui peut comprendre les mystères de notre vie? Qu'est-ce que la mort? et pourquoi la redouter, si elle devient l'affranchissement de nos misères? Est-ce à cause du tourment qui l'accompagne? mais nous souffrons souvent davantage sans périr; une jambe qu'on ampute cause plus de douleur qu'une mort de maladie ou même qu'un trépas subit. Combien de morts sont tranquilles et douces! Quelle paix,

quelle sérénité dans les regards des mourants! Quel rayon d'espérance, quelle joie pure, brillent sur le visage de l'homme de bien! Il ne périt pas, il s'élance à une nouvelle vie, et c'est alors qu'il apparaît dans toute sa grandeur.

Mais ce qui rend la mort effrayante, ce sont les attachements que nous rompons sur la terre; cependant ils sont si périssables, si fragiles, que nous devrions apprendre à les quitter sans regret. Le passé est un long apprentissage du trépas, pour quiconque sait réfléchir. Placés dans un point du cercle de l'éternité, tout ce qui nous environne atteste notre néant. Combien de milliards d'hommes sont moissonnés tour à tour dans ce monde, semblables à l'herbe des prés sous la faux de l'agriculteur! Pourquoi donc élever nos désirs au-delà de notre commune destinée? Enfants du temps, il doit un jour nous dévorer. Tel est le tribut nécessaire que la nature lève sans cesse, et dont elle taxe chaque contrée (1). Ses victimes sont dénom-

(1) Si l'on suppose 6 à 700 millions d'habitants sur notre planète, il y aura environ 23 millions de naissances par année, ou soixante mille par jour, 2,500 par heure, 135 par minutes, et 7 à 8 par chaque seconde. La mort ne sera pas moins prompte à moissonner à proportion ses victimes. Ainsi l'on devra compter environ 20 millions et

brées, elle ne fait de grâce à aucune d'elles; elle va saisir les rois mêmes sur leur trône, et le philosophe qui médite sur ce mobile hasard dont nous sommes les enjeux dès notre naissance:

Nascentes morimur, finisque ab origine pendet.

Quelque chose donc qui puisse arriver au genre humain, il ne faut pas en être surpris; il a ses naufrages et ses tempêtes. Puisque notre vie et notre mort, la grandeur et la bassesse, la pauvreté ou l'opulence, les révolutions dans les états et les religions, ne sont, comme les pestes, les guerres et les famines, que le cours de la nature, comme les changements des saisons du grand univers, nous devons subir sans murmure notre sort. Qu'est-ce que notre existence et celle du genre humain, sinon un peu de matière qui s'agite quelques jours sur ce globe et se décompose? ainsi, à l'exception de la pensée qui nous

plus d'individus qui périssent chaque année, ce qui donne à peu près 58 mille par jour, 2,400 par heure, 130 par minute et 6 à 7 par chaque seconde de temps. Diverses causes, outre les maladies, accroissent la mortalité: ainsi, dans les colonies, les nègres esclaves ont besoin d'être renouvelés à peu près tous les dix ans.

élève vers une cause suprême, le corps putrescible n'est d'aucune considération relativement à cet univers.

La philosophie nous apprend à vivre en nous montrant à mourir: c'est du sein de la tombe que sortent les hautes vérités qui nous détrompent du monde; et la sagesse n'est qu'une méditation sur la mort. Notre raison ne se perfectionne et ne s'agrandit même qu'au milieu de cette sombre pensée; elle seule nous donne nos véritables dimensions. La science et la vertu, semblables à la toison d'or, ne s'acquièrent qu'en affrontant les terreurs du trépas. Tous les grands hommes ont trouvé le génie au sein des méditations que leur suggérait l'étude de la nature humaine et la vue de sa fin. A mesure que les hommes réfléchissent davantage ils songent plus souvent à leur destruction; mais ceux qui pensent peu s'élancent aveuglément dans la carrière de la vie. Ainsi nous voyons que les peuples sauvages redoutent peu la mort et y pensent rarement, tandis qu'elle est un objet d'effroi chez les nations civilisées, parcequ'à mesure qu'on perfectionne l'esprit, le corps se détériore et languit. Le sauvage, comme l'enfant, songe à peine au lendemain; l'homme civilisé, comme

le vieillard, redoute un avenir qui le tourmente sans cesse : la sagesse la plus parfaite devient ainsi une vraie maladie de l'esprit (1).

Pourquoi le seul de tous les animaux le

(1) Les sauvages les plus grossiers, même ceux qui n'admettent aucune divinité, se révoltent de l'idée d'un anéantissement total à la mort, et se supposent revivre dans un séjour délicieux, dans la terre des esprits, avec les plus braves guerriers, les plus habiles chasseurs (Léry, dans de Bry, *Collect.*, tom. III, p. 222; Charlevoix, *Nouv. Fr.*, tom. III, p. 551; de là vient qu'ils mettaient des arcs, des ustensiles, des vivres en leurs tombeaux (*Chronica* de Cieca de Léon, c. XXVIII; Sagard, *Voyag. au pays des Hurons*, p. 288; Creuxii, *Hist. Canad.*, p. 91; Rochefort, *Antill.*, p. 68; Biet, *Fr. équin.*, p. 391; de la Potherie, *Voyag.*, tom. II, p. 44, et tom. III, p. 8; Blanco, *Convers. de Spiritu*, p. 55). En quelques contrées, lorsqu'un cacique mourait, on tuait de ses femmes, de ses favoris, de ses esclaves, pour le servir en un autre monde, afin qu'il y vécût avec sa dignité (Dumont, *Louisiane*, tom. I, p. 208; Oviedo, lib. V, c. III; Gomara, *Hist. génér.*, c. XXIII; P. Martyr, dec. 304; Charlevoix, *Nouv.-Fr.*, tom. III, p. 421; Herrera, dec. 1, lib. III, c. III; P. Melchior Hernandez, *Memor. de Chiriqui.*, Collect. of orig. papers, I; Cieca de Léon, *Chronica*, c. XXXIII). Quelques uns s'offraient volontairement, même avec enthousiasme, pour mourir (Dumont, *Louisiane*, tom. I, p. 227). Les bramines donnent aux femmes qui se brûlent sur le bûcher de leurs maris une liqueur enivrante; de même on fait mâcher des morceaux de tabac aux victimes, chez les Natchez.

plus susceptible de bonheur, l'homme, est-il aussi le seul qui abdique volontairement son existence, tant il se connaît profondément malheureux! Certes, le sage ne vit pas autant qu'il le peut, mais autant qu'il le doit, comme Caton et Arrie; car il y a moins de morts volontaires où il y a moins de réflexion et de vigueur de l'âme. En effet, ni l'enfance, ni la vieillesse, ni le sexe féminin, en général, ne sont aussi fréquemment disposés à porter sur eux une main meurtrière que l'homme mâle, dans l'âge viril, et à l'époque des violentes passions, ou des hautes entreprises.

L'animal, en qui dominent les besoins corporels, par la prépondérance de son système nerveux intercostal ou trisplanchnique, sur l'appareil nerveux cérébral, réfléchit peu, paraît incapable de folie et de suicide; il se résigne humblement à l'esclavage comme à toutes les chances de sa destinée. Aussi le suicide est rare parmi les nations soumises au despotisme, et il est presque ignoré dans les vastes régions de la Chine, de la Perse et de l'empire des czars. Les peuples les plus sauvages supportent mieux les rigueurs de la vie que les hommes civilisés. Le suicide semble être, au contraire, plutôt l'apanage des peuples les plus

libres ou les plus éclairés. De toute antiquité, il fut surtout en honneur parmi les vaillantes nations de race scandinave, ou celto-germanique; on leur rendit ce témoignage :

> Animæque capaces
> Mortis et ignavum rediture parcere vitæ.
> LUCAIN, *Phars.*, l. I.

Qui ne sait combien toutes ces nations, toujours indomptées, ont méprisé la lâcheté, et porté partout l'usage des duels? Chez les Goths, le suicide fut toujours honorable (1); aussi, malgré la civilisation qui s'est élevée au plus haut degré parmi les peuples de l'Europe, c'est encore en Angleterre, en France, en Allemagne, et en d'autres contrées voisines, que le suicide se montre le plus fréquemment. On a regardé même le nord et l'Angleterre comme la terre natale du suicide (2). C'est surtout lorsque des institutions politiques et religieuses exaltent la sensibilité, ou que des renversements d'états et de fortunes particulières, de grandes catastrophes morales viennent frapper une âme

(1) Procop., *Hist. Gothor.*, l. II, c. XIV; *De Herulis.* Thom. Bartholin, *De caus. contempt. mort. a Danis*, etc.

(2) Smollett, *Hist. d'Angleterre*, liv. IX, année 1732; Cheyne, *Du spleen, ou de la maladie anglaise.*

sombre, passionnée, solitaire, qu'elle refuse de survivre à son sort. Peut-être qu'en de cruelles circonstances il est permis de devenir l'apologiste de la mort; car le nègre, transporté en Amérique, qui se tue dans l'espoir de retourner dans une plus heureuse patrie, n'est pas criminel à tous les yeux. La secte des stoïciens, comme la religion des brames, autorise le suicide; les sectateurs de Foé pensent encore que c'est un sacrifice utile à l'âme pour lui conquérir un bonheur éternel (1).

Mais on peut aisément montrer aussi qu'une éducation molle, blasant de bonne heure la vie, et que la dépravation des mœurs dans les rangs les plus fortunés, en lassant d'être heureux, deviennent une grande source de suicide, lequel n'est plus alors qu'une lâcheté (2). On en a vu de nombreux exemples dans la décadence des Grecs et des Romains, comme on en voit dans nos âges modernes jusque chez les personnes délicates, incapables de résister à leurs passions. La femme ne s'immole guère qu'au chagrin d'un amour trompé; et, en général, il y

(1) La Loubère, *Voyag. de Siam*, tom. I, p. 487; Duhalde, *Hist. de la Chine*, tom. III, pag. 52.

(2) Falret, *De l'hypochondrie et du suicide*, Paris, 1822, in-8°.

à trois fois moins de femmes qui se suicident que d'hommes. Cependant on a vu des épidémies de suicides parmi elles : c'est surtout au temps de la période menstruelle que cette disposition fatale se manifeste davantage (1). Plutarque parle des filles milésiennes qui se pendaient en foule; Primerose cite aussi les femmes de Lyon, qui, à certaine époque, se précipitaient dans le Rhône; et un ancien historien note une semblable épidémie parmi les jeunes filles de Marseille, ville où jadis il fut permis par les lois de se délivrer de l'existence.

Si l'esprit d'indépendance, pour se soustraire aux tourments des passions et des douleurs, multiplie les suicides dans nos climats, c'est, au contraire, à la mélancolie religieuse que se sacrifient surtout les peuples superstitieux des Indes. Combien de fanatiques, couronnés de fleurs, et vêtus d'écarlate, se font dévorer par les caïmans du Gange, en s'y précipitant, ou bien se font écraser volontairement sous les roues du char de l'idole de Jagrenat; ou de fakirs, plongés dans leur délire ascétique, qui s'immolent aux plus horribles souffrances! Qui ne sait combien de veuves, encore aujourd'hui, se plaignent, au Malabar, de la tyrannie anglaise

(1) Falret, *Hypoch. et suic.*, pag. 150.

qui veut les détourner de se brûler sur le cadavre de leur époux? Mais qui ne sait quel fut, au temps des martyrs de la religion chrétienne, l'honneur d'obtenir le baptême de sang? On vit éclater le même zèle parmi les Arabes et les autres mahométans : chaque religion, chaque secte vante ses défenseurs qui ont scellé la doctrine du sacrifice de leur vie. Odin sut inspirer ce sanglant fanatisme aux nations septentrionales, et l'on a vu pareillement des guerriers tenir leur promesse de ne pas survivre à leurs chefs. Les Thraces, les Gètes, les Goths, les Germains, les Bretons, les Gaulois, les Cantabres et les Asturiens ont tour à tour présenté ces funestes exemples. Partout où s'élèvent de nouvelles opinions, elles offrent des fanatiques, et la secte méthodique en fournit aujourd'hui la preuve en Angleterre, comme au temps de Calvin.

Toutefois, il est des circonstances atmosphériques qui influent plus que d'autres sur la détermination extrême des suicides. On a remarqué en plusieurs contrées que les jours chauds de l'été ont amené beaucoup de suicides en Andalousie, à Marseille, à Westminster, à Rouen, à Copenhague, en juin et juillet surtout (1); mais les vents d'ouest, lorsque le

(1) On a généralement remarqué, en Angleterre (à

ciel est couvert, humide et nébuleux, rendant l'humeur maussade, causant du malaise et supprimant la transpiration, font de la saison de l'automne surtout la principale époque des suicides en Angleterre et ailleurs (1). Les années froides et pluvieuses, comme les temps de disette et les commotions politiques, augmentent les causes du suicide. On a vu un nombre effrayant de ces actes de démence ou de désespoir se multiplier dans plusieurs villes du nord de l'Europe, surtout après de longues guerres et des calamités (2).

On peut présumer en outre qu'il existe une prédisposition à cet acte de fureur, soit dans quelques familles où l'on en a remarqué des exemples héréditaires, soit dans la constitution, le tempérament atrabilaire, ou par suite du libertinage et de l'onanisme (3), de quelques af-

Westminster) et en Allemagne (à Hambourg), que la plus grande quantité des suicides avaient lieu en juillet; ce qu'on attribue à la chaleur. Cependant on en voit beaucoup aussi en novembre et décembre, février et mars. Il y en a moins en juin et en octobre.

(1) Selon Cheyne et Esquirol, art. *suicide* du *Dictionn. des scienc. méd.*

(2) Kamptz, *Tableau du nombre des suicides*, Berlin, 1817.

(3) Tissot, et aussi Lewis, *upon tabes Dorsalis*, Lond., 1748, in-8°, p. 19.

fections organiques des viscères, le déplacement oblique du colon transverse, les lésions du cœur et des gros vaisseaux, comme dans les anévrysmatiques, etc.

Ainsi l'être le plus intelligent, le plus sensible, est, par cela même, celui qui peut s'élancer dans la mort par un effort volontaire. Il se montre donc supérieur à cette enveloppe corporelle qui tient l'animal emprisonné dans les liens de son organisme. L'homme est encore libre, puisqu'il a le trépas en son pouvoir.

LIVRE DEUXIÈME.

SECTION PREMIÈRE.

DE LA DISTRIBUTION GÉNÉRALE DU GENRE HUMAIN, SUIVANT LES DIVERS TERRITOIRES DU GLOBE.

Si, comme on a pu le penser, les premières demeures du genre humain fuyant les inondations antiques de la terre, furent les croupes des montagnes, le sommet des plateaux ou élévations, comme celui de la grande Tartarie ou du Tubet, ainsi que le supposait Bailly, ou comme la chaîne du mont Atlas en Afrique, et les lieux élevés du Caucase et du Liban, ou de l'Arabie; enfin, les gorges exhaussées des Andes au Pérou et au Mexique, presque tous ces terrains portent l'empreinte particulière de la longue habitation des hommes (1).

(1) Dans ses conjectures sur les changements géologiques de l'Amérique du nord, W. Maclure pense que l'état de civilisation des plateaux du Mexique et du Pérou, et l'état sauvage de la race humaine dans les contrées américaines moins élevées, dépend de la grande quantité des eaux et des marécages qui couvraient anciennement les régions basses. Cette opinion se confirme aussi par le petit nom-

Les premiers terrains dûrent être fertiles, lorsque sortis du limon des eaux ils portaient d'abord une terre vierge et nouvelle; à mesure que ces lieux furent cultivés, défrichés, longuement épuisés par les générations humaines qui s'y multiplièrent; à mesure que la retraite des eaux de l'Océan rendait ces élévations du globe plus arides, que des alluvions et des pluies en faisaient ébouler les terres meubles dans les vallons les plus déclives, tous ces terrains perdirent peu à peu la plus grande partie de leur fertilité.

Aujourd'hui, quelle qu'en soit la cause primitive, tous ces territoires élevés sont plus ou moins sablonneux, ou crayeux et arides. Le grand plateau de la Tartarie et du Tubet, indépendamment de la froidure de son climat et de son exposition aux aquilons rigoureux du pôle en hiver, offre d'immenses plaines nues, découvertes et sans forêts; partout s'étend un sablon fin et noirâtre qui fuit sous le pied,

bre des mammifères terrestres que nourrit l'Amérique, tandis que les races aquatiques y sont si multipliées. Les oiseaux d'eau, palmipèdes et échassiers s'y trouvent en abondance, et il y a une disproportion analogue très remarquable entre les carnivores et les herbivores (*The American journal of science*, by Benj. Silliman. Newhaven, 1823, tom. VI, in-8°).

et qui, ne retenant pas l'humidité, ne fournit aucune nourriture suffisante à la végétation. Aussi ces plaines ou steppes se revêtent, seulement pendant les saisons pluvieuses, de quelques buissons courts, d'herbes verdoyantes, mais grêles, rares, et dont les plus hautes ont à peine trois à quatre pieds. Le Tartare et le Kalmouk nomades conduisent leurs troupes de chevaux paître dans ces plaines, puis sont obligés de chercher ailleurs l'existence, et de promener ainsi leur vie en émigrations perpétuelles sous leurs tentes, ou à cheval et dans leurs chariots ou kibitks. S'il y a quelque mare d'eau, elle est d'ordinaire salée ou saumâtre, comme la mer Caspienne et le lac Aral : aussi le Tartare ne boit guère que le lait de ses juments, ou suce le sang tout chaud de ses chevaux, dans ces déserts où l'on voit le sol, en été, se couvrir d'efflorescences salines.

L'Arabe, parmi les terrains arides et rocailleux de l'Yémen, le Maure des solitudes du Biledulgérid, du Sennaar, vivraient-ils plus fortunés lorsque, montés sur leurs sobres chameaux, ils s'avancent pendant la nuit, en chantant un air mélancolique, au milieu de ces vastes contrées d'un sable enflammé, que le vent élève en tourbillons étouffants? A peine découvrent-

ils de loin, au travers du mirage, sur ces plaines nues et rougeâtres, quelques herbes salines, desséchées et épineuses; et s'il coule quelques filets d'eau saumache, on voit croître à l'entour une petite île de verdure, un oasis, dont l'aspect récrée les voyageurs mourants, à peine échappés aux horreurs de la soif, de la faim, dans ces déserts, et à la dent des hyènes ou des chacals qui s'attroupent avec d'affreux hurlements pour attaquer de nuit les caravanes. Les *Karrous* de l'Afrique méridionale sont aussi des terres rocailleuses qui ne donnent naissance qu'à des plantes ficoïdes ou grasses, lesquelles croissent presque sans humidité: au milieu de ces plaines brûlées, le noir Cafre, le Namaquois, la zagaie à la main, conduit ses troupeaux de bœufs, et se nourrit, en nomade pasteur, de leur laitage ou de leur chair.

Enfin, dans le Nouveau-Monde, s'étendent pareillement des plaines immenses, sans forêts, se vêtissant d'une sorte de bourre végétale, ou de graminées épaisses et hautes, où paissent en liberté des troupeaux de bœufs musqués ou de bisons farouches. Lorsque ces plaines sont basses, comme les savannes des bords du Missouri et de la Louisiane, elles sont quelquefois inondées d'eau, noyées par le débordement

des fleuves chaque année ; mais dans l'Amérique méridionale, ces plaines, plus exhaussées et arides, portent le nom de *llanos* ou de *pampas ;* tantôt, brûlées des ardeurs de la torride, elles se présentent nues et sèches ; puis, dans la saison des pluies, elles se couvrent de verdure, que broutent aujourd'hui ces hardes de chevaux sauvages dont les Chiliens se servent pour prendre la vie nomade des Tartares. Les pampas del Sacramento, le long du Maragnon, sont des plaines d'alluvion, de plus de quatre cents lieues, dépourvues de pierres.

C'est encore entre les hautes chaînes des Cordilières que se voient ces restes infortunés des anciens peuples du sang américain. Ils gravissent ces roches antiques avec leurs *llamas*, ou *guanucos* et *vigognes*, pour se soustraire à l'avide barbarie des Espagnols, qui font arracher aux peuples soumis des plaines l'or et les diamants des entrailles de ces montagnes, au Brésil, au Pérou et au Mexique.

Ainsi, sur tout le globe, si les lieux élevés, sablonneux ou montueux durent être les plus anciennement peuplés, ils sont aujourd'hui la plupart dépourvus de forêts, et devenus arides ou stériles. Toutes les nations qui les habitent vivent nomades, soit entièrement sauvages,

soit dans une existence pastorale et fortunée sous des tentes, soit enfin guerrières et conquérantes, comme les Tartares, les Arabes, les Sarrasins et les Maures: nations campées, voyageuses, sans villes, plutôt soumises à des habitudes qu'à des lois, et alliant l'esclavage avec l'indépendance, par un contraste bizarre.

Il n'en sera pas de même de la seconde classe de territoire, de ces riches plaines qui, entrecoupées de collines fertiles et de vallons d'un terreau meuble, voient serpenter au milieu des campagnes des fleuves et des rivières qui les arrosent et leur portent la fécondité (1). Là se sont établis, avec la culture des terres, les droits de la propriété, des gouvernements réguliers, plus ou moins protecteurs de l'industrie; mais quelquefois ceux-ci deviennent d'autant plus oppresseurs qu'ils attachent l'homme à la glèbe, et qu'ils subdivisent la nation en

(1) Il est manifeste que les territoires plats et humides étant très fertiles sont, de tous, les plus populeux en hommes: ainsi la Lombardie, les Pays-Bas, la Hollande, l'Angleterre, sont, en Europe, les contrées les plus peuplées, et ont au-delà de 4000 habitants par lieue carrée; il en est de même dans les autres plaines du globe; au contraire, la rareté des habitants devient d'autant plus grande que les territoires sont plus secs; aussi l'on ne voit des déserts qu'où il n'existe ni sources ni rivières.

castes et en provinces, pour asseoir plus spécialement l'empire sur toutes les parties assujetties au pesant joug de leur domination.

Tels sont d'abord les vastes empires de l'Asie méridionale, la Chine, Siam, Laos et Ava, l'Hindoustan ou le Mogol, la Perse, la Babylonie ou l'Assyrie; tels furent aussi ceux de Maroc en Afrique, des Tultèques ou Mexicains, des Incas ou Péruviens au Nouveau-Monde, et le Brésil, le Paraguay, le Tucuman. Tous ces pays plats, plus ou moins riches et fertiles, où l'on n'a besoin que de gratter le sol pour y faire éclore d'abondantes récoltes, nourrissent des peuples indolents, asservis à des maîtres impérieux. Mais pour peu qu'il se trouve des chaînes de hautes montagnes dans l'intérieur de ces empires, le sol, devenu ingrat et stérile, reprend l'aspect sauvage et inculte; les peuples s'y rendent plus fiers et plus indomptés, comme sont les Curdes et les Druses du Liban, redoutés et indépendants au sein du despotisme; les Maures féroces de l'Atlas, les Afghans courageux du Taurus ou du Candahar, les perfides Macassars et Malais des montagnes de Malacca, de Bornéo et des Célèbes; les Araucans, républicains des montagnes du Chili;

les *Indios bravos* des Cordilières, et les Suisses, les Albanais en Europe.

Toutefois la civilisation s'est perfectionnée en Europe, sous des gouvernements et plus libres et plus justes, parcequ'il y a moins de plaines fertiles qu'en Asie ; que le sol exige de plus rudes travaux de culture, y est entrecoupé de forêts, de montagnes, asiles de la pauvreté, mais d'une fière indépendance; parceque les peuples, moins étendus, et subdivisés, se maintiennent dans une sorte d'équilibre, de confédération qui résiste à de grands envahissements, et à l'établissement d'un despotisme durable. Tels sont aussi les États-Unis du Nouveau-Monde, associés entre eux, mais indépendants, et trop dispersés pour devenir jamais la proie permanente ou habituelle du despotisme.

Nous formerons la troisième classe de territoires de tous les lieux profonds, voisins des eaux et du rivage des mers, riches du limon amassé par le cours des fleuves, par les attérissements des lieux élevés : terrains souvent marécageux et humides, entrecoupés de canaux et de lacs, nourrissant des peuples féconds et souvent ichthyophages, assujettis aux maladies du système lymphatique. Tels sont, en Europe, les habitants des bords de la Baltique, surtout

ceux des Pays-Bas, de la Gueldre, de la Hollande et du Brabant, au milieu de leurs polders; ceux des embouchures du Niémen et de la Vistule, entre leurs haffs; ceux des lagunes de Venise, au fond du golfe Adriatique; ceux des environs de la mer Noire ou du Phase, et de l'ancienne Colchide; les habitants du Delta du Nil, en Égypte; ceux des terrains semblables d'alluvion du Gange et de l'Indus, en Asie; ceux du détroit d'Ormuz et des golfes Persique et Siamois; enfin, tous les peuples des contrées les plus fertiles, entourées de fleuves, comme de la Mésopotamie, entre l'Euphrate et le Tigre; du Douab, entre le Gange et la Djoumnah, et du centre de la Chine, où le fleuve Jaune et le fleuve Bleu marient leurs eaux par mille canaux et des lacs nombreux, etc. Nous y joindrons la plupart des nations maritimes, qui, trouvant dans une pêche abondante et le commerce des sources inépuisables d'opulence et de multiplication, envoient des essaims de colonies sur divers parages.

SECTION II.

DES ESPÈCES ET RACES D'HOMMES.

ARTICLE PREMIER.

Des variétés du genre humain en général.

Non hic centauros, non gorgonas, harpiasque
Invenies : hominem pagina nostra sapit.
MARTIAL, l. X, epigr. IV.

L'homme est cosmopolite ; ses innombrables familles se sont répandues sur tout le globe ; et, des feux de la torride aux glaces des pôles, ses vaisseaux ou ses pirogues ont sillonné, dans toutes les directions, les ondes de l'Océan ; les îles les plus reculées, les déserts et les rochers, qui semblaient inaccessibles, ont vu l'homme, roi de la terre, venir prendre possession de cet antique royaume, noble héritage que lui avait dévolu la nature. Il est le seul être, absolument parlant, qui soit véritablement cosmopolite ; car aucun animal, aucune plante, ne vit ou ne prospère spontanément sur tout le globe, parcequ'aucune autre espèce que la nôtre ne saurait se soustraire, par l'industrie, à l'injure de tous les climats, aux rigueurs de toutes les températures. Mais l'homme, ayant une

grande capacité d'intelligence et des mains, instruments merveilleux qui exécutent les prodiges créés par la pensée, a trouvé le feu, des vêtements, des abris, des armes; il a reçu le don de vivre également partout de végétaux et de chairs; et, fier de ces magnifiques prérogatives, il s'est levé debout sur la face de la terre, comme pour admirer les cieux, et commander en maître à toutes les créatures.

Cependant, à considérer de haut la race humaine éparse sur la terre, et ces grandes fourmilières de nations, ces cités populeuses, où tant d'individus s'agitent un instant pour disparaître et se succéder dans l'immensité des âges, on revient un peu de l'idée exagérée que l'on s'était formée de notre espèce. On la voit, comme tous les autres êtres, soumise aux influences des climats, tantôt foudroyée par les orages, sous les tropiques; tantôt fuyant, dans ses asiles souterrains, la bise piquante du nord ou les ardents rayons du soleil de la canicule; tantôt décimée par des pestes, chassée par les inondations, dispersée par la calamité des famines, traversant péniblement les déserts arides, ou recueillant, en hordes nomades, des tributs rares et passagers d'une terre avare, tandis qu'en de plus heureuses contrées le sol

prodigue, presque sans effort, à d'autres habitants, des nourritures surabondantes.

Il faut donc que l'homme se familiarise avec tant de destinées que lui présentent ses diverses habitations sur le globe. Ici, laborieux agriculteur, il faut qu'il arrose les guérêts de ses sueurs; là, navigateur intrépide, il cherche au milieu des ondes la riche nourriture de sa famille; ailleurs il dompte le cheval, le chameau ou le renne, et parcourt d'immenses solitudes, en se contentant, soit du lait, soit de la chair de ces innocents compagnons de ses peines, qu'il immole à ses besoins. Partout nous ne verrons dans le genre humain que le premier parasite du globe terrestre, subissant toutes les variations qu'éprouve la surface de notre planète, suivant les saisons, les latitudes, les diverses élévations et la qualité des terrains, les météores de l'atmosphère, et une foule d'autres modifications commandées par les grandes lois de la nature. Ainsi l'homme terrestre doit se mettre en rapport avec la terre qui le nourrit; il doit étudier les puissances qui l'entourent et qui dominent sa vie : ne pouvant les dompter, il faut qu'il apprenne à se mettre en harmonie avec elles, s'il veut vivre sain. Telle est sans doute la cause pour laquelle

il y a mille nuances diverses qui modifient l'homme de telle sorte qu'il est presque impossible d'en trouver seulement deux parfaitement semblables en tout. Cette variété de tempéraments dans l'état social paraît moindre parmi les animaux et les peuplades sauvages, dont le genre de vie reste beaucoup plus uniforme que le nôtre. Les animaux surtout obéissent à un simple instinct, et, suivant un régime très naturel, conservent dans le type de leurs formes beaucoup plus de fixité que les races domestiques, surtout que notre race, modifiée par tant de coutumes sociales. Les hommes étant, pour ainsi dire, une production du globe terrestre, ἐπίγαιοι ἄνθρωποι, comme nous appelle Homère, ainsi que les végétaux et les autres animaux, tous ont besoin de se conformer à la constitution propre de notre planète. Ainsi, pour bien connaître l'homme, il faut étudier aussi notre monde.

A la vérité, cet opulent citadin, toujours bien vêtu, bien logé et nourri, constamment à l'abri, dans son carrosse, des injures de l'air quand il sort, ne ressentant ni la glace des hivers près de son foyer, ni même les effets des saisons sur les productions de la terre, dans ses aliments cuits, préparés avec soin; cet être

heureux, jouissant, par le moyen de sa fortune, de toutes les délices, est plus soustrait que les autres hommes à l'influence des climats, des saisons des divers lieux de la terre. La loi des climats s'applique moins d'abord à lui qu'à la généralité des nations, toujours pauvres, et exposées, presque sans défense, à l'action directe de la nature. Mais si l'homme riche et tout artificiel subsiste mollement, comme la plante en une serre chaude, il se rend aussi délicat, débile ou sans résistance contre les impressions du dehors, faute de s'endurcir à les tolérer; il en est plus douloureusement affecté quand il s'en trouve atteint, et la nature revendique son empire avec d'autant plus de force qu'on l'avait plus dédaignée.

De plus, en se soustrayant avec soin à l'action des éléments, l'homme civilisé des villes, se concentrant dans les travaux des arts, les objets de son industrie ou de son luxe, laborieusement occupé des besoins de sa fortune, soumis immédiatement au gouvernement qui le régit, aux habitudes, aux mœurs sociales, oublie les hautes lois de cette nature qui pose les fondements primitifs des gouvernements et de la civilisation. En observant les effets, nous négligeons trop souvent les sources dont ils

émanent; nous menons la vie des fourmis travaillant dans leurs étroites demeures, sans porter nos regards au-delà des sillons qui enclosent nos petits intérêts. Bientôt nous ne comprendrons plus la puissance de la nature; nous ne verrons jamais que l'homme artificiel, moulé sur le type d'une société factice et toujours variable.

Indépendamment des attributs des âges et des sexes, la nature présente encore sur la terre un grand nombre de variétés de races. Les unes dépendent des tempéraments particuliers, les autres du caractère national, ou des souches et des espèces qui distinguent le genre humain. Des affections morbifiques, des habitudes long-temps continuées, les empreintes des climats et des nourritures, modifient beaucoup la conformation des hommes, et altèrent leurs mœurs, leur manière d'être dans les mêmes proportions. Il est aisé de s'en convaincre en examinant spécialement ces modifications dans toutes les parties du corps humain.

L'homme sauvage, se développant librement dans toute sa nudité, offre les formes d'un athlète; cependant ses jambes, ses pieds nus deviennent plus larges que les nôtres, à cause des grandes courses qu'il fait souvent.

La chevelure qui pare la tête de l'homme est plus courte que celle de la femme, dont les cheveux sont longs et flexibles (1). En général,

(1) Il paraît que presque partout les nations ont regardé la longue chevelure comme un caractère de liberté; ainsi les Chinois ont plus résisté aux Tartares pour se faire tondre que pour se laisser subjuguer, et les Russes ont trouvé surtout insupportable l'ordre de Pierre-le-Grand qui les forçait à couper leurs cheveux et leur barbe. Les Francs, conquérants des Gaules, portaient de longs cheveux blonds (*crinosi, capillati*), comme une prérogative de puissance, tandis que les Gaulois soumis aux Romains étaient tondus; et les rois francs étaient dégradés par la tonsure, comme la tonsure des ecclésiastiques est un signe de soumission, surtout chez les moines. De même, Samson tondu perd toute sa force, selon l'Écriture, et les sauvages du nord de l'Amérique scalpent leurs ennemis vaincus, ou leur enlèvent la chevelure avec la peau, en signe de trophée. (Lafiteau, *Mœurs des sauvages*, tom. II, p. 256.)

Les mêmes préjugés règnent en Orient pour la barbe, qui est un signe de puissance et de dignité; on la rase, au contraire, aux esclaves. C'est en effet une marque de virilité et de force; car les eunuques, les impubères et les femmes en manquent par la raison contraire. La race blanche est aussi la plus barbue de toutes. On quitta en France la barbe en 1146, sous Louis VII; elle fut reprise en 1521 par François Ier, puis la moustache disparut avec la barbe après Louis XIV; mais il paraît que l'on a cessé de conserver en Europe la barbe longue depuis la propagation de la maladie vénérienne, à cause de la pelagre et de l'alopécie qui souvent en fut la suite, même parmi les grands.

On vit jadis de grandes querelles à l'occasion de la

ceux des habitants du nord sont droits et longs; ceux des méridionaux sont bouclés et deviennent crépus, lorsque le climat est très chaud. Chez les nègres, c'est une espèce de laine frisée ou de bourre. Les nations du nord de l'Europe ont souvent la chevelure blonde ou rousse; les cheveux châtains se trouvent plus communément aux Européens des climats tempérés; et les cheveux noirs, chez les hommes des pays méridionaux. On voit néanmoins des cheveux blonds en Grèce (1); il en existe même parmi les Maures de l'Atlas, que Shaw croit être des descendants des Vandales. Les Siciliennes, suivant Swinburne, savent blondir leur chevelure en la lavant avec une lessive alcaline de cendres de sarments; et plusieurs peuplades des îles de la mer du Sud, comme aux îles des Amis et de Sainte-Croix, se rendent les che-

barbe : un décret de la sorbonne (*Hist. des mœurs françaises*, p. 192) porte que la barbe étant contraire à la modestie des théologiens, on ne doit point recevoir d'évêques barbus, etc. (*Pogonologie*, par J. A. Dulaure (anonyme), p. 155.)

Beaucoup de nations sauvages, outre les Américains, les naturels de Sumatra, s'arrachent la barbe, comme étant un ornement incommode en guèrre, parceque l'ennemi peut saisir par là.

(1) Homère dépeint Achille avec des cheveux blonds.

veux blonds en les saupoudrant de chaux d'écailles d'huîtres (1). Les Indiens des tribus du nord-ouest d'Amérique ont une chevelure d'un brun clair ou foncé, qui rarement approche du noir, lequel cependant est la couleur générale dans la race mongole (2).

La teinte de l'iris des yeux suit une semblable progression. Les yeux cendrés ou bleuâtres sont communs dans le nord, les yeux noirs dans le midi, et les yeux d'une nuance intermédiaire dans les régions tempérées (3). On observe la même progression dans les différents âges : les enfants sont blonds, et la

(1) Labillardière, *Voy.*, t. II, p. 256.

(2) Vancouver, *Voyage*, t. II, p. 325, trad. franç.

(3) Herm. Conringius, *Habit. germ.*, p. 85. La race blanche possède presque seule des cheveux blonds et des yeux bleus; cependant il y en a des exemples en d'autres races pour la couleur des cheveux dans J.-G. Gmelin, *Reise durch. Sibir.*, tom. I, p. 89; Charlevoix, *Nouv.-Fr.*, t. III, p. 179; Lopez, *Rel. di Congo*, p. 6; Hatkins, *Trav.*; Groben, *Guineisch. reis.*, p. 29; Sonnerat, *Nouv.-Guin.*, p. 153; Marion et Duclesmeur, *Voyag.*, p. 138; Wallis, dans Hawkesw., tom. I, pag. 260; Quiros, *Mém.*; etc. : ils sont produits par la chaux d'huîtres dont ces peuples se poudrent. *Voyez* Surville et Bougainville, *Voyage*, etc. Les Siciliennes se rendent blondes avec la lessive de cendres. Henr. Swinburne, *Voyage*, traduct. franç., page 81; Paris, 1785, in-8°.

couleur de leurs cheveux, de leurs yeux, de leur peau, devient plus foncée à mesure qu'ils avancent en âge. Dans les hommes, autres que ceux d'Europe, les yeux et les cheveux sont toujours plus ou moins noirs dès la naissance. Les races mongole, chinoise et lapone ont constamment cette couleur noire de cheveux et d'yeux, à quelque âge et dans quelque climat que ce soit; on n'y observe que de légères variétés, selon les sexes et les climats. Ces peuples ont peu de barbe naturellement; leurs poils sont clairsemés, noirs, droits et rudes. Au contraire, chez les habitants des îles Maldives, c'est une grande beauté d'avoir le corps velu comme un ours; l'on en voit des exemples à Mallicolo et en quelques autres îles de la mer du Sud, surtout vers la terre d'Iesso, et aux îles Ségalien.

On a long-temps prétendu que les Américains manquaient toujours de barbe; il existe cependant un grand nombre de témoignages contraires (1), et l'on sait qu'ils se l'arrachent (2).

(1) Blumenbach les a cités dans le *Gœtting. magaz.*, an II, part. VI, pag. 419.

(2) Selon Charlevoix, *France antarct.*, tom. III, p. 179; Carver, *Travels*, pag. 224, sq. Contre les assertions de Paw et de Robertson, qui soutenaient que ces

En général, il paraît que les cheveux et les poils blanchissent plus tard, dans la vieillesse, aux races étrangères qu'aux Européens (1).

Dans la race mongole, les yeux sont plus

peuples manquaient de barbe. *Voyez* aussi Lafiteau, *Voyage des miss.*, p. 333, et *Mœurs des sauvages*, t. I, pag. 104. Molina, *Hist. du Chili*, préf., pag. 110, et Marcgrave, *Brasil.*, chap. IV, pag. 13, disent que plusieurs d'entre eux ont des barbes noires; Gumilla, *Orénoq.*, tome I; Denys, *Am. sept.*, tom. II; Bougainville, Carteret, Cook et Forster, Lapeyrouse, etc., l'affirment.

(1) On sait que plusieurs nations du nord, telles que des Polonais, des Lithuaniens, comme aussi en Hongrie, en Ukraine, des habitants sont sujets à la plique, ou à un entremêlement et un alongement prodigieux de la chevelure. On a vu un prince toungouse, ou knez, porter des cheveux longs de plus de quatre aunes (Corneille de Bruyn, *Voyages aux Ind. or.*, in-4°, pag. 125); des fakirs de l'Inde consacrés à Râm, ou nommés Ramanandys, vivant dans la malpropreté, présentent aussi d'énormes masses de cheveux pliqués (Balth. Solvyns, *les Hindous*, tom. I, etc.). Ce n'est donc pas, chez eux, l'effet du froid, comme on l'a pensé.

A Ombay, près Timor, les habitants sont sauvages, anthropophages; plusieurs ont une chevelure prodigieuse et qui ne semble pas naturelle. (Arago, *Promenade autour du monde*, tom. I, pag. 327.)

Les naturels de Rawak, Vaigiou et de la Nouvelle-Guinée, ont (quelques uns) tant de cheveux sur la tête, qu'on dirait qu'ils portent un échafaudage de perruques; presque tous sont couverts de lèpre ou en ont été atteints. (Arago, *ibid.*, tom. I, pag. 353-4.)

écartés que chez l'Européen; les paupières sont aussi plus bridées et s'ouvrent moins. Les yeux des Chinois, des Japonais, des Siamois, sont placés obliquement; les habitants de la Nouvelle-Hollande tiennent toujours les yeux à moitié fermés.

Le front est comprimé chez les Omaguas et les autres peuplades de la race américaine; il est reculé dans le Nègre, avancé dans l'Européen, élevé dans les momies des anciens Égyptiens, large et plat chez les Mongols ou Kalmouks, déprimé aux Mexicains. Les nez des Kalmouks sont si épatés et si larges, que leurs narines paraissent à découvert et n'ont presque point de proéminence. Dans les nègres, le nez est plat et écrasé; il est grand chez la plupart des Européens, court et gros comme une figue aux Chinois septentrionaux, aplati chez les Caraïbes. Winckelmann observe que parmi les Grecs et les Levantins il ne se trouve aucun nez épaté, qui est l'une des plus grandes difformités du visage: tous les juifs ont aussi conservé un grand nez aquilin comme les Orientaux.

La bouche est large et très fendue chez les Malais, les Kalmouks et beaucoup de peuples du nord; petite, étroite, dans les Européens méridionaux. Les lèvres épaisses et gonflées

chez les Malais, le sont davantage dans les nègres, mais petites aux Européens, larges aux Chinois, aux Mongols et aux peuples du nord de l'Asie.

On trouve des joues extrêmement saillantes vers l'os de la pommette dans tous les Kalmouks et les Tartares-Mongols; la saillie est encore plus forte parmi les Hottentots; elles sont effacées chez plusieurs Européens, et surtout chez les anciens Grecs. Les Hindous ont des oreilles placées plus haut que les nôtres; les Biscaïens en montrent naturellement de fort grandes, et beaucoup de peuples indiens les alongent d'une manière extraordinaire, y font des ouvertures, etc. On connaît plusieurs exemples d'hommes qui peuvent faire mouvoir leurs oreilles, nous en avons vu nous-même.

Les Siamois et les Chinois ont une tête plus ou moins conique; la face des Kalmouks représente un losange; celle des Hottentots un triangle, dont la pointe est en bas; celle des Européens forme un ovale plus ou moins parfait. On a dit, d'après Hérodote, que les crânes des Éthiopiens, qui vivaient tête nue sous un soleil ardent, étaient beaucoup plus durs que ceux des Perses, toujours ombragés sous leur tiare ou turban; ce qui peut fortifier

cette observation est celle faite sur les habitants de la terre de Diémen : ils vont toujours nue tête, quelles que soient les intempéries de l'air ; aussi cassent-ils facilement sur leur crâne de grosses branches d'arbre sans inconvénient. Fernandez Oviédo a pareillement reconnu la dureté très grande du crâne chez les Caraïbes, et nous en dirons autant des nègres.

Camper a déterminé l'avancement de la figure, d'une manière assez exacte, par la mesure de l'angle facial. Supposez une ligne droite tirée du front à la racine des dents incisives supérieures, et une autre ligne passant de la mâchoire supérieure au trou occipital, vous obtiendrez un angle qui sera ouvert depuis 85 jusqu'à 90 degrés dans l'*homme blanc* d'Europe, qui présentera environ 80 à 85 degrés dans les Kalmouks, les Mongols, les Chinois, les Malais, les Caraïbes, et qui aura de 80 à 75 degrés dans le Hottentot, le nègre, surtout les Éboës, les Caaiguis, et quelques Mallicolois. Cet angle devient encore plus aigu dans l'orang-outang, dans les autres singes, et dans toute la série des quadrupèdes. La grande ouverture de l'angle facial se rapporte assez bien au degré de beauté et de perfection morale que nous

reconnaissons dans chaque peuple. A mesure que cet angle devient plus aigu, la face s'alonge en museau, elle montre un visage ignoble et approchant de la bête ; lorsque cet angle se redresse, la figure prend un air de grandeur, de noblesse et de sublimité. Cette considération n'était point ignorée des anciens sculpteurs grecs ; ils paraissent en avoir fait usage dans leurs travaux, et nous reconnaissons même qu'ils avaient augmenté encore plus que la nature cette ouverture de l'angle facial, en lui donnant jusqu'à 100 degrés dans les figures de Jupiter. Les têtes grecques, et même celles des Turcs, offrent encore un plus bel ovale, selon Vésale, que les têtes des Allemands et des Flamands. Toutefois Blumenbach observe avec raison que la règle de Camper est si peu constante, qu'on voit des Européens à crâne de nègre et de Kalmouk.

Les proportions de la tête avec le corps ne restent pas les mêmes dans toutes les races d'hommes. Chez l'Européen, la hauteur de six ou sept fois celle de la tête donne la grandeur totale des individus. Dans le Kalmouk, la proportion n'est que de cinq fois et demie (l'occiput en est très large) ; et chez les Esquimaux, les Samoïèdes, de cinq fois seulement. Chez les

Hindous, la tête, ou le volume du crâne, paraît presque d'un tiers moins considérable que chez les Européens, ou à peu près comme celui d'un adolescent de quinze ans est à celui d'un homme de trente, selon des recherches du docteur Paterson à Calcutta, en comparant les cerveaux des habitants de plusieurs contrées de l'Indostan et de l'Asie (1). Cet auteur veut expliquer par cette différence de développement l'état d'abrutissement des Hindous, et pourquoi cent millions de ces naturels de l'Asie obéissent à vingt mille Européens. Il y a toutefois de l'exagération dans le rapport établi par M. Paterson, puisque nous avons vu des crânes de la race des Hindous à peu près aussi volumineux que ceux de beaucoup d'Européens. La différence entre eux nous a paru moins grande que celle des crânes du nègre et du blanc; néanmoins la tête est généralement petite chez les habitants de l'Inde orientale et parmi les Chinois.

En revanche, le volume de la tête augmente à proportion du corps non seulement chez tous les hommes de petite taille, comme parmi les enfants et les nains, mais encore chez les peuplades polaires, Lapons, Kamtschada-

(1) *Monthly review*, décembre 1823, pag. 286, et *Society of phrenology of Edinburgh*, n° 13.

les, etc. Par exemple, des chapeaux faits à Paris d'après des modèles ordinaires de têtes parisiennes, se sont trouvés tous trop étroits de beaucoup pour les têtes des sauvages du Canada, de la Nouvelle-Orléans, et autres Américains aborigènes (1). Pareillement, les peuplades de la Terre-de-Feu, de celle de Van-Diémen, ou les plus avancées vers le pôle austral, présentent des têtes fort volumineuses, avec une taille plus ramassée ou plus courte que dans nos climats tempérés; il en est de même des habitants des hautes montagnes, en sorte qu'on peut établir comme règle, que le même froid qui empêche le parfait développement de la stature, contribue à donner plus d'ampleur au crâne et au cerveau, sans que l'intelligence toutefois paraisse plus développée.

Hippocrate dit que des peuples voisins de la mer Noire ou du Pont-Euxin, ayant adopté la coutume de comprimer le crâne de leurs enfants, ce continuel usage avait passé en nature, et que, de son temps, ces peuples naissaient

(1) Tenon, *Mém. instit. national*, partie physiq., t. I, pag. 221, sq. not., dit que toutes les nations du nord ont de grosses têtes; Blumenbach, *Decad. cranior. divers. gent.* 1 et 2. — La race des Daces et Pannoniens présente une grosse tête aussi. Busching, *Géograph.*, tom. II.

macrocéphales, avec de grosses têtes alongées (1). Strabon les crut retrouver dans la nation des Sigynes du Caucase. Pallas, dans son voyage en Tauride et en Crimée (2), observa que les Tatars montagnards de Kikeneis, Liména, Simæus, avaient la physionomie la plus bizarre, et une tête singulièrement alongée. Seraient-ce ces anciens macrocéphales, ou les descendants des Génois dont parle Scaliger (3), ou une modification particulière causée par le climat? On voit en effet de très belles nations à côté des plus hideuses, comme les Géorgiens à côté des affreux Nogaïs, et autres Kalmouks (4). En général, les montagnards paraissent sujets à la grande proéminence des os malaires, ou des pommettes de leurs joues, ainsi qu'on l'observe chez les Écossais, les Corses, les Au-

(1) Nieuhoff, *Relation*, part. III, rapporte que c'est à cause d'une compression factice dès l'enfance que des bonzes chinois ont la tête conique.

(2) Tom. II, pag. 156, tr. fr., pl. XXXVII, fig. 2.

(3) *Comment. in Theophr. de caus. plant.*, l. V, p. 287.

(4) Un Géorgien prouva même à Forster, par la comparaison, que la tête d'un chrétien (Européen) est large par-derrière et aplatie sur le sommet; tandis que celle d'un musulman se rétrécit vers le haut, et a une forme conique comme celle des singes. (*Voyage du Bengale à Pétersbourg*, trad. fr., Paris, 1802, in-8°, tom. II, p. 7.)

vergnats, etc., qui montrent des joues plus avancées que celles de leurs voisins des plaines (1).

Plusieurs peuples africains ont la bouche excessivement fendue ; tels sont les habitants du Fezzan, ou royaume de Fez, semblables à ces anciens Garamantes dont on a dit :

Æquantem rictus Garamanta ferarum.

Les nègres, comme la plupart des nations sauvages, qui ne mangent presque jamais rien de chaud, conservent des dents très blanches ; mais elles deviennent au contraire fort noires et cariées chez les peuples qui mangent et boivent chaud, ou qui mâchent du bétel, de la coca, de l'arèque, avec de la chaux, ou qui chiquent d'autres herbes, comme le tabac.

A l'égard des déformations acquises, on peut citer les Omaguas, qui avaient l'habitude de comprimer, entre deux planches, la tête de leurs enfants (2). Cet usage était si général dans presque toute l'Amérique (3), qu'il fallut

(1) Forster, *Voyage sur le Rhin*, tom. I, pag. 213.

(2) La Condamine, *Mém. acad. scienc.*, 1745, p. 247; *voyez* aussi les instruments pour cette compression dans le *Journal de physiq.*, 1791, août, pag. 32, par Artaud.

(3) Aux Chactas de la Géorgie, aux Waxsaws de la

qu'un concile le proscrivît dans l'Amérique espagnole (1). Une nation algonquine porte le nom de *tête de boule;* elle est ainsi désignée à cause de la forme de sa tête, que l'on croit due aux mères, accoutumées à pétrir celle des enfants en ce pays (2); quelques autres, ou l'aplatissaient, ou la rendaient, comme parmi plusieurs Japonais, conique ou carrée (3). Ils mettent ainsi en danger la vie de leurs enfants par ces efforts absurdes pour déranger le plan de la nature, sous prétexte de le perfectionner.

On a dit que les Druses du mont Liban apla-

Caroline, aux Péruviens, aux Caraïbes, selon Oviédo, *Hist. gener. de las Indias ;* Torquémada, *Monarch. indiana*, liv. III; don Ulloa, *Relacion del viag.*, tome II, pag. 533; aussi aux nègres des Antilles, d'après Chanvallon, *Voyage à la Martinique*, pag. 39; et au détroit de Nootka, selon Meare's, *Voyage*, pag. 349, les enfants, étroitement emmaillottés, ont le front et le nez comprimés, les joues pressées de manière à les faire remonter.

(1) José Saenz de Aguirre, *Collect. maxim. concilior.*, *Hisp. et nov. orb.*, tom. VI, pag. 204.

(2) *Hist. géner. des voyages*, tom. LVII, page 44, in-8°.

(3) Oviédo, *Histor.*, lib. III, cap. v; Ulloa, *Voyage*, tom. I, pag. 329; Labat, *Voyage*, tom. II, pag. 72; Charlevoix, tom. III; Gumilla, *Orénoq.*, tom. I, p. 197; Acugna, *Relat. de la riv. des Amazon.*, tom. II, p. 83; Lawson's, *Voy. to Carolina*, pag. 33.

tissaient le front de leurs enfants de la même manière que les Caraïbes (1).

Ces singulières habitudes de pétrir les têtes humaines se retrouvent encore aux îles de Nicobar (2), et à Sumatra, suivant Marsden; elles ont été plus ou moins pratiquées chez les anciens Grecs, selon le médecin épirote Philites cité par Blumenbach, et chez les nations modernes d'Europe, comme les Génois d'après Vésale, les Belges selon Spigel, les Français (3), les Allemands, les Turcs, etc.; comme si la nature ne savait pas bien former nos cervelles d'elle seule!

Dans des têtes de Papous, MM. Quoy et Gaymard ont trouvé le trou palatin antérieur très grand, ce qui semblerait annoncer un développement plus considérable du ganglion naso-palatin, ou de l'organe naso-palatin de Jacobson (servant probablement aux animaux pour le développement du sens du goût, chez les herbivores principalement). Ces sauvages sont anthropophages, timides, superstitieux. La forme de la tête des anthropophages Botocu-

(1) Arvieux, *Mém. sur les Arab.*, tom. I, pag. 358.

(2) Nicolas Fontana dans les *Asiat. research.*, tom. III, page 151.

(3) Andry, *Orthopédie*, tom. II, pag. 3.

dos du Brésil serait presque analogue à celle des orangs-outangs, ou s'en rapprocherait plus que ne le font les têtes des nègres les moins civilisés, selon Blumenbach; toutefois nous avons vu des crânes de ce peuple, au contraire, presque aussi bien conformés que ceux des Européens. Toutes ces différences des crânes humains, si l'on en excepte les traits généraux de la race nègre et de la race mongole, comparés à ceux de la race blanche, nous paraissent très variables selon les diversités individuelles, d'après de très nombreuses comparaisons que nous avons faites dans les collections les plus riches en ce genre. Il ne faut donc rien en conclure absolument, comme ont cru devoir le faire plusieurs anthropologistes.

Chez les animaux, le côté gauche ou le droit sont indifféremment employés; mais dans la race humaine, presque tous les peuples de la terre, anciens, dès le temps même de la Genèse, et modernes (1), ont préféré l'usage de la main droite : usage que Lionel Wafer a retrouvé chez les sauvages d'Amérique, comme parmi les Araucans, et qu'on observe dans les Indes

(1) Henri Morin, *sur les priviléges de la main droite*, *Mém. acad. des inscript.*, tom. III, hist., pag. 68; et édit. in-8°, tom. II, hist., pag. 95.

orientales, comme à Camboge. Dans tout l'Orient cependant, la main gauche est plus estimée que la droite (1), mais généralement, le côté gauche est *sinistre* (du mot *senestra*), ou le moins estimé, comme étant sans doute le moins robuste. Cette opinion si générale fait aussi préférer l'emploi de la main droite dans la plupart de nos actions, tandis qu'on peut se servir aussi bien de la gauche, comme le prouvent les gauchers; ou également de chaque main, selon l'habitude que l'on fait contracter aux ambidextres, et qui est louée par Platon.

Toutefois, en recherchant l'origine de cette préférence accordée au côté droit, il nous a paru qu'elle dépendait d'une plus grande force que ce côté acquiert naturellement, même chez les quadrupèdes, car les bouchers savent très bien que le côté gauche est le moins pesant ou le moins nourri, dans les bestiaux. Cette différence provient de l'usage assez naturel qu'ont tous les animaux de se coucher sur le flanc droit plutôt que sur le gauche. Cette habitude dépend en effet de ce que le foie, le plus volumineux et le plus lourd de nos viscères, étant situé à droite, attire le corps de ce côté;

(1) Chardin, *Voyage en Perse*, tom. II, pag. 36 et 37.

et quand on se couche sur le flanc gauche, l'estomac demeure gêné et pressé par le poids du foie, ce qu'on remarque fort bien lorsqu'on a mangé. Il en résulte qu'on dort plus péniblement sur le flanc gauche et qu'on s'y repose moins souvent. Ainsi l'habitude de se coucher sur le flanc droit est cause que les humeurs nourricières y descendent plus abondamment, comme dans la partie la plus déclive, et que les membres du côté droit sont généralement plus robustes que ceux du côté gauche (1).

(1) Cette vérité se confirme par plusieurs autres faits. Ainsi la compression des vaisseaux spermatiques gauches, qui remontent derrière la courbure du colon, intestin souvent rempli de matières durcies, rend très fréquents les varicocèles, les hydrocèles, les sarcocèles et les cirsocèles du côté gauche. (*Voy.* Dupuy, *De homine dextro et sinistro*, Lug.-Bat., 1780.) De même les artères du côté gauche, étant moins développées que celles du côté droit, procurent une moindre nutrition aux membres de ce côté gauche, qui est par là plus faible; aussi ses hémiplégies, comme on le sait depuis long-temps, sont plus fréquentes que celles du côté droit. Par une raison analogue, Pouteau remarque qu'il y a beaucoup plus d'ulcères à la jambe gauche qu'à la droite. (*Voyez* aussi M. Richerand, *Nosogr. chirurg.*, tom. I, pag. 109.) Fallope attribuait la plus grande force de la droite à la présence de la veine azygos au côté droit; mais cette veine n'envoie pas plus

On n'a pas fait assez attention qu'il fallait perpétuer l'influence continuelle des mêmes causes, sans quoi la nature revient à sa forme originelle. Ainsi l'on a vu des enfants juifs naître avec un prépuce écourté; les Latins nommaient *apella* ces enfants naturellement circoncis (1): si deux chiens ou chats sans queue s'accouplent, ils produisent quelques petits à courte queue. Voilà donc des mutilations factices, parfois héréditaires, non moins que l'est le sixième doigt des six-digitaires. C'est un fait trop souvent observé en médecine, que l'enfant d'un goutteux, d'un scrophuleux, d'un épileptique, d'un maniaque, etc., hérite plus ou moins des dispositions à ces maladies, pour qu'on puisse le nier. Un homme blond ou brun, grand ou petit, engendre plus communément des enfants de sa taille, de son tempérament et de sa ressemblance, que d'une tout autre

de sang aux membres de ce côté. Au reste, les animaux se servent à peu près également de la patte droite ou gauche, quoique Aristote écrive (*de animal. incessu*) que leur mouvement commence par les membres droits. Les singes, les écureuils, les perroquets, saisissent autant de la patte gauche que de la droite, et les plus grosses pinces de crabes et d'écrevisses sont tantôt l'une, tantôt l'autre.

(1) Voigt, *Magasin*, etc., tom. VI, part. I, pag. 22, et part. IV, pag. 40.

complexion, hors quelques cas extraordinaires. Les animaux *mélanos* et *albinos* propagent souvent ces états. Les familles qui s'allient peu à d'autres conservent un caractère particulier de leur souche, comme les juifs, dont le profil se reconnaît souvent malgré la diversité des climats, ou comme des familles de princes ou de nobles, qui, ne s'unissant guère qu'entre elles, gardent des traits de figures reconnaissables. On a même vu se perpétuer certaines qualités morales, la vivacité, le genre d'esprit, les propensions marquées, comme les mêmes formes du nez, la même flexibilité du larynx, etc. De là vient qu'on dit aussi que *bon chien chasse de race;* des habitudes longuement invétérées fortifiant certains organes, attribueront aux enfants une prédisposition à déployer les mêmes habitudes de l'organisation. Mais la nature tend toujours à rétablir la pureté, la noblesse, la beauté de ses formes originelles, si l'on cesse de la contrarier, ou si l'on croise les races.

Chaque nation, en général, cherche à fortifier par divers usages les caractères particuliers de sa propre race; nous estimons autant une grande blancheur de la peau, que les nègres désirent un noir foncé d'ébène; la nuance rousse des cheveux devient, dans le

nord de l'Angleterre, une beauté, tandis qu'on cherche à la déguiser en France.

Ainsi tous les peuples de la terre aspirent à leur forme originelle, qu'ils trouvent la plus belle ; ils se parent de ce qui semble laid à d'autres nations, lesquelles jugent de l'agrément selon leurs préjugés. Nous ne voyons ce qui est qu'au travers du prisme de nos opinions, et la suprême beauté chez les Mexicains astèques, pour leurs divinités et leurs héros, était un front très aplati, étroit, une peau rouge, brunâtre, privée de poils (1).

Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse, qui recherchait tant les gardes-du-corps d'une haute taille, en ayant marié plusieurs à Berlin, on en vit naître des enfants d'une stature élevée pareillement. On a voulu marier ensemble des nains, mais ils n'ont rien produit ; toutefois des individus de taille courte engendrent souvent des enfants rabougris.

Les habitants des zones ardentes de la terre présentent un corps grêle et maigre, tandis qu'il est plus épais et large parmi tous les peuples des climats froids. Les Indiens, les Chinois, les Péruviens, les Hottentots, les habitants de la

(1) M. de Humboldt, *Voyage*, liv. III, ch. IX, p. 473.

Nouvelle-Hollande, les Kamtschadales et les Esquimaux, ont des pieds et des mains proportionnellement petits pour leur taille. On sait que les Chinois déforment artificiellement les pieds de leurs femmes, dès leur jeune âge, en les reployant en dessous, et les maintenant ainsi à l'aide de bandages (1). Les Indiens montrent des jambes fort longues, tandis que les Kalmouks et les autres Tartares-Mongols en ont de courtes. Les Islandaises ont, à ce qu'on assure, de très grosses cuisses. Dans la Nouvelle-Zélande, chez les naïres de Calécut, et les habitants de l'île de Saint-Thomas, les jambes sont épaisses, massives et comme œdémateuses; c'est un commencement d'éléphantiasis, ou un gonflement assez ordinaire chez les vieillards, et parmi les habitants des pays humides et malsains.

Les peuples qui ont coutume de s'asseoir à terre, les jambes croisées, comme font les tailleurs, portent ordinairement les genoux en dehors, de sorte qu'en se tenant droits, les pieds rapprochés, on voit beaucoup d'espace d'un genou à l'autre. Cette conformation *bancroche* est fort commune aux Turcs, et aussi aux

(1) Macartney, *Ambass. en Chine*, tom. I.

Kalmouks, parcequ'ils se tiennent à cheval pendant la plus grande partie de leur vie, ou dès la plus tendre enfance. La déformation des pieds est assez ordinaire chez les peuples qui marchent sans chaussure, dans les pays rocailleux, comme les Pêcherais, et autres habitants de la Terre-de-Feu, au sud de l'Amérique méridionale (1). Les Américains ont des jambes courbées ou cambrées; mais cette courbure est encore plus prononcée parmi les nègres; et les anciens l'avaient observée dans les Éthiopiens et les anciens Égyptiens (2). Les pieds des Brésiliens, des Hottentots, des Mozambiques, des Timoriens, des naturels de Rawak et Waigiou, sont longs et surtout très plats; mais ceux des Sandwichiens et des Carolins sont d'une petitesse admirable.

On a prétendu que les couleurs des différentes races d'hommes étaient principalement dues à l'influence des climats et de la lumière. Quoiqu'on ne puisse pas nier que cette dernière ne contribue beaucoup à brunir et noircir le teint, on n'a pas suffisamment examiné la condition propre de chaque race humaine à

(1) Bougainville, *Voyage autour du monde*, pag. 147, et Forster, *Observat. sur l'espèce humaine.*

(2) Aristote, *Problèmes*, sect. v, art. 14.

cet égard. En effet, nous voyons tous les jours dans la même ville des enfants, des femmes, dont la peau paraît naturellement plus blanche chez les uns et plus basanée chez les autres. Un individu d'un tempérament sanguin ou lymphatique est plus blanc qu'un autre d'un tempérament bilieux ou mélancolique ; enfin, les uns sont blonds, les autres bruns, quoiqu'ils soient également exposés à la lumière, qu'ils aient toujours habité le même lieu, et qu'ils vivent de la même manière. Si le Cafre ne doit la noirceur de son teint qu'à l'ardeur brûlante du ciel de l'Afrique et à de mauvaises nourritures, pourquoi ne blanchit-il pas en Europe? pourquoi y engendre-t-il des enfants aussi noirs que lui avec une négresse? Les colons hollandais qui habitent depuis près de trois cents ans dans les terres du cap de Bonne-Espérance, et y vivent à la manière des Hottentots, mais sans se mélanger à eux par des mariages, ont conservé leur caractère primitif de figure et la couleur blanche de leur teint (1) ; il est seulement hâlé, mais il redevient très blanc en se tenant hors des rayons du soleil. Adan-

(1) Ils y acquièrent une très haute taille, et plus qu'en Hollande, selon les remarques de Barrow, de Sparmann et de Thunberg.

son (1) cite des mahométans blancs qui, établis depuis long-temps dans l'intérieur de l'Afrique, au milieu des peuples noirs, y ont conservé toute leur blancheur. Le milieu de l'île de Madagascar est habité par des hommes basanés; on ne trouve des nègres que dans certains cantons et près des rivières de cette île, qui regardent la côte orientale de l'Afrique. Une foule de voyageurs témoignent que les Européens établis dans la zone torride s'y hâlent; mais, tant qu'ils ne s'allient point aux nègres, ils n'y deviennent jamais noirs. De plus, on trouve des peuples nègres ou papous dans des climats tempérés, et des nations de race blanche ou basanée, sous la torride. Par exemple, la terre de Diémen est presque aussi froide que l'Irlande ; cependant elle est habitée par une race noire. Les îles des Moluques et de la Sonde sont immédiatement placées sous la zone torride, et elles sont peuplées de Malais peu olivâtres. Au Malabar, à la côte de Coromandel, à la presqu'île de Malaca, la chaleur et la lumière sont plus fortes qu'au midi de la Nouvelle-Hollande et au cap de Bonne-Espérance ; cependant les habitants des premiers sont basanés,

(1) *Voyage au Sénég.*, pag. 88. Voyez ce que nous disons plus loin des nègres, liv. II, sect. III.

et les seconds sont nègres. Les témoignages de plusieurs voyageurs, comme Hatkins, Bruce, Adanson, etc., nous affirment qu'il existe des peuples blancs au cœur de la plus brûlante partie de l'Afrique. D'ailleurs divers animaux restent blancs sous la zone torride. Le nègre transporté au nord de l'Amérique y conserve sa couleur, même après plusieurs générations, sans mélange (1). Si le climat influe tant sur les couleurs, pourquoi les Guèbres ou Parsis (anciens Perses adorateurs du feu) gardent-ils leur teint blanc parmi les nations brunes de l'Inde, depuis un si grand nombre de siècles? Pourquoi le Hongrois est-il plus basané que le Suisse et le Grison, qui habitent sous le même parallèle? On trouve dans l'Amérique méridionale des lieux aussi chauds que certaines contrées de l'Afrique; cependant les premiers n'ont jamais offert que des habitants de couleur de cuivre, et les secondes sont peuplées de nègres. Les filles maures qui ne s'exposent pas au soleil sont aussi blanches que nos Provençales ou les Italiennes, et des Polonaises sont souvent aussi brunes que les Espagnoles. Mais que penser encore de cette prétendue influence unique de

(1) Kalm, *Amer. resa*, tom. II, pag. 481, sq. et 542.

la chaleur et de la lumière sur les couleurs, en trouvant chez les Lapons, les Samoïèdes, les Kamtschadales, une peau plus olivâtre que chez les Arabes, les Indous, les Malabares et les Malais? Les Suédois, les Islandais, sont plus rapprochés du midi que les Lapons, cependant ils sont bien plus blancs (1); le Péruvien, le

(1) Linné dans sa *Fauna suecica*, Lugd.-Bat., 1746, in-8° et edit. 2ª, Stockholm, 1761, in-8°, pag. 1, décrit ainsi ces peuples:

a. *Gothi*, corpore proceriore, capillis albidis, rectis, oculorum iridibus cinereo-cærulescentibus.

b. *Fennones* (Finnois), corpore toroso, capillis flavis, prolixis, oculorum iridibus fuscis.

c. *Lapones*, corpore parvo, macro, capillis nigris, rectis, brevibus, oculorum iridibus nigricantibus.

Il y a des mélanges ensuite entre ces races. Les Lapons annoncent, par leurs coutumes, leur genre de vie, leurs vêtements, leur idiome, qu'ils appartiennent à la même race que les Samoïèdes.

Les Groenlandais sont décrits par Otho Fabricius, *Fauna groenlandica*, Hafniæ, 1780, in-8°, page 2, de cette manière:

Homo groenlandus, sordide rufus, pilis nigris, rectis, crassis, mento subimberbi. L'auteur ajoute qu'il y en a de plus blancs et de plus haute stature, qui viennent du sang islandais, car les Islandais ont habité jadis au Groenland. Donc des peuples plus méridionaux que les Groenlandais sont plus blancs et plus grands qu'eux.

L'histoire apprend qu'une colonie de Norwégiens peupla l'Islande il y a plus de huit siècles. Le froid est

Caraïbe, placés près de la zone torride, ne sont pas plus noirs que les Patagons et les Iroquois; les jaunes et hideux Nogaïs sont les voisins des blanches et belles Géorgiennes, des Circassiennes et des Mingréliennes; et les Abyssins hâlés sont entourés de hordes toutes noires : le Sibérien est brun, tandis que l'Européen, placé plus près du midi, est blanc.

Considérez la terre sous tous ses parallèles, depuis les pôles jusqu'à l'équateur, vous ne trouverez aucun rapport constant entre les degrés de chaleur ou de lumière, et les couleurs des races humaines; car, suivant l'opinion de ceux qui attribuent uniquement la noirceur à la lumière ou à la chaleur des climats, il conviendrait que les régions polaires fussent peuplées d'hommes très blancs, que les contrées tempérées fussent habitées par des peuples

extrême dans cette île, située sous le même climat qu'une partie de la Laponie ; mais ces huit cents ans de frimas et de glaces n'ont pu passer encore une seule couche de brun sur le teint des Islandais, ni noircir leurs yeux bleus, ni donner le moindre air lapon à leur physionomie. (Mallet, *Voyage en Norwège*, à la suite de Coxe, tom. II, pag. 354, trad. fr.) De même l'exemple des juifs, qui, depuis tant d'années, vivent au milieu de plusieurs peuples du nord sans leur ressembler, peut faire douter de l'action du froid sur les physionomies humaines. (*Ibid.*)

plus ou moins basanés, et que la zone torride fût partout couverte de nègres, ce qui est contraire à l'expérience dans une foule de lieux. Si nous observons que la nuance de la peau devient de plus en plus foncée depuis la Suède jusqu'à Gibraltar, c'est dans la même race d'hommes seulement; mais la progression est bien différente dans les autres parties de la terre, parceque les souches sont différentes. On remarque généralement que la peau humaine est plus disposée à se colorer qu'à blanchir; car lorsqu'un blanc voyage sous les climats chauds, il se hâle et brunit aisément, tandis qu'un habitant brun des régions intertropicales qui vient habiter dans le nord ne blanchit jamais parfaitement. Aussi les peuples esclavons, d'origine méridionale, sont restés brunâtres dans les climats du nord de l'Europe à côté d'hommes blancs et blonds de race scandinave.

ARTICLE DEUXIÈME.

Si le genre humain est composé de plusieurs espèces distinctes.

Certainement si les naturalistes voyaient deux insectes, deux quadrupèdes, aussi constamment différents par leurs formes exté-

rieures et leurs couleurs permanentes que le sont l'homme blanc et le nègre, malgré les métis qui naissent de leurs mélanges, ils n'hésiteraient pas à en établir deux espèces distinctes. Nous pourrions offrir mille exemples d'espèces d'animaux ou de plantes séparées d'après des caractères encore moins frappants, comme le loup et le chien, le lièvre et le lapin, le moineau et le pinson, etc. Sœmmerring, Meiners, et d'autres auteurs, ont exposé déjà en détail les différences physiques et morales qui écartent le nègre du blanc.

Examinons la valeur des raisons physiologiques sur lesquelles on se fonde pour maintenir, avec Blumenbach et d'autres auteurs, l'unité de l'espèce humaine.

1° Le nègre et le blanc se reproduisent ensemble; mais beaucoup d'espèces d'animaux reconnues bien distinctes entre elles sont dans le même cas. Non seulement les mulets du cheval et de l'ânesse, ou réciproquement, ne sont pas toujours stériles, mais la chienne fécondée par le loup donne des métis toujours capables de se reproduire entre eux. Parmi les oiseaux et les insectes ces mélanges féconds sont encore plus fréquents.

2° La constance des formes spécifiques du

nègre se transmet sous tous les climats, et après plusieurs générations, soit dans ses descendants sans mélanges, soit dans les mulâtres qui retiennent de son sang. De même la race blanche en Afrique ou sous la ligne, quoiqu'elle se hâle beaucoup, ne prend pas le museau, le reculement du trou occipital, l'étroitesse du crâne de nègre, ni ses cheveux laineux, quand elle ne se mélange point avec cette autre espèce ou race, comme le prouvent les Abyssins et les Maures ses voisins. Il y a jusque dans l'intérieur de la structure du nègre des rapports manifestes avec les *orangs-outangs* (bien que ceux-ci appartiennent à un autre genre).

3°. James Cowles Prichard (1) conclut l'unité de l'espèce humaine de ce que les virus et miasmes morbifiques de la syphilis, de la variole, ou même de la peste, etc., propres à l'homme, ne se transmettent point naturellement à d'autres animaux, le chien, le chat, le cheval, le bœuf, etc.; tandis que ces contagions sont capables de se propager plus ou moins à tous les hommes suivant leur susceptibilité : elles prouvent ainsi une communauté, un *consensus* universel du genre humain. De

(1) *Researches into the physical history of man*, Lond., 1814, in-8°.

même la vaccine pouvant éteindre le germe de la variole dans toutes les nations de la terre, de quelque race qu'elles soient, vient encore à l'appui de l'opinion de cet auteur pour réunir à une même espèce le blanc et le nègre.

4° Quelque spécieux et ingénieux que paraisse cet argument, il n'en est pas plus fondé. On a des preuves que des singes ont été affectés de la petite-vérole; on a pu inoculer le vice vénérien à des chiens; les bubons pestilentiels et le typhus des bêtes à cornes communiquent des affections analogues à l'homme; la gale, les dartres, et autres maladies cutanées, se transmettent par contact réciproquement entre l'homme et les bestiaux, et nous avons pris des vaches la vaccine.

5° De plus, on peut dire que si chaque espèce a ses maladies propres qui atteignent plus difficilement d'autres espèces, le nègre est sujet aux yaws ou pian qui ne gagne que rarement le blanc; et tandis que la fièvre jaune dévore la population blanche en Amérique, elle épargne très souvent les nègres. Voilà donc des traits de séparation à joindre à d'autres.

6° De ce qu'il naît dans une même espèce d'animaux, comme les chiens, les chevaux, le chat, le lapin, la poule, le pigeon, etc., des

variétés noires, blanches, fauves, pies ou tachetées, qu'on en conclue avec M. Prichard, ou d'autres auteurs, qu'il en est de même de l'espèce humaine, la parité n'est point exacte. En effet, un couple de chiens blancs peuvent procréer des individus, ou tachetés, ou même noirs, ou d'autres nuances; mais aucune famille d'hommes blancs ne produira de nègres, et aucune nation d'Amérique ou d'Europe n'avait procréé un seul nègre avant qu'on eût été chercher ceux-ci en Afrique. Qu'un couple de nègres engendre parfois des *albinos*, des nègres pies ou tachés de blanc, c'est une dégénération individuelle, comme le blanc qui produit des blafards; mais quelque diversité qu'on observe dans les races humaines, le nègre propage partout des nègres, le blanc produit des blancs, le mongol des individus ayant des traits mongols, en quelque pays qu'on les transporte (1).

(1) Quoique l'île de Bornholm, en Danemarck, ne contienne guère qu'environ vingt-quatre mille habitants, en si peu d'étendue, on remarque deux races absolument distinctes au physique et au moral. Ceux de la partie septentrionale portent la taille de cinq pieds sept à dix pouces, des muscles robustes, des membres carrés, des traits énergiques et une forte stature, un teint blanc, des yeux

Il règne des différences remarquables souvent entre deux peuples voisins : ainsi le Berbère, Maure olivâtre, de race essentiellement blanche, paraît sec, décharné, avec un ventre plat, à côté de gros et grands nègres, lourds, paresseux, ivrognes et grands mangeurs, tandis que le Maure se contente souvent de dattes et de gomme arabique; aussi celui-ci est intelligent, rusé, habile et vaillant, tandis que le nègre, toujours stupide, simple et débonnaire, se laisse duper,

bleus, des cheveux châtains, blonds ou roux. Ils parlent peu, mais d'une voix animée ; leurs méditations sont profondes, exprimées par une sentence ou un sarcasme.

Les habitants de la partie méridionale passent rarement la taille de cinq pieds six pouces (du Rhin), avec des membres bien proportionnés qui ont de la légèreté et de la délicatesse. Dans leur visage étroit, on voit briller de petits yeux noirs. Leur chevelure est noire et lisse, leur teint brun. Ils parlent beaucoup et avec volubilité, paraissent toujours de bonne humeur, et se livrent rarement à des réflexions soutenues. (Skougaard, *Descript. de Bornholm* (en danois), Copenhague, 1804, in-8°, tom. I, pag. 77 et sq.).

Ces deux races semblent tenir, l'une aux *Goths*, l'autre aux *Slaves*, et, quoique aujourd'hui mêlées par des alliances, on peut d'abord distinguer un Bornholmien du nord de celui du midi. Ce phénomène, qu'on ne peut attribuer à la différence des températures, offre une bonne preuve en faveur de l'opinion sur la différence permanente des souches humaines.

enchaîner, vendre même par des hommes moins robustes que lui.

Qui ne voit des caractères permanents, un type indélébile même pour les races particulières? les juifs conservent par toute la terre leur physionomie. Jusqu'à ce qu'une longue expérience ait démontré (ce qui n'est pas) que le Jolof, sous un climat froid, prend, non seulement un teint blanc, une chevelure longue et blonde, mais perd encore son mufle proéminent pour acquérir un cerveau plus étendu, des chairs et un sang moins noirs, nous ne devons pas affirmer qu'il appartienne essentiellement à l'espèce humaine blanche, originairement. Et pourquoi ne sortirions-nous pas des nègres aussi bien qu'eux de nous (1)?

(1) Ajoutons une induction qui n'est pas sans importance ; savoir que comme chaque espèce de mammifère, d'oiseau, etc., porte souvent ses insectes parasites, qu'on ne trouve que sur elle seule, il en est de même du nègre ; il a son pou qui est tout différent de celui du blanc. Le *pediculus nigritarum*, Fabricius, *Syst. antliator.*, Brunsw., 1805, in-8°, pag. 340, a la tête triangulaire, le corps rugueux et une couleur noire, ainsi que le nègre, dont la peau lui fournit la nourriture et peut-être la matière colorante. Les nègres les plus sauvages ont même l'habitude de croquer leurs poux sous la dent à la manière des singes.

ARTICLE TROISIÈME.

Division des espèces et races principales du genre humain.

Pour peu que l'on examine chacun des peuples du globe, on leur trouve des marques particulières qui les rendent reconnaissables au milieu des autres peuples. Tout le monde distingue un *nègre* de quelque Européen que ce soit. Avec un peu d'habitude on distinguera bientôt un Chinois, un Malais d'un Français, ou d'un Anglais, à leur seule figure, à leur conformation, quand même ils seraient habillés les uns comme les autres, et parleraient la même langue. Il sera moins facile de distinguer un Allemand d'un Français, un Italien d'un Espagnol, un Suédois d'un Anglais, enfin un Européen d'un autre Européen, par la seule considération de la figure ou de l'habitude du corps: ce sont presque les mêmes hommes, sous le point de vue physique; cependant ils présentent encore leurs caractères particuliers.

Le genre humain, dans sa totalité, doit se diviser en deux espèces distinctes, et celles-ci se partagent ensuite en diverses races ou souches principales et en familles.

I. La *première espèce* a pour caractères physiques un teint blanc ou seulement jaune-olivâtre ou bronzé, mais jamais noir, des cheveux droits ou longs, un angle facial qui s'ouvre jusqu'à quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-dix degrés, une stature très droite; elle a l'usage des lois écrites; ses caractères moraux sont une intelligence plus étendue que toute autre espèce, un état de civilisation plus ou moins perfectionné, une habileté et une industrie supérieures à celles des autres races, et ordinairement du courage et de l'amour pour la vraie gloire. Cette espèce se sépare en quatre tiges principales, qui se subdiviseront en sept lignées. La malaie tient déjà du type nègre.

II. La *seconde espèce humaine* se distingue de la précédente par un teint de couleur de marron ou tout noir, jamais blanc ou bronzé (les cas de maladies exceptés); par des cheveux noirs plus ou moins laineux, toujours très crépus ou courts, par des lèvres gonflées, par un angle facial ouvert de soixante-quinze à quatre-vingts degrés au plus; par une position de corps un peu oblique, un air déhanché et comme éreinté, des genoux un peu saillants en dehors, et l'habitude naturelle de la nudité. Au moral, cette espèce est caractérisée par

un entendement borné, une civilisation constamment imparfaite; par moins de vrai courage, d'industrie, d'habileté que l'autre espèce; elle est aussi plus portée aux plaisirs des sens qu'aux affections morales, et se rapproche davantage de la brute On y distingue deux races, qui se partagent chacune en deux familles. Voici ces divisions générales du genre humain :

GENRE HUMAIN.	1re ESPÈCE. Angle facial de 85 degrés.	1. RACE BLANCHE....	Arabe-indienne.
			Celtique et caucasienne.
		2. RACE JAUNE......	Chinoise.
			Kalmouke-mongole.
			Lapone-ostiaque.
		3. RACE CUIVREUSE...	Américaine ou caraïbe.
		4. RACE BRUNE FONCÉE.	Malaie ou polynésique.
	2e ESPÈCE. Angle facial de 75 à 80 degrés.	5. RACE NOIRE......	Cafres.
			Nègres.
		6. RACE NOIRATRE....	Hottentots.
			Papous.

PREMIÈRE RACE. — BLANCHE.

EUROPÉENS ET ORIENTAUX.

On la reconnaît principalement par son visage ovale, droit, par sa couleur blanche; son nez est grand et droit, sa bouche modérément fendue. Ses dents sont placées verticale-



1. Femme Arabe. 2. Indou. 3. Indienne.

ment; son front est plein, avancé; ses joues colorées, ses lèvres minces et sa face bien proportionnée nous offrent la race humaine dans toute la perfection de la beauté. On ne trouve d'ordinaire des cheveux blonds ou châtains, et des yeux bleus que dans cette seule race. Elle se distingue en deux familles, dont la première est plus brune que la seconde: la plus blanche paraît supérieure à toutes les autres par ses qualités physiques et morales. Will. Coxe (1) remarque que les Finlandais, sous le même parallèle que les Russes, sont plus blancs et blonds que ceux-ci, et plus civilisés; en sorte que plus une race est blanche naturellement, plus elle est susceptible d'une haute civilisation, ou capable d'instruction et d'industrie.

1° La *première souche*, celle des Orientaux, comprend, outre les anciens Hébreux, les Arabes du désert ou les Bédouins, les Arabes fixes, les Druses, et les autres habitants du Liban; puis les Maures, les Marocains, les Barbaresques, les Abyssins, et les différents peuples bruns ou hâlés de l'Afrique boréale. Lorsque ces hommes ne s'exposent point au soleil,

(1) *Voyage au nord de l'Europe*, trad. fr., tom. II, pag. 81.

leur teint devient blanc ; ils ont au reste un sang très mélangé par les conquêtes et les révolutions successives qu'ils ont éprouvées avant et après Mahomet, surtout avec les Vandales qui, du nord, se sont précipités jusque sur l'Afrique. Ils se peignent la peau; les femmes y vivent voilées et captives comme dans tous les pays mahométans ; celles des Arabes sont fort belles.

Ces peuples se montrent braves et belliqueux en général, fidèles entre eux, mais brigands avec leurs voisins. Les Barbaresques, aussi nommés *Mogrebyns*, sont des espèces de Maures Bédouins. Les Berbères sont excessivement débauchés : partout règne la prostitution entre eux, et l'ivrognerie, avec une sorte de bierre dite *bouza*. On n'y voit que perfidies et crimes : la seule loi est celle du plus fort, comme parmi les Souaquins. Le nom de Berbères, Barberins, Barbarins, que portent les Nubiens au Caire, s'attribue aussi à tout l'intérieur du Maroc, au Biledulgérid, à l'Atlas, peuples de couleur foncée, *subfusci coloris*, de Léon l'Africain, anciens Garamantes et Gétules, ou Mauritaniens de Ptolémée, formant diverses petites tribus. De là vient le nom de Barbarie à toute la côte septentrionale d'Afrique (1),

(1) Marmol, *Afrique;* Ortellius, *Géogr.*, etc.

et aussi le nom de Barbare donné par les Grecs et Romains à toutes ces nations atlantiques (1). La plupart de ces Nubiens se montrent, comme les anciens Numides, fort cruels, avides, traîtres et avares ; ils aiment le vol et sont adonnés à l'ivrognerie ; quoique hospitaliers et doués d'une certaine justice entre eux, ils deviennent meurtriers et massacreurs envers les étrangers.

Les Arabes paraissent graves et sérieux, polis entre eux, actifs et vigilants ; les Bédouins, ou Arabes champêtres, sont un peuple voleur, mais libre, vivant de la chasse et de ses troupeaux. Tous, simples dans leur ignorance, ont pourtant un esprit vif et pénétrant (2) ; fiers de la noblesse et de l'antiquité de leur race, ils aiment les bienséances et déploient dans leurs mœurs une certaine délicatesse qui se peint jusque dans leur poésie. Ces peuples ont propagé avec une ardeur inouïe la plupart des

(1) Les Bedjas, qui occupent toute l'ancienne Troglodytique, conservent en partie les mœurs des anciens Troglodytes, de vivre dans des cavernes, et de circoncire les femmes ; mais on ne sait pas s'ils se rendent monorchides, ou s'enlèvent un testicule. *Voyez* surtout Costaz, *Mémoire sur les Nubiens ou Barabras ;* Denon, *Descript. de l'Égypte, état moderne*, mém. XI, pag. 699.

(2) Arvieux, *Mémoires*, tom. III, pag. 148, sq.

religions révélées. Ils ont parfois cultivé les lettres et les sciences, mais toujours dans cet esprit d'exagération orientale qui leur donne la tournure romanesque des mille et une nuits.

Les Maures présentent des traits réguliers, un teint bruni, de grands yeux noirs brillants, de belles dents; la plupart des hommes ont une taille moyenne; secs et décharnés, avec un ventre plat, à cause de la sécheresse et de la chaleur de leurs déserts; leur santé toutefois est forte et robuste; la plupart vont tête nue à l'ardeur de leur soleil, qui leur cause moins de mal que la brusque fraîcheur des nuits; plusieurs, allant à la traite des nègres, ne se nourrissent que de gomme arabique dans les déserts. Les femmes barbaresques et mauresques aiment la danse à la fureur; elles s'y livrent jusqu'à tomber en convulsion et en syncope (1).

Les Berbères ou Nubiens montrent une couleur de peau semblable à celle de l'acajou poli, quoiqu'ils se tiennent de race blanche; ils en ont effectivement tous les traits; leur physionomie respire la douceur et la bonté; leurs cheveux sont longs sans être laineux. Quoique jaloux de leurs femmes, comme les autres mahomé-

(1) Bruce, *Voyage*, tom. V, pag. 81; Shaw, *Barb.*, etc.

tans, elles ne vivent cependant pas voilées. Au Tombouctou, la circoncision n'est pas en usage parmi les Maures, même mahométans; ils ne prennent aussi qu'une femme, en se permettant des concubines; dès l'âge de dix ans leurs filles sont nubiles. Les Marocains et les autres Maures, quoique vivant demi-nus et esclaves, conservent la plus haute opinion de leur pays, et nous appellent des barbares. Cependant ils gémissent sous un despotisme atroce; l'administration n'est qu'un tissu de rapines et de désordres, ce qui rend chaque individu soupçonneux, de crainte des vexations et de la délation; le père redoute son fils et celui-ci déteste son père, car tous cherchent à se dépouiller les uns les autres.

Les Indous en-deçà du Gange appartiennent aussi à la race blanche, et leur teint ne devient sombre que par l'action de la lumière; mais il peut reprendre sa blancheur en demeurant constamment à l'ombre, comme les Indiennes renfermées dans leur zenana ou sérail. On compte parmi ces peuples les habitants du Bengale, de la côte de Coromandel, du Grand-Mogol; les Malabares, les Banians; enfin, les peuples du Candahar, de Calécut. Lord Valentia a vu, dans le nord du Bengale, les habitants plus

grands et plus robustes que dans les parties méridionales, mais ils ont, comme tous les Indous, des genoux faibles et peu de mollet. On attribue ces défauts à l'habitude de laisser les enfants ramper par terre dans la première jeunesse. Paterson leur trouve aussi la tête petite.

Ce sont des nations douces, superstitieuses et timides, dont la chaleur énerve les forces. Ils ont beaucoup d'industrie; toutefois leurs gouvernements despotiques et l'affaissement de leur corps diminuent leur grande habileté. Ces peuples parlaient jadis la langue shanscrite, aujourd'hui langue morte et sacrée, avec laquelle le grec, le latin et l'allemand offrent de singulières analogies. Leur religion est le brahmanisme; elle recommande la culture des terres, la multiplication de l'espèce humaine, défend de verser le sang des animaux, et établit des castes privilégiées, telles que celles des naïres, des brames et des parias (1).

(1) Les vagabonds répandus en Europe, sous le nom de *Bohémiens*, et qui forment un peuple particulier, paraissent être une troupe d'*Indiens* de la caste la plus vile qui sortit de son pays et pénétra dans les contrées orientales de l'Europe, il y a environ quatre siècles. Cela se prouve par la comparaison de la langue et des mœurs de ces Bohémiens, et des peuples de la côte de Malabar. *Essai sur*

Les Persans, les Arméniens, les habitants du Chorasan, ceux de la Syrie, les Géorgiens et Mingréliens, sont en général courageux; ils aiment le trafic et la guerre; les uns sont mahométans, les autres chrétiens orientaux. Les Circassiens ou Tcherkesses, offrent, au milieu des peuples asiatiques, une nation constituée en république féodale, composée d'une association de chevaliers indépendants, ayant des écuyers fidèles et des vassaux d'autant plus dévoués qu'ils ne sont ni humiliés, ni opprimés.

L'espèce humaine y est très belle : les femmes y deviennent un objet de négoce; on y fait aussi beaucoup d'eunuques. Plusieurs de ces peuples se peignent la peau de diverses couleurs; les femmes de Lahor, de Kachemire, du Mogol, s'arrachent souvent tous les poils du corps; elles se couvrent aussi de pierreries. L'usage de placer un anneau dans le cartilage du nez, remonte à une haute antiquité en Orient, chez les Arabes et d'autres peuples (1). Les mariages se font dès le plus jeune âge parmi tous ces peu-

l'histoire du sabéisme, etc. *Voy.* surtout Grellmann, *Hist. des Bohémiens*, ou *Tableau des mœurs*, etc., trad. fr. Paris, 1810, in-8°.

(1) Il en est fait mention dans *Isaïe*, chap. III, ℣ 21, et *Ézéchiel*, chap. XVI, ℣ 12.

ples, et les signes de virginité y sont exigés rigoureusement. Les Arméniens sont chrétiens et de la secte d'Eutychès. Les Égyptiens, ou les Coptes actuels, sont très basanés et mélangés à d'autres peuples; cependant ils ont conservé quelques uns des beaux traits de leurs ancêtres qui n'étaient nullement des nègres, ainsi que l'ont dit Volney, et d'autres auteurs. En effet, tous les crânes des momies les plus antiques apportés en Europe ont offert les caractères de la race blanche la mieux conformée, avec un angle facial très ouvert. Sans doute les Égyptiens ont été presque toujours un peuple conquis et asservi; leur système de gouvernement fut sans cesse despotique et soumis aux plus étranges superstitions; mais il en est de même des Hindous encore aujourd'hui. Les Malabares, les Banians, croient à la métempsychose ou transmigration des âmes.

2° Parmi la *seconde souche de la race blanche*, les Européens sont compris dans les tiges celtique et teutonique. Les Espagnols, les Italiens, les Grecs, et tous les insulaires de la Méditerranée, sont plus colorés que les Suédois, les Norwégiens, les Danois, les Islandais, les Anglais, les Hollandais, les Allemands, et même les Français.

La *tige celtique et teutonique* comprend les peuples d'origine tudesque et gothique parlant les divers dialectes allemands ou germaniques, du golfe de Bothnie ou Finlande jusque vers le midi de l'Europe; car les Celtes ont jadis habité jusqu'au détroit de Gibraltar, depuis le nord. On retrouve encore des vestiges du langage kymrique, ou cimbrique, chez les Bretons, les Basques, les Galiciens et Cantabres. Ces peuples ont été refondus dans les immenses irruptions de la race gothique, depuis les Cimbres et les Teutons jusqu'aux débordements des Visigoths, des Gètes et Gépides, Hérules, Lombards, Alains, Saxons, Francs, Normands, etc., toutes nations émanées des antres glacés de la Scandinavie et principalement de la Chersonèse cimbrique et des environs de la mer Baltique. De là viennent aussi les divers idiomes germaniques. On observe que ces peuples, analogues aux Cimbres défaits par Marius, furent en général très blancs de peau, d'une haute stature, avec des yeux bleus, des cheveux blonds ou même roux; la plupart (1) sont encore simples, francs, vail-

(1) Tous les anciens témoignages s'accordent à donner aux Francs (Sidonius Apollin., *Panegyr. major.*, carm. 47) et aux Gaulois, du temps de César, des cheveux blonds

lants et belliqueux, capables des entreprises les plus téméraires (1). Ils réussissent surtout dans les arts mécaniques et industriels sont ennemis de l'esclavage et gouvernés par le point d'honneur, car eux seuls, par toute la terre, admettent le duel. Toute la race des Visigoths et autres nations blanches de la Chersonèse cimbrique ont toujours maintenu le principe que les peuples ont le droit de choisir ou de rejeter leur roi, comme le prouvaient les anciennes coutumes en France, en Carinthie, en Aragon et en Angleterre, etc. C'est aussi chez cette même race, la seule dans le genre humain où l'on voit établis les gouver-

ou même roux. Leurs yeux étaient aussi bleuâtres et étincelants. On fait dériver le nom des Galates, ou Gaulois, de γαλὰ, lait, à cause de la blancheur de leur teint. (D. Hieronym., *Comm. in Pauli epist. ad Galat.*; et Lactantius, et Marc. Varro, etc.) Les Francs, ajoute Sidoine Apollinaire, présentaient une stature monstrueuse, une force, une agilité, une vigueur incroyable dans les combats; leurs mœurs étaient semblables à celles des bêtes féroces, selon Eusèbe, *Vita Constantini*, lib. I, cap. XXV; Nazarius, *in Constantino*, panegyr., cap. XVI; Isidorus, *Origin.*, lib. IX, col. 1042.

(1) Tacite, *Mor. Germanor.*: « Nec arare terram aut » expectare fructum tam facile persuaseris, quam vocare » hostes et vulnera mereri : pigrum quin imo et iners vi- » detur sudore acquirere quod possis sanguine parare. »

nements les plus réguliers et les moins oppresseurs de toute la terre, comme on y voit fleurir l'industrie et les arts au plus haut degré qu'ils soient encore parvenus sur le globe. L'esprit humain s'y est développé plus que partout ailleurs, avec une énergie surprenante et une audace inconnue aux autres nations. Les femmes y jouissent de la liberté et d'une égalité de droits que la galanterie, naturelle à tous ces peuples, se plaît à rendre supérieurs en certaines occasions aux droits de l'autre sexe. Tel est l'esprit d'exaltation chevaleresque dont on se fit toujours gloire parmi nous et qui nous distingue dans tout le reste de l'univers, où les femmes sont asservies et même vendues comme une propriété : elles sont, au contraire, libres de se donner ou se refuser; il n'en est pas ainsi dans la race esclavonne, déjà moins civilisée.

La tige blonde ou gothique se montre fort amie aussi de la bonne chère et de l'ivresse, dans sa gaieté et son humeur naturellement viale. Elle possède surtout la franchise, la loyauté, la cordialité plus que toutes les autres nations du globe, comme elle est plus susceptible aussi d'enthousiasme, de génie héroïque, et d'une chaleur expansive de l'âme, qui rend éloquent, sublime, et exalte souvent

l'imagination jusqu'à la folie et au suicide.

La *branche méridionale*, composée d'hommes plus bruns et moins grands, sont ces illustres Grecs (1) et Romains, célèbres dans tout l'univers par leurs arts, leur valeur, et leur génie, et qui étendirent des colonies hors de l'Italie ou de la grande Grèce, dans le midi de l'Europe, avec leur langue : ainsi le grec ou la langue pélasgique originelle fut la souche de celles du Latium et des dérivées du latin, telles que l'italien, l'espagnol et le portugais, le français ; ces nations sont plus ou moins mélangées de la race celtique avec ce rameau pélasgique.

Tous ces Européens sont remarquables par leur civilisation bien supérieure à celle des antres nations du monde, sans en excepter même les Chinois. Leur industrie, leur habileté dans les sciences et dans tous les arts, leur courage, les ont rendus redoutables aux autres peuples. Aussi l'Européen s'est acquis une haute

(1) Selon M. Castellan, il y a dans l'ancienne Arcadie et en d'autres lieux de la Grèce moderne, des Hellènes à cheveux blonds, comme les anciens Grecs ; il s'en trouve aussi à Corfou. Ainsi l'ancienne race blonde de Thessalie et de Béotie, dans laquelle Homère place son Achille et son Ménélas, n'est pas éteinte. Les Hellènes et les Pélasges appartiennent donc originairement à la race blanche caucasienne.

prépondérance sur les diverses nations de la terre qu'il domine, partout où il parvient à s'établir, même en moindre nombre. Ses gouvernements plus tempérés, et sa religion plus favorable au développement de l'esprit et à la civilisation, lui permettent ce grand déploiement de facultés.

La race européenne a conservé les principaux traits de son ancienne physionomie morale. Son premier choc était impétueux et terrible; mais à cette audace si téméraire dans les périls, succédaient l'inconstance, la légèreté qui font avorter tant de glorieuses entreprises (1). Toujours brillants par la beauté de la taille et une noble franchise, dédaignant la ruse et les détours (2), aimant la parure et l'élégance des habits (3), glorieux et même vains dans leurs discours, avides des nouveautés et du changement (4), souvent ennemis de la prudence qui semble accuser la timidité; qui ne reconnaît pas les caractères du Français de nos jours dans cette peinture

(1) Sext. Jul. Fronto, *Stratag.*, lib. II; Ælian., *var. hist.*, lib. XII; Tit.-Liv., *Histor.* lib. X, c. XXVIII.

(2) Polybius, *Hist.*, Hirt. Pansa, *bell. afric.*

(3) Amm. Marcellin., lib. XV, cap. XII.

(4) Silius Italic., lib. VIII.

de nos ancêtres? C'est aussi cette inquiétude, cet esprit d'entreprise qui nous pousse par toute la terre. Après les irruptions de ces peuples du Nord, sont venus, au moyen âge, les incursions des Normands, l'enthousiasme des croisades, et, depuis le XVe siècle, la découverte du Nouveau-Monde et les navigations sur tout le globe. Heureuse la race blanche européenne, qui s'est placée, par la puissance de son génie et de son courage, à la tête du genre humain, dans cette carrière éclatante de gloire et de civilisation! puisse-t-elle ne jamais démentir de si nobles espérances, et se montrer toujours digne de tenir le sceptre de cet empire auguste des intelligences parmi toutes les nations de l'univers!

Nous devons encore joindre à cette grande famille celtique les colonies des Européens en Amérique et aux Indes orientales. Ils y deviennent, sous les zones ardentes, d'une couleur jaune ou pâle, et acquièrent le teint *créole;* ils n'offrent plus ces couleurs vives ou roses et fleuries du sang européen; mais l'action augmentée de l'appareil biliaire et la diminution du sang, par l'ardeur des climats chauds, en est la cause: de là vient aussi un caractère plus fier, plus sensible aux injures et à l'or-

gueil, au milieu d'une population esclave (1).

La *famille caucasienne*, propre, se compose des Usbecks, des Tartares czérémisses ou anciens Scythes, des Turcs et de la plus grande partie des Moscovites ou Russes d'Europe, des nombreuses nations de la Crimée, du Cuban et autres qui entourent la mer Noire, de celles de l'Ukraine, du royaume d'Astracan, etc. On sait qu'en général, toutes les nations esclavonnes, les Russes moscovites, les Polonais, les Bohémiens, etc., présentent un teint plus brun, des yeux plus noirs, des cheveux d'un châtain plus foncé, que ne le comportent les climats froids qu'ils habitent, et sous lesquels vivent tant d'autres peuples remarquables par la blancheur de leur teint, leurs yeux bleus et leurs cheveux blonds ou roux, comme la race gothique et scandinave, les Danois, Suédois, Allemands, Saxons, Bataves, Anglais, Français, Espagnols. C'est que le caractère originel bilieux domine encore parmi les peuples esclavons ; en effet, ils descendent, ainsi que les Sauromates, les Huns, les Daces, des Mèdes,

(1) Aug. Lebrecht Muller, *De causa palloris cutis hominum sub zona torrida habitantium.* Erlang. 1765, in-4°. Voyez aussi notre tome deuxième, sect. 3, art. 6.

qui jadis habitèrent la Perse et furent longtemps établis au nord de la mer Noire et du Caucase (1). Ils vinrent faire irruption au cinquième siècle vers le Danube, et par là tous ont plus ou moins conservé le tempérament des nations du sud. Jamais les Slaves n'ont travaillé pour les races futures, ni eu l'amour des sciences et de l'industrie, de la liberté, comme les familles celtiques ou gothiques, et teutoniques. Celles-ci conservent une complexion plus sanguine, plus humide et douce.

Le Slavon, d'origine illyrienne surtout, présente généralement une taille haute et élancée; son corps endurci dès l'enfance à supporter toutes les fatigues et les privations est bien musclé; les enfants, baignés en hiver dans les rivières, se roulent souvent en chemise sur la neige. Les femmes se délivrent seules dans l'accouchement, en se tirant à l'écart, puis vaquent ensuite à leurs affaires. Les mariages sont très précoces, dès l'âge de quatorze à quinze ans pour les garçons, afin d'augmenter le nombre des femmes, qui sont chargées seules du soin du ménage ; on voit aussi parmi eux des

(1) Diodor. Sicul. *Bibliot.*, liv. II ; Pline, *Hist. nat.*, liv. VI, chap. VII. *Omnia in plaustris vehunt.*

exemples de polygamie. Les hommes laissent croître la barbe ou du moins les moustaches; leurs cheveux noirs, droits, sont d'ordinaire tressés en chaînette; les femmes suspendent des plaques de métal à leur cou, à leurs cheveux et à leurs oreilles. Les deux sexes portent des pelisses et des fourrures en hiver. Ils aiment beaucoup les chevaux comme leurs ancêtres.

Tous présentent un air mâle, le teint rembruni, un regard farouche et même menaçant; ils ont la vue perçante, une voix forte et rude; leurs chansons, leurs danses nationales sont martiales, sérieuses; les hommes montrent beaucoup de bravoure et marchent presque toujours armés, ou de pistolets, ou d'un *hanshar*, long poignard à leur ceinture; ils couchent la plupart à terre, et gardent la coutume de s'asseoir les jambes croisées à la manière des Asiatiques. La paresse, l'ignorance, la ruse et la fausseté sont des vices innés dans presque toute cette race, mais ils sont hospitaliers; ils vivent en familles patriarchales dans lesquelles un chef, jeune même, exerce par droit de naissance un pouvoir absolu sur tous les individus. Les femmes ne mangent qu'après les hommes et non pas avec eux. Ils préfèrent le laitage et les légumes en été, la chair en hiver; leur goût est peu

raffiné, ils recherchent les liqueurs fortes, les aromates. On observe chez toutes ces nations un corps robuste, un courage presque féroce, uni au mépris de la mort, un caractère violent, vindicatif et très belliqueux, mais une faible aptitude aux sciences, aux arts et au commerce de la vie civile. Les révoltes, les guerres, les rapines et la tyrannie sont assez communes chez tous ces peuples, de même que le besoin du luxe et l'usage des boissons enivrantes ou des stupéfiants.

Un trait presque général du caractère slavon, c'est que la plupart des tribus de cette origine, des anciens Daces et Sarmates, semblent préférer l'esclavage à la liberté, et ils aiment à ramper ; de là vient l'esprit tout différent entre le paysan de race esclavonne et celui de race celtique, ou teutonique et gothique. Ceux-ci, affranchis de la glèbe, travaillent avec joie et liberté, tandis que le serf esclavon ressemble à un spectre qui se traîne à peine dans sa langueur et son indifférence. Les cris, les sanglots suivent le fouet ou le knout de l'archer qui presse le paysan, paresseux parce qu'il est sans propriété: ce même serf devient insolent lorsqu'on le prie, car les cœurs bas ne sont accessibles qu'à la crainte.

Faites battre jusqu'au sang un Mougik, il vous saluera jusqu'à terre. Ces slaves sont encore les mêmes Scythes et Sarmates dont parle Justin (1); ils en ont conservé le goût pour le pillage, comme les Huns d'une branche analogue.

Il ne faut pas admettre dans cette seconde famille plusieurs Hongrois (2), divers habitants de Pétersbourg originaires d'Asie, et les Lapons; ils appartiennent à la race mongole.

SECONDE RACE. — JAUNE OU OLIVATRE.

KALMOUKS ET MONGOLS.

Son visage distinctif est large, aplati et comprimé, de sorte que les éminences en paraissent moins prononcées; son gros nez est écrasé,

(1) Liv. II, cap. II.

(2) Ce sont des Magyares, abusivement nommés Hongrois, de *Hunni-Avari*, ou *Hunivari*. — Le mot *hune* signifiait probablement jadis la même chose que *reuse* ou *riese*, c'est-à-dire géant.

Hun et Hund (chien) ont fait l'équivoque bizarre que les Huns furent gouvernés par des rois-chiens.

Les Huns, Avares, Khazars qui ont émigré en Europe, étaient de même souche que les Finnois (ou Permiens), que les Hongrois, Ougours et Oïgours, peuplade turque du centre de l'Asie; les Ostiaks et les Wogouls, peuplades mongoles, sont également de la même branche.

surtout à sa racine, et ses narines sont très ouvertes, avec les os des joues (les pommettes) gros, relevés, proéminents; les tempes sont enfoncées; la mâchoire supérieure est plate et très large; l'ouverture des yeux étroite, et comme linéaire, un peu oblique, ou l'angle extérieur est relevé en haut; les paupières paraissent bridées, et les yeux écartés entre eux; le menton est court. Tous présentent en général une tête grosse et des os épais; l'ouverture des narines est circulaire avec une cloison large. Cette race offre dans tous les climats, quels qu'ils soient, une couleur jaune très basanée, approchant de celle de l'écorce d'orange séchée; ses cheveux sont toujours noirs, clairsemés, très droits et rudes.

La face représente une sorte de losange ou de carré; le front et le menton se terminent en pointe; elle a très peu de barbe naturellement, et l'iris de ses yeux est toujours noir; jamais le teint ne devient d'un blanc vermeil dans les climats tempérés, ni de la nuance foncée des Indous, ni noir comme les nègres dans les contrées les plus brûlantes : sa couleur spécifique ne change jamais absolument. La taille assez courte et trapue offre un corps carré, musculeux; les jambes sont courtes et cambrées.

Tous les Mongols sans exception présentent un nez camus, aplati, des sourcils noirs, très minces, un visage rond, de grandes oreilles, des lèvres épaisses ou charnues, des dents très blanches; les poils de leur barbe deviennent bientôt blancs, et tombent tout-à-fait chez les hommes avancés en âge, ce qui est un caractère particulier à cette race. Les femmes y restent petites, de constitution très délicate; la couleur de leur peau est assez blanche, mais le fond est d'un jaune brunâtre, comme aux hommes. Les plus enfumés habitent sous les *iourtes;* tous offrent toujours des cheveux droits. Les Kalmouks sont nomades et habitent sous des tentes nommées kibitka (ou *gar* en langue mongole).

On peut diviser cette race, la plus nombreuse de toutes, en trois tribus principales, dont l'une a des traits extrêmement rudes; c'est la famille kalmouke-mongole: la seconde, qui montre des formes plus adoucies, est celle des Chinois et des autres nations de l'Asie orientale au-delà du Gange: enfin, la troisième famille offre une taille maigre, ramassée et fort petite; c'est celle des Lapons, des Ostiaques, des Samoïèdes, des Kamtschadales et autres peuplades qui entourent le pôle arctique. Dans tous ces peuples, le cipal caractère moral consiste en une excessive

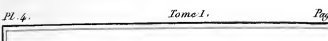
opiniâtreté de leurs coutumes, qui n'admet aucune perfection ultérieure.

1° La famille qui comprend les Mongols orientaux et méridionaux est composée, en Asie, des Siamois et Birmans, des Péguans, des Cochinchinois, des Tonquinois, des Chinois, des Coréens, des Japonais, des habitants de la Tartarie chinoise, des Tibétains et des Mongoux (1). Leur teint est basané; leurs traits n'ont pas toute la rudesse des Kalmouks; leur nez camus est plus gros qu'aux Kalmouks; tout paraît

(1) Toutes les régions au-delà du Gange, et les îles situées au sud et à l'est de l'Asie, jusqu'à la Nouvelle-Guinée, paraissent peuplées par la même race mongole (Buchanan, *Rech. asiatiq.*, tom. V, pag. 217, édit. in-8°). Cependant les Javans ne ressemblent ni aux Chinois ni aux Birmans, et doivent être rapportés aux Malais, qui forment une branche distincte.

On prétend que les Mongols de la haute Asie, ayant les muscles de la paupière supérieure trop relâchés, demeurent les yeux fermés pendant plusieurs jours après la naissance, comme quelques animaux (Frid. Hoffmann, *Dissert. medic.* 3, lib. III, pag. 114.)

Les Veddahs, qui habitent l'intérieur de l'île de Ceylan et en furent les premiers habitants, sont de *race mongole;* ils vivent en sauvages, du produit de la chasse (selon Marshall, *not. of Ceylan*, Lond. 1822, in-8°.) Les Candiens ou Cingalais ont le moral dégradé; les femmes sont presque communes, ou plusieurs hommes vivent avec une seule, etc., etc.



Mme Migneret sc.

1. et 2. A-Sám chinois.
3. Américaine.

plus adouci, parcequ'ils habitent des climats plus tempérés, et que leur genre de vie est plus réglé. Le Tonquin et les pays adjacents sembleraient devoir être habités par des hommes noirs ou très basanés, d'après leur proximité de l'équateur, mais l'atmosphère y reste fraîche et humide. La nuance du teint des Tonquinois est un olivâtre tirant sur le brun; le Cochinchinois paraît plus foncé. Dans ces deux pays, selon Labissachère, les individus des deux sexes qui, par leur profession, s'exposent peu aux ardeurs du soleil ont une peau approchante de la blancheur de celle de l'Européen. Les traits du Tonquinois deviennent assez beaux; toutefois l'usage de noircir les dents et de donner aux lèvres un rouge exagéré, rend leur aspect bizarre et déplaisant. Cependant les femmes ont de la beauté; leurs yeux sont grands et noirs; leur expression est vive et animée. Les Tonquinoises passent pour plus belles que les Cochinchinoises, et plus blanches; leurs cheveux sont rudes comme du crin; rien ne leur paraît plus difforme que les cheveux roux, et même les blonds ou châtains.

Tous ces peuples vivent sous des gouvernements fixes, despotiques, mais tempérés par leur caractère peu belliqueux. Leurs reli-

gions, qui sont le lamisme, le brahmanisme, le bouddhisme, etc., sont ordinairement réunies à la puissance séculière; elles prescrivent la soumission absolue et perpétuent en quelque sorte chez eux la pusillanimité et l'asservissement; cependant les Tartares-Mongols qui vivent en hordes errantes, et n'ont pas un gouvernement fixe, sont très belliqueux, parcequ'ils habitent un climat froid et austère qui endurcit leur corps.

En Chine et au Japon, l'on aime dans les femmes des pieds très petits. Les Chinois de la Bucharie présentent de larges pommettes comme les autres Mongols; ceux de Java les ont moins prononcées, mais tous offrent dans la forme du crâne le sinciput relevé presque en cône: on en dit autant de plusieurs Japonais, dont on compare la tête à un pain de sucre, caractère qui les distingue des Kalmouks et Baskirs dont le sinciput paraît, au contraire, écrasé. Les habitants d'Aracan, de Laos, de Siam et du Pégu ont du goût pour les oreilles longues, et les tirent prodigieusement; ils se noircissent aussi les dents.

Ces peuples se montrent tous polygames, doux, timides, mais extrêmement fourbes, trompeurs et sans foi; ils cachent un caractère âpre au gain, hypocrite et cruel comme le tigre,

tandis que la race blanche a le cœur naturellement franc et rempli de fierté; celle-ci est basse, rampante et fausse. Ces différences naissent peut-être de la nature de leurs constitutions politiques et de l'influence des religions et des climats chauds; car elles ne se remarquent pas au même degré dans les familles kalmoukes.

Les Cochinchinois, comme les habitants de la Corée, du Tonquin, de la Chine, etc., regardent la couleur jaune comme sacrée et ont pour symbole un dragon; il en est de même de Camboge, de Siam, du pays d'Annam. Tous offrent les traits, les manières, les coutumes, la religion, l'écriture de la grande famille chinoise, un caractère doux, affable, courtisan et trafiquant; tous sont vêtus de longues robes flottantes, ou de tuniques plus ou moins courtes, à manches larges: il y a peu de différence entre les vêtements de chaque sexe; les bonnets ont aussi tous une forme analogue parmi les nations chinoises et tartares. Le riz est la principale nourriture de tous ces peuples. Le seul mode de gouvernement usité chez eux est le despotisme tempéré par des coutumes.

Au reste, les Chinois et les Japonais sont les nations les plus policées de cette partie de

l'Asie, et les plus anciennement civilisées; cependant nous les voyons demeurer stationnaires dans un état d'imperfection dont elles ne cherchent point à sortir, et que maintient leur politique. Selon Thunberg, les Japonais ont la taille ordinaire, assez forte et musclée; cependant ils sont moins robustes que les Européens; quelques uns deviennent très corpulents. Leurs yeux obliques sont oblongs et clignotants, avec les sourcils hauts, la prunelle noire. Leur tête paraît grosse sur un col court; le nez est épaté. Les femmes toujours voilées ont la peau blanche, mais jamais rose telle que l'ont les Européennes (1).

Comme tous les Mongols, ces peuples, quoique fort curieux, sont peu inventifs; mais leur esprit de minuties et de formalités, en leur donnant toute la patience nécessaire pour bien finir des ouvrages, leur ôte tout génie, leur laisse les seules vertus de docilité, de prudence, d'économie, de sobriété, de modération entre eux: de là viennent ces égards excessifs, cette politesse servile qui les astreint à toutes les formalités des usages, des honneurs du

(1) Thunberg, *Voyages au Japon*, tome I, page 448, et tome II, page 124, sq. Kœmpfer, *id.*, et Krusenstern.

monde pour lesquels ils montrent une passion remplie de vanité. Aussi dès l'enfance pèse sur eux toute la hiérarchie des rangs, et l'on n'y monte souvent qu'à force d'une soumission absolue et d'une subordination extrême. Leur gouvernement, quoique sujet à de nombreuses révolutions, demeure constamment le même, et semble tellement inhérent dans ces peuples, qu'ils forcent leurs vainqueurs à subir le joug de leurs propres coutumes et à recevoir la même religion.

2° Nous comprenons ici les grandes familles des Tartares-Mongols, des Mantcheoux, des Kalmouks, des Baskirs, Cosaques vrais, Kirguis, Tschouvaches, Bouriates, Soongares, Eleuths, et des tribus tangutiques près du Tibet et du nord de la Chine. Les Tartares Nogaïs du Kuban, reconnaissables à leur physionomie mongolienne, sont un peuple dont le sang a été mêlé à celui des anciens Huns avec celui des Tartares. C'est le reste de cette formidable puissance des Mongols qui subjugua l'Asie et une partie de l'Europe sous Tschingis-Khan; ils vivent dispersés dans leurs petites cabanes, qui peuvent se transporter sur des *araba*, chariots à deux roues attelés de bœufs. Tels étaient les Hamaxobites, ou habitants de

chariots, et les Sauromates, les Agathyrses, que les anciens géographes, Pomponius Méla, etc., plaçaient autour des Palus Méotides. Les Nogaïs, vêtus de fourrures et de peaux de mouton, suivent encore les mêmes habitudes qu'ils avaient dans les plus anciens temps. Ce sont des tribus nomades, vivant en hordes, sous des tentes, parcourant à cheval l'immense plateau de la Tartarie, ne cultivant aucune terre, se nourrissant de lait de jument et de chair de cheval, souvent crue. Constamment armés, ils font la guerre en brigands, et cherchent plutôt à piller qu'à vaincre. Cependant ils sont braves, obéissent à un chef électif appelé khan, auquel ils accordent une souveraine puissance (1). Toujours prêts à marcher au combat et à la rapine, ils ont plus d'une fois opéré de formidables envahissements dans l'Asie méridionale : ils ont souvent asservi l'Inde et conquis la Chine, où leurs descendants règnent encore aujourd'hui. Sous

(1) Parmi les Kalmouks, il y a trois ordres, la noblesse, le clergé, et le tiers-état.

Les nobles sont des *os blancs ;* les plébéiens, des *os noirs ;* et quand même un plébéien deviendrait un ecclésiastique ou lamas, il ne peut pas effacer la tache indélébile de son origine. Les très nobles sont les *nojones ;* les moins nobles, des *saissangs.*

Tschingis-Khan et Timour-Lengh, qui surent les réunir, ils conquirent d'immenses pays, et formèrent les plus vastes empires qui aient jamais existé sur la terre, tel que celui du Captchac; mais il s'écroula bientôt. Leurs guerres sont des incursions de cavalerie seulement. Le cheval devient le compagnon du Tartare-Mongol. Il est la seule possession et le fondement de son existence; avec le lait de jument il prépare des fromages et une boisson spiritueuse appelée *koumis*.

Les religions de ces peuples sont le schamanisme et le lamisme; l'islamisme ou la loi du Coran y fait chaque jour des progrès. Ces peuples, tantôt indépendants, tantôt sujets des Russes, sont polygames, malgré la froidure des climats qu'ils habitent. A la mort de chaque homme, ils enterrent avec lui ses armes, son cheval et ses ornements. Ces hordes sont pourtant moins féroces que ne le disent les voyageurs; les Kalmouks se montrent affables, francs, enjoués et gais, hospitaliers, mais fort rusés et traîtres dans leurs vengeances. Tous guerriers, colériques, ils aiment se régaler en société, mais sont sales; les Kirguis, plus flegmatiques, se montrent paresseux. Tous ont des chefs héréditaires et une constitution féodale. La

physionomie de ces tribus barbares est empreinte de rudesse et de férocité; leurs traits portent au plus haut degré les caractères que nous avons assignés à cette seconde race. On les nomme *Tatars ;* mais il faut les distinguer des Tatars de la Russie européenne, ou Cosaques vrais, appartenants au rameau scythique de la race blanche caucasienne, et qui ne sont pas laids comme les Mongols (1). Leur genre de vie est analogue à celui des Arabes-Bédouins.

Les Finnois ou Tchoudes (2) se trouvent dans la partie septentrionale de la Norwège; tels sont aussi les Lapons en Suède et en Rus-

(1) Le nom de Tartare fut d'abord donné aux *Tatars*, moins à cause de leur nom qu'à cause du TARTARE : *Quos vocamus Tartaros, ad suas tartareas sedes unde exierunt retrudemus*, etc., disait Matthieu Pâris, *Histor.*, Londin., 1571, pag. 747. En général, les Tartares sont considérés comme des nations mongoles de la haute Asie.

(2) Le terme *tchoude* ne signifie, en russe, qu'étranger ou inconnu, à peu près comme *scythe* désignait un barbare, selon M. Lehrberg, et M. Jules Klaproth, *Mémoires sur l'Asie*.

L'idée de l'existence d'un ancien peuple tchoude en Sibérie se rattache facilement aux opinions de Bailly sur la civilisation du plateau de la Tatarie; mais il n'existe pas de plateau; c'est le désert de Gobi, traversé par de hautes montagnes, en grande partie, couronnées de neiges éternelles.

sie, les Tchérémisses, Mordwines, Permiens, les Zyrianes et Wotiakes; les Wogoules, les Ostiakes, les Hongrois, et autres, comme les habitants de la Finlande actuelle, et les Liwes ou Livoniens, les Esthoniens, les Ingriens, les Caréliens, etc. Tous sont de cette même race mongole, et méprisent la chasteté.

Ces débordements des hordes tartares-mongoles dans l'Asie, et ceux des Tartares du Caucase, ou de la race blanche, ont fait penser que les pays qu'ils habitaient étaient très peuplés; mais quand on considère qu'ils ne cultivaient point les terres, on reconnaît que ces pays doivent toujours être surchargés d'habitants, relativement à leur produit. D'ailleurs, ces émigrations se composent de la nation entière, des femmes, des enfants, des vieillards, du bétail et du bagage; ce sont des colonies ambulantes et guerrières; les femmes elles-mêmes prennent le sabre et la pique au premier besoin. N'ayant presque rien à perdre, mais tout à gagner, étant placées entre l'esclavage et l'empire, ces nations en deviennent d'autant plus courageuses.

La nature semble avoir établi dans le nord la patrie des conquérants et des guerriers, pour donner au genre humain les secousses qui le



renouvellent. Il en est de même du nord de l'Europe que de celui de l'Asie, par rapport à leurs contrées méridionales; la vigueur du corps, la hardiesse et le courage diminuent à mesure que la chaleur augmente; et bien que les pays froids soient presque dépeuplés, ils envoient continuellement vers les régions les plus chaudes, leurs habitants, à mesure que ceux-ci se multiplient. Ces essaims de barbares qui sortent de leurs retraites glacées, ce reflux d'hommes a fait regarder le nord comme la fabrique inépuisable du genre humain, *officina gentium.* Aujourd'hui le nord de l'Europe, mieux cultivé, ayant des gouvernements fixes, l'espèce humaine peut s'y multiplier sans être obligée d'en sortir aussi fréquemment qu'autrefois. D'ailleurs, ce système d'envahissement à main armée ne pourrait plus s'opérer aujourd'hui avec autant de succès en Europe, à cause des armées permanentes des puissances européennes et des places fortes qui ne cèdent qu'à de longs siéges. En Asie, les états sont ouverts; nulle place forte, nulles troupes réglées. Le Tartare, toujours à cheval, s'avance rapidement, dévaste tout sur son passage, épouvante aisément des peuples timides et sans défense, pénètre au cœur des empires

et marche droit au trône le sabre à la main. Un seul coup l'anéantit ou le rend maître absolu. En vain le Chinois a bâti sa longue muraille, en vain l'Indien se croit en sûreté derrière les montagnes du Tibet; le Tartare est actif, infatigable; sa marche est un torrent, et la nécessité le précipite. On connaît dans l'histoire des siècles passés onze envahissements généraux de l'Asie par les Tartares depuis Madyès, indépendamment des incursions innombrables qu'ils y font continuellement, et des brigandages qu'ils y exercent chaque jour. Aussi les peuples de cette partie du monde sont extrêmement mélangés.

Il paraît même que la race mongole a peuplé une grande partie de l'Amérique, en y émigrant par la presqu'île de Kamtschatka et par les îles Kuriles ou celles des Renards. On ne peut pas méconnaître la ressemblance des Américains septentrionaux qui sont placés vis-à-vis de l'Asie orientale, avec les Tartares-Tschutchis de cette partie du monde, surtout par les traits de la physionomie, par les habillements; mais les Tschutchis sont plus civilisés que les tribus de la côte nord-ouest d'Amérique : les autres peuples américains en diffèrent.

Les habitants des îles Aléoutiennes, qui forment le passage entre les Mongols et les Amé-

ricains, présentent une taille moyenne et une constitution assez robuste, une physionomie affable, et cependant de la fermeté dans le caractère. Leur teint est d'un brun foncé sale; ils se nourrissent bien, aussi ont-ils la figure pleine et ronde, et peu de barbe, que d'ailleurs ils s'arrachent. Leur naturel doux est soumis et complaisant, mais très vindicatif ou implacable quand on les irrite; ils vivent dans des iourtes souterraines, dont le toit devient comme une motte de terre sur laquelle croissent les herbes. Leurs aliments sont des chairs de chien de mer, de baleine; leurs habits, de peaux de loutres marines, sont garnis de peaux d'oiseaux duveteux; ils chassent et pêchent dans des canots, ou *bairdarka*, couverts de peaux de chiens marins, comme les Esquimaux et Groënlandais. Dès l'âge de six à huit ans, les enfants vont dans ces canots. Les Aléoutes, très superstitieux, croient les démons russes plus puissants que les leurs. Les hommes peuvent prendre plusieurs femmes, comme les femmes plusieurs maris, ou l'on échange ses femmes. Tous ces peuples, jadis libres et nombreux, sont à peu près anéantis depuis leur oppression par les Russes. Selon Langsdorf, les Aléoutes se marient entre frère et sœur, même le père com-

met souvent un inceste avec sa fille, disant imiter en cela les loutres de mer qui les entourent.

3° La famille des peuplades hyperboréennes, d'une stature trapue, est composée des Lapons, des Zembliens, des Samoïèdes, des Ostiaques, des Toungouses, des Jakoutes à rennes, des Joukagres, des Tschutchis et des Kamtschadales, dans l'ancien continent; des Esquimaux et des Groënlandais, dans le Nouveau-Monde. Ces hommes, dont la taille ne surpasse guère quatre pieds, entourent le cercle polaire (1).

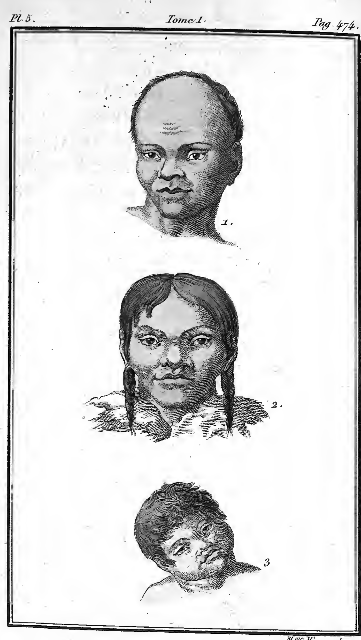
(1) Les Lapons ont tous moins de cinq pieds (français) de hauteur, et Linné (*Lachesis laponica*) n'en trouva aucun plus grand que lui-même, qui était de taille assez courte; ce qu'on attribue au défaut d'aliments et à la rigueur du climat. Maupertuis vit une des plus petites femmes qui avait quatre pieds deux pouces cinq lignes. Les jeunes gens ont déjà la figure ridée comme des vieillards; on les emploie à traîner des pulkas ou traîneaux. Leurs yeux sont noirs et vifs, enfoncés, leur teint jaune noirâtre; les cheveux couleur de poix et plats; les mamelles deviennent pendantes, mollasses, flasques et brunes comme une peau de grenouille, disent les voyageurs.

Les figures des Kamtschadales paraissent blêmes et desséchées sous leurs iourtes sauvages, avec un teint pâle et sombre, car ils vivent dans un air rarement renouvelé; ce qui, avec leurs aliments malsains, les rend fréquemment scorbutiques. Les naturels habitent dans des vil-

Leur tête est fort grosse, leurs pommettes sont saillantes, leurs yeux écartés, obliques, et presque sans sourcils, comme des Japonais, avec des cheveux noirs et droits; leur peau paraît tannée, leur bouche large et leurs dents éloignées; ils ont peu de barbe, des narines très ouvertes, des yeux à demi clos, de petits pieds, de larges épaules, un grand front; quoique faibles, ils sont agiles, opiniâtres, et vivent contents de leur sort. Ils s'arrachent presque tous les poils sur le corps, et se tatouent en noir avec un fil coloré qu'ils passent sous l'épiderme au moyen d'une aiguille. Ils présentent un aspect sauvage, timide, et sont d'un naturel fort craintif; leur voix grêle tient du cri des canards.

Leur religion est celle des schamans, espèces de sorciers, de prêtres ou devins qui croient évoquer des esprits. Ils adorent aussi des fétiches de bois ou de pierre grossièrement façonnés en idoles. On a voulu convertir les Lapons à la religion chrétienne, et ils croient tout ce qu'on veut au moyen de l'eau-de-vie. Le grand Gustave Wasa voulait en faire des soldats, mais le seul bruit du tambour les mettait aussitôt en

lages nommés des *ostrogs*. Ils sont très bons, très hospitaliers, loyaux et honnêtes, doux et obéissants, quoique opprimés par les Russes.



Mme Migneret sc.

1. Ostiaque. 2. et 3. Femme et enfant Kamtschadales.

fuite. Ces hommes vivent en hordes, en été, sous des tentes, avec leurs rennes, espèce de cerfs domestiques, et se nourrissent de leur lait, de leur chair, quelquefois toute crue, ou de poissons à demi corrompus. Ils ne sont presque jamais malades; ils préfèrent les lieux froids et élevés, mais descendent en hiver dans les plaines, s'y creusent des habitations sous terre, appelées *iourtes*, et s'y tiennent dans la fumée, dans un air étouffant. Ils voyagent en traîneaux, à l'aide des rennes, marchent sur la neige avec des raquettes aux pieds, et se couvrent les yeux avec une planchette percée de petites fentes, pour n'avoir pas la vue blessée par le reflet éblouissant de la lumière sur les glaces et les neiges. Leur langage paraît fort approchant de celui des Hongrois; leur voix aiguë, efféminée (1). Ils ont des manières orientales : par exemple, ils ne s'asseyent pas, mais s'accroupissent, les jambes croisées sous eux.

Le caractère défiant est commun dans toute la race des peuplades polaires. Les Esquimaux

(1) Canut Leem, *De Laponibus Finmarchiæ eorumque lingua*, Copenhag., 1767, in-4°, fig. *Voyez* aussi Simon Lindheim, *De diversa origine Finlandorum et Laponum* (Nov. act. reg. societ. Upsal., tom. II, Upsal, 1775, in-4°, pag. 1.)

sont habiles à la pêche, et voguent sur la mer dans des canots faits de peaux enflées. Ces tribus ont la tête d'une grosseur démesurée, les pieds très petits, avec une taille médiocre, robuste (1). Leur langue est très analogue à celle des Groënlandais, car ils viennent de même race que ceux-ci; leur barbe est longue et touffue, le teint basané, sous les rigueurs de ce climat glacé. Ils mangent le poisson tout cru, en l'enterrant dans de grandes fosses pour le conserver pendant l'hiver, et s'en nourrissent, quoique pourri. Les Samoïèdes font de même, et les Ostiaques vivent de chasse, de graisse d'ours, qu'ils aiment beaucoup, de racines sauvages et de toute espèce de proie animale. Les Kamtschadales sont aussi de grands chasseurs et de bons pêcheurs. Ils s'enivrent par l'infusion d'un champignon (*agaricus muscarius*, Linn.), la fausse oronge, dans de la bière, qui les rend furieux.

Toutes ces peuplades vivent polygames, quoique dans des pays excessivement froids; mais les hommes sont si peu jaloux, qu'ils offrent leurs femmes aux étrangers, à ce qu'on

(1) Ellis, *Hudsons bay*, pag. 130-131; de la Potherie, tom. I, pag. 79; Wales, *Journal of a voy. to Churchill river*, dans les *Trans. philos.*, tom. IX, pag. 109.

assure ; d'ailleurs elles ont peu de fécondité. Celles-ci sont encore plus laides que les hommes; elles portent des mamelles pendantes, d'une couleur tannée, avec un mamelon noir comme du charbon; souvent elles manquent de poils aux parties naturelles, n'ont presque aucun écoulement menstruel; leur vulve est, dit-on, très large; elles y gardent un pessaire de bois, et accouchent avec facilité. Tous ces peuples ont l'habitude des bains de vapeur, et ils vont tout en sueur se rouler dans la neige sans en être incommodés. Il y a des Jakoutes fixes et d'autres errants avec des rennes; les Tschutchis, les Kamtschadales se servent de traîneaux, auxquels ils attellent des chiens de race sibérienne; ils les nourrissent de poisson sec, qui est aussi leur aliment ordinaire. Les habits de ces peuples sont faits de peaux de quadrupèdes et d'oiseaux, garnies de leurs plumes ou poils. Pour garantir leur peau des gerçures du froid, ils se graissent et s'enfument, ce qui les fait puer horriblement. Il n'y a point de race plus malpropre d'ailleurs sur la terre, mangeant, dans des auges de bois crasseuses, des poissons pourris, que les chiens et les hommes se disputent pêle-mêle; avec cela, ils sont vains, glorieux, et se croient les plus heureux de la terre. Si la

nature ne leur avait pas concédé cette illusion de bonheur, comment pourraient-ils se plaire sur un sol affreux, toujours encroûté de neige et de frimas? Ils aiment beaucoup le tabac, s'en remplissent totalement le nez, et ont toujours avec cela la pipe à la bouche. Si leurs fétiches ne leur apportent point de bonheur à la chasse, ils les battent, et mettent leurs dieux à la raison en les privant de leurs offrandes accoutumées: on peut dire qu'ils vivent sans dieu comme sans maître; les sorciers schamans sont leurs médecins et leurs savants ou prêtres. Lorsqu'une baleine échoue sur les rivages des mers polaires qu'ils habitent, c'est une joie universelle; ils boivent plusieurs pintes par jour de son huile ou de celle de poisson, et se gorgent de la chair de ces animaux, comme de celle des chiens, des phoques, des poissons, des coquillages, de fucus, et autres substances, ou cuites, ou crues, ou fumées.

Toujours crasseux, sales, huileux, enfumés, couverts de peaux remplies de vermine, ils ont rarement querelle entre eux, mais vivent fort satisfaits, en bonne harmonie, aimant beaucoup leurs femmes et leurs mères. On ne voit parmi eux presque ni maladie, ni difformité. Quand une femme n'a point d'enfant avec

un mari, elle a le privilége d'en choisir un autre parmi les Esquimaux, et les hommes prennent une seconde et une troisième femme, si les premières ne lui donnent pas d'enfant. On ne peut dire combien ces hommes savent supporter le froid, et combien leur haleine, leur transpiration sont chaudes. Ils aiment tant leur pays, qu'en les transportant dans des contrées plus douces et plus fertiles, ils y périssent d'ennui et de chagrin.

Les Samoïèdes, les Tungouses et Kamtschadales, les Jakoutes, les Bouriates, par l'âpreté du froid qui tend excessivement leurs fibres, par un genre de vie rude, et par les effets de la superstition qui dérange leur imagination (ce qu'on remarque surtout parmi leurs prétendus sorciers), sont sujets à des frayeurs extraordinaires pour la plus petite chose : un cri, un sifflement inattendu, un attouchement imprévu, les jettent tout-à-coup hors d'eux-mêmes, les plongent dans une sorte de rage désespérée qui les fait s'emparer de toute arme pour massacrer sur-le-champ celui qui les met dans cet état effrayant d'exaspération. Ces affections spasmodiques sont même analogues à celles de l'épilepsie, puisque les odeurs animales, telles que la corne et des plumes

brûlées, soulagent cet état comme dans les individus vaporeux (1). Ces effets singuliers résultent évidemment, selon nous, des mauvaises nourritures, rares et pénibles, qui laissent ces peuplades dans le besoin parmi leurs hivers si longs et si terribles, au milieu d'une nuit de plusieurs mois, et de l'isolement, de l'épouvantable ignorance dans laquelle ils végètent toute leur vie. Voilà quels sont ces hommes singuliers que la nature a conformés exprès pour supporter le froid.

TROISIÈME RACE. — CUIVREUSE.

AMÉRICAINE.

Quoique nous regardions comme une race particulière les tribus américaines qui habitent depuis Québec, le Mississipi et la Californie, jusqu'au détroit de Magellan, cependant elles se rapprochent, ainsi que les habitants de l'Amérique septentrionale (2), tels que les Canadiens, les Hurons, les Labradoriens, et les peuplades de la côte qui regarde l'Asie, de la

(1) Pallas, *Beschreibung aller nationen des Russischen reichs*, tom. V.

(2) Robertson, *Hist. de l'Amériq.*, tom. II, not. 42, dit, d'après le chevalier Pinto et Ulloa, *Voyage*, tom. I,

souche *tartare-mongole;* ces nations paraissent même appartenir à cette race (1).

qu'ils se ressemblent tous. Bouguer, *Fig. de la terre*, p. 100, rapporte que les habitants des montagnes sont moins basanés que ceux de la plaine. *Voyez* encore Chanvallon, *Voyage à la Martinique*, part. 1; leur peau est aussi douce au toucher que celle des nègres. Biet, *France équinoxiale*, page 352.

(1) Il est certain que les Américains du nord présentent des traits analogues à ceux des Tartares (Catesby, *on birds*, fig., et Seligman, *aves*, tom. IV, fig. *ultim.*). Bell d'Antermony remarque pareillement que les Toungouses de Sibérie sont très semblables aux Américains naturels du Canada.

Il est reconnu que les Tschoutchis, habitants du nord et de la Sibérie, ont fait un commerce d'échange avec les naturels de l'Amérique par les îles Aléoutiennes, peuplées d'une race d'hommes analogues (Coxe, *Découvertes des Russes*, pag. 205, traduct. fr.). Il ne faut que six jours pour traverser le détroit de Behring qui sépare ces deux continents. Les habitants du Kamtschatka, par leur figure, leurs mœurs, leurs coutumes, montrent aussi des rapports intimes avec les peuplades américaines du nord-ouest (Krascheninnikow, *Hist. et desc. du Kamtschatka*, t. I, pag. 407). Tous sont des êtres fort sales, mangeant leur vermine, avalant leur morve, se lavant de leur urine, offrant leurs femmes aux étrangers, dormant pêle-mêle avec leurs chiens, dans leurs *iourtes* souterraines, où l'on étouffe dans la mauvaise odeur des chairs pourries et d'excréments, de boyaux, de poissons, etc.

Le major Zabulon Montgomery Pike, *Voyage dans les provinces septentrionales du Nouveau-Mexique*, in-8°,

Sans doute le renne et le caribou, l'élan et l'orignal du Canada, le mouflon d'Amérique et l'argali de Sibérie, le bison et l'aurochs, étant les mêmes mammifères ruminants, communs aux deux continents, dans l'état sauvage, et Buffon ayant démontré qu'il en était ainsi d'autres quadrupèdes, l'homme a pu, encore plus aisément que ces animaux, transmigrer de l'ancien au nouveau monde. Les îles intermédiaires dans le trajet du Kamtschatka aux côtes d'Amérique, les Aléoutiennes, les Kouriles, etc., sont habitées par des descendants des Sibériens; ils en ont retenu les mœurs. Aussi les tribus américaines sauvages de ces contrées du nord offrent les traits de figure des Mongoles, leur teint olivâtre, leurs cheveux noirs et droits, leurs yeux noirs, des pommettes larges, saillantes, peu de barbe, etc. Ces faits sont encore constatés par Samuel L. Mitchill, professeur

trad. fr., Paris, 1811, dit : « Quant aux Sioux, la nation la plus puissante du haut Mississipi, leur prononciation gutturale, les os proéminents de leurs joues, l'ensemble de leurs traits, leurs mœurs, et leurs traditions confirmées par le témoignage des nations voisines, tout me porte à croire qu'ils ont émigré de la pointe nord-ouest de l'Amérique, où ils étaient parvenus en traversant le détroit peu spacieux qui divise les deux continents ; enfin, je crois qu'ils descendent d'une ancienne tribu tartare. »

d'histoire naturelle à New-York. Les tribus sauvages attestent dans toute leur physionomie, leur complexion, leurs habitudes et le peu d'arts qu'ils cultivent, leur origine et leurs rapports primordiaux avec les habitants de l'Asie orientale, ou les Tatars-Mongols (1). Le professeur Barton a trouvé chez les Miamis, les Osages, les Chérokées, outre la figure tartare, une

(1) M. de Humboldt croit que les *Astèques*, ou anciens Mexicains, sont descendants des Mongoux, ou des Huns, ou de quelque autre nation du nord de l'Asie septentrionale; car ils ont les yeux placés obliquement, une barbe peu fournie. Cependant les Américains n'ont pas la teinte jaune de peau des Mongoux, mais bien rouge cuivrée, et une taille, des formes plus avantageuses que les Mongoux.

Robertson dit également que tous les Américains conservent une ressemblance frappante avec les tribus barbares dispersées au nord-ouest de l'Asie. Cette idée du progrès de la population de l'Amérique, par cette voie, s'accorde avec les traditions qu'avaient les Mexicains sur leur propre origine; ils prétendaient que leurs ancêtres (les Toltèques) étaient venus d'un pays éloigné, situé au nord-ouest de leur empire. Ils indiquaient les lieux où ces étrangers s'étaient successivement avancés, et c'est précisément la même route qu'ils ont dû suivre, en supposant qu'ils vinssent d'Asie. D'ailleurs la description que les Mexicains donnaient de la figure, des mœurs, du genre de vie de leurs ancêtres, se rapporte à celles des tribus sauvages de la Tartarie. (Robertson, *Hist. d'Amér.*, t. II, pag. 51.).

grande affinité de langage avec celui des Mongols, et des noms d'objets portant les mêmes significations. Les Sioux présentent aussi, dans plusieurs de leurs coutumes, une correspondance remarquable avec celle des hordes de Tatars asiatiques. Par exemple, la coutume de placer leurs morts dans des cavernes s'observe, non seulement dans le Kentucky et le Tennessée, mais encore dans toute cette vaste région des lacs Ontario et Érié, jusqu'aux monts Alleghanys, à l'embouchure du Mississipi, et au golfe du Mexique. On peut dire aussi que les Chippéwas et les Iroquois ont subjugué les peuples de l'Ohio, et les Astèques le Mexique, comme les Tartares ont subjugué la Chine, et les Huns, les Alains ont ravagé l'Italie, par cet esprit belliqueux et cet instinct dominateur inné dans ces peuples (1).

Ces Américains du nord, quoique bien lavés, ont la peau d'une couleur jaunâtre comme les Tartares, les Chinois, et même les Lascars et

(1) Des tribus originaires du Nouveau-Monde se sont, dit-on, étendues sur une partie de l'Asie; selon plusieurs auteurs. M. Jules Klaproth affirme n'avoir rien vu qui fortifie l'opinion que le Nouveau-Monde ait été peuplé par l'ancien, à l'extrémité de l'Asie orientale. *On trouve des Américains en Asie, et non des Asiatiques en Amérique,* jusqu'ici. (*Journal des savants*, novembre 1823, pag. 65).

Malais, beaucoup plus méridionaux en Asie. Les personnes qui ont commercé avec les Chinois à Macao, retrouvent quelques traits de ces peuples aux tribus des Mohégans et des Oneidas qui vivent dans le voisinage de New-York. Enfin, le chien, ce compagnon fidèle de l'homme, ce premier *philanthrope*[1] par toute la terre, est, chez les sauvages américains du nord (mais non pas le même dans l'Amérique méridionale), de la race des chiens de Sibérie, *canis sibiricus;* il diffère des races de l'Europe par ses oreilles droites, son air farouche, son poil long et rude, son caractère indompté et vorace.

Tous ces indices servent à faire reconnaître la souche très probablement commune des Américains avec les Tatars-Mongols, les Tibétains, qui manifestent avec eux les plus grandes analogies. A la vérité, la plupart des voyageurs ne remarquent point assez combien un climat semblable, un état analogue de civilisation ou de barbarie, déterminent, dans l'espèce humaine, des mœurs, des habitudes, et jusqu'à une constitution corporelle analogues entre les nations les plus éloignées par leur origine. Les mêmes influences physiques doivent en effet imprimer de pareils cachets sur la même orga-

nisation humaine également exposée à leur action. Ainsi toutes les analogies physiques ne suffisent pas toujours pour établir une commune racine à des nations qui se ressemblent, sous les mêmes parallèles.

Il existe toutefois trop de différences entre ces Américains du nord et les plus méridionaux pour qu'il soit possible de les confondre. Les têtes de Mexicains d'origine pure, rapportées par M. de Humboldt, sont de grosseur médiocre, mais présentent une crête sincipitale saillante, avec le front aplati et bas; les têtes d'Américains du sud, rapportées par d'autres voyageurs, offrent, au contraire, un sillon longitudinal au sommet de la tête, avec les autres traits communs à la race.

Les belles peuplades des Akansas, des Illinois, les Californiens, les Mexicains, les Apalaches, les Chicacas, les peuples de Yucatan, de Honduras, et autres de la Nouvelle-Espagne, ainsi que les Caraïbes des Antilles (excepté les colons européens et nègres), sont d'une race particulière, comme les habitants de toute l'Amérique méridionale, tels que ceux de l'Orénoque, du Pérou, de la Guiane, du pays des Amazones, du Para, du Brésil, de Rio de la Plata, du Paraguay, du Tucuman, du Chili,

des Terres Magellaniques et de la Patagonie (1). Don Antoine Ulloa décrit ainsi les traits des Américains méridionaux : Ils ont le front très petit, couvert de cheveux aux extrémités jusque vers le milieu des sourcils ; de petits yeux, des lèvres épaisses ; un nez mince, effilé, recourbé vers la lèvre supérieure, le visage large, de grandes oreilles ; des cheveux très noirs, lisses et rudes ; des membres bien conformés, le pied petit, le corps d'une proportion exacte ; la peau unie et sans poil, excepté dans la vieillesse, où il leur vient un peu de barbe, mais jamais aux joues (2).

Diverses tribus américaines offrent, au reste,

(1) Le pape Paul III fut obligé, comme on sait, de déclarer par une bulle que les Américains des contrées conquises par les Espagnols étaient de vrais hommes, et non une race d'animaux, comme on voulait le persuader pour mettre à l'aise la conscience des vainqueurs, qui avaient commis tant d'atrocités dans ce nouveau monde. Un sauvage accroupi près du feu, en sa misérable cabane, la physionomie inanimée, le regard fixe, sans expression, dans une ignorance profonde sur les plus simples objets, fit croire d'abord aux Espagnols, les premiers venus en Amérique, que c'étaient des animaux d'une classe inférieure à l'espèce humaine, disent Herrera, *Decad.* 2, lib. II, c. xv ; Torquemada, *Monarch. ind.*, tom. III, pag. 198.

(2) *Noticias americanas*, etc., pag. 307.

dans la configuration de leurs crânes, dans la teinte de leur peau, la variété de leurs traits et celle de leurs mœurs, des nuances qui semblent prouver une différence d'origine entre elles, quoique la plupart des anciens voyageurs prétendent qu'il suffit de voir un seul Américain pour dire qu'on les a tous vus, tant on a cru qu'ils se ressemblaient (1). Cependant plusieurs Araucans, ces fiers républicains des montagnes, dans la tribu des Boroanos, sont, dit-on, blancs et blonds.

Les Américains, en général, présentent un front très court et abaissé, ce qui a fait soupçonner qu'ils l'écrasaient, comme on l'assure des Omaguas; leurs yeux, d'un noir châtain, sont très enfoncés; leur nez un peu épaté; leurs narines très ouvertes; leurs cheveux ne frisent jamais, et sont fort grossiers; leur peau montre une teinte de cuivre rouge, et clair-semée de poils qu'ils arrachent; ils ont une face large, en général, et très ronde, des joues élevées et non aplaties; leur corps est musculeux, leur aspect égaré et sauvage. Du reste, la cou-

(1) Ant. Ulloa, *Notic. americ.*, p. 308; Pedro de Cieca, *Chronica del Peru*, part. I, c. XIX; Garcia, *Origen. de los Indios*, pag. 54 et 242; et Torquemada, *Monarch. ind.*, tom. II, pag. 571, etc.

leur de la peau n'est point la même parmi tous les Américains, et varie quelquefois dans le même climat (1); car ceux des hauteurs paraissent toujours moins colorés que ceux qui occupent des terrains profonds et marécageux, près des rivages des mers surtout. Ceux du détroit de Magellan paraissent presque aussi blancs que les Européens, quoique nus. Ils augmentent quelquefois la teinte rouge de leur corps en le peignant de rocou, ce qui éloigne en partie les moustiques, espèce de cousins (*culex pipiens*, Linn.), dont la piqûre est insupportable.

Tous les Américains avaient naturellement peu de barbe, et s'épilaient en général. Plusieurs peuplades déformaient la tête à leurs enfants; d'autres alongeaient les oreilles, se perçaient le cartilage du nez ou les lèvres, pour y placer des ornements; les hommes se teignaient en rouge et autres couleurs, se tatouaient, se tondaient, en ne laissant qu'une touffe de cheveux, se paraient de plumes, étaient souvent polygames; cependant, en quelques peuplades, une femme épousait plusieurs hommes. Les femmes et les enfants étaient traités avec dou-

(1) Selon Gumilla, chez les habitants de l'Orénoque, *Hist. de l'Orénoq.*, tom. I, pag. 102, trad. fr. Avignon, 1758, in-12.

ceur, mais la vie des femmes devenait très laborieuse. Aussi, chez plusieurs Américains méridionaux, les Guaïcourous du Brésil, les femmes se font avorter, ou ne gardent point d'enfant avant qu'elles aient trente ans. Il y a même parmi ces tribus des efféminés, nommés *Coudinos*, qui se réduisent volontairement aux fonctions féminines. Ces barbares sont monogames, et chaque époux peut répudier l'autre; mais la femme ne doit pas parler la même langue que les hommes, chez eux comme parmi les Caraïbes.

Les enfants en bas âge sont souvent détruits, hors un ou deux, par la difficulté des subsistances, et la crainte d'être pris et dévorés par l'ennemi. Les prisonniers, fréquemment adoptés, deviennent membres de la famille. L'enfant du sauvage, habitué à souffrir, reçoit une éducation dure, montre une grande indifférence à la douleur, et une constance extraordinaire. Les femmes sont attachées à leurs maris, et modestes. L'expression de leurs traits est douce et triste.

Malgré tant de coutumes révoltantes et barbares, il y régnait des vertus éminentes et des qualités aimables. Ces peuples vont ordinairement nus, même dans les contrées froides; ils ne cultivent point les terres, et vivent de chasse. Le

caractère naturel des Américains est de ne point supporter la servitude ; car un grand nombre d'entre eux, lorsqu'ils virent que les Espagnols les traitaient en esclaves, moururent de douleur, ou se tuèrent de désespoir (1). Cette différence de caractère entre les Américains et les nègres est si frappante, qu'il était passé en proverbe dans les îles françaises, que regarder un sauvage de travers, c'est le battre ; le battre, c'est le tuer; mais frapper un nègre, c'est le nourrir (2).

Dans le nord, ils sont très belliqueux et remplis de courage, surtout les tribus du Canada, comme les Iroquois, les Natchez, les Algonquins, les Hurons : ils étaient toujours en guerre entre eux autrefois, et leur caractère, extrêmement vindicatif et fier, perpétuait leurs discordes. L'excès de leur rage et de leur vengeance allait jusqu'à dévorer leurs prisonniers de guerre, après les avoir rôtis tout vivants; mais rien n'égalait la fermeté féroce de ces prisonniers, qui chantaient, au milieu

(1) Oviedo, lib. III, c. VI, p. 97; Vega, *Conquista de la Floride*, tom. I, pag. 30, tom. II, pag. 416; Labat, *Voyage*, tom. II, p. 138; Benzo, *Hist. Novi Orbis*, l. IV, c. XXV.

(2) Dutertre, *Iles antill.*, tom. II, p. 490.

de leurs tortures, leurs exploits et leurs victoires, entonnant, avec une mâle audace, l'hymne de mort et de triomphe en présence de leurs bourreaux. Cet étonnant courage n'est pas rare dans ces hommes indomptés; il était commun chez tous les Américains sauvages avant l'arrivée des Européens. On en voit encore beaucoup d'exemples dans l'intérieur des terres; cependant ils deviennent plus rares par le commerce avec les Européens, et l'introduction de la religion chrétienne (1).

Les Américains naturels ont pour religion le fétichisme, sorte d'idolâtrie, ou culte des

(1) Les Botocoudis du Brésil sont anthropophages, selon le prince Maximilien de Neuwied; cependant leur usage de manger des singes les a fait croire plus anthropophages qu'ils ne le sont réellement. Leur naturel est gai, plaisant; ils ont plusieurs femmes, et se cachent les parties sexuelles dans une gaîne de feuilles sèches; leurs lèvres et leurs oreilles sont chargées d'énormes plaques de bois, et ils se peignent le corps.

Il y a eu, dans la race américaine, des peuples conquérants comme parmi les autres races. Ainsi les Astèques ont subjugué le Mexique; et les Iroquois, les Chippéwas, ont soumis les peuples de l'Ohio, à la manière des Tartares. Vers Nootka, il y a des patriciens ou nobles, et des esclaves : ceux-ci ne peuvent avoir jamais qu'une femme, tandis que les premiers en prennent plusieurs. (Roquefeuil, *Voyage*, tom. II, pag. 211.)

manitous ; ils offrent aussi leurs hommages au soleil et aux astres. Les chefs des Natchez se prétendent issus du soleil, et les Incas du Pérou le regardaient comme l'Être suprême. Les Mexicains avaient beaucoup de dieux, sans un Dieu suprême ; ils adoraient aussi le soleil, la lune, une sorte de dieu de la guerre ; les Péruviens, avec une religion plus douce, adoraient le soleil seul : ces deux peuples sacrifiaient des esclaves sur les tombeaux de leurs maîtres. Les autres tribus américaines, sans temple ni prêtres, adoraient plusieurs dieux, et un esprit malfaisant. Les vieilles femmes avaient la direction des affaires religieuses ; les jongleurs correspondaient avec le malin esprit, et souvent le *sachem* payait de sa vie la mort d'un haut personnage mort entre ses mains.

Lorsque les Espagnols entrèrent en Amérique, il y existait deux puissants empires ; celui des Incas ou Péruviens, et celui du Mexique : une poignée d'aventuriers audacieux, Cortez, Almagro, Pizarre, suffirent pour les détruire, et pour faire périr un nombre infini d'Américains. Les historiens espagnols ont vanté à l'excès l'opulence, la grandeur, la force et la civilisation de ces états ; mais il est évident qu'ils vivaient encore dans une grande imper-

fection et sans industrie, puisqu'ils étaient sans monnaie, sans écriture alphabétique, sans habillements, excepté des ceintures de plumes colorées et autres ornements; puisqu'ils immolaient encore des hommes à leurs divinités sanguinaires, et consacraient des vierges au soleil. Les premiers Européens y furent regardés comme des dieux, tant ils parurent supérieurs à ces peuples (1).

(1) Les naturels américains sont si stupides, que tous les nègres en général montrent une aptitude beaucoup plus grande qu'eux à apprendre les différentes choses qu'on veut leur enseigner, et dont il leur est impossible de saisir l'idée; c'est pourquoi ces nègres, quoique esclaves, se croient des êtres d'une nature supérieure aux Américains, qu'ils ne regardent qu'avec mépris, comme incapables de discernement et de raison (Ulloa, *Noticias american.*, pag. 322-323). *Voyez* de même, sur la stupidité des Californiens, le père Venegas, *Hist. nat. et civile de la Californie*, t. I, pag. 85 et 90. Les Caraïbes des Antilles le sont également, d'après Chanvallon, *Voyage à la Martinique*, p. 44 et 51; ce que confirment Delaborde, Dutertre et Rochefort. Il en est ainsi des peuples du Maragnon et des contrées de l'Amazone, suivant La Condamine, *Relation abrégée d'un voyage*, p. 52-53. L'insensibilité, ou l'apathie, l'indifférence invincible des Américains est notée aussi par Bouguer, *Voyage au Pérou*, in-4°, Paris, 1749, p. 102. Les habitants de la baie d'Hudson ne sont pas moins indolents et inconséquents, selon Ellis, *Voyage à la baie d'Hudson*, p. 194, et Meare.

On prétend que les Akansas, nation du Canada, sont très beaux, bien conformés, comme les peuples de l'Europe septentrionale; et des Espagnols trouvèrent sur la côte nord-ouest d'Amérique, en 1774, une nation blanche et blonde, sous les 55°43′ de latitude nord (1). Les Osages, vers le Missouri, présentent encore de beaux hommes, bien proportionnés et de haute taille : au contraire, les plus faibles individus et les plus petits dans tout le nouveau continent sont les *Chiquitos* et les *Guayacas*, qui vivent dans les contrées marécageuses de la Guiane. Tels sont encore les *Chaymas*, à corps trapu, selon M. de Humboldt (2), et d'une physionomie grave et sombre. A l'extrémité de l'Amérique méridionale se trouvent les Patagons, dont la taille paraît être fort élevée, de six pieds ordinairement, quoiqu'on l'ait exagérée encore plus : ce sont des hordes nomades, la plupart très robustes, presques nues, ou couvertes de peaux, vivant de chasse et d'autre proie, telles que de veaux marins, qu'ils dévorent crus, et dont la graisse fait leurs délices (3); ils peuvent

(1) Buache, *Mém. sur les pays de l'Asie et de l'Amérique*, Paris, 1775, in-4°.

(2) *Relat. historiq.*, tom. I, p. 465.

(3) Les Patagons sont, en effet, grands et de consti-

cependant soutenir le jeûne pendant plusieurs jours. Les Chiliens sont aussi fort grands, ce qui est commun à presque tous les peuples des pays où le froid est assez vif sans devenir excessif. Les habitants de la Terre-de-Feu sont, au contraire, tous trapus et courts; ils ont une grosse tête, et du reste ressemblent aux Américains du continent, desquels ils descendent très probablement. Cette taille raccourcie, avec une grosse tête, est un caractère commun à toutes les peuplades qui avoisinent les pôles, ou qui vivent dans des climats très rigoureux par leurs longs hivers; tels sont aussi les habitants des hautes montagnes. Ces individus, ainsi rabougris, se rapprochent de la nature

tution robuste et forte, mais les plus élevés n'ont que sept pieds un pouce un quart, et ceux de taille moyenne, six pieds et demi, mesure espagnole (le pied d'Espagne a un pouce et demi de plus que celui de France). Les plus gros ont au-dessus de la poitrine à peu près quatre pieds quatre pouces; ils sont bien proportionnés; généralement musclés, sans être gras, et leur figure est assez prévenante. Ils ont la peau cuivrée, la tête grosse, le visage ovale, un peu plat, des cheveux noirs et hérissés, des yeux étincelants, des dents très blanches, de longueur disproportionnée; la barbe est courte à quelques uns; les pieds et les mains sont bien petits à proportion de leur taille. Voyez ci-après, tom. II, liv. III, sect. 1re, art. 4, *sur les géants et les nains*.

des nains, et il est étonnant de voir ces petits hommes, sortis probablement de la grande et forte race des Patagons, leurs voisins.

Tous les Américains idolâtres sont polygames, très enclins à l'ivrognerie, ou passionnés pour les boissons spiritueuses. Ils élisent entre eux des chefs ou des caciques, et se gouvernent en petites républiques par leurs propres usages. Les hommes sont chasseurs et guerriers; ils aiment beaucoup la parure, se mettent quelquefois des pierres ou des ornements dans leurs oreilles et dans leurs lèvres, qu'ils percent.

Ceux de l'intérieur de l'Amérique, dans les solitudes du nord-ouest, vers l'embouchure de la Colombia, sont plus féroces et plus brigands qu'en d'autres contrées; toujours armés du tamahawk ou casse-tête, ils ont des chevaux dont ils boivent le sang pour s'inspirer plus de fureur dans les combats. Leur danse des morts fait frémir avec leurs hurlements affreux, et leur caractère vindicatif est d'une indomptable fierté. Lewis et Clarke disent qu'en plusieurs carbets ou villages des bords du Missouri, l'on trouve des maisons de prostitution, car la continence n'est pas en honneur parmi ces sauvages, mais bien chez les *Têtes-Plates*, autre tribu des montagnes. Toujours errants,

ces sauvages voyagent de contrée en contrée, pour trouver du gibier. Leurs armes sont l'arc, la flèche, le casse-tête ; et aujourd'hui la hache, les couteaux et les fusils. Ils vivent alertes, infatigables dans leurs longues marches ; les femmes portent le bagage et sont accablées des plus rudes travaux, tandis que les hommes fument gravement leur pipe sans bouger. La plus grande partie des indigènes vit encore nue, les autres sont vêtus comme les Péruviens, les Mexicains; les riverains du fleuve des Amazones, cultivateurs, sont déjà à demi civilisés.

Cet état répond au temps de la conquête; les restes infortunés de ces Péruviens sont plus malheureux qu'aux jours désastreux même de leur découverte. Les Européens les chassent pour en faire des esclaves aux plus durs travaux des mines; ils encouragent la guerre entre leurs tribus pour se procurer des prisonniers; puis l'eau-de-vie, la petite-vérole, ravagent et dépeuplent tout le reste. Ce qui distingue surtout l'Américain, c'est son flegme, son caractère vindicatif, et son indomptable constance dans le malheur : il vit satisfait de son sort, et si content de son état sauvage, qu'on a peine à le lui faire abandonner (1). Tous ces Américains prennent

(1) Ant. Ulloa croit que l'apathie des Américains est

plusieurs femmes, quoique peu amoureux, soit au nord, soit au midi du nouveau continent. A leur mort, on enterre avec eux leurs instruments de guerre, en chantant des hymnes lugubres.

A l'égard de l'origine de la population de l'Amérique, non seulement en hommes, mais en animaux et en végétaux d'espèces toutes différentes de celles qu'on rencontre ailleurs, pourquoi le grand Être n'aurait-il pas pu également créer des races autochthones au nouveau monde comme dans l'ancien?

QUATRIÈME RACE. — BRUNE-FONCÉE.

MALAIE.

On donne aux peuples qui la composent le

due à la contexture de leur peau, et à la constitution physique de ces peuples qui les rend moins sensibles à la douleur que le reste des hommes; ils souffrent en effet les plus cruelles opérations de chirurgie sans pousser le moindre soupir. *Noticias americanas*, p. 313.

Les Américains s'oignent de rocou et d'huile amère de Carapa pour arrêter la transpiration surabondante en des climats chauds, et pour se garantir de l'humidité et des piqûres d'insectes moustiques, dont la persécution serait intolérable pour des hommes nuds (Labat, tom. II, p. 73; Gumilla, *Orénoq.*, tom. I, pag. 190-202; Bancroft, *Nat. hist. of Guiana*, pag. 81 et 280.)

nom de Malais, à cause de la presqu'île de Malaca dont on pensait généralement qu'ils tirent leur principale origine. Ils ont pour caractère distinctif un front abaissé et aplati; un nez plein et large, épais à son extrémité; leurs narines sont écartées, et portent une cannelure intermédiaire; leurs pommettes médiocrement élevées; leur bouche très large, avec une mâchoire supérieure fort avancée; des traits de physionomie fortement prononcés, avec l'air féroce et sombre; leur angle facial est de quatre-vingts degrés au plus; la chevelure est épaisse, crépue, assez longue et molle; sa couleur est toujours noire, de même que celle des yeux.

Cette race, d'une teinte de marron, souvent maigre et à membres grêles, forme une nuance intermédiaire bien marquée entre les Mongols et les Nègres; et comme elle participe également des uns et des autres, comme elle est placée entre les Mongols d'Asie et les nègres d'Afrique, de la Nouvelle-Hollande, et les Papous, on pourrait penser que cette souche malaie n'est rien en effet que le résultat des mélanges entre ces deux races primitives (1).

(1) Les *Papoua* ou *Papous* de l'île Vaigiou et des îles voisines, sont spécialement les Aliforous, ou Haraforas, ou Alforeses; ils tiennent le milieu entre les Nègres et



Mme Migneret sc.

1. Mongol.
2. Américain.
3. Malai austral.

On trouve même dans plusieurs îles des mers indiennes trois sortes d'hommes, des jaunâtres ou Mongols, des Nègres et des Malais : ceci devient surtout remarquable à Madagascar, île peuplée de Nègres du côté de la côte d'Afrique, de Mongols et de Malais du côté de l'Asie et de la mer des Indes. Il y a dans cette île au moins ces trois souches différentes: 1° Les hommes

les Malais par tous les traits de la physionomie et des cheveux; leur crâne montre la forme de celui des Malais; leurs membres sont grêles, leur taille est moyenne; leur constitution, assez faible, présente une peau brune foncée; ils ont des cheveux noirs, très touffus et ébouriffés, à demi lanugineux, ce qui fait paraître leur tête énorme; ils ont une barbe noire, mais très peu fournie. Les yeux sont noirs, avec les lèvres épaisses et les pommettes larges; le nez est un peu épaté; cependant leur physionomie n'a rien de désagréable.

Une autre variété, qu'on peut appeler *nègre*, a la couleur, la forme du crâne, les cheveux laineux, le nez écrasé, les lèvres tuméfiées et l'obliquité de l'angle facial des vrais nègres. Dans cette variété, les os maxillaires supérieurs et inférieurs, paraissent très développés. Ce sont, au reste, des êtres plutôt brutes què méchants, quoique l'anthropophagie ne leur soit pas inconnue; ils habitent près des rivages de la mer, dans des cabanes élevées sur des pieux, pour se garantir de l'extrême humidité; ils sont très craintifs et adorent des fétiches à la manière des autres insulaires sauvages. (*Extrait du Voyage autour du monde, de M. Freycinet,* par MM. Quoy et Gaymard.)

de *race nègre*, ayant des cheveux crépus et courts, viennent de Banivoule, ou du pays des Séclaves; quoique honorant un Dieu, ils font plus de sacrifices, par crainte, au mauvais esprit. Les Antabanivoules sont grossiers et stupides, et sortent peu de leur pays, comme les Voadziris noirs et les Marmittes; tous sont des tribus de pasteurs.

2° Les hommes de *race malaie* paraissent bruns-olivâtres; tels sont les Hovas de l'intérieur de l'île, relégués même dans de froides montagnes. La plupart deviennent grands, minces, bien faits; ils ont de longs cheveux noirs et lisses; les femmes portent des amulettes à leurs poignets. Les habitants d'Ancove vivent en une sorte de république aristocratique; ils sont industrieux, mais fripons. La langue madécasse, que tous parlent, offre les plus grands rapports avec la malaie (1).

3° La race arabe a pénétré, il y a plus de trois siècles, dans cette île, ou même anciennement; ces Arabes font les devins ou médecins pour les maladies, ils prédisent les éclipses, et, comme les rémobotes d'Égypte, les hiérophantes de Grèce, vivent aux dépens des igno-

(1) *Voyez* Flacourt, Cauche, Legentil, Fressanges, et les *Nouv. Annal. des Voyages*, tom. II, pag. 7.

rants; aussi les *ombiasses*, ou savants malgaches écrivent en langue arabe. Les nobles, dits *rohandrias*, et les *anacandris*, qui en descendent, sont aussi des Arabes; mais, la plupart alliés avec les autres races, ils ont formé des mélanges nombreux. Ainsi, dans l'intérieur des îles Formose, Bornéo, des Moluques, de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Hollande et Nouvelle-Zélande, comme à Timor, on rencontre des Nègres à cheveux laineux mélangés avec des races malaies plus blanches : celles-ci conservent toujours la supériorité de rang, lors même qu'elles s'y trouveraient inférieures par le nombre. A l'île de Timor, on voit des habitants d'un teint noirâtre, d'autre plus blancs, d'autres de couleur de cuivre; ces derniers portent des *cheveux roux*, tandis que les premiers les ont noirs et très frisés. La plupart ont le nez large ou épaté, ce qui les défigure beaucoup; des pieds tortus et larges. Tous sont superstitieux, changeants, menteurs, très stupides et ignorants.

Selon Radermacher et d'autres Hollandais, il existe à Sumatra, près de l'île de Banca, dans l'intérieur du royaume de Palembang, une peuplade noire qui porte sur un corps très petit et très mince une tête énorme, et qui grimpe sur

les arbres. Radermacher vit à Palembang aussi des Albinos lépreux, tout couverts d'une *croûte* de galle exhalant une mauvaise odeur. Les sauvages de l'intérieur de l'île recueillent, pour vivre, du miel dans les forêts et les montagnes.

Il se pourrait donc que les Malais ne soient qu'une race bâtarde, une lignée de mulâtres indiens, propagée, multipliée par le temps, et perpétuée enfin d'elle-même ; elle constitue actuellement une grande et nombreuse famille, dont les caractères sont assez remarquables. Le Malais, à l'état sauvage surtout, a l'aspect farouche, le naturel traître, sombre et hypocrite; il devient hardi, entreprenant, féroce dans la guerre, implacable dans sa haine, et semble n'avoir retenu de ses souches originelles que les qualités extrêmes. Il y a cependant d'heureuses exceptions produites par la différence des climats et par l'état social de chaque tribu; ainsi plusieurs insulaires de la mer du Sud, comme les Otaïtiens, les Malais des îles de la Société, de celles des Amis, conservent un caractère beaucoup plus doux. Les peuplades des îles Marquises et des îles Washington surpassent par leur beauté et la conformation régulière de leur corps tous les autres insulaires moins

voisins qu'eux de la ligne, dans les mers du Sud, d'après le témoignage de Langsdorf.

Ces peuples heureux dans leur oisiveté, au milieu du luxe d'une nature prodigue, sont grands, d'une physionomie franche, vive, affable, avec des manières caressantes, quoique la fureur de la vengeance les anime, dans leurs guerres, jusqu'à l'anthropophagie. Ils portent de longs cheveux noirs frisés, une barbe noire, luisante; on ne trouve personne d'estropié ni de difforme, ni même de petits individus rabougris parmi eux. Les femmes, quoique plus petites que les Otaïtiennes, paraissent encore plus jolies, avec leur figure arrondie, leurs grands yeux noirs, pétillants, leur teint frais et coloré, leurs dents blanches et de longs cheveux noirs descendant en boucles sur leurs épaules. Les femmes des nobles, rarement exposées au soleil, sont des brunes presque aussi blanches de peau que les Européennes; et l'huile parfumée de coco dont elles assouplissent leur peau la rend douce comme du satin. Le tatouage des hommes, d'une perfection merveilleuse dans ses dessins réguliers, sert de vêtement comme de décoration. Les mœurs y deviennent très dissolues, et même les filles les plus débauchées sont d'autant plus recherchées

qu'elles se livrent davantage au libertinage; mais les femmes mariées sont très retenues, leurs maris jaloux, et le divorce est permis. En quelques lieux cependant, l'adultère est toléré, au point qu'il y a presque communauté de femmes, et que les gardes-du-corps de la reine ont le droit de remplacer près d'elle le roi absent.

Par tout pays où le sol et le climat donnent d'eux-mêmes l'abondance, le travail et l'industrie étant moins nécessaires, les hommes inclinent à l'indolence. Il en est ainsi à Amboine; néanmoins le commerce y forme des esprits actifs, capables d'entreprises hardies, et de les suivre à travers tous les hasards. Toutefois les résolutions des Malais, souvent perfides, capricieuses, cruelles, sont suggérées par un instinct de bravoure qui tient plus à leur naturel bilieux qu'aux dispositions d'une âme forte et courageuse. Féroces et implacables dans leurs ressentiments, il est facile de pousser au crime ceux surtout qui ont des passions stimulées par l'opium, à la manière des Orientaux. Alors, farouches, inconsidérés, ils deviennent susceptibles des plus barbares extravagances, suivies d'une stupide apathie, et incapables de repentir après l'énormité du crime. Pleins d'artifice en

leurs vengeances, ils bravent le trépas, et ont peu de peur des supplices, à moins que ce ne soient des tortures horribles. Ils se montrent parfois accessibles à la honte, et redoutent les pénibles travaux plus que la mort.

La race malaie habite ainsi dans la partie intérieure de l'île de Madagascar, les Maldives, Ceylan, les îles de la Sonde, comme Sumatra, Java, Bornéo; la péninsule de Malaca, les îles Moluques, les Philippines, les Célèbes, presque tout l'archipel indien, la Nouvelle-Zélande, les îles de la mer du Sud, Otaïti, les îles Sandwich, les Marquises, etc. Cette race, toute maritime, exerce un continuel cabotage, avec des *pross*, pirogues extrêmement légères, dans tous les parages de l'Inde. Plusieurs ont déjà fait de grands progrès dans la civilisation; leur commerce, leur navigation, leur agriculture, ont fait établir en quelques îles des lois et des gouvernements réguliers. Ainsi les Javans montrent une civilisation plus avancée que celle des autres Malais et Boughis des Célèbes, tous maritimes, commerçants, entreprenants, tandis que les *Benoua* Javanais cultivent la terre. Ceux-ci présentent aussi une taille plus avantageuse, un front élevé, des yeux écartés, un nez petit, peu de barbe, une physionomie douce, pen-

sive; leur teint est jaune, les dents sont noircies par l'usage du bétel, et usées.

Les Malais, la plupart très actifs, audacieux, ardents au gain, rusés, trompeurs, habiles marchands, deviennent ainsi les courtiers et les facteurs de toute l'Inde, comme les Juifs le sont en Europe et les Arméniens en Orient.

La langue malaie ou *djehdai*, l'une des plus douces qui existent dans l'univers, n'est presque composée que de voyelles, et se parle communément dans toutes les Moluques; ses dialectes se sont étendus parmi toutes les îles des mers du Sud et de l'océan Pacifique, comme à la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande; elle est donc, de toutes les langues, la plus disséminée sur le globe, ainsi que les tribus malaies. Ces peuples, lorsqu'ils se civilisent, deviennent très souples, circonspects, rampants à l'excès, parcequ'ils obéissent au despotisme et à l'aristocratie la plus fastueuse, seuls genres de gouvernement qu'ils connaissent. Leur religion est une idolâtrie ou un fétichisme peu supérieur à celui des peuplades nègres. Les constitutions politiques des Malais présentent des espèces de républiques entièrement féodales, et l'on y voit toujours deux classes d'individus : les nobles, qui forment une plus belle lignée, parcequ'ils

sont les mieux nourris, les moins exposés aux injures de l'air ; et le bas peuple, plus laid.

Les habitants des îles Ségalien, près des rivages de la Tartarie orientale, offrent des hommes d'une constitution robuste, bien formés, intelligents, mais de courte taille, et velus d'une manière très remarquable (1). Il en est à peu près de même des habitants de l'île Tchoka, à la baie de Crillon; leur barbe descend jusque sur la poitrine; les bras, le cou, le dos, deviennent velus comme les ours; supérieurs aux Tartares mantchoux, aux Chinois et aux Japonais, leurs traits se rapprochent de ceux des Européens (2). C'est surtout à l'île de *Maouna* que les habitants montrent une taille et une force extrordinaires, comme à celle d'*Oyolava ;* les plus petits individus n'ont pas moins de cinq pieds quatre pouces de France, et les grands s'élèvent jusqu'à cinq pieds onze pouces; leur large poitrine, leurs bras nerveux, leurs cuisses, leurs jambes fortes, les rendent redoutables aux navigateurs (3). Ardents et féroces, ils se battent pour la moindre cause; leurs femmes, hardies, indécentes dans leur effron-

(1) Lapeyrouse, *Voyage*, tom. III, pag. 40.

(2) *Ibid.,* tom. III, pag. 86.

(3) *Ibid.,* tom. III, pag. 226.

terie, viennent offrir leurs faveurs aux marins. Ces différentes nations paraissent originaires de colonies malaies, qui firent, à des époques reculées, la conquête de ces îles. La douceur du climat, l'abondance des nourritures, ont fait acquérir à ces descendants des Malais une taille, des proportions et une vigueur inconnues à leurs pères. Ce qui démontre leur origine est principalement l'identité du langage, du gouvernement et des mœurs avec les autres nations malaies.

En général, les indigènes des Philippines, de Formose, les papous de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne, des Nouvelles-Hébrides, des îles des Amis, dans l'hémisphère sud, et des Carolines, des Mariannes, des îles Sandwich, dans l'hémisphère nord, étaient jadis ces mêmes *samangs* noirs à cheveux crépus, remarqués dans l'intérieur des îles Formose et Luçon. Ils se maintinrent en force dans la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne, les Hébrides; mais, vaincus dans les petites îles plus à l'est, ils s'allièrent aux Malais conquérants: de là est résultée une race mêlée, noirâtre, dont la nuance se distingue des familles qui n'ont pas subi ces alliances (1).

(1) Lapeyrouse, *Voyage*, tom. III, pag. 230.

Parmi d'autres Malais qui peuplent les îles des mers du Sud, on observe aussi une souche noirâtre, avec des cheveux à demi laineux, crépus, qui a des membres grêles, un corps court, un caractère vif et animé; cette race, descendante des Papous probablement, se rencontre à la Nouvelle-Calédonie, à Tanna, et surtout à Mallicolo (1). La race malaie pure, au contraire, plus blanche, à membres bien conformés, avec une belle taille, un caractère doux, peuple Otahiti, les îles de la Société, celles des Amis, les Marquises de Mendoça, l'île de Pâques et quelques autres. Toutefois il y a eu des mélanges entre ces deux races, qui se rapprochent par là entre elles, en formant diverses gradations.

Toutes portent des cheveux noirs et forts : celles de race malaie pure ont les traits du visage plus agréables, la physionomie ouverte et gaie, dans beaucoup de ces îles; le nez un peu large, les pieds volumineux; la taille des hommes s'élève jusqu'à cinq pieds et demi, ou même plus chez les plus grands individus, tandis que la race noire reste plus petite. De tous les hommes que j'ai vus, dit Forster, les Mal-

(1) Forster, *Observ. sur l'esp. hum.*, p. 208, tom. V du deuxième *Voyage* de Cook.

licolois sont ceux qui se rapprochent le plus des singes : ils sont petits, minces, noirs et laids.

En général, les Malais vivent polygames : la plupart des hommes, presque imberbes, marquent beaucoup d'indifférence pour les femmes, réduites à la condition la plus laborieuse. On observe parmi eux des vices honteux, tels que la sodomie ; leurs danses sont extrêmement lascives quand elles n'expriment pas leur fureur belliqueuse. L'esprit de vengeance et de cruauté qui les anime et les fait recourir aux plus atroces perfidies, les précipite dans l'anthropophagie. Jadis les îles Célèbes et Gilolo étaient peuplées d'anthropophages ; on en voit encore à la Nouvelle-Zélande, selon Cruise.

La puberté est précoce en cette race, ainsi que les mariages ; la plupart des filles sont déflorées dès l'âge de dix ans, mais peu fécondes, et très exposées aux avortements, par suite de leurs rudes travaux. Le célibat est presque inconnu en cette race humaine, même de leurs prêtres. La plupart ont les dents noires et usées. Les femmes malaies déploient des passions furieuses en amour, elles poignardent ou empoisonnent souvent un homme qui les trompe : beaucoup font, comme Médée et Circé, une étude spéciale des plantes vénéneuses

et narcotiques que leur fournit le climat ardent qu'elles habitent. Comme tous les peuples non civilisés, elles se plaisent dans une magnificence puérile et excessive.

Rarement ces peuples se couvrent de vêtements, car ils habitent un climat très chaud ; mais ils ornent leur peau de peintures, de points et de dessins de diverses couleurs qu'ils y impriment. On nomme *tatouage* cette sorte de bigarrure, comme nous l'exposerons. Elle est aussi en usage parmi les hordes nomades des Américains et des Nègres, enfin chez tous les peuples qui n'ont pas l'usage des vêtements. On trouve de ces peintures, de ces marques imprimées dans la peau par des piqûres, chez des nations plus policées. Les Asiatiques au-delà du Gange, les Siamois, les Péguans et même les Chinois peignent quelquefois des fleurs sur leur peau. Les Nègres découpent la leur en entailles, ce qui la fait paraître gercée et raboteuse en ces endroits, indépendamment des véritables gerçures qu'y produit la chaleur. En Arabie, en Égypte, les habitants teignent leurs mains en jaune orangé. Les Creeks, Américains du nord, figurent sur leur peau des serpents, des crapauds, etc., pour paraître plus redoutables à leurs ennemis. Au détroit

de Davis, les femmes se découpent le visage et y mettent une peinture noire. Les anciens Pictes ou Bretons se peignaient en bleu, avec la guède ou le pastel.

Les Malais font un grand usage de bétel, sortes de feuilles (*piper betel*, Linn.) et de fruits d'arec (*areca catechu*), âcres, aromatiques, qu'ils mâchent continuellement. Ils vivent de riz, de sagou, de taro (*arum esculentum*), de fruits d'arbre à pain et d'épices, et cultivent peu la terre. Leurs armes sont presque toujours empoisonnées; la plupart se montrent cruels, et quelquefois même anthropophages dans leurs guerres (1).

(1) Les habitants des côtes de Bornéo présentent un mélange de Malais, de Javans, de Bughis, de Macassars, quelques Arabes et un très grand nombre de Chinois. L'intérieur de l'île est habité par une race d'hommes mieux faite, plus blanche et plus belle que les Malais, ayant le front et le nez moins plats, les cheveux longs et droits; s'adonnant uniquement à la culture, mais d'une férocité si grande, qu'ils immolent des hommes dans leurs fêtes et cérémonies. On les nomme *Orang-Dayaks*. Plusieurs offrent une sorte de dartre écailleuse sur la peau, effet, dit-on, de la mode, et non d'une maladie, car, pour devenir ainsi, ils se frottent avec certaines herbes, selon Stamford Raffles. *Asiatik research.*, tom. XIII.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

LIVRE DEUXIÈME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.